
U d'/of OTTAWA
39003002455045

J. ETWALT-LESSUOR

LE

THÉATRE EN FAMILLE

NOTRE DEMOISELLE — GÉRARD

GENEVIÈVE DE BRABANT — CLOTILDE

JEANNE D'ARC — MARIE-ANTOINETTE

MARIE STUART

TOUT A HENRI DE BOURBON !

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1897

LE
THÉATRE EN FAMILLE

PARIS

IMPRIMERIE DE D. DUMOULIN ET Cie

5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5

J. ETWALT-LESSUOR

LE THÉATRE EN FAMILLE

NOTRE DEMOISELLE — GÉRARD

GENEVIÈVE DE BRABANT — CLOTILDE

JEANNE D'ARC — MARIE-ANTOINETTE

MARIE STUART

TOUT A HENRI DE BOURBON !

NOUVELLE ÉDITION



PARIS

VICTOR RETAUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

1897



PRÉFACE

Mon théâtre, vous me quittez
Pour courir cent pas à la ronde :
Allez, et que soient rachetés
Vos défauts aux regards du monde,
Par quelques humbles qualités
Dont la présence vous seconde,
En attirant à vos côtés
Son indulgence et ses bontés !

J. ETWALT-LESSUOR.

NOTRE DEMOISELLE

COMÉDIE EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Le comte de Fraisval, maire de sa commune.
La comtesse de Fraisval, sa femme.
Irène, leur nièce, et pupille du comte.
Sylvain, laboureur.
Berthe, sa sœur.
Marthe, gouvernante dans la maison de Sylvain.
Le vicomte de Flavière.
Jean-François, bûcheron.
Françoise (la villageoise), sa femme.
Une bonne de la maison du comte.

La scène se passe dans un village de France, en 1891.

« Rien ne calme le cœur de l'homme comme le devoir. »

(Saint-Marc Girardin.)

« Pour moi, comme pour tous les gens équilibrés, la noblesse ne donne aucun droit et impose tous les devoirs. »

(Paul de Cassagnac.)

« LE THÉATRE EN FAMILLE »



ERRATA

Page 81, vers 1er, *au lieu de :* vous ; *lire :* nous.

Page 340, vers 2e, *au lieu de :* superbe ; *lire :* suprême.

Page 401, vers 8e, *au lieu de :* il est ; *lire :* il l'est.

Page 432, vers 6e, *au lieu de :* les ; *lire :* tes.

Page 473, vers 5e, *au lieu de :* est-ainsi ; *lire :* est-ce ainsi.

Page 504, vers 6e, *au lieu de :* proverne, *lire :* proverbe.

NOTRE DEMOISELLE

ACTE PREMIER

LA FERME

Le théâtre représente la salle d'entrée d'une ferme, assez vaste, bien appropriée et champêtre. A la muraille, un tableau encadrant un diplôme de bachelier. Une grande table sur laquelle sont disposés pour la vente : du lait, du beurre et des œufs. Auprès, diverses mesures de capacité.

Au moment où le rideau se lève, une villageoise attend, son pot au lait à la main, qu'on vienne la servir.

SCÈNE PREMIÈRE

LA VILLAGEOISE, *seule.*

Personne à la maison...

(*Elle frappe sur la porte.*)

On va venir peut-être...

(*Regardant par la fenêtre dans la cour.*)

Je n'entends aucun bruit... Frappons à la fenêtre...
Je ne vois rien encor... Me voilà bien ; merci !
Je reviendrai tantôt. Qu'arrive-t-il ici ?...
C'est la première fois que la ferme est déserte.
Quand présente n'est pas mademoiselle Berthe,
Marthe, la gouvernante, est là... l'une des deux,
Pour débiter le lait, ou le beurre, ou les œufs.
Puis-je m'en retourner sans rien en la demeure ?...
Jean-François va rentrer : pas de lait, pas de beurre.

(*Regardant à la pendule.*)

Huit heures... C'est l'instant venu du déjeuner ;
Je ne puis pourtant pas le forcer à jeûner ;
Depuis l'aurore au bois, que dirait mon brave
[homme
De ne voir là, fumant, son bon lait sous le chaume ?...
Attendons.

(*Irène, qui a entendu, en entrant, la dernière phrase de la villageoise.*)

SCÈNE II

LA VILLAGEOISE, IRÈNE

IRÈNE, *gaiement.*

Eh ! je puis, moi, fort bien vous servir,
Ma bonne Françoise...

LA VILLAGEOISE

Oh !

IRÈNE

Ça me plaît à ravir !

LA VILLAGEOISE

Oh ça ! vous, me servir, vous, fille de noblesse,
Mademoiselle Irène !

IRÈNE

Il n'est rien là qui blesse.
Fût-on fille de roi, qu'un déjeuner déplaît,
S'offrant, le pain sans beurre, et le café sans lait !

LA VILLAGEOISE, *pendant qu'Irène la sert.*

Ah ! Notre Demoiselle est toujours bonne et gaie ;
Comme aussi chacun l'aime ! — En voici la mon-
[naie :
Une pinte de lait, de beurre un quarteron.

IRÈNE, *toujours la servant.*

Votre mari, Françoise, est toujours bûcheron ?

LA VILLAGEOISE

Ainsi que les saisons, sa besogne varie :
Les bois sont-ils feuillés, il a la métairie.
L'ouvrage, grâce à Dieu, ne lui manque jamais.
Votre oncle, à son château, quand le temps est
[mauvais,
A toujours quelque emploi durant toute l'année :
Cela fait qu'il ne perd jamais une journée.

IRÈNE

Mais aussi, Jean-François est bien laborieux,
Exact et tempérant.

LA VILLAGEOISE

Et si dévotieux,
Allez, qu'il ne saurait, sans un bout de prière,
Ni quitter ni revoir sa paisible chaumière.

IRÈNE

Ce sont les bons, ceux-là, Françoise ; et tout foyer
Est heureux et prospère où l'homme sait prier.

LA VILLAGEOISE

C'est vrai ; mais aujourd'hui, sous notre répu-
Ils sont rares, ceux-là : leur école laïque [blique,
Va nous les faire, hélas ! bien plus rares encor.
Ah ! quand chasserons-nous, tous, d'un commun
Cette louve affamée à la dent dévorante, [essor,
Cette bête à la langue impie et malfaisante,
Qui ternit et le cœur et l'âme des enfants,
Pour leur malheur, hélas ! et celui des parents !
Dans le bourg d'ici près, j'en connais un exemple ;
Le cas en est notable, et la leçon bien ample :
L'enfant, — il a quinze ans, — un insigne vaurien ;
De prière, allons donc ! il n'en connaît plus rien.
Paresseux, libertin, il insulte au passage,
Parce qu'il est du bourg, tous les gens du village,
Outrage ses parents, se moque du curé...

IRÈNE

Mais, de là, que déjà ne l'a-t-on retiré ?

LA VILLAGEOISE

Oh ! Notre Demoiselle, il faut voir que le père
A place à la mairie, en est le secrétaire ;
Et vous savez qu'à moins d'être républicain...
Nenni !...

IRÈNE, *à part.*

Grand Dieu ! combien je crains le lendemain !...

(*Haut.*)

Les vôtres vont aux Sœurs ?

LA VILLAGEOISE

Oh ! oui-da ! mes doux anges !
A preuve qu'on s'en fait tous les jours des louanges.
C'est à monsieur le comte et vous que l'on les doit :
Sans vous, les chères Sœurs auraient-elles un toit ?

IRÈNE

Elles ont la plupart des enfants du village ?

LA VILLAGEOISE

Tous, Notre Demoiselle ! Aussi, quel avantage !
Comme on y vit contents dans nos intérieurs !
On est, tous les voisins, comme frères et sœurs.

IRÈNE

Cela me fait plaisir ! Tenez, à vos mioches
Donnez ces quelques œufs, et mettez dans leurs
[poches
Les gros sous que voilà. Dites à Jean-François
Qu'arrivant en retard, c'est moi qui le lui dois.

LA VILLAGEOISE

Il va bien rire, allez, entendant la nouvelle !
Et toujours si bon cœur, vous, Notre Demoiselle !

(*Françoise sort.*)

SCÈNE III

IRÈNE, *seule, douloureusement.*

Mon Dieu, les braves gens ! Ils travaillent aux
[champs,
Aux bois, dans les chantiers, toujours, par tous les
[temps ;
Après l'année en cours une autre recommence ;
Toujours mêmes travaux, toujours même existence.
Vivant au jour le jour, à la grâce de Dieu.
Et, quand même, contents sous son firmament bleu !
Oh ! l'espérance !... elle est la fidèle compagne
De l'ouvrier, qui compte en secret ce que gagne,
Pour lui, pour ses enfants, chaque coup du fléau
Sur l'épi frémissant, du solide marteau
Sur la pierre ou l'acier, de la hache tranchante
Qui fait gémir le chêne à sa base puissante.
Sa famille élevée... il se donne à crédit...
L'épargne d'un peu d'or que le bon Dieu bénit !
Il va, frais et dispos, dès l'aube matinale,
Prenant sa tâche à cœur, se mettre sous le hâle,
Sous la pluie ou le vent, jusqu'à la fin du jour.
C'est le déshérité... mais non de ton amour,
Qui lui donne, à défaut — divine Providence ! —
De la possession, la constante espérance.
Dépourvu de fortune, il a peu de besoins,
Et sa seule famille occupe tous ses soins.

Sans autre ambition que son juste salaire,
Sa timide exigence est douce à satisfaire.
Il ne possède rien ; mais tout, autour de lui,
Sera son bien demain comme il l'est aujourd'hui :
La route où vont ses pas ; la source et son mur-
Le soleil, se jouant au sein de la nature ; [mure ;
L'ombre et le frais ; les champs riants et diaprés ;
Le concert des oiseaux dans les bois et les prés ;
Tout enfin lui sourit, et sa sainte demeure
Lui réserve un trésor, : la paix intérieure. [nous,
Et nous, qui possédons de grands biens, pouvons-
Fictions du bonheur, les estimer si doux ?...
La senteur du pain bis étalé sur leur table ;
Dans la marmite en fer le brouet délectable ;
Les marmots accroupis sur le ciment mûri ;
Dans la geôle d'osier le chant du canari ;
Le bonjour des voisins, franc, loyal, agréable ;
Les bras forts, complaisants, la prévenance aimable ;
Les intérêts communs dont chacun est nourri,
Leur ouvrant dans la peine un secourable abri.
Leurs honnêtes habits, d'un attribut austère,
Ont la teinte effacée et sombre de la terre,
L'usure, noble orgueil du travail glorieux,
Nous les fait imposants apparaître à nos yeux.
Leur sympathique accueil, leur déférence accorte,
Toujours avec amour m'attirent à leur porte.
Ils n'ont pas comme nous ces folles vanités,

Ces abords cavaliers, ces dehors empruntés,
Ou ces airs languissants, ou ces allures molles
Qui du désœuvrement sont les tristes symboles,
Leur nature sincère et pleine de vigueur
Ignore ces façons et ces replis du cœur.
Quel vide humiliant nos réunions vaines
De jeunes gens oisifs et de femmes mondaines
Ne laissent-elles pas après elles souvent ?...
Souvent ?... Toujours, toujours !... Ce contact dis-
[solvant,
Et bien, hier encor, j'ai pu m'en rendre compte :
Cette fête de nuit chez mon oncle. — Oh ! le comte
A somptueusement reçu ses bons voisins ;
Pour s'y rendre, on n'a vu roulant sur les chemins
Qu'équipages nombreux, pimpants et magnifiques.
Là, des décors pompeux, des spectacles magi-
[ques !...
Mais bientôt oubliés dans les chauds tourbillons
Des parures couvrant de constellations,
Parmi des flots frangés de gazes, de dentelles,
De bijoux et de fleurs, dames et demoiselles.
Qu'importe à ces esprits le brillant appareil
Qui transforme la scène en séjour du soleil !
Qu'importent d'un concert les œuvres enivrantes
Qu'exalte une voix d'ange, ou des mains triom-
[phantes ;
Et qui transportent l'âme en un monde idéal ?...

On n'a d'autre souci que les attraits du bal !...
Ouvrez-moi votre sein, admirable nature !
Jamais à vous aimer je ne serai parjure.
Le destin m'a fait naître au milieu des grandeurs,
Noble et riche... Combien j'aime plus vos splen-
[deurs !
Le sort capricieux, des travaux mercenaires
A dispensé mes mains ; d'autres auxiliaires,
S'ils n'enlèvent la peine, au moins l'allégeront :
Ma fortune et mon cœur sans cesse y pourvoiront.
Vos dons entre mes mains ne seront pas stériles ;
Je veux vous en bénir loin du fracas des villes,
Et répandre sur tous, ici, les hauts bienfaits...
Et pour en jouir mieux !... que la vôtre m'a faits.

(*Regardant autour d'elle.*)

Mais d'où vient qu'aujourd'hui la maison est dé-
[serte ?
Tout est silencieux... La porte était ouverte :
Il n'est point de voleurs dans ce village-ci.

(*Apercevant une lettre ouverte à terre.*)

Qu'est cette lettre ouverte et que je trouve ici ?...
Que veut dire ?... Lisons : « A huit heures, j'arrive,
Demain. » C'est aujourd'hui. « Charmante pers-
[pective
De vous voir aussitôt en descendant du train,
Et de vous embrasser tous deux ! » Signé : « Syl-
[vain. »

Je comprends à présent leur absence ; oui, mais
[Marthe,
En même temps, pourquoi faut-il qu'elle s'écarte ?...
Laisser la maison vide !... Appelons : Marthe !... Rien.

(*De la fenêtre où elle a appelé d'abord, elle va à l'escalier.*)

Marthe !... Marthe !... Écoutons. Personne... Allons,
[très bien !
Restons. — Napoléon garda bien la guérite,
Un jour, qu'il surprit seule... En digne prosélyte,
Je puis en faire autant...

(*Prenant une mesure à servir le lait.*)

la mesure à la main.

(*Entendant du bruit au dehors.*)

Quelqu'un vient... Ce sont eux, ou peut-être un
[voisin ?...
Gardons le sérieux... Voyons qui nous arrive...
Le village en rira...

(*La porte s'ouvre.*)

Qui vive, holà ! qui vive !

SCÈNE IV

IRÈNE, LE COMTE, *entrant.*

IRÈNE, *riant.* [vous !
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! mon cher parrain, c'est
[sous ?
Voulez-vous des œufs frais, du lait pour quelques

Parlez à la marchande, elle est votre filleule.
Je suis de garde ici pour l'instant, toute seule.
Mais, tout d'abord, bonjour ! Comment vont ce
[matin
Ma très aimable tante et mon très cher parrain ?
Est-on défatigué de ces belles folies
D'hier ?...

LE COMTE

Qui le sont moins que vos espiègleries.
Voyons, ma chère enfant, après ce court sommeil,
Deviez-vous imiter le lever du soleil,
Et courir dans le parc, les pieds dans la rosée ?...
Pour le premier repas, dès la table posée,
La cloche du château vous sonna coup sur coup :
Vous ne parûtes point. On vous chercha partout,
Et je vous trouve enfin. Votre santé m'est chère ;
Vous la traitez vraiment par trop à la légère,
Mon enfant ; j'en éprouve un pénible souci.
D'où vient qu'en ce moment vous êtes seule ici ?
Quel est le motif qui...

IRÈNE

Parcourez cette lettre,
Elle vous le fera tout aussitôt connaître.

LE COMTE, *après avoir lu.*

Je vois ; mais il faut rompre avec ces jeux d'enfants,
Songez que vous avez maintenant dix-neuf ans.

Il sied de se régler conformément à l'âge :
« Chaque âge a ses plaisirs »... suivant un vieil
[adage.

IRÈNE, *avec câlinerie.*

Oui, mon cher petit oncle, oui, vous avez raison.
Mais...

LE COMTE

Marthe n'est donc pas non plus à la maison ?

IRÈNE

La voici justement.

SCÈNE V

IRÈNE, LE COMTE, MARTHE

MARTHE

Bonjour, monsieur le comte.

(*A Irène, qui s'est avancée et lui a remis la lettre.*)

La lettre ?...

IRÈNE

Oui, tout ouverte.

MARTHE

Un cavalier raconte
Qu'au loin un char à bancs, dont l'essieu s'est brisé
(Heureusement sans nul autre accident causé),
En échec est tenu là-bas, sur la grand'route.
Vu le retard, ce sont nos voyageurs sans doute.
J'ai fait à leur rencontre un quart de lieue au moins ;
J'en reviens, n'en sachant rien de plus néanmoins.

LE COMTE, *à Irène.*

Rentrons.

(*A Marthe.*)

Je vais sitôt leur envoyer une aide.

MARTHE

Comte, votre bonté toujours ainsi procède.
Combien les cœurs vous sont tous affectionnés !

LE COMTE

Les voyageurs bientôt vous seront ramenés.
Adieu, Marthe.

(*A Irène.*)

Partons.

MARTHE

Merci, monsieur le comte.

IRÈNE, *au comte.*

Il me faut avant tout régler mon petit compte.

(*A Marthe.*)

Pour du beurre, des œufs et du lait, quinze sous.
Voici : pour ne pas faire attendre son époux,
Marthe, n'est-il pas vrai ?... de la bonne Françoise.

MARTHE

Elle aurait pu l'écrire en chiffres sur l'ardoise.
Mais, Notre Demoiselle, ils le diront partout,
Et leurs cœurs bien touchés s'en souviendront sur- [tout.

IRÈNE

Ils diront que j'ai fait la petite fermière ;
Ils vont s'en récréer, et moi j'en serai fière !...
Adieu, Marthe.

MARTHE

Oh ! venez voir le père Vincent ;
Il est rarement gai. Venez le voir souvent :
Quand il parle de vous, il en pleure de joie.

IRÈNE

Son fils qu'il regrettait, le Ciel le lui renvoie.

MARTHE

Sylvain est un savant. Restera-t-il toujours ?
Sans gloire, pourra-t-il ici fixer ses jours ?

IRÈNE

Il adore son père. En tout cas, bonne Marthe,
S'il survient de nouveau que son cher fils reparte,
Le château n'est pas loin, venez donc m'appeler ;
Nous nous appliquerons tous à le consoler.

(*Le comte et Irène sortent.*)

SCÈNE VI

MARTHE, *seule, affectueusement.*

Oh ! la charmante enfant, la douce jeune fille !
Tout le village entier semble être sa famille.
Le plus pauvre la voit entrer dans son foyer

Toujours rieuse et bonne, y courir l'égayer.
Elle n'a d'autre nom que « Notre Demoiselle » ;
Nul sans se découvrir ne passe devant elle ;
Et les petits enfants du plus humble artisan
La surnomment, joyeux, « leur petite maman ».
Aussi, monsieur le comte, aimable, aimé lui-même,
Doit-il être content de voir combien on l'aime.
Mais peut-être bientôt quelque noble viendra
Qui lui fera la cour et nous la ravira !
Quoi ! pourrions-nous la voir s'éloigner du village ?
S'il en doit être ainsi, le jour du mariage,
On ne verra partout que tentures et fleurs...
Mais quelle affliction s'emparera des cœurs !

SCÈNE VII

MARTHE, LE VICOMTE (*le cavalier rencontré par Marthe*).

MARTHE, *à part.*

Tiens ! c'est mon cavalier. De quoi vient-il m'ins-
(*Haut.*) [truire ?
Est-il sur l'accident du nouveau qui transpire ?

LE VICOMTE

Je ne sais rien de plus.—Voulez-vous, s'il vous plaît,
Madame, me servir une tasse de lait ?

MARTHE, *le servant.*

Oui, monsieur, volontiers.

LE VICOMTE

Pourrais-je, d'aventure,
Entrer à l'écurie un instant ma monture ?

MARTHE

Je vais en donner l'ordre aussitôt, oui, monsieu.

(Marthe sort.)

SCÈNE VIII

LE VICOMTE, *seul, avec fatuité.*

Il serait singulier que ce tronçon d'essieu
Fît rouler jusqu'à moi la fantasque fortune !
Cet arrêt d'un moment, — ô chance... peu com-
[mune ! —
Me fait venir à point pour voir sortir d'ici
Le plus joli minois dont j'eus jamais souci !
Sa démarche, son port, ce coup d'œil qui vous
[toise,
Ne sauraient être ceux d'une simple bourgeoise.
D'un seul trait de ses yeux, brusquement hasardé,
Avec quelle hauteur elle m'a regardé ! [pagne
Eh ! eh ! vicomte, il faut d'un beau plan de cam-
Soudain gratifier ce pays de cocagne.
Qui sait mieux qu'à Paris si l'on n'y peut trouver
Ma fortune à refaire et ma gloire à sauver ?...
Cher baron, mon ami, ta villégiature
M'est chère au dernier point et comble la mesure :

Je fuis mes créanciers, et rencontre, au rebours,
Mon blason refleuri sous le ciel des amours!
O destin! quoi qu'il soit du krach de mon domaine,
Ma jeunesse et mon nom... Est-ce la châtelaine?...
Je le crois, l'ayant vue au détour du coteau
Prendre le chemin droit qui conduit au château,
Au bras d'un beau vieillard, qui sans doute est son
[père :
Nous allons le savoir, car voici la fermière.

SCÈNE IX

LE VICOMTE, MARTHE

MARTHE

Le cheval en plein air eût été mal campé,
Car il est de sueur entièrement trempé.

LE VICOMTE

Oui, la bête est ardente, et parfois sans mesure;
Il faut à chaque instant modérer son allure.

MARTHE

Le comte de Fraisval en possède un pareil :
Alezan, toujours prêt, ses grands yeux en éveil;
Il est le favori de Notre Demoiselle.

LE VICOMTE

De votre fille?

MARTHE

Oh! non.

LE VICOMTE

Alors, quelle est…

MARTHE

C'est celle
Qu'au village on chérit comme sa propre enfant,
Que l'on n'aborde pas, quel qu'on soit, humble ou
[grand,
Sans se sentir gagné de respect, de tendresse,
A son ton de bonté si rempli de noblesse,
Qu'on admire à l'égal de sa grande beauté,
Et de sa modestie, et de sa charité.

LE VICOMTE

De ce portrait charmant je voudrais, sur mon âme,
Connaître le modèle, en vérité, madame.

MARTHE

Un quart d'heure plus tôt, vous auriez pu la voir :
Moi dehors, elle était vendant à mon comptoir.

LE VICOMTE

Comment !… ne venez-vous de me parler du
[comte ?…
D'après votre récit, j'ai cru voir, à mon compte,
Que la jeune personne était de sa maison ?

MARTHE

Elle l'est en effet.

LE VICOMTE

Alors, quelle raison

A-t-elle pour se mettre à ce poste servile?...
Elle est sa fille?

MARTHE

Elle est sa nièce et sa pupille,
Et la raison en est, de ses pas obligeants,
Que comme elle est aimée, elle aime aussi les gens.

LE VICOMTE

L'exemple est familier et vraiment fait pour plaire...
Moins pourtant ce qu'il est de sortir de sa sphère.

MARTHE

Et quelle est, s'il vous plaît, l'autre sphère, mon-
[sieur,
Où l'on ne peut entrer, quasi, sans déshonneur?

LE VICOMTE

Mais, madame, le rang établit des distances
Que l'on ne franchit pas sans nuire aux bienséances.

MARTHE

L'humanité, monsieur, la comptez-vous pour rien?
Il n'existe qu'un rang, celui des gens de bien.

LE VICOMTE

Je le vois, la comtesse est une philosophe,
Et vous tenez en main un bout de son étoffe.

MARTHE

Veuillez n'en point parler avec légèreté;
Ailleurs comme chez moi, vous seriez rebuté.

LE VICOMTE

Qu'il me tarde donc bien de voir cette déesse,
Démocrate et bas bleu sous le nom de comtesse,
Sans doute.

MARTHE

Allez ailleurs débiter vos caquets;
Prenez votre cheval et me laissez en paix.

LE VICOMTE

Je suis votre obligé de tout mon cœur, madame.

MARTHE

Allez donc au château porter votre épigramme;
Vous y serez reçu comme il convient au rang.

LE VICOMTE

On ne s'y doit jamais montrer indifférent.
Ce ne sont point métaux, que noblesse et roture,
A faire, mis ensemble, une bonne soudure.

MARTHE

De quel rang êtes-vous pour déclamer ainsi?

LE VICOMTE

D'un plus noble blason qu'on n'en peut voir ici.

MARTHE

Venez demain; quelqu'un vous le fera bien fondre,
Votre blason, monsieur, et pourra vous répondre.

LE VICOMTE, *ironiquement.*

La comtesse, peut-être?

MARTHE

Elle ne voudrait pas
S'en donner pour si peu le futile embarras.

LE VICOMTE

Le comte, son tuteur?

MARTHE

Oh! lui, moins que personne,
N'y daignerait toucher du bout de sa couronne.

LE VICOMTE

De qui donc parlez-vous?

MARTHE, *avec confiance.*

Du fils de la maison
Qui, s'il rentrait, saurait vous mettre à la raison.
Allez-vous-en, monsieur, car il pourrait sur l'heure
Vous montrer du logis la face extérieure.
En quelques tours de main ce serait bientôt fait.

LE VICOMTE, *à part.*

Diable!

(*Haut.*)

Le jeu de main ne fut jamais mon fait.
Au fils de la maison je laisse la victoire :
Bâtonner un vilain procure peu de gloire.

(*Le vicomte sort.*)

SCÈNE X

MARTHE, *seule.*

J'en suis toute tremblante encore, en vérité!
Voyez-vous ce blanc-bec, ce fat, cet éventé,
Parler comme il l'a fait de Notre Demoiselle!
Si Sylvain fût rentré, quelle chaude querelle!
Mais non; il l'aurait pris tout doux à bras-le-corps,
Et fort paisiblement l'aurait porté dehors.
Il ne s'emporte point sur un objet futile;
Les sujets importants seuls échauffent sa bile.
Robuste comme un chêne, hardi comme un lion,
Il a la violence en grande aversion.
Pour lui, parler raison est toute la science,
Et du motif au fait consiste la vaillance.
Commode et patient, rempli de charité,
Il excuse l'erreur, non la méchanceté.
Hélas! ne va-t-il pas s'en retourner encore?
Cinq ans déjà passés, je me le remémore,
On le voyait ici, doux rêveur éternel,
Soumis, se dévouant, les yeux levés au Ciel,
Le jour au labourage et la nuit à l'étude.
Son père un jour s'en vint, plein de sollicitude :
« Mes champs ne doivent plus te retenir, mon fils;
Ta grande instruction, tes talents, tes amis,
Ouvrent à ton ardeur de plus amples carrières;
Il faut suivre des goûts que guident ces lumières.

Pars pour Paris, mon fils. Tiens, voici quelque
[argent;
Pour n'être pas bien riche, on n'est pas indigent.
Je me suffis encor; va cultiver les lettres :
Cela vaut mieux pour toi que les travaux champêtres.
Jeune, tu le disais; suis tes vœux, mon enfant;
Ne t'en reproche rien, mon cœur te le défend. »
Il partit bien heureux, non sans verser des larmes.
Le père lui cacha ses secrètes alarmes.
Mais bientôt, ô bonheur! il apprit que son fils
Venait au Jeux floraux de remporter le prix.

(*En montrant le fleuron.*)

Elle est là, la fleur d'or que son père idolâtre!
Puis, quels charmants tableaux destinés au théâtre
Qui, par son propre cœur à sa plume inspirés,
Des tons de la vertu sont toujours colorés.
O mon fils! car ce nom... sa mémoire m'est chère;
Oui, c'est elle en mourant, elle sa pauvre mère,
Quand il n'était encor qu'un enfant au berceau,
Qui me dit : « C'est mon legs! fais tien mon doux
[agneau,
Marthe; élève-le bien... Sa sœur trop jeune encore...
Et toi, tu sais combien le dévouement honore;
Sois leur mère à présent; leur père étant aux
[champs,
Ne peut veiller sur eux : reste avec mes enfants. »
J'en ai fait la promesse, et je lui tins parole.

Ils grandirent. Plus tard, je les mis à l'école :
L'enfant soumis devient écolier studieux.
Ils le furent. Sylvain, toujours laborieux,
Est l'honneur de sa classe ; on le met au collège,
Il en sort lauréat. Après ce privilège,
Il rentre, il étudie, et l'ardent écolier

(*Montrant le diplôme.*)

Se fait au bout d'un an recevoir bachelier.
Se peut-il maintenant qu'il reste, ce jeune homme,
Avec tout son savoir, enfermé sous le chaume ?...
Non, il repartira ! Qu'entends-je dans la cour ?...
Ce sont eux. Ah ! courons... Béni soit leur retour !

(*Marthe sort.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

LES CHAMPS

Le théâtre représente la campagne au printemps. La terre est couverte de moissons naissantes. On est à l'heure où le soleil, encore radieux, commence cependant à décliner à l'horizon. L'endroit où la scène se passe se trouve au détour d'un large sentier. Sylvain, en costume de travail, sa bêche sur l'épaule, revient des champs. A la levée du rideau, après quelques pas en avant vers la scène, l'air fatigué, il s'arrête, et va s'asseoir sur un petit tertre tapissé de verdure qui borde la route.

SCÈNE PREMIÈRE

SYLVAIN, *seul, avec mélancolie.*

Reposons-nous. Mes bras ne sont pas faits encore
A ces rudes emplois, compagnons de l'aurore.
Trois jours n'ont pu suffire à m'en donner le pli,
Après cinq ans passés dans leur entier oubli.
A dix-neuf ans, pourquoi, dès que fut terminée
Du volontariat cette stérile année,
Heureux de vous revoir, ô champs de mes aïeux !
Ne vous suis-je resté fidèle aussi bien qu'eux ?...
Un an à vos travaux mes forces dévouées,
A les vaincre aisément s'étaient habituées.
Qu'avais-je alors besoin de vous abandonner ?
Mes vœux ne pouvaient-ils à vos biens se borner ?
Le monde attendait-il de ma plume diserte
Quelque haute leçon ou quelque découverte ?...
Tant d'autres plus que moi, savants, aptes, instruits,

S'y sont dans tous les temps et s'y verront conduits.
L'Etat peut se passer de mes faibles lumières,
Tandis qu'à mon bonheur vous êtes nécessaires.
J'ai rougi de penser qu'un père déjà vieux
Dût, plus longtemps, aider mon rêve ambitieux.
Ah ! si ce rêve encor suffit à sa tendresse,
Non, il ne suffit plus à l'amour qui me presse.
A mes vingt ans, il veut, secondant mes désirs,
Au prix de ses labeurs assurer mes loisirs ;
A mes vingt-cinq, alors qu'il est courbé par l'âge,
Pourrais-je, fils ingrat, en user davantage ?...
Non, non : les miens plus tard me le reprocheraient.
Si dans d'obscurs sentiers leurs pas les égaraient,
Je veux que mon passé, que leur respect contemple,
De l'austère devoir leur retrace l'exemple.
Encore un an peut-être, et mes vœux accomplis...
Pouvaient voir mes essais au théâtre accueillis ;
La gloire, la fortune, à leur suite amenées,
Me porter aux abords des hautes destinées !...

(Ici, Irène et Berthe, qu'on a vues passer ensemble dans le fond, et causant, arrivent à l'endroit où se trouve Sylvain ; elles le voient, étonnées, et s'arrêtent; elles l'écoutent sans être vues, cachées qu'elles sont par le tertre, au tournant de la route.)

Oui, mais, pendant ce temps, mon vieux père, brisé,
Sous son pénible faix succombait épuisé.
Moi, plutôt qu'à la sienne une heure fût ravie,
La lui restituerais aux dépens de ma vie !
Et ma sœur, pauvre fille aux sentiments si doux,

Dont le cœur exclusif l'aime d'un soin jaloux,
Je pourrais la voir seule en ces lieux lui survivre ;
Tandis qu'indifférent, et les yeux dans mon livre,
Je confierais mon âme aux mensonges flatteurs
Vers lesquels, trop souvent, courent de vains au-
[teurs ?...
Non, non. Adieu, ma plume ! adieu, rêves de gloire !
Je veux borner ici ma vie et ma mémoire.

(*Il se lève.*)

O champs de mes aïeux ! acceptez mes serments ;
Soutenez-moi toujours, mais... soyez-moi clé-
[ments !...

SCÈNE II

SYLVAIN, IRÈNE, BERTHE

BERTHE, *d'une façon affectueusement malicieuse.*

Mon frère, vous voilà ! C'est la beauté sereine
De ce site paisible ici qui vous enchaîne ?...
De fait, pour un poète, on ne saurait trouver
Plus apte solitude à nous faire rêver.

SYLVAIN

Ma sœur... Oh ! mais, pardon, mademoiselle Irène...
C'est aussi son aspect riant qui vous amène ?...
Il n'est pas, il est vrai, vers nos champs et nos bois,
Plus que n'est celui-ci, de ravissants endroits.

IRÈNE

Les autres ont aussi leur charme, et la culture

Nous montre l'âme humaine unie à la nature.
Les hasards de la route, en conduisant nos pas,
Nous en ont étalé les différents appas.

BERTHE

En effet : au-dessus des moissons, l'alouette
S'élève à ciel ouvert, roulant sa chansonnette ;
Près de la source, au bois, chante le rossignol ;
Tout a sa place enfin, sous les cieux, sur le sol.

IRÈNE, *avec enjouement.*

Puisqu'à causer un peu rien ici ne s'oppose,
Si nous prenions la nôtre où ce gazon se pose ;
Berthe, nous pourrions bien nous délasser un peu
Du chemin parcouru sous ce soleil de feu ?

(Elles s'asseyent sur le tertre; Sylvain reste debout.)

BERTHE

Sur ce tertre désert, l'herbe est toute brisée ;
Quelque biche en passant s'y sera reposée.

SYLVAIN, *avec modestie, en souriant.*

Ou quelque laboureur, nouveau dans le métier,
Qui n'a pu vaincre encor l'œuvre d'un jour entier.

BERTHE, *d'un ton de malice agréable.*

Nous vous y surprenons, Sylvain ; mais je suis aise
Que cet ingrat métier de moins en moins vous pèse :
Hier, c'était à midi ; jusques à son déclin,
Le soleil aujourd'hui vous voit la bêche en main.

IRÈNE

A tous nouveaux travaux il faut qu'on s'accoutume :
Une bêche est pesante à qui tint une plume.

SYLVAIN

Cette bêche est légère à la paix de mon cœur ;
Ma plume bien moins qu'elle eût fait pour mon
[bonheur !

IRÈNE

Vous aimez donc les champs ?

SYLVAIN

Leur amour brûle l'âme
Quand surtout le devoir alimente sa flamme.

BERTHE, *d'un ton affectueux.*

Vous êtes bon, mon frère.

SYLVAIN

Est-ce être bon qu'aimer,
Ma sœur, ce qui le plus se prête à nous charmer ?

IRÈNE

N'est-il danger qu'un jour votre main ne regrette
Le champ qui vit pour vous fleurir la « violette[1] » ?

SYLVAIN

On hasarde à ses soins de recueillir aussi,
Auprès de la fleur d'or, le décevant souci[1].

1. Allusion au premier prix de poésie obtenu par Sylvain aux Jeux floraux. Cette Académie, fondée à Toulouse, décerne tous les

IRÈNE

On le trouve partout; ses causes sont sans nombre;
L'oiseau même en volant porte avec lui son ombre.

SYLVAIN

On le provoque moins restant dans nos sillons :
Où s'ouvre notre voie, il faut que nous allions.

IRÈNE

Vous pourrez sans regrets laisser là vos études,
Enfermer vos talents, rompre vos habitudes?

SYLVAIN, *avec simplicité.*

Plus tard, s'il vient qu'après mes manuels travaux
Dieu daigne à mes vieux jours accorder du repos,
Avec non moins d'attrait et plus d'expérience,
Réduisant à mon âme un reste d'existence,
Entre un jour qui va naître, un autre qui s'éteint,
Un passé qu'on médite, un avenir restreint,
Mais lumineux de foi, d'amour et d'espérance!...
Peut-être, dis-je, alors, ma muse à mon instance,
Sans rancune oubliant mon infidélité,
M'admettra-t-elle encor dans son intimité.

IRÈNE

Saurez-vous jusque-là repousser sa présence?
Sa voix, qui parle en vous, vous fera violence.

ans, aux meilleures pièces de vers, des prix consistant en différentes fleurs d'or et d'argent, suivant le mérite, dont le premier est la violette, et le dernier le souci.

SYLVAIN

J'aurai pour m'en distraire : à la ferme, un abri
Doux, riant, paternel, et de tout temps chéri !
Dans les champs, une amie aimable, la culture,
Qui, comme la vertu, nous paye avec usure ;
Le sillon amendé sous mon soc acéré
Offrant à mes calculs un sol régénéré.
Bien plus que dans les mots, la nature immortelle
Rassasiera mes yeux de sa beauté réelle,
Nourrira ma pensée au cours de mes travaux,
Sous mille aspects divers d'enseignements nou-
[veaux.
Si notre entendement par les livres s'éclaire,
Souvent par eux aussi notre vigueur s'altère.
Mais la sueur qui perle au front du laboureur
Lui fait le corps robuste et sensible le cœur.
Quoi qu'il soit, qui décharge un père magnanime,
Vieilli dans les travaux, gagne sa propre estime.
Être bon fils, c'est être honnête citoyen :
Non, vous perdre à ce prix, ô mes livres, n'est rien !

BERTHE

O mon frère, ô Sylvain, quel noble sacrifice !

SYLVAIN

Aux besoins de mon cœur, combien il est propice !

BERTHE

Si... n'était un regret... qu'il plairait à ta sœur !

SYLVAIN

Un regret... quel est-il ? Je n'y sens que douceur.

BERTHE

Les lettres à quitter... tes hautes aptitudes...

SYLVAIN

Qui remplit son devoir fait de bonnes études.

(*On entend un bruit d'altercations au loin.*)

IRÈNE

Berthe, quel est ce bruit qu'à distance on entend ?

BERTHE, *à Sylvain.*

Sylvain, entendez-vous ?

SYLVAIN

Même fort consistant.

IRÈNE

Ce tumulte s'approche ; on dirait une lutte...

BERTHE

C'est tout au moins, ce semble, une chaude dispute.

SYLVAIN, *s'avançant un peu à gauche, derrière le tertre.*

Qu'arrive-t-il là-bas ?

IRÈNE

Ce bruit gagne vers nous.

On crie, on s'injurie, on se donne des coups.

BERTHE

Ces voix... C'est sûrement une ardente querelle.

(*On entend une voix qui crie.*)

Au secours ! (*Irène et Berthe se lèvent.*)

IRÈNE

Que veut dire ?... Écoutez, on appelle
Au secours ! D'où vient donc tout à coup cet émoi ?

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, LE VICOMTE, *arrivant en courant par le côté opposé à celui où s'est dirigé Sylvain.*

LE VICOMTE, *courant se placer derrière les jeunes filles.*

Au secours ! des brigands sauvez-moi, sauvez-moi !

BERTHE

Sylvain ! Sylvain !

(*Sylvain revient immédiatement sur ses pas. Au même instant, entre Jean-François en courant à la poursuite du vicomte ; il a une blessure saignante au visage.*)

SCÈNE IV

IRÈNE, BERTHE, SYLVAIN, LE VICOMTE, *qui se dérobe derrière les jeunes filles,* JEAN-FRANÇOIS

JEAN-FRANÇOIS

Faquin, ouais ! vous l'échappez belle !...
Mademoiselle Berthe... Ah ! Notre Demoiselle !...
Oh ! pardon...

IRÈNE

Jean-François... que veut dire ceci ? [ainsi ?
D'où vient que ce jeune homme est tout tremblant

JEAN-FRANÇOIS

Cet homme est un gamin qui, sans vous, eût sur
Reçu le prix du mal qu'il m'a fait à la face. [place

IRÈNE

Comment! Que signifie?...

(*Au vicomte, avec ironie.*)

Eh! monsieur, sortez donc!
Vous êtes sans danger.

JEAN-FRANÇOIS

De sa canne de jonc
Il m'a, d'un lâche coup, balafré le visage.

LE VICOMTE

Ces bandits m'ont tous deux forcé d'en faire usage.

BERTHE *et* SYLVAIN

« Ces bandits »!

IRÈNE, *affectant l'étonnement.*

« Ces bandits »! Comment! ils étaient
(*Ironiquement.*) [deux?
Je conçois qu'on vous vît décamper devant eux.

LE VICOMTE

Un seul ne se fût pas vanté de moi, sans doute;
Mais, étant deux, ils m'ont arrêté sur la route.
Je passais; ces gredins...

TOUS

« Ces gredins »!

LE VICOMTE

M'épiaient,
Et pour me détrousser, pour lors, s'associaient.
Mais, dépités de voir ma bourse à peu près vide,
Ils prennent ma monture à deux mains par la bride,
Me forcent d'en descendre, et l'un d'eux aussitôt
D'un bond s'élance en croupe et s'éloigne au galop.

IRÈNE, *d'un air d'incrédulité.*

D'un pareil coup de main je comprends qu'on se
[fâche.

LE VICOMTE

Aussi ne sus-je pas retenir ma cravache,
Et...

IRÈNE, *malicieusement.*

Vous prîtes alors, plein d'un juste courroux,
L'exemple du bidet et courûtes vers nous,
Brûlant la politesse à la partie adverse,
Avec l'espoir d'atteindre, en prenant la traverse,
Le ravisseur ?

TOUS, *riant, à l'exception d'Irène.*

Ah ! ah !

LE VICOMTE, *d'un ton suffisant.*

Vous vous moquez, je vois,
Et prenez le parti de ces deux Jean-François.

IRÈNE, *avec une certaine hauteur.*

Si vous vous en plaignez, la chose est réparable.

(*Se retirant de devant Jean-François.*)

Sans nul égard à moi, prenez votre coupable.

(*Tous rient, excepté Irène, et Jean-François fait un mouvement en avant comme pour se saisir du vicomte.*)

LE VICOMTE, *se dérobant de nouveau.*

Eh ! non, non, jusque-là ne va pas mon désir ;
Sans y mettre les mains je saurai le saisir.
Ma qualité sait comme il faut qu'on se comporte,
Et ne collette point des gens de cette sorte.

(*Mouvement général d'indignation.*)

IRÈNE

Voulez-vous, Jean-François, nous dire à votre tour
Les faits de l'incident ?

JEAN-FRANÇOIS, *avec bonhomie.*

Oui. C'était au détour
Du petit chemin creux qui longe la tourelle
Du jardin potager de Notre Demoiselle,
Et qu'on nomme « l'Éclair », ainsi que chacun sait ;
Derrière nous, au trot, un cheval s'avançait.
Avant que de le voir, — j'étais avec Jean-Pierre, —
Son cavalier nous crie insolemment : « Arrière ! »
Sans nous donner le temps de nous garer. Soudain,
Le poitrail du cheval m'étend sur le chemin,
Et, comme si ce fût trop peu de ma culbute,
Ce fanfaron nous jette à la face une insulte :
« Manants ! » s'écria-t-il.

IRÈNE

« Manants » !

BERTHE

« Manants » !

SYLVAIN

« Manants » !

(Au vicomte, avec autorité.)

Eh ! qui vous a permis d'injurier les gens ?...

JEAN-FRANÇOIS

Jean-Pierre n'y tint plus ; il s'élance à la bride :
« Descendez au plus tôt, holà ! mon intrépide ! »
Dit-il au cavalier, « et rendez-vous à pied
(Que ça vous aille ou non, à moi cela me sied)
Réclamer votre bête au maire du village ;
Il jugera les faits, je la prends comme otage.
Nous vous présenterons au comte de Fraisval,
Il verra ce que vaut la rançon du cheval.
Toi, Jean, garde ce fat de la bonne manière,
Pendant que je conduis sa monture en fourrière. »
Sur ce, voyez-vous ça ! ce petit conquérant
Me lance un coup de canne et s'enfuit en courant.
Je le rejoins ici. Voilà les faits ; et comme...

SYLVAIN, *au vicomte.*

On ne se conduit pas quand on est galant homme,
Monsieur...

LE VICOMTE, *avec ricanement.*

Monsieur vous-même! A-t-on sous le sarrau
Vu jamais paysan parler comme au barreau?

SYLVAIN

Votre nom, s'il vous plaît, monsieur?

LE VICOMTE

Je suis vicomte,
Monsieur.

SYLVAIN

A votre titre, eh bien, vous faites honte,
Monsieur.

LE VICOMTE

Vous rehaussez le vôtre à cet éclat:
La blouse d'habitude a peu cet apparat!

SYLVAIN, *avec noblesse.*

C'est qu'à son frottement avec votre sottise
Elle se fait miroir pour qu'on vous analyse.
Qu'êtes-vous donc, monsieur, et quelle opinion
Faut-il avoir de vous d'après l'échantillon
Que vous donnez ici de votre caractère?...
Sinon de ces gandins propres à ne rien faire,
De ces petits crevés, libertins et noceurs
(J'entends en retrancher si j'outre les couleurs),
Qui dans l'oisiveté mangent un patrimoine
A leur valeur moins dû... qu'à leurs chevaux l'avoine,
De ces fats ignorants, vaniteux freluquets,

Bavards sur leur perchoir comme des perroquets,
Et comme eux panachés des pieds jusqu'à la tête,

(Ici, on rit doucement du costume bariolé du vicomte.)

Mannequins empaillés, fiers de leur étiquette.
Ne leur demandez pas, à ces brise-raison,
Eux, la plupart pourtant, fils de bonne maison,
Chefs de la fashion que la mode estampille,
Haïssables viveurs, fléaux de leur famille,
Que la mollesse énerve et que tuera l'ennui,
Si le vice obstiné ne les tue avant lui :
Ne leur demandez pas l'emploi de leur jeunesse,
Ni quel honteux trafic dévore leur richesse,
Ni les fruits qu'a produits leur éducation,
Souci de leurs parents bercés d'illusion!...
Ne leur demandez pas si leur âme enfiévrée
D'inassouvis désirs, s'est parfois concentrée
Sur ces essaims sacrés, bénis, attendrissants,
Des nombreux travailleurs des villes et des champs;
S'ils se sont de pitié sentis pris aux entrailles
Pour ces laborieux du toit ou des semailles, [sirs
S'ils ont songé, qu'au prix de leurs moindres plai-
Ils répandraient la joie au sein de ces martyrs!

LE VICOMTE, *à part.*

Qu'est-ce donc qui se passe en moi?...

SYLVAIN, *continuant.*

Vains parasites

Pour qui les parts du miel sont toujours trop petites,
Stériles figurants, détestables frelons,
Dont l'essor se confine aux lambris des salons,
Pour qui se montre en vain dans l'immense nature
La tâche qu'elle impose à toute créature!

LE VICOMTE, *avec dignité.*

Monsieur, c'en est assez; oui, je fus de ceux-là.
J'ai déserté leur camp : n'allez pas au delà.
Votre voix qui me parle... un peu rude, peut-être...
A porté son écho jusqu'au fond de mon être!
Je ne vous en veux pas; vos dures vérités,
Vos reproches sanglants, je les ai mérités.
En m'inclinant devant votre juste anathème,
Je répare mes torts, et je m'absous moi-même.
Je dois à mon honneur comme à mon écusson
De reconnaître ici votre haute leçon.
Mon sentiment au vôtre en tout point est sem-
[blable;
Ce rappel, à jamais me le rend secourable.
Si peu digne en étais-je, à présent je le suis,
Monsieur, de me placer au rang de vos amis :
Mon nom est le vicomte Astolphe de Flavière.

SYLVAIN, *en lui avançant la main.*

Monsieur!...

SCÈNE V

SYLVAIN, IRÈNE, BERTHE, JEAN-FRANÇOIS, LE VICOMTE, LE COMTE DE FRAISVAL

TOUS, *en voyant arriver le comte.*

Monsieur le comte !

LE COMTE, *avec bonté.*

Eh ! quelle est cette affaire,
Qui semble encore ici causer quelque rumeur,
Dont m'a parlé Jean-Pierre ?

JEAN-FRANÇOIS, *naïvement.*

Eh ! non, c'est une erreur,
Comte. Nous avons pris pour une effronterie
Ce qui n'était au fond qu'une plaisanterie.
Nous nous sommes trompés.

LE COMTE

Cependant, Jean-François,
D'où vient là, sur vos traits, tout ce sang que je vois ?

JEAN-FRANÇOIS

Un léger accident, résultat d'une chute.

LE COMTE

Dirait-on pas plutôt la trace d'une lutte ?
Voyons donc : c'est un coup, même un coup violent,
Qu'a dû faire un bâton, une canne en volant ?

IRÈNE

Mon cher oncle, c'est tout. Jean-François le par-
[donne.

LE VICOMTE

Le peut qui le reçoit, ne le peut qui le donne.
Comte, c'est moi qui fus... l'auteur de ce méfait.
Il n'est pas expié par mon propre soufflet :
J'ai fui !...

(*A Jean-François, en lui présentant la canne.*)

Vengez-vous.

JEAN-FRANÇOIS

Non.

LE VICOMTE

Enlevez-moi la honte
D'avoir pour impuni ce coup-là sur mon compte.
Vengez-vous, je le veux.

JEAN-FRANÇOIS

Ce serait lâcheté.
Jean-François ne saurait s'en tenir pour flatté.

LE VICOMTE

Sans riposte, ce coup tient à l'état d'un crime ;
Soyez-moi généreux... montrez-vous magnanime.

JEAN-FRANÇOIS

Je ne puis.

LE VICOMTE

Il le faut.

IRÈNE, *bas à Jean-François.*

Frappez... mais doucement.

(*Jean-François prend la canne que lui présente le vicomte, le frappe doucement aux jambes, puis jette la canne à l'écart.*)

LE VICOMTE, *avançant la main à Jean-François, qui la prend.*

Plus fort eût été mieux, mais j'ai mon châtiment.

(*Le vicomte quitte la main de Jean-François. dans laquelle il a furtivement déposé une bourse pleine d'or que Jean-François contemple avec stupéfaction ; puis le vicomte s'élance vers la canne, la ramasse et la brise sur son genou en disant :*)

D'un passé que je hais, ceci soit la rupture!
Que mon cœur applaudisse, ou mon orgueil mur-
[mure?...
Le coupable n'est rien, ici la chose est tout.
Qu'importent les sifflets! je me remets debout.
L'être abstrait en lui-même est l'objet de mon
[blâme :
Le mal. — Oui, c'est lui seul qu'envisage mon âme.
Au cas particulier je sais ce que je dois.
La vérité m'oblige à dire à Jean-François
Que je suis redevable à sa mansuétude
De m'avoir de son bras trop ménagé l'étude ;
A vous, monsieur Sylvain, de m'avoir entrepris
D'une façon dont seul mon cœur connaît le prix!

JEAN-FRANÇOIS, *montrant la bourse.*

Cette bourse, monsieur, elle ne m'est pas due...

LE VICOMTE

Elle vous appartient et je vous l'ai rendue :
Vous l'auriez bien gagnée au cours de vos travaux;
L'accident vous oblige à prendre du repos.

JEAN-FRANÇOIS, *faisant sonner la bourse.*

Beaucoup trop au delà ce trésor les compense!

LE COMTE

La fortune est flottante et vient sans qu'on y pense.
Acceptez, Jean-François.

JEAN-FRANÇOIS, *au vicomte.*

Merci, monsieur.

LE VICOMTE, *avançant la main à Jean-François.*

Et moi,
De vous dire : Pardon! je me fais une loi.

LE COMTE, *à tous.*

Que de cet incident ceci soit la clôture.

(*Au vicomte.*)

Vous pouvez rebrider, monsieur, votre monture;

(*A tous.*)

Elle est chez moi. Messieurs, que tout soit oublié,
Et que rien n'en transpire... au nom de l'amitié!

(*Irène prend le bras de son oncle. Berthe se rapproche de Jean-François, le vicomte de Sylvain; tout le monde sort. Le rideau tombe.*)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

LE CHATEAU

Le théâtre représente un salon richement meublé dans le château du comte de Fraisval.

SCÈNE PREMIÈRE

LE COMTE, LA COMTESSE

LE COMTE

Un an s'est écoulé depuis cette aventure.
Je pouvais de sa part croire à quelque imposture :
Que pour se mieux tirer d'un cruel embarras,
Il se fût attitré d'un grand nom qu'il n'eût pas.
Mais il paraît que non : cette demande indique
Qu'il fut de point en point tout à fait véridique.
Aussi sage à présent qu'alors il était fou,
Il mit résolument le vieil homme au verrou.
Je dois en convenir avec vous, oui, ma chère,
Un pareil changement veut qu'on le considère :
Ce ne serait pas rendre hommage à la vertu
Que relever un tort, à ses pieds abattu.
Je ne puis supposer que notre nièce Irène
Voie autrement que nous la chose, et la comprenne.
Mais...

LA COMTESSE

Quelle objection pourra-t-elle opposer,
Dès lors, à ce parti qui se vient proposer ?
Physiquement au moins, il gagne en avantage

Sur tous les jeunes gens de notre voisinage.
Moralement, il faut — vous le dites très bien —
Voir en lui l'homme neuf, en oublier l'ancien.
Sa fortune est encore assurément fort belle.
Comme espérances !...

LE COMTE

Euh ! ce dernier point rappelle
Le chevreuil empaillé qu'un jour certain narquois,
Pour duper le chasseur, fit mettre au coin d'un
[bois.
Ce n'est pas là l'objet. N'en prévît-il aucune,
Irène aura plus tard une grande fortune :
Toute jeune orpheline, à sa majorité,
Par mes mains dans un an son bien sera compté.
Il est doublé. — Du mien étant seule héritière,
Vous jugez !... Mais « Irène aime trop la chau-
[mière »,
Pour viser, dites-vous, « au rang qui lui convient ».
Contre elle ce goût-là même un peu vous prévient ?...

LA COMTESSE

Évidemment, Ulric ; votre aimable pupille
Devrait bien dans ses goûts se montrer moins facile.
Très attentionnée envers les indigents,
Réservée au contraire avec les autres gens,
D'une bonté louable, excessive peut-être,
Car il vient que parfois la charité peut l'être,

Perdrait-elle beaucoup de sa simplicité,
Étant moins prude avec les gens de qualité ?

LE COMTE

Ces heureux, chère amie, ont assez par eux-mêmes ;
On leur doit le respect, non des égards extrêmes :
Ceux-ci sont dus plutôt à ces déshérités
Qui n'ont pour réconforts que nos aménités,
Irène pense ainsi, dame ! et je vous avoue...

LA COMTESSE

Oui, c'est un sentiment que je comprends qu'on [loue ;
Mais doit-il absorber toute distinction
De naissance, de rang et de condition ?

LE COMTE

S'ils nous viennent de haut, il faut, par sa conduite
Envers soi-même et tous, montrer qu'on les mérite.
Notre naissance ?... ah bien ! nous n'y prenons point [part ;
Mais le rang ne peut être un produit du hasard :
Notre valeur l'acquiert selon toute justice,
Et notre fonction... n'en est que l'exercice.

LA COMTESSE, *un peu piquée.*

Ah ! que le cœur d'Irène est sur vous bien calqué !
Vous l'avez dans ce sens dignement éduqué.
Son père était de même... Aussi quel mariage

Odon n'a-t-il pas fait!... Une enfant du village,
Sans naissance et sans bien...

LE COMTE

Sans naissance et sans bien,
Il est vrai; mais par contre, oh! n'en oublions rien,
Iseult : de quelle douce et charmante nature
Était cette enfant pauvre aussi belle que pure?...

LA COMTESSE

Sans doute. Mais enfin, est-ce un exemple, Ulric,
A conseiller?... Faut-il encor que le public
Ne s'habitue à voir de ces mésalliances
Qui, sauf l'exception, choquent les convenances.
Mon cher, qu'en pensez-vous?

LE COMTE

C'est mon opinion,
En disant toutefois : « Mais sauf l'exception. »
Il est bien certain, que pour des raisons légères,
On ne peut approuver ces chaînes, étrangères
A la naissance, au rang, aux éducations
Diverses des partis, et que ces unions,
Fruits le plus fréquemment d'un honteux esclavage,
Ne sauraient apporter que le trouble au ménage.
Mais quand la haute estime et de l'autre et de soi
Est l'arbitre des cœurs, je ne vois pas pourquoi
On voudrait la priver du puissant privilège
D'affaiblir l'intérêt qui toujours nous assiège.

Je ne puis concevoir qu'il ne soit de concours
Qu'entre les apports seuls, comme il l'est de nos
[jours.

LA COMTESSE

Cependant, cher ami, les droits héréditaires
Imposent des devoirs à leurs dépositaires.
On ne peut y manquer sans manquer à la fois
A la société, dans ses vœux, dans ses lois;
A tous ses ascendants, dont l'orgueil légitime
Est de voir leurs neveux se tenir à leur cime...

LE COMTE

Le monde ne saurait condamner un moyen,
Même à ce point de vue où nous met l'entretien,
De redonner parfois à la tige affaiblie
Dans un terrain plus ferme une nouvelle vie.
Combien de nos aïeux, ces nobles ascendants,
Pourraient non sans pitié voir de leurs descendants?

LA COMTESSE

L'orgueil des parvenus offre un autre déboire.

LE COMTE

Leur œuvre en elle-même est au moins méritoire.
Ils n'ont pas pour eux seuls les fruits de leurs tra-
[vaux:
L'argent fait des heureux, s'il fait parfois des sots.
Tandis que la noblesse oisive et puérile,
Hors de ses dignités s'étiole stérile.

LA COMTESSE

Quel parti voulez-vous qu'Irène fasse enfin ?...
Par exemple, un monsieur comme... monsieur Syl-
[vain ?
« Qui n'a du paysan que le costume agreste »,
Dites-vous ; « d'un esprit très cultivé, du reste »,
J'en conviens ; « d'un abord charmant, grand, beau,
Du gentleman rural le modèle parfait ». [bien fait,
Et pour n'omettre rien de cette silhouette,
Disons pour compléter : philosophe et poète !

LE COMTE

Vous raillez, il me semble, intérieurement ?...
Tant pis... je ne suis pas de votre sentiment.
Eh ! qu'importent le nom, le titre, la fortune,
Si du côté de l'âme il est une lacune [bler ?
Que soient ces biens ensemble impuissants à com-
Que me sont les dehors que l'on sache étaler,
Si l'esprit n'a pour lui que capacité creuse,
Le cœur que sécheresse ou morgue vaniteuse ?...

LA COMTESSE

Ah ! vous rembrunissez à plaisir le tableau ;
C'est à l'exception que va votre pinceau.
Ces défauts sont plutôt des classes secondaires ;
La nôtre se dépeint par les vertus contraires.
Pensez-vous être juste, Ulric, en ce moment ?
Ne nous jugez-vous pas trop passionnément ?

LE COMTE

C'est à l'exception aussi que je m'adresse :
D'un côté je relève, et de l'autre j'abaisse.
Ce que je n'admets pas, c'est la prévention
Pour nous de sympathie, ailleurs d'aversion.
Le mérite et l'estime ont fait ce que nous sommes :
Même et bonne justice est due à tous les hommes.

LA COMTESSE

C'est donc par équité que vous aimez Sylvain...
De même pour Irène, à le voir sans dédain ?

LE COMTE

Oui, mais un fort penchant aussi vers lui m'en-
[traîne.
J'ignore au fond ce qu'est le sentiment d'Irène.

LA COMTESSE

Si ce sentiment-là renfermait dans ses plis...
Vous m'entendez... Ulric, quel serait votre avis ?

LE COMTE

Et le vôtre ?...

LA COMTESSE

Oh ! le mien, Ulric, sera le vôtre :
Ma confiance en vous ne m'en permet point d'autre.

LE COMTE

La foi qui sait si bien, Iseult, se confier,
Oblige qui l'obtient à la justifier

LA COMTESSE

Vous m'en avez, Ulric, toujours donné la preuve.
Aussi, je n'ai jamais par vous connu l'épreuve.
Mais dites-moi, voyons, faudra-t-il l'écarter ?...
Que répondre au parti qui vient se présenter ?
Les vingt jours demandés par nous pour la ré-
[ponse,
S'achevant aujourd'hui veulent qu'on se prononce ?
D'en informer Irène il est vraiment besoin.

LE COMTE

Eh bien, faites. Je veux vous en laisser le soin.
Et certes, le vicomte Astolphe de Flavière
Ne pourrait s'avancer sous meilleure bannière !

(*On frappe à la porte.*)

J'entends qu'on frappe... — Entrez !...

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, UNE BONNE

LA BONNE, *entrant.*

Monsieur, deux étrangers
S'avancent dans le parc, longeant les orangers.

LE COMTE

Je m'y rends à l'instant.

(*La bonne sort.*)

SCÈNE III

LE COMTE, LA COMTESSE, IRÈNE, *entrant.*

IRÈNE, *vivement.*

C'est monsieur de Flavière !...
Vous ne l'attendiez pas... Ici que vient-il faire ?
Ah ! mon oncle, si c'est pour vous remercier,
(D'un ton gai, légèrement malicieux.)
Il a depuis un an vingt fois sur le métier
Pu remettre à loisir et polir son... hommage,
Et savourer en paix ses douceurs de langage !

LE COMTE

Irène, mon enfant, vous oubliez, je crois,
Que tous ont pardonné, jusques à Jean-François ?...

IRÈNE

O mon oncle, c'est vrai ! je suis bien indiscrète
De rappeler les faits que toujours il regrette
Sans doute, et que j'ai, moi, l'injuste cruauté...
Ah ! je me repens bien de ma légèreté !

LE COMTE

Je me rends près de lui.

(Le comte sort.)

SCÈNE IV

LA COMTESSE, IRÈNE

LA COMTESSE, *d'un ton dogmatique.*

J'apprends que ce jeune homme,

Quel que soit son passé, depuis un an en somme,
Occupe dans le monde élevé de Paris
Un rang des plus flatteurs parmi les bons esprits.
Mais bien que de famille et de noblesse ancienne,
Cependant sa fortune, à vrai dire, est moyenne.
Toutefois, sa façon de vivre fait prévoir
Qu'il saura rétablir son précédent avoir.
Orphelin de son père, adoré d'une mère
Qui mit à le brider trop peu de caractère,
Et quoiqu'il soit doué de très bons sentiments,
On le vit s'oublier dans des égarements.
Mais combien maintenant est autre sa conduite !
Brave est celui qui met ses ennemis en fuite
Et campe glorieux sur le lieu du combat :
De votre prétendant tel est l'exact état.

IRÈNE

De mon prétendant ?...

LA COMTESSE

Oui, lisez donc cette lettre ;
Lisez, vous reviendrez sur son compte peut-être !

IRÈNE, *sans prendre la lettre.*

Ma tante, ce monsieur ne m'intéresse point.
S'il est ce qu'elle dit, notre éloge s'y joint :
Tel il fut à la fin de la fameuse scène,
Tel il sera toujours dans l'estime d'Irène.
Ma bonne opinion n'est pas son seul appui :

Vous-même avec mon oncle, et tous, sommes pour
[lui.
Mais c'est tout. Rien de plus que ce que l'on lui
[donne
Ne doit grossir le prix qu'on fait de sa personne.

LA COMTESSE

« Et tous », avez-vous dit : et... ces tous, quels
[sont-ils ?

IRÈNE

Monsieur Sylvain, sa sœur et Jean-François.

LA COMTESSE, *ironiquement.*

Profils
Intéressants sans doute, et qu'avec sympathie,
— Moyennant que d'Irène on ait la modestie, —
(*Les montrant du geste.*)
Il convient de ranger parmi ces grands portraits
Qui déroulent ici leurs fiers et nobles traits !

IRÈNE, *avec dignité.*

Ah ! ma bien chère tante ! en quoi, je le demande,
De ces simples vertus cette douce guirlande
Offerte à leurs regards pourrait-elle offenser
Des aïeux dont l'honneur fut de les exercer ?

LA COMTESSE, *se contenant.*

Vous refusez la main d'Astolphe de Flavière ?

IRÈNE

Le vicomte peut mieux au cours de sa carrière.

LA COMTESSE

Eh ! répondez-moi donc, sans vains déguisements.

IRÈNE

On doit à son passé quelques ménagements.

LA COMTESSE

Ce passé, mieux vaudrait n'en plus parler, ma nièce.

IRÈNE

Oublions-le lui-même, et ce souvenir cesse.

LA COMTESSE, *légèrement ironique.*

Plus que ce souvenir, n'existerait-il pas...
Quelque objet plus puissant qui prît sur lui le pas ?

IRÈNE

S'il en était ainsi, pourquoi ce parallèle ?
A l'égard du vicomte il n'est point de querelle.

LA COMTESSE

Vous le traitez de haut !

IRÈNE

Il m'est indifférent.

LA COMTESSE

C'est un grand nom !

IRÈNE

C'est vrai : fût-il encor plus grand,
Convenez avec moi tout au moins qu'il importe
Qu'on ait quelque souci de celui qui le porte.

LA COMTESSE

Vous êtes dominée, Irène, je le vois,
Par un sentiment fixe... et... bizarre à la fois.
Est-ce que par hasard vous iriez à l'extrême...
De ce qui semble en vous devenir un système ?...

IRÈNE, *avec un léger enjouement.*

A supposer cela, ma tante, de grand cœur !...
Système pour système, eh ! quel est le meilleur :
De celui qui ne voit que caste nobiliaire,
Ou de l'autre qui s'ouvre à la nature entière ?

LA COMTESSE, *piquée.*

Je sais. Ce procédé vaut ce qu'il vaut : l'honneur
Ne se peut échanger contre une autre valeur.

IRÈNE

C'est sur ce mot « honneur » qu'il s'agit de s'en-
[tendre ?...

LA COMTESSE

A vous voir me céder je ne dois pas m'attendre ;
Cela suffit, Irène, et d'autant que des voix
Viennent vers nous. Je sors, restez. Une autre fois,
Nous pourrons à loisir — sans passion aucune —
Reprendre ce sujet. A tantôt !... Sans rancune ?...

IRÈNE, *affectueusement.*

Ah ! ma tante !...

(*La comtesse sort.*)

SCÈNE V

IRÈNE, LE COMTE DE FRAISVAL, *entrant, et précédant* SYLVAIN *et* LE VICOMTE

LE COMTE, *aux jeunes gens.*

Messieurs, entrez. C'est pour le mieux,
Ma nièce est seule.

(A Irène.)

Enfant, je vous laisse avec eux.

(Le comte sort.)

SCÈNE VI

IRÈNE, LE VICOMTE, *en habit*, SYLVAIN, *en toilette de ville soignée.*

SYLVAIN, *sur un ton de noble modestie.*

Mon rôle en ce moment est pour le moins étrange,

(En montrant le vicomte, qui salue.)

Mais cet ami m'en prie : à ses vœux je me range.
Oui, Notre Demoiselle, après des entretiens
Avec votre tuteur, de lui-même je tiens
L'inestimable honneur de vous mettre en lumière
Le titre à votre accueil d'Astolphe de Flavière.

(Le vicomte s'incline respectueusement.)

Je dis le titre, et non tous ceux qui, d'autre part,
De naissance, de nom, lui viennent du hasard.
Ce titre, le meilleur et le plus légitime,
Est celui qui ressort d'un souvenir intime...

Qui, lors d'un incident à jamais effacé,
Nous le montra soudain grandement rehaussé !
Peu d'hommes à sa place eussent eu ce courage ;
Cet acte de vertu, de justice... est l'image
Et d'une âme élevée et d'un cœur glorieux,
Dignes du noble sang qu'il tient de ses aïeux.
Mon intervention près de vous s'autorise :
De la franche amitié dont il me favorise :
— Marque, après ce qu'on sait, d'un sentiment [loyal ; —
Du favorable aveu du comte de Fraisval ;
De votre estime enfin, d'où mon humble prière
Espère son succès pour monsieur de Flavière :
Vous demandant pour lui l'honneur de votre main...

LE VICOMTE

Merci, mon noble ami !...

IRÈNE, *prenant la main de Sylvain et la pressant furtivement.*

Merci, monsieur Sylvain !
Je me prononcerai quand il en sera l'heure.
Mais ce ne sera pas avant d'être majeure !...

(*Sylvain fait un mouvement dérobé, de pur et inattendu bonheur. Irène se retire en saluant, par une porte au fond ; Sylvain et le vicomte sortent par la porte d'entrée. Le rideau tombe.*)

FIN DE L'ACTE TROISIÈME ET DERNIER

GÉRARD

OU

LE FILS DE L'OUVRIER

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

Comtesse de Folven-Burgeai.
Lénore, sa fille.
Burgeai, frère de Mme de Folven et tuteur de Lénore.
Clowysse, ouvrier menuisier-ébéniste.
Gérard, son fils.
Germaine, sa fille.
Mme Muller, bourgeoise notable, cousine éloignée de Mme de Folven et de Burgeai.
Gaston, son fils.
Gertrude, servante et femme de confiance chez Mme de Folven.
Blay, notaire.

La scène se passe à Nancy en 189..

Les malheurs font connaître que l'éducation est un trésor qui brave même la méchanceté des hommes.

(Mme Campan.)

Il est si doux, si beau de s'être fait soi-même,
De devoir tout à soi, tout aux beaux-arts qu'on aime!

(André Chénier.)

Décembre 1894.

GÉRARD

OU

LE FILS DE L'OUVRIER

ACTE PREMIER

LÉNORE

Le théâtre représente la chambre de travail de Mme de Folven et de sa fille, où toutes deux sont occupées à des ouvrages de couture.

Cette chambre est au rez-de-chaussée et a deux fenêtres qui donnent sur la rue.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE FOLVEN, LÉNORE

MADAME DE FOLVEN

C'est singulier! depuis huit grands jours révolus.
Je le guette au passage : on ne le revoit plus.

LÉNORE

C'est qu'il aura fait choix d'une autre promenade...
Ou peut-être, ma mère, est-il tombé malade?

MADAME DE FOLVEN

Malade?... il se pourrait : qui s'est jamais flatté
De s'être vu toujours en parfaite santé?...
Mais, à m'en rapporter à mon expérience,
Sous ses traits délicats il est peu d'apparence

A me faire appuyer ta supposition :
Beau, bien fait, de dehors pleins de distinction,
D'une démarche, au vrai, peut-être... un peu bien
[lente...
Sans indice pourtant de force languissante.
Il m'a toujours semblé voir dans ce promeneur
L'opposé d'un banal et vulgaire flâneur.
A son air réfléchi, pénétrant et modeste,
A ce je ne sais quoi que son regard atteste,
Je le prends volontiers soit pour un jeune auteur,
Soit pour un studieux et tout récent docteur.

LÉNORE

Un docteur, chère mère?... En ce cas, quel beau
Il daigne déployer près de sa clientèle! [zèle

MADAME DE FOLVEN

Les malades, parfois, ne s'en trouvent que mieux.

LÉNORE

Oh! oh! ce petit mot est bien malicieux!
Pauvre jeune homme.... et faut-il que j'en rie!...

MADAME DE FOLVEN

Tout médecin entend cette plaisanterie.
Mais je sais un docteur qui, parmi ses clients,
En eut un qui, rebelle à ses ingrédients,
Leur opposa toujours... mais en profond mystère...
Le calme, le repos, la diète, l'eau claire...

Sucrée, et, par ma foi, qui n'en guérit pas moins,
Sinon plus promptement qu'il n'eût fait par ses soins.

LÉNORE

Oh! ce médecin-là, je le connais de reste,
Certe, on ne dira pas de lui qu'il est modeste :
De quel docte confrère eut-il jamais souci?...

(*D'un air caressant.*)

Et... cet « un », sa cliente est assez près d'ici.

MADAME DE FOLVEN, *amèrement.*

Hélas! que ne l'a-t-on quitté plus tôt... Ton père...

LÉNORE, *affectueusement.*

Oh! non! Notre douleur ne doit jamais, ma mère,
En quelque point que soit, nous faire imprudem-
Porter un aussi grave et cruel jugement. [ment
Dieu n'est-il pas toujours le souverain arbitre?
Confondons-nous en Lui, chère mère, à ce titre.

MADAME DE FOLVEN

Sans doute.... Mais ton père était si jeune encor!
Huit ans sont écoulés... et mon pauvre Victor...
Toujours, m'est là présent.... Quarante ans!...
Pour mourir?... [est-ce un âge

LÉNORE, *tendrement.*

Chère mère! ..

MADAME DE FOLVEN

Il avait en partage

Un cœur comme le tien, Lénore, mais trop bon.
Il était sans détours, comme aussi sans soupçon.
Confiant à l'excès, il devint la victime
D'un intrigant agent d'affaire maritime
Par qui tout son avoir en un an s'engloutit.

LÉNORE

Ma mère!...

MADAME DE FOLVEN

Son courage eût, petit à petit,
Dans notre intérieur ramené quelque aisance;
C'était son grand souci, sa suprême espérance,
Il s'en était flatté. Nous secondions ses vœux,
Bien que nos faibles mains n'eussent point ses aveux.

LÉNORE

Et nous ne répondions à sa douce censure
Qu'en augmentant toujours nos travaux de couture.

MADAME DE FOLVEN

Nous y trouvions la joie, et ton père a pu voir
Que la paix est, partout, compagne du devoir.
On doit à tout état concilier son âme :
La tâche volontaire honore aussi la femme.

LÉNORE

Mais avec quel accent doux et compatissant,
Rentrant le soir, après tout un long jour absent,
Ma mère, il nous grondait de nous revoir encore

A nos travaux chéris, commencés dès l'aurore!
Sitôt, pour l'embrasser, nous nous trouvions debout.
Une larme perlait dans ses yeux... C'était tout.

MADAME DE FOLVEN

Nos efforts, joints aux siens, allaient faire renaître
Parmi nous quelque peu de notre ancien bien-être;
Déjà nous commencions d'en ressentir l'effet....
Te souviens-tu du jour qu'il t'offrit ce billet
De l'emprunt de Hambourg, tout fier de sa conquête,
En te disant : « Enfant, ceci c'est pour ta fête;
Il s'y trouve attachée une chance à des lots
Dont veuille le bon Dieu te choisir le plus gros! »

LÉNORE

Mère, s'il m'en souvient! sa joie était si grande!
Mais déjà sa santé faiblissait. Une offrande
A la Vierge en marqua nos soucis inquiets....

MADAME DE FOLVEN

Et qui ne devaient plus rester longtemps secrets....
Hélas! deux mois après, la mort impitoyable
Me prenait mon époux, ton père vénérable.

LÉNORE, *prenant avec tendresse la main de sa mère.*

Ma mère!...

MADAME DE FOLVEN, *après un douloureux silence.*

Sans ton oncle au cœur sensible et bon,
Ah! quel sort nous eût fait ce cruel abandon!

Quoique son traitement fût sa seule ressource,
Mon frère s'empressa de nous ouvrir sa bourse.
Bien plus : pour resserrer encor notre union,
Il voulut pour nous trois même habitation.

LÉNORE

Ma mère, il m'est avis que la littérature
Tend à développer toute bonne nature.
Mon oncle la professe au collège voisin.
En éclairant l'esprit, elle orne le chemin
Des tendances du cœur vers les sphères sereines,
Et, comme la prière, elle est douce à nos peines !

MADAME DE FOLVEN

Veuf, sans enfants, ton oncle a reporté sur nous
Les tendresses d'un père et les soins d'un époux.
Oui, d'une part, sa sœur et, de l'autre, sa nièce
Devinrent pour son cœur son unique richesse !
Mais nous avons voulu joindre à ses doux desseins,
Ainsi qu'auparavant, le concours de nos mains.
Il était digne à toi, connaissant ta naissance,
D'accepter sans dédain, comme sans répugnance,
Le joug impérieux que la nécessité
S'en venait d'imposer à notre activité.

LÉNORE

La noblesse?... En quoi donc peut-elle être offensée,
De quelque préjugé qu'on la veuille bercée,
De se devoir plier au travail manuel

Quand l'ordre nous en vient visiblement du Ciel ?
Par des labeurs divers nos aïeux l'ont conquise.
Est-ce pour être oisifs qu'ils nous l'auraient trans-
[mise ?...
Tous travaux sont du Ciel d'infaillibles présents,
Méritoires, d'autant, qu'ils nous sont plus pesants.

MADAME DE FOLVEN, *embrassant sa fille.*

Chère enfant, que je t'aime !

LÉNORE

Eh ! n'est-ce pas, ma mère,
Ce que mon oncle et vous m'enseignâtes naguère ?
J'ai suivi vos leçons ; mon âme s'y complaît,
Et mon cœur y rencontre un indicible attrait.

MADAME DE FOLVEN

Ces leçons, chère enfant, tu le vois, t'étaient dues :
Les épreuves sur tous sont toujours suspendues.
Qui peut sur l'avenir compter absolument ?
Ton père était de biens partagé largement :
N'a-t-il pas tout perdu ?... Le peu que par moi-même
Je possédais, Lénore, en ce désastre extrême,
Pendant que mon mari se cherchait un emploi,
Ne put longtemps lutter contre un tel désarroi :
Il fallut travailler.... Dès les bancs du collège,
Le comte de Folven, ton père....

(*Lénore fait un mouvement affectueux vers sa mère.*)

Va, j'abrège....

S'était avec mon frère étroitement lié.
Jamais rien n'altéra leur active amitié.
Du *Sacré-Cœur* à peine eus-je pris ma sortie,
Que des revers du sort je me vis avertie :
La mort, en moins d'un an, nous rendit orphelins.
Le comte, qui l'était, partagea nos chagrins.
Nous nous vîmes souvent. Notre peine commune
Écartait de ses yeux son rang et sa fortune.
Je les lui rappelais : ce fut toujours en vain.
Je dus, mon cœur aidant, consentir à sa main.

LÉNORE

La noblesse du cœur vaut bien l'autre noblesse,
Ma mère, et celle-là faisait votre richesse.
Digne, le comte était, de s'en apercevoir.

MADAME DE FOLVEN

J'ai craint qu'il ne sortît pour moi de son devoir :
« Noblesse oblige. »

LÉNORE, *s'animant un peu.*

Oui, mais aux manières courtoises,
Aux vertus, et non pas au mépris des bourgeoises.
Eux-mêmes n'ont-ils tous été dans cet état,
Avant que d'en sortir par quelque fait d'éclat ?
L'alliance dépend du choix que l'on sait faire :
Dignité d'âme vaut titre nobiliaire.

SCÈNE II

Les mêmes, GERTRUDE, *un billet à la main, qu'elle remet, en entrant, à Mme de Folven.*

GERTRUDE

Un billet qu'on apporte, et réponse au porteur.

LÉNORE, *à sa mère.*

Gageons, de la baronne un petit mot grondeur!
Mais qu'elle soit en paix : sa robe se termine,
Elle l'aura demain.

MADAME DE FOLVEN, *après avoir lu le billet.*

Non, de notre... « cousine »,
De madame Müller, qui demande à nous voir,
Et si nous la pouvons aujourd'hui recevoir.

LÉNORE, *allant à son écritoire.*

Sans doute.

GERTRUDE

Dois-je?...

LÉNORE, *se disposant à écrire.*

Attends, attends, je vais écrire.
(A sa mère.) A son heure?

MADAME DE FOLVEN

Oui.

LÉNORE, *à Gertrude, après avoir écrit, et en lui remettant la réponse.*

Voici.

(Gertrude prend le billet et sort.)

SCÈNE III

MADAME DE FOLVEN, LÉNORE

LÉNORE

Qu'aurait-elle à nous dire ?

MADAME DE FOLVEN

Sans doute, une commande.

LÉNORE

Un trousseau pour son fils ?

MADAME DE FOLVEN

Il se pourrait.

LÉNORE, *gaiement.*

Et va pour les petits profits !

MADAME DE FOLVEN

C'est la première fois, depuis notre naufrage,
Qu'elle nous aura fait parvenir quelque ouvrage,
Ainsi que procuré le plaisir de la voir.

LÉNORE

A l'aspect du malheur on craint de s'émouvoir.
La pratique du monde, en général, s'allie
Plus volontiers aux ris qu'à la mélancolie.
Ne lui disputons point cet aimable penchant ;
Il s'en rencontre ailleurs d'un attrait plus touchant :
Tel, de voir, par exemple, enveloppé de brume,
Le matin secouant son lugubre costume,

Vous faire par degrés, et par là, mieux sentir
Les faveurs que le Ciel daigne nous départir.

MADAME DE FOLVEN

Ah! puisse ton destin, semblable à cette aurore,
Aller s'embellissant de jour en jour, Lénore!

LÉNORE

Nos destins sont unis; tout est commun entre eux :
Le bien, venant pour l'un, le serait pour tous deux.

(La pendule sonne la demie avant midi.)

MADAME DE FOLVEN

Il est temps, mon enfant, de quitter notre ouvrage;
L'heure sonne, je vais m'occuper du ménage.
Ton oncle va rentrer qui voudra t'emmener
Faire un tour dans le parc, attendant le dîner.

LÉNORE, *se levant.*

M'y voilà disposée.

(Mme de Folven sort; Lénore s'arrange pour la promenade.)

SCÈNE IV

LÉNORE, *seule.*

Oui, c'est un second père,
Que cet oncle chéri! Combien je le vénère!
Je voudrais bien savoir... quel est ce jeune auteur
Qui confie en secret ses œuvres à son cœur,

Ne signant que d'un G..., et qui voudrait connaître
Sur ses productions l'opinion du maître.
Mais mon oncle est prudent.... Peut-être a-t-il
Il a vu l'éditeur, qui se tait sur son nom, [raison.
L'écrit étant privé.... Mais pourquoi cette feinte ?
S'il connaissait mon oncle, il agirait sans crainte ;
D'autant que ses beaux vers, de morale remplis,
Par son cœur et son goût se sont vus accueillis.
Burgeai l'en assura d'un mot dans sa gazette,
Sans avoir jusqu'ici pu vaincre le poète.
Pourquoi tant de réserve et de discrétion ?
Faut-il donc se cacher d'une bonne action ?
La honte n'appartient qu'à qui nous scandalise ;
[chise.
L'honneur se doit, partout, montrer avec fran-

(*Burgeai, qui a entendu les derniers mots de Lénore, entre en lisant une brochure qu'il tient à la main.*)

SCÈNE V

LÉNORE, BURGEAI

BURGEAI

Oui, ma chère, il est vrai, « mais pourtant sans
[fracas....
Et que la modestie y joint bien des appas ! »
Voilà ce que je lis, justement, pour réponses
A ce qu'en t'abordant j'entends que tu prononces.

LÉNORE

Cet auteur a raison, mon oncle. Quel est-il ?

BURGEAI

Eh ! eh ! toujours le même, au soupçon puéril,
Qu'on n'impute, en son lieu, qu'à des vanités pures,
L'audace de son nom au long sur ses brochures.

LÉNORE

Ah ! c'est être pour soi trop timide et tremblant,
Au point où votre estime a porté son talent !

BURGEAI

Tu dis vrai.

LÉNORE

Jusque-là s'ignore-t-on soi-même ?
N'est-ce plutôt orgueil que modestie extrême,
Effroi de la critique ?... On sait ce qu'elle vaut,
Quand sur la vérité la passion prévaut.
Pour lui qui, vers le bon, tend de toute son âme,
Qu'importe que la mode ou l'approuve ou le blâme ?
Il fait bien, après tout. Qu'il reste retiré
Jusqu'à ce qu'un grand nom, hautement révéré,
Ait proclamé son œuvre avant qu'il la répande,
Et fasse, aux gens de bien, qu'elle se recommande.
Mon oncle, c'est à vous que ce soin appartient.

BURGEAI

Tu me flattes... Pourtant, le désir m'en revient.
Mais pourquoi se tient-il éloigné de ma vue ?

Que craint-il ?... N'a-t-il pas l'offre d'une entrevue,
Ici même, à l'insu de tous, quand il voudra,
Heure et soir, à son gré, qu'il me désignera ?
Pourquoi s'obstine-t-il ?...

LÉNORE

Il craint que sa présence
Ne fasse en sa faveur pencher votre balance.
Il veut votre justice, et non votre bonté,
Ni d'éloges banals donnés par charité.
Il se fait de l'écrit une règle élevée
Et tient qu'envers lui-même elle soit observée.

BURGEAI

C'est le cachet certain d'un esprit distingué
Et par l'amour du vrai noblement subjugué.
Je vais y réfléchir, pour fournir à sa cause
Un hommage où, d'ailleurs, son talent me dispose.

LÉNORE

O mon oncle, merci ! son mérite, par vous,
Sera mis à l'abri des dénigreurs jaloux.

(Mme de Folven entre.)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, MADAME DE FOLVEN

MADAME DE FOLVEN

Je vous croyais, mes chers, tous deux en prome-
Déjà rentrés ? [nade.

BURGEAI

Eh ! non ; nous causions ambassade,
Et Lénore m'en vient de donner le motif.

LÉNORE

Oh ! vous l'aviez en vous, mais le teniez captif,
Mon oncle.

BURGEAI

Eh ! eh ! c'est vrai. Ma foi ! j'ai tant à faire,
Que j'aurais pu longtemps encore m'en distraire.

MADAME DE FOLVEN

De quoi donc s'agit-il ?

BURGEAI

Il s'agit d'un parrain
Pour produire en public ce timide écrivain....
Vous savez ?...

MADAME DE FOLVEN

Oui, vraiment, c'est vous qui devez l'être.

BURGEAI

Grand merci ! Mais, enfin, il me faut le connaître....
Et....

LÉNORE, *d'un ton suppliant.*

Mon oncle !...

BURGEAI

Ma sœur, si le dîner est prêt,
Nous mûrirons à table, ensemble, ce projet.

MADAME DE FOLVEN, *en se retirant.*

Quand vous voudrez, mon frère.

BURGEAI, *prenant le bras de Lénore.*

Allons, viens, ma petite :
Chez nous, à sa promesse on ne fait point faillite.

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

LA LETTRE

Le théâtre représente deux pièces communiquant entre elles par une porte présentement fermée, dans la maison d'un laborieux ouvrier menuisier-ébéniste.

Dans l'une, qui est l'atelier, Clowysse, l'ouvrier, et père de Gérard, est occupé au lissage d'un petit meuble. Dans l'autre est Gérard, assis près d'une table surmontée d'une petite bibliothèque, méditant et écrivant alternativement, et récitant à haute voix ce qu'il écrit, au fur et à mesure de sa composition.

Les deux pièces sont éclairées par des lampes que le jour naissant fait pâlir. On est au commencement d'octobre.

SCÈNE PREMIÈRE

GÉRARD, *seul.*

(*Il se lève et récite d'un seul trait le sonnet qu'il vient de composer.*)

A M. Burgeai.

(SONNET)

Muse, résignons-nous à chanter à l'écart.
Ne sollicitons point les suffrages du monde.
Inspirez-moi des chants qu'un but moral seconde,
Dont le fond soit utile, et la forme sans fard.

A faire quelque bien bornons notre regard ;
Et... qu'un peu de succès à ce vœu corresponde :
Depuis que la science étreint la sphère ronde,
Les sains accents du cœur semblent bannis de l'art.

Dans des vers naturels leur donnai-je un asile ?
Quoique y fût mon amour, je n'en serai tranquille
Qu'autant qu'un sûr garant m'en viendra de Burgeai.

Hélas ! près de deux mois passés dans cette attente
Ne me disent que trop de rentrer notre tente !
O muse ! ce parti n'est-il pas le plus vrai ?...

(Après cette lecture, Gérard fait quelques pas en silence, livré à ses réflexions.)

Enverrai-je ces vers ? A quoi bon ?... Il m'oublie !

(Rejetant sur sa table le papier qu'il tenait à la main.)

Se peut-il qu'à ce point mon âme s'humilie !...
Méritant son éloge, il me l'aurait donné.
Présomptueux orgueil, te voilà condamné !
Mais sont-ce bien tes feux qui m'auraient pu sé-
[duire....
Et tes fausses clartés à ce pas me conduire ?
Mais alors... pourquoi donc ne me suis-je rendu
A l'accueil bienveillant que sa main m'a tendu ?
Deux mots dans son journal, à mon initiale,
M'en ont fait nettement la demande loyale.
Non, non, c'était l'aveu de son opinion
Libre que poursuivait ma pure intention,
Et non ces vains propos de louanges factices
Offerts par politesse à de faibles prémices....
Et qu'aurait eu grand'peine, étant à l'écouter,
Sa bonté, devant moi, de pouvoir s'éviter.
Trop de jours ont passé depuis ma confidence ;
Ne renouvelons point notre inutile instance.
Il est possible aussi que, ne me connaissant,
Sa prudence ait trouvé le cas embarrassant....

D'autre part, j'ignorais, quand j'osai me permettre
D'appeler sur mes vers l'attention du maître,
Que cet homme éminent fût l'oncle et le tuteur
De celle dont la grâce avait séduit mon cœur.
Elle était pauvre alors ; je pouvais y prétendre....
Je sais depuis huit jours qu'il me le faut défendre,
Car, riche.... Ah ! son travail a longtemps combattu
L'adversité, qui cède enfin à sa vertu. [mon père,
Sept cent mille et des francs !... Et c'est moi, par
Qui devais, avant elle, avoir de leur notaire
La nouvelle du lot qui lui venait d'échoir.
Une lettre entr'ouverte était sur le trottoir.
Mon père la ramasse et, ne sachant la lire,
Me l'apporte.... Soudain.... Ah ! quel fut mon dé-
« Lénore ! m'écriai-je en un muet transport, [lire !
Que béni soit le Ciel, qui vous fait un tel sort,
Qui voulut confier à cette loterie
Ce don où l'invita votre vertu chérie ! »
Mais, tandis que l'avis qui vous en fut porté
Est pour vous un appel à la félicité,
Mon âme inconsolable est toute à la tristesse
De la perte d'un cœur qu'il faut que je délaisse.
Vous voilà riche !... Adieu ! Pauvre fils d'artisan,
D'un bien trop haut pour moi cupide courtisan,
Je ne veux point passer, à vos yeux que j'adore,
Pour en avoir l'idée attachée à Lénore.
On ne me verra plus autour de vos abris :

Cent fois plutôt la mort qu'inspirer vos mépris !
Vous ne me verrez plus !

SCÈNE II

GÉRARD, GERMAINE, *puis* GASTON, *mais inconnu.*

GERMAINE

Mon frère, il vient un homme
Qui demande mon père et comment il se nomme.
D'un air impérieux il se présente ici.
Impoli, plein de morgue, il me suit. Le voici.

GASTON, *à Gérard.*

N'est-ce pas vous, ici, qu'on appelle Clowysse ?

GÉRARD, *se contenant.*

Oui, monsieur. Que peut-il bien pour votre service ?

GASTON

On m'avait dit d'un homme âgé, d'un ouvrier.

GÉRARD

Je suis son fils, monsieur ; mon père est menuisier.

GASTON

En me rendant ici, c'est pour parler au père.
Je voudrais seul à seul....

GÉRARD

Il n'est point nécessaire.

(Ouvrant la porte entre les deux pièces.)

Entrez, monsieur. Chez nous, tous deux ne faisons
[qu'un;
Ce qui regarde l'un à tous deux est commun.

(Germaine sort de l'atelier par la porte du fond, mais la laisse entre-bâillée, pour entendre ce qui va se dire.)

SCÈNE III

CLOWYSSE, GÉRARD, GASTON

GASTON, *s'adressant à Clowysse.*

Bonhomme, l'on m'a dit que vers la nuit tombante,
Vendredi, dans la rue, à vos yeux se présente
Une lettre que vous ramassâtes soudain....
Et... qu'en avez-vous fait?

GÉRARD, *avec bonhomie, mais raillant au fond.*

Moi, j'ai su d'un voisin
Qu'un jeune homme en avait, auprès d'un réverbère,
Fait sauter le cachet, — avec ou sans... mystère, —
Je ne sais.... bien qu'alors la violation
Pût se croire à l'abri de révélation,
La rue étant fort sombre et la place déserte,
Et que, tandis qu'en main, encore tout ouverte,
Il la lisait, d'un coin quelqu'un sort.... c'est pitié!...
Qui, tout en titubant, lui marche sur le pied.
Le lecteur le prend mal; une lutte s'engage,
D'où la lettre, en tournant, prend le large et voyage,

Quand surviennent soudain, par le bruit attirés,
Deux agents, qui les ont, dit-on, tous deux coffrés.

GASTON, *à part.*

Ah ! j'enrage !

(*Haut.*)

La lettre ?...

GÉRARD

Et... je suis sans nouvelle
Du résultat que peut avoir eu la querelle.

GASTON, *à part.*

C'est heureux !

GÉRARD

Ni comment, de leur fureur remis,
Ont dû se regarder, après, ces deux amis....

CLOWYSSE, *riant.*

Ah ! ah !

(*On voit également Germaine rire dans l'entre-bâillement de la porte.*)

GASTON, *insolemment.*

Me direz-vous enfin ce que la lettre....

GÉRARD, *toujours se contenant.*

Il advint, paraît-il, qu'un certain petit-maître....
Incivil, déplaisant, plein de prétention,
S'agita par la ville à cette occasion,
Et que, s'étant rendu chez des gens fort paisibles,

Ceux-ci, se fatiguant de rester impassibles,
(En montrant la porte.)
Le prièrent enfin, sans demander son nom.
D'avoir à déguerpir, et sans autre raison.

GASTON

Qu'est-ce à dire?... Est-ce à moi que cet ordre [s'adresse?...
Vous passerez devant!

GÉRARD, *allant vers la porte du fond, qu'il ouvre.*
(A ce moment, Germaine s'éloigne, mais reste en vue des spectateurs.)

Pour vous ouvrir la porte, oui, monsieur, s'il vous [plaît...
Même avec politesse,

GASTON

Et s'il ne me plaît pas, moi, d'être satisfait,
(Avec mépris.)
Quel gage m'offrez-vous pour prix de votre offense?

GÉRARD, *toujours se contenant de plus en plus.*

Aucun autre, monsieur, que mon indifférence.
Sortez, je vous en prie, et laissez-nous en paix.

CLOWYSSE, *allant vers Gaston.*

Attends, je m'en vais, moi, lui parler de plus près.

GÉRARD, *arrêtant son père.*

Non, arrêtez, mon père. Un poste de police
Est à deux pas d'ici....

GASTON, *se retirant.*

Certe, il vous est propice!

SCÈNE IV

CLOWYSSE, GÉRARD

CLOWYSSE

Gérard, vit-on jamais un fat plus insolent ?

GÉRARD, *gaiement.*

Que voulez-vous, mon père ? il faut être galant
Et ne pas s'émouvoir d'un mauvais caractère.

CLOWYSSE

C'est égal, tu devais, mon fils, me laisser faire !

GÉRARD

Les torts sont personnels ; ne nous en mêlons pas.
A quoi bon se créer pour rien des embarras ?
Que nous fait, après tout, un être insupportable,
Si l'on n'est point tenu de l'avoir à sa table,
Quand au contraire on doit, en le voyant passer,
Se louer de pouvoir s'en désintéresser ?
Qu'un homme soit altier, suffisant, malhonnête,
Qu'importe à qui n'a point à lui faire requête ?
Dame ! c'est son affaire, et bien bon est, ma foi !
Qui s'en donne en son lieu le plus léger émoi !
Mais laissons ce sujet. Donc, la lettre, mon père,
Parvint dès le soir même à sa destinataire ?

CLOWYSSE

Sois tranquille ; je l'ai moi-même, en sa maison,

Remise à la servante, et comme de raison,
Fournie à ton cachet d'une enveloppe fraîche,
Pour qu'on ne s'aperçût tout d'abord de sa brèche :
Telle, enfin, qu'en tout point tu me la confias.

GÉRARD

Merci, merci, mon père ! Ah ! dans quel embarras
Ils ont dû se trouver, quand, en ouvrant la lettre,
Ils virent sa souillure, et, de plus, apparaître
La première enveloppe, avec son sceau rompu !
Car ils ont eu le tout, autant que je l'ai pu.

CLOWYSSE

Ils ont dû voir depuis, sans doute, leur notaire,
Qui n'aura pas manqué d'instruire cette affaire.

(*Germaine rentre avec précipitation.*)

SCÈNE V

Les mêmes, GERMAINE

GERMAINE

Cet étranger, qui vient de s'en aller d'ici,
Au moment qu'il sortait, quelqu'un lui dit ainsi :
« Bonjour, Gaston ! Comment vas-tu ? Chez toi, ta
[mère,
Madame Müller ? Toi, toujours chez ton notaire,
Copiste diligent du texte minuté ?
Et l'élégant danseur, entre tous, si vanté,

Que j'ai vu, l'an passé, choyé chez la baronne ? »
L'autre, à tout prix, voulait dégager sa personne.
L'importun ajouta : « Voici bientôt l'hiver ;
En attendant nos bals, porte-toi bien, mon cher ! »

CLOWYSSE

Eh bien, voilà-t-il pas une belle jeunesse !
Qu'en penses-tu, Gérard ?

GÉRARD, *souriant.*

J'en pense, dans l'espèce,
Que Germaine d'un nom vient de nous revancher,
Que nous n'eussions point pris la peine de chercher,

GERMAINE

Ai-je mal fait, mon frère ?

GÉRARD

Et, non, non, ma bien chère !
Mais j'estime, entre nous, ainsi que vous, mon père,
Que, ce nom nous étant survenu par hasard,
Nous le devons tenir constamment à l'écart.
Le triste fait auquel nous savons qu'il se lie
Demande qu'on le taise, et même qu'on... l'oublie.

CLOWYSSE

C'est bien dit. Pour ma part, je ne m'en souviens
[plus.

GERMAINE

Moi, je me garderai d'en faire aucun abus.

(*On sonne. Germaine sort.*)

SCÈNE VI

CLOWYSSE, GÉRARD

CLOWYSSE

Le voilà bien puni de sa fraude coupable !

GÉRARD

A quel but visait-il par cet acte blâmable ?
Clerc de notaire, instruit d'une profession
Dont le premier devoir est la discrétion,
Serait-ce que ce point, gardé par le notaire,
Fût justement ce qui tenta ce téméraire ?
Je m'y perds. Quel oubli de toute probité,
Qu'il doit avoir, depuis, bien des fois regretté !

(*Germaine rentre en introduisant Gertrude.*)

SCÈNE VII

Les mêmes, GERTRUDE, GERMAINE

GERTRUDE, *un petit objet d'ébénisterie à la main, à Clowysse.*

Madame de Folven, mon aimable maîtresse,
Me fait vous apporter cette petite pièce,
Vous priant de vouloir bien la lui réparer.
Je suis chargée aussi de vous très assurer,
Monsieur, du bon accueil de votre circulaire
Par elle, ainsi que de monsieur Burgeai, son frère,
Remise entre mes mains, par vous, vendredi soir.

CLOWYSSE

Persuadez-les bien que mon petit savoir
S'appliquera toujours à les bien satisfaire.

GERTRUDE, *à part, en se retirant.*

Ces gens ont, tous les trois, des dehors faits pour
[plaire.
Ce jeune homme... a des traits... vraiment bien
De ressemblance avec.... [éclatants

(*Germaine sort en accompagnant Gertrude.*)

SCÈNE VIII

CLOWYSSE, GÉRARD

GÉRARD

Qu'est-ce, ici, que j'entends?
On vient de nous parler, je crois, de circulaire?...
Pouvez-vous, à cela, rien comprendre, mon père?
Voilà vingt jours, au moins, qu'en un même paquet
La grand'poste les eut toutes à son guichet.

CLOWYSSE

La distribution se sera fait attendre.

GÉRARD

« Par vous » entre ses mains, a-t-elle fait entendre?

CLOWYSSE

J'en tombe, en vérité, de stupéfaction,
Et mon étonnement n'a pas d'expression!

GÉRARD

Il nous faut, à l'instant, interroger Germaine,
Savoir ce qu'elle en pense; et, si ma crainte est
Qu'une erreur regrettable.... [vaine....

(*Il marche avec agitation.*)

CLOWYSSE

Eh! quelle erreur veux-tu
Qui se soit pu produire? Aussitôt revêtu
De mon veston, toi-même as voulu me remettre,
Avant que j'eusse fait un seul pas, cette lettre,
Que, sans m'en dessaisir, je logeai vivement,
Comme tu l'as pu voir....

(*Indiquant d'un geste sa poche à l'intérieur.*)

Là, dans....

GÉRARD, *d'un air tourmenté.*

Assurément.
Aussi ne puis-je rien comprendre à cette affaire.

CLOWYSSE, *absorbé.*

C'est vainement aussi qu'en moi j'en délibère.

(*Pause. Gérard, de plus en plus tourmenté, marche de long en large, avec agitation.*)

GÉRARD

Qu'il me tarde, grand Dieu! de m'éclaircir ce
[cas!....

(*Pause.*)



Mais que fait donc Germaine ?... Elle ne revient
[pas !

SCÈNE IX

Les mêmes, GERMAINE

GÉRARD, *avec inquiétude.*

Ma sœur, concevez-vous comment la circulaire
A pu, vendredi soir....

GERMAINE, *d'un air troublé.*

Non.

(*Tout à coup, comme frappée d'une idée subite.*)

Ah ! mon Dieu ! mon frère,
Il me revient qu'alors que mon père partait,
Lui portant son veston, l'une d'elles restait
Sur la table, à ce nom. Que je me le reproche !
Et... sans l'en avertir... je la mis dans sa poche.
Pardonnez-moi, mon père, un si fâcheux oubli :
Vous vous serez, hélas ! par là, trompé de pli ?...

GÉRARD, *de plus en plus inquiet.*

Mais... l'autre lettre, alors, n'a pas été remise ?
Ah ! Germaine ! ah ! ma sœur ! ah ! quelle erreur
[commise !

GERMAINE

Je cours m'en assurer.

SCÈNE X

CLOWYSSE, GÉRARD

CLOWYSSE

Elle va la trouver.
Je n'ai mis qu'une lettre, et je dois observer
Que ce veston, depuis, n'eut plus d'autre sortie.

GÉRARD

Quel fatal contre-temps ! J'en ai l'âme aplatie !

CLOWYSSE

Le mal n'est pas si grand, qu'il vaille un tel souci !
On peut le réparer.

(Germaine accourt avec le veston et en retire la lettre.)

SCÈNE XI

CLOWYSSE, GÉRARD, GERMAINE

GERMAINE

Mon père, la voici.

GÉRARD

Ah ! je respire !

CLOWYSSE

Eh bien, tu vois donc bien, que diable !
Que le mal n'est pas grand : en tout cas réparable.
Germaine, si tu veux, sitôt, va s'en charger ?

GERMAINE

J'y cours.

GÉRARD, *prenant la lettre et arrêtant Germaine.*

Non, non, attends. Là n'est pas le danger,

CLOWYSSE

Le danger.... Quel danger? Où vois-tu qu'il puisse [être?

GÉRARD

Après un tel retard.... à se faire connaître.
Cette excellente vieille admise ici tantôt
Reconnaîtra Germaine, et c'est ce qu'il ne faut.

CLOWYSSE

Je ne m'explique pas en quoi te vient la crainte
Que ce retard nous puisse attirer une plainte.
Cette lettre perdue a pu, pendant huit jours,
Rester cachée, avant de recouvrer son cours.
Et d'ailleurs, fallût-il en expliquer la cause,
Que tout côté m'échappe où le blâme se pose.
Et, tout en déplorant ma regrettable erreur,
Je ne saurais y voir rien qui blesse l'honneur?

GÉRARD

Ah! mon père! ce mot, sortant de votre bouche,
Je l'entends avec joie; il me charme et me touche.
Souffrez, pourtant, qu'avant de prendre aucun parti,
Je recoure à la paix d'où ce coup m'a sorti.

(*Gérard sort précipitamment par la porte du fond, en emportant la lettre.*)

SCÈNE XII

CLOWYSSE, GERMAINE

CLOWYSSE

Pourquoi nous quitte-t-il ? Conçois-tu rien, Ger-
[maine,
Par où cet incident lui cause tant de peine ?
Que peut signifier un semblable tourment,
Qui ne devait durer, au plus, qu'un court moment ?
D'où vient que cette lettre et ce qui l'environne
Provoquent à ce point le trouble qu'il se donne ?
Ils ne renferment ni responsabilité,
Ni rien qui porte atteinte à notre honnêteté.
Peux-tu me dire enfin d'où naissent ses alarmes ?
J'ai cru voir dans ses yeux, même, rouler des larmes !

GERMAINE

Eh bien, puisqu'il est vrai que vous m'interrogez
Mon père, j'ai surpris, sur des vers corrigés,
Dont le brouillon détruit laissait paraître encore
A côté du mot « vœux » le doux nom de « Lénore »,
Et d'autres, tels « qu'amour, beauté, vertus,
[hymen »,
Et pour rime au dernier le nom de « de Folven ».
Ceci donne la clef en quoi cette aventure
Aux tourments de Gérard peut donner ouverture.

CLOWYSSE

J'entrevois bien un peu dans cette obscurité
Ce que me fait de jour ta perspicacité ;
Néanmoins, je persiste à ne pouvoir admettre
La vive émotion qu'il tient de cette lettre.

GERMAINE

Ah ! mon père, écoutez : ce ne sont pas, je crois,
Des soupçons hasardés ; vous allez voir pourquoi.
Vous connaissez Gérard et sa délicatesse,
Lénore de Folven, quoique de la noblesse,
Était pauvre. Mou frère, épris de sa beauté,
Sa grâce, ses travaux, pleins d'assiduité,
Qu'en passant il voyait à travers ses fenêtres,
Où des fleurs, en tout temps, marquent ses goûts
[champêtres,
Se pouvait croire admis alors... à supposer...
Que ses vœux déclarés — et qu'il devait oser ! —
N'eussent peut-être point heurté cette famille.
Mais la fortune échue à cette jeune fille,
La rendant à son rang, qui lui va faire accueil,
Devient, pour ce cher frère, un redoutable écueil.

CLOWYSSE

Gérard a des talents, s'il n'a pas de fortune.

GERMAINE

Gérard, s'il en avait pour deux, n'en ferait qu'une.

Mais la vouloir tenir, lui, de sa femme?... oh! non!
Jamais à cette enseigne il ne mettra son nom.
Il a trop de fierté, d'esprit, de grandeur d'âme,
Pour rabaisser son cœur à ce calcul infâme.
Pour lui, dignité, paix, amour, travail, honneur,
Sont les seuls fondements qui soient pour le bon-
[heur.

CLOWYSSE

Je sais bien que Gérard voit tout d'un œil d'artiste;
Mais le manque d'aisance est une chose triste,
Qui souvent paralyse un généreux effort,
Qu'un peu d'aide, pourtant, parfois rendrait très fort.

GERMAINE

Mon père, il est vrai; mais... Gérard, je vous l'assure,
Vous dirait, je l'entends, que l'arme la plus sûre
Est celle qui réside en l'âme du soldat,
Et que, hors d'elle, une arme est un fer sans éclat!

CLOWYSSE

Allons le retrouver. Il nous dira peut-être
Ce qu'il a décidé, concernant cette lettre.

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

LA VISITE

Le théâtre représente un petit salon extrêmement simple, chez Mme de Folven. Gertrude, debout, un plumeau à la main, répond à M. Burgeai, assis, qui vient de l'interroger, au cours d'une conversation qu'ils ont depuis quelques instants ensemble.

SCÈNE PREMIÈRE

BURGEAI, GERTRUDE

GERTRUDE

Oui, monsieur, c'est lui-même ; il n'en faut pas dou-
Il fallait voir quel soin il mit à m'écouter [ter.
Dès que j'eus prononcé le nom de ma maîtresse,
Et de quel air, empreint de respect, de tendresse,
Il dirigea vers moi son regard anxieux,
Puis quel étonnement étrange et curieux
Il fit soudain paraître au mot de « circulaire ».

BURGEAI

Quoi ! serait-il confus du métier de son père ?

GERTRUDE

Oh ! Germaine, sa sœur, monsieur, m'en a parlé.
Oh ! non ! car à l'aider il se montre zélé,
Dès qu'il voit qu'à son père il peut se rendre utile.
Il est le précepteur de deux enfants en ville.
Ses honoraires sont de douze francs par jour,
Dont il fait au foyer fidèlement retour.

Il lit beaucoup, écrit, et ne hante personne.
Comme distractions, les seules qu'il se donne
Sont parfois le théâtre, où sa sœur avec lui
Se rend. Elle ajouta : « Je ne lui vis d'ennui
Jamais, sauf depuis peu, que sa santé me semble,
Ainsi que son esprit, émus, les deux ensemble,
Je ne sais de quel brusque et sombre événement.
Il est triste et rêveur, et parle rarement.
Mon frère, voyez-vous, dit-elle, c'est ma vie!
J'ai pu me marier, mais n'en ai nulle envie,
Et, tant que mon Gérard nous restera garçon,
On ne me verra point déserter la maison. »

(*On sonne. Gertrude quitte l'appartement.*)

SCÈNE II

BURGEAI, *seul, se levant.*

« Il est triste et rêveur. » N'en suis-je point la cause?
Cet apparent dédain qu'à ses écrits j'oppose,
Qu'en modeste assurance il m'invite à juger,
Afin qu'en mon journal, et sans le ménager,
« Savant expert, dit-il, je voulusse lui faire
De son œuvre anonyme un examen sévère ».
Son nom et son logis, en vain toujours cherchés,
Grâce à Gertrude, enfin, ne me sont plus cachés.
Je m'explique à présent ses poursuites fréquentes,
Dans tous nos alentours, et ses allures lentes,

A l'effet de vouloir rassasier ses yeux
Des murs qui renfermaient son espoir anxieux.
Car c'est lui; tout m'en donne entière confiance,
C'est bien lui : G... Gérard; et cette ressemblance
Avec ce promeneur si souvent observé
Par elle, sous ses yeux traversant le pavé.
Pauvre jeune homme! va, ta noble inquiétude
Dès ce jour va cesser; grâce à notre Gertrude,
Mes pas consolateurs vont aller te trouver.

(*Gertrude rentre, tenant une lettre à la main.*)

SCÈNE III

BURGEAI, GERTRUDE

GERTRUDE, *remettant la lettre à Burgeai.*

Pour madame, une lettre, et qui vient d'arriver
Par la poste.

BURGEAI, *prenant la lettre et en lisant l'adresse.*

Écriture unie et des meilleures!

(*Déposant la lettre sur la cheminée, en le faisant remarquer à Gertrude.*)

Je la mets là, Gertrude.

(*Regardant à la pendule.*)

Oh! oh! près de dix heures!

GERTRUDE

Ces dames ne vont pas tarder à nous rentrer.

BURGEAI, *se disposant à sortir.*

C'est vrai; mais je ne puis plus longtemps différer;
Je viens de me prescrire une visite urgente
Qui ne me permet pas une plus longue attente.
Veuillez bien le leur dire.

GERTRUDE

Oui, monsieur, j'aurai soin.

(*Burgeai va pour sortir, quand tout à coup, remontant la scène, il dit en riant, d'un ton un peu goguenard, mais bienveillant :*)

BURGEAI

Ah ça! mais... savez-vous qu'il nous faut aller loin,
Nous hommes, souvent, pour, par courses et haran-
[gues,
Et recherches, trouver ce que d'un coup de langues,
Vous, les femmes, savez tout d'un premier abord,
Et dès le débarquer, rencontrer sans effort?...
A peine vous voilà, vous Gertrude, et Germaine,
Face à face.... ah! ah! ah! voyez la bonne aubaine!...
Qu'aussitôt vos babils, sans vous connaître, v'lan!
De vos bouches, pressés, sortent comme un volcan.
De vrai, je vous le dis sans m'étonner : j'admire
L'art que toutes avez de vous savoir instruire!
Ah! ah!

GERTRUDE, *avec un enjouement mêlé de respect.*

Nous vous laissons les sujets importants,
Messieurs; vous êtes seuls, pour ceux-là, compétents.

Mais nos petits caquets, bien que souvent futiles,
Quoi que vous en disiez, vous sont parfois utiles.

BURGEAI, *avec bonté.*

Oui, Gertrude, il est vrai, je dois le confesser :
Vos dires, très souvent, ont su m'intéresser.
Ceux d'aujourd'hui, surtout, je vous en remercie,
Me valent un concours que très fort j'apprécie !

(*On sonne de nouveau. Gertrude sort aussitôt.*)

SCÈNE IV

BURGEAI, *seul, allant à la cheminée.*

Revoyons cette adresse ; au fait, il m'a semblé....

(*Regardant attentivement l'adresse de la lettre.*)

Je ne me trompe pas.... un vrai fac-similé !
Ce sont les mêmes traits, c'est la même écriture !

(*Il remet la lettre sur la cheminée et réfléchit.*)

Ah çà ! mais... dans quel but, ou par quelle aventure,
L'adresse au nom seul de « madame de Folven » ?
Pour se l'intéresser directement ?... *Amen !*
Tes peines, va, mon gars, te sont bien superflues ;
C'est fait : on te chérit. Tes œuvres furent lues
Avec ravissement par ma nièce et ma sœur.
Près d'elles, mal venu serait ton détracteur !

(*S'interrompant tout à coup.*)

Qu'est-ce ?... J'entends du bruit.... Serait-ce une [visite ?
On parle, on vient ici.... Sauvons-nous au plus vite !

(*Entrent, sans avoir vu Burgeai, Mme Müller et son fils.*)

SCÈNE V

MADAME MULLER, *en grande toilette*, GASTON, *son fils, en habit, cravate blanche*, GERTRUDE

GERTRUDE

Veuillez entrer, madame, et daignez vous asseoir.
Ces dames vont rentrer.

MADAME MULLER, *avec hauteur.*

Nous désirerions voir
Madame de Folven seule.

GERTRUDE

Ah ! bien. Oui, madame.

MADAME MULLER

De votre attention, ma bonne, je réclame
Que vous le lui disiez plutôt... discrètement,
Si possible.

GERTRUDE

J'aurai ce soin, fidèlement,
Madame.

(*A part, en se retirant.*)

Eh ! eh ! n'était... ce pompeux équipage,

Je dirais que ceci flaire le mariage.
Mais pauvres!... Ah bien oui!...

(*Gertrude sort.*)

SCÈNE VI

MADAME MULLER, GASTON

(*Le ton de Gaston dans cette scène, parlant à sa mère, doit être, sans excès, celui d'un jeune homme dur et mal élevé, dont l'enfance a été gâtée par les condescendances aveugles et les mauvais exemples d'une mère sans jugement, frivole et mondaine, portée à la raillerie : petitesse vaniteuse de l'esprit, malheureusement trop commune chez les femmes inoccupées, qui tient de la sottise ou de la méchanceté, et le plus ordinairement des deux.*)

MADAME MULLER, *d'un ton de mépris.*

Faut-il s'humilier
Jusqu'à se voir ici venir gratifier
De son titre orgueilleux une quasi-cousine....
Madame de Folven!... bourgeoise d'origine!...
Et de fait, mon garçon, si ce n'était pour toi,
On ne m'eût jamais vue astreinte à cette loi.
Mais nos relations, forçant à la dépense,
Te veulent un peu plus qu'une modeste aisance.
Et, quand s'en vient vers nous un petit million,
Il nous plaît, devant lui, de baisser pavillon.
D'autant qu'ici, le nom que par la belle on gagne
Peut paraître au-dessus du lot qui l'accompagne.
Mais une couturière!... Eh! qui pouvait penser
La voir de l'ombre au jour si brusquement passer?

C'est à faire rêver !

(Avec raillerie, en montrant le mobilier.)

Vois-moi ces friperies....
Quel rebutant contraste avec des armoiries,
Le luxe qu'autrefois leur richesse étala !
Mais nous aurons bientôt réformé tout cela.

GASTON

Pourvu que....

MADAME MULLER

Pourvu que ?

GASTON

Dame ! qu'elle m'agrée.

MADAME MULLER

Je voudrais bien lui voir faire la mijaurée !

GASTON

Ces filles de noblesse ont des prétentions
Qui résistent parfois même à des millions !

MADAME MULLER

Mais nous sommes parents....

GASTON

Du côté de la mère....
Et de si loin !... Au temps de leur état prospère,
Par feu mon père et vous, qui parfois les voyiez,
Je les ai vus surpris d'être qualifiés

De « cousin » et « cousine », et jamais votre oreille
N'entendit qu'ils vous aient octroyé la pareille.
Ils vous disaient « madame » et « monsieur » poli-
[ment.

MADAME MULLER

Leurs entours empêchaient qu'ils dissent autrement.
Mais, les choses depuis ayant changé de face,
Tu vas voir que du mot de « madame » on se passe,
Surtout que jusqu'ici, sans doute, ils n'ont pas eu
Connaissance du lot qui leur vient d'être échu ;
Car la lettre entr'ouverte, et de toi seul connue,
N'aura pu, selon moi, leur être parvenue.
Il est vrai qu'égarée accidentellement,
Ce n'est là qu'un retard, pour elles, d'un moment,
Retard dont il nous faut au hasard rendre hommage,

(*Avec mystère et en baissant la voix.*)

Car il nous couvre, ici, du but du mariage.

GASTON

Mais c'eût été plus sûr si, dès le lendemain
Du jour où ce billet s'échappa de ma main,
Vous vous fussiez contrainte à faire la visite.

MADAME MULLER

Je l'eusse faite aussi, sans l'attaque subite
Qui m'a prise à la gorge et retenue au lit
Pendant près de huit jours. Tu le leur as écrit.

GASTON

Un autre avis, au cours d'une semaine entière,
Peut avoir prévenu cette famille altière
De la chance qui vient de la favoriser,
Qui de tout notre aplomb pourrait bien s'amuser,
Peut-être.

MADAME MULLER

En as-tu moins six mille francs de rente,
Par où leur découverte est peu compromettante,
Après tout.

GASTON

Il fallait s'y prendre alors plus tôt :
On n'eût pu nous taxer de convoiter ce lot.

MADAME MULLER

Y songeas-tu jamais, toi, non plus que ta mère ?
Sans cette lettre, eh quoi ! Gaston : une ouvrière ?...

GASTON, *préoccupé.*

Elle était, je l'ai dit, entr'ouverte ; mes yeux,
D'un regard machinal d'abord, puis curieux,
La parcoururent sans, étant si pénétrable,
Trouver là que ce fût une action blâmable.
J'allais la refermer, même la cacheter,
Quand un grand coup de vent me la vint emporter.
Je la cherchai partout....

MADAME MULLER

Et la nuit tout entière,
Car tu ne reparus qu'au jour.

GASTON, *avec dépit, à part.*

Oui, j'en réfère
Au poste de police où je fus consigné.

MADAME MULLER

Que dis-tu ?

GASTON

Rien.

MADAME MULLER

Je croyais...

GASTON

Que je suis indigné
De penser qu'on pourrait, d'une si mince affaire,
M'en faire une fort grosse auprès de mon notaire.

(*S'animant.*)

Qui ?... moi ?... que cette lettre entre mes mains était,
Alors qu'un coup de vent, ouverte, l'emportait ?
C'est un mensonge affreux ! c'est une calomnie !
Qui vous a dit cela ? C'est faux, faux ; je le nie !

MADAME MULLER, *timidement, comme interdite.*

Toi-même, ne viens-tu de le dire à l'instant ?
Mon fils, ne fut-ce pas là ton récit constant ?
Mais qu'importe entre nous ?

GASTON, *se levant et faisant quelques pas.*

Entre nous, il importe.
Qu'on sache que j'ai mis cette lettre à leur porte,
Le soir même, et que rien ne peut tenir à moi
De l'échec survenu du fait de cet envoi ;
Que de plus, s'il vous vient qu'elle fut détournée,
On vous voie à l'instant en paraître étonnée.

(*S'approchant de la cheminée.*)

Que vois-je ?... Cette lettre, eh ! parbleu ! la voici.
C'est le même format. Comment est-elle ici ?
Et cachetée encor ! Tout me dit que c'est elle.

(*Flairant la lettre.*)

Son parfum spécial, d'ailleurs, me la décèle.

MADAME MULLER, *se levant à son tour pour voir la lettre, et timidement.*

Remarque qu'il échappe à ton attention
Du timbre de la poste, ici, l'impression.

GASTON, *sans hésiter.*

Oui, j'avais cette course en grande antipathie :
Un timbre de trois sous m'en fraya la sortie.
Je jugeai pouvoir bien, pour aller au plus près,
Au profit de mes pas m'en imposer les frais.

MADAME MULLER

Sans doute !... Mais la date ?...

GASTON

Est à peine visible;
Un léger frottement va la rendre illisible.

MADAME MULLER, *résolument.*

Va, va, le mieux serait, personne ne nous voit,
De l'enlever; d'ailleurs, notre plan se le doit.

GASTON, *réfléchissant.*

Par eux non lue encore....

(*Ici, Gertrude entre-bâille la porte du fond, paraît et écoute, sans être vue des deux personnages en scène.*)

Une idée!... oh! subite....
Me traverse l'esprit; il faut que j'en profite.
Vous savez, ce poulet, fait à votre propos.
Où je leur exprimais, en termes des plus chauds,
Combien nous décevait votre angine importune?...
Eh bien, il nous devient une riche fortune!
La bonne l'oublia; je le sus, mais trop tard
Pour pouvoir de ce pli réparer le retard.
Il était pour la poste, et le timbre s'y trouve.
Or, d'hier dans ma poche, encor je l'y retrouve.

(*Retirant le billet de sa poche.*)

Le voici.

MADAME MULLER

La rencontre est d'un prix sans pareil!
Elle nous est propice; écoutons son conseil.
L'intérêt est le dieu qui gouverne le monde!

Vite, substituons ! Le hasard nous seconde.

(*Au moment où se fait cette substitution. Gertrude entre, mais sans rien laisser paraître de ce qu'elle a entendu et vu. Mme Müller et son fils feignent de regarder à la pendule. Mme Müller continue :*)

Cette pendule-ci doit avancer, je crois.
Oh ! dix heures et quart !

GASTON, *regardant à sa montre.*

Oui, c'est ce que je vois.

(*Mme Müller et son fils vont tous deux se rasseoir.*)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, GERTRUDE

GERTRUDE

Ces dames ont tardé ; mais les voici, madame.

MADAME MULLER

Rappelez-vous que seule il faut ici la dame.

GERTRUDE

Ce soin m'est superflu : quelqu'un vient d'arriver
Qui doit avec sa fille un bon temps se trouver.

MADAME MULLER

Sans doute, une cliente ?

GERTRUDE

Ou toute autre personne ;
Je ne m'informe pas.

MADAME MULLER, *bas, en se tournant vers son fils.*

Oh ! oh ! cela se donne
Des airs de quant-à-soi, jusques aux serviteurs,
Dans cette maison-ci ! Tous acteurs, tous acteurs !
Hein ? qu'en dis-tu ?

(*On entend un bruit de porte qui se ferme.*)

GERTRUDE

J'entends qu'une porte se ferme.
Votre attente, bien longue, est enfin à son terme.
Je vole prévenir madame de Folven.

(*Gertrude sort.*)

MADAME MULLER

Voilà bien de matrone un lassant spécimen !

(*Gaston paraît préoccupé.*)

GASTON

Pourvu qu'elle n'ait pas surpris notre artifice !

MADAME MULLER

L'esprit n'est pas si prompt, chez les gens de service !

GASTON

L'esprit.... soit ; mais les yeux ?

(*Mme de Folven entre, encore en toilette de ville très simple, qu'elle ne s'est pas donné le temps de quitter.*)

SCÈNE VIII

MADAME MULLER, GASTON, MADAME DE FOLVEN

MADAME DE FOLVEN, *tout le temps avec dignité.*

Ah ! mille fois pardon,
Madame, de l'attente !...

MADAME MULLER, *tout le temps obséquieuse.*

Oh ! ma c....

MADAME DE FOLVEN, *saluant Gaston.*

Monsieur Gaston,
Votre fils ?

MADAME MULLER

Lui-même, oui, ma c....

MADAME DE FOLVEN

C'est que les années
Impriment sur nos fronts, suivant nos destinées
Et nos âges divers, l'empreinte de leurs pas :
Pour nous, madame, ingrate, irréparable, hélas !
Mais pour nos jeunes gens, en promesses croissantes,
D'avenir, de bonheur, douces et consolantes !
Mais veuillez, je vous prie, et Monsieur, vous asseoir.

MADAME MULLER

« Avenir et bonheur » sont en votre pouvoir
Pour mon fils, qui vous vient en faire la demande.

MADAME DE FOLVEN

Ah ! s'il se peut, de moi, que son bonheur dépende,
Son avenir !... parlez, ils lui sont assurés !

MADAME MULLER

Nos nœuds de parenté sont un peu... desserrés ;
Cependant, s'ils pouvaient avoir cet avantage
De nous prêter une aide aux fins d'un mariage,
Me pardonneriez-vous d'oser les invoquer ?

MADAME DE FOLVEN

Madame, en quoi cela pourrait-il me choquer ?...
J'ai bien peu de crédit aujourd'hui dans le monde ;
Mais, si peu que j'en aie, et sur quoi qu'il se fonde,
Parlez ; il est à vous, j'aime à vous l'affirmer.

MADAME MULLER

Qu'il m'est doux vous entendre ainsi vous exprimer,
Ma cousine !

MADAME DE FOLVEN

On se doit aider entre cousines.
Nous le sommes de loin.... mais, enfin, nos racines
N'en demeurent pas moins, d'où d'agréables fleurs
Peuvent jaillir encor, bien douces pour nos cœurs !
A cet effet, veuillez, ma cousine, m'instruire
En quoi mon dévoûment pour vous se peut produire.
Nous avons bien ici quelques grandes maisons
Pour qui nous travaillons dans le cours des saisons ;
Mais, à vous parler franc, beaucoup de nos pratiques

Ne font guère briller… des dehors magnifiques.
Quoi qu'il en soit, croyez, ainsi que je l'ai dit,
Qu'à servir vos projets je mettrai mon crédit.

GASTON

Ma recherche n'a pas la tendance commune
A ne voir dans l'hymen qu'un appât de fortune.
La mienne me suffit. Épris d'une beauté
Dont l'attrait est encor la moindre qualité,
Tant sa vertu surpasse en éclatant mérite
Tout ce qu'on vit jamais de natures d'élite,
C'est vers cette beauté, madame, que mon cœur
Sollicite du vôtre un appui protecteur.

MADAME DE FOLVEN

Vos sentiments, monsieur, sont trop dignes d'es-
Pour ne leur point vouloir une aide légitime. [time
Mais cette jeune fille, étant sans autre bien
Que son mérite propre, osera-t-elle bien,
— C'est un léger soupçon, un tout petit problème
Que l'on se peut poser, j'en appelle à vous-même, —
Honnête et réfléchie, encourager un vœu
Où les rangs ne sont point d'un mutuel aveu ?
Ceci soit dit… de peur que le but ne s'effondre,
Et, pour s'en garantir, ce qu'il me faut répondre.

GASTON

Votre avis personnel, madame, à cet égard,
Quel est-il ?…S'il vous plaît, daignez m'en faire part.

MADAME DE FOLVEN

N'étant ici, monsieur, qu'un intermédiaire,
Je tiens à n'en remplir que le rôle ordinaire.
Le dépasser... serait m'attribuer des droits
Que justifierait mal la foi que je vous dois.

GASTON

C'est trop longtemps, madame, arrêter sur mes lèvres
Un nom qui fait l'objet de mes ardentes fièvres.
Ma crainte ne saurait plus loin le retenir,
Ni mon cœur, sans se rompre, en secret contenir.
Ce nom chéri, madame, est dans votre famille :
C'est votre trésor !... c'est... Lénore, votre fille !

MADAME DE FOLVEN

Vous dites vrai, monsieur ; ma fille est mon trésor !
Mais... pour d'autres... peut-elle aussi l'être... sans [or ?
« Les vertus, les talents, attirent nos hommages,
Mais l'argent est le dieu qui fait les mariages »,
A dit un bon poète[1]. Or, ma fille est sans bien.
Quand elle connaîtra, monsieur, notre entretien,
L'offre de votre main et... de votre fortune,
Ne constatera-t-elle en secret la lacune
Existant entre vous... sans y voir un malheur ?

GASTON

Cependant, n'aspirant qu'à posséder son cœur,

1. Alexandre Duval.

Je ne vois pas pourquoi se troublerait son âme
D'une absence de biens dont n'a cure ma flamme ?

MADAME DE FOLVEN

En général, monsieur, l'accord des intérêts
De celui des époux tient à faire les frais.
Son sens le voudra-t-il prendre ainsi ?... Je l'ignore.
Vous en serez instruit dès l'avis de Lénore.

(*Mme Müller se lève, les autres l'imitent.*)

MADAME MULLER

Jusqu'à quand pourrons-nous, ma cousine, espérer
De vous voir, ainsi qu'elle, à nos vœux adhérer ?

MADAME DE FOLVEN

Huit jours vous semblent-ils trop longs, quoi qu'il
[paraisse,
Pour conclure en un point qui si fort intéresse ?

GASTON

Je vous en laisse juge, autant que le permet
L'impatient espoir de mon pressant souhait,
Madame.

MADAME DE FOLVEN

Dans huit jours. Sans adieu !

GASTON, *en se retirant.*

Je m'incline.

MADAME MULLER, *bas à son fils.*

Elle ignore le lot....

(A Mme de Folven.)

Au revoir, ma cousine !

(Mme de Folven les salue et sort avec eux.)

FIN DE L'ACTE TROISIÈME

ACTE QUATRIÈME

L'ONCLE BURGEAI

La scène représente le même tableau qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME DE FOLVEN, LÉNORE

LÉNORE

Il est riche, oh ! tant mieux ! Mais, quelques biens qu'il
Sa conduite, son air, tout en lui me déplaît. [ait

MADAME DE FOLVEN

« Dans le monde charmant, chez lui d'humeur cha-
M'a dit ma respectacle et discrète voisine. [grine »,
D'autre part....

LÉNORE

Oui, souvent, c'est par les serviteurs
Qu'on obtient les rapports les plus sûrs, les meilleurs.
Gertrude, ce matin, a pu, faisant ses courses,
Sur lui se renseigner à de fort bonnes sources.
« Il est faux, médisant, mondain et tracassier.
Mais il passe pour être excellent cavalier,
Leste danseur, subtil en vives épigrammes,
Et, pour mille bons mots, très recherché des dames !
Qu'enfin, c'est, à tout prendre, un jeune homme
[*fort chic,*
Qui, par montre et maintien, a pris, pour le public,

Condition de clerc chez Blay, notre notaire,
S'y rendant, à loisirs, comme surnuméraire. »

MADAME DE FOLVEN, *souriant.*

S'il t'entendait jamais le définir ainsi,
Il se garderait bien de reparaître ici.

LÉNORE

Je lui dois cependant quelque fonds d'indulgence,
Pour avoir su passer sur notre décadence.
Ce point m'intrigue un peu.... Je ne sais trop
[pourquoi,
Vu ce qu'il est, ses yeux se sont portés sur moi,
Et si brusquement, que....

(*D'un ton de plaisanterie enjouée.*)

Si haut que je me perche,
J'ai peine à m'expliquer l'honneur de sa recherche.

MADAME DE FOLVEN

Qu'en penses-tu ? Faut-il les laisser revenir,
Ou d'un refus poli sitôt les prévenir ?

LÉNORE

Ajournons. Nous trouvant être un peu leurs parentes,
Ayons vis-à-vis d'eux des formes déférantes.
De plus, je voudrais voir si, sous leurs bons égards,
Il ne se cache rien d'utile à nos regards.
Ce changement subit envers nous de conduite
Semble devoir traîner quelque chose à sa suite.

Je voudrais voir aussi tout à l'heure, à son tour,
Mon oncle interpréter ce singulier retour.

MADAME DE FOLVEN

En effet, attendons, avant de rien conclure,
Qu'il se soit, s'il se peut, éclairci l'aventure.
Mais il tarde aujourd'hui !... J'ai lieu de m'étonner
Que nous ne l'ayons vu rentrer pour le dîner.
Il n'y manqua jamais, à moins que, par avance,
Il nous ait fait tenir avis de son absence.

(*Burgeai entre : les deux dames se lèvent et vont à lui.*)

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES, BURGEAI

MADAME DE FOLVEN

Mon frère, vous voilà !... Quel retard, aujourd'hui !

LÉNORE

Bonjour, mon oncle !

(*Avec intérêt et gentillesse.*)

Au moins, dinâtes-vous ?

BURGEAI, *gaiement.*

Oui, oui,
J'ai dîné, bien dîné, ma petite Lénore,
Et mieux que tu ne peux t'en faire idée encore !

LÉNORE

Je vous vois bien content ; cela me réjouit.

MADAME DE FOLVEN, *avec mystère.*

Figurez-vous....

BURGEAI

Gaston ?

(Mme de Folven fait un signe affirmatif.)

Gertrude m'a tout dit,
Et j'en sais, Dieu merci ! beaucoup plus que vous-
[mêmes.
Mais laissons ce sujet, plein d'assez gros problèmes,
Qu'il nous faudra revoir peut-être en temps et lieu.
[jeu !
J'ai bien d'autres atouts, pour l'heure, dans mon

LÉNORE

La nouvelle, en ce cas, de nous plaire est certaine.

BURGEAI

Oui, oui, vous allez voir. D'abord, j'ai vu Germaine.

LÉNORE

Germaine... qui ? Jamais je n'entendis ce nom.

MADAME DE FOLVEN

Ni moi.

BURGEAI

Gertrude en fait un portrait tout mignon.

MADAME DE FOLVEN, *gracieusement.*

Ce sont petits secrets entre elle et vous, mon frère ?

BURGEAI

Que voulez-vous ? Gertrude a cru beaucoup mieux
De me laisser d'abord vous en parler à part. [faire

MADAME DE FOLVEN

Continuez, mon frère.

BURGEAI

Et puis, j'ai vu... Gérard.

LÉNORE, *avec modestie.*

Gérard ?... Encore un nom qui... peut-être... m'é-
[chappe !

BURGEAI, *malicieusement.*

En est-on sûr... Ce G... n'a-t-il rien qui te frappe,
Isolément placé sur de certains écrits ?

LÉNORE

Ah ! vous le rappelez à mes sens attendris,
Mon oncle. Eh quoi !... ce bon et timide jeune
[homme,
C'est lui ? Vous l'avez vu ? C'est Gérard qu'il se
[nomme ?

BURGEAI

Je l'ai vu chez lui-même. Il m'a tout enchanté !

LÉNORE

D'aller jusque chez lui vous eûtes la bonté ?
Mais comment sûtes-vous ?...

(D'un ton d'intérêt ému et affectueux.)

Est-ce par sympathie ?...

MADAME DE FOLVEN

Dieu ! que vous avez dû toucher sa modestie !

BURGEAI

Il m'eût vu de longtemps, s'il m'était advenu
Qu'il eût cessé plus tôt de m'être un inconnu.
J'en dois l'occasion à cette circulaire
Qui nous fit lui porter, ou plutôt à son père,
Par Gertrude, un petit objet à réparer.
Sans quoi, G... en serait encore à se montrer.
Or, Gertrude, tantôt, m'en a dit des merveilles,
Et... j'en ai, d'autre part, à charmer vos oreilles !

LÉNORE

Oh ! vite, donnez-nous tous ces renseignements.

BURGEAI

Mais n'anticipons pas sur les événements.
Dès que Gertrude, donc, rompant son long silence,
Ne pouvant plus longtemps s'en faire violence,
Ce matin, m'eut parlé, je courus au logis
D'où les renseignements venaient, qu'elle avait pris.
Une seule personne était dans la demeure
Mais le père et le fils « devant rentrer sur l'heure »,
Cette personne m'offre, apprenant qui je suis,
Aussitôt, à passer dans le bureau du fils.

Vous devinez : c'était la fille de Clowysse,
L'honnête menuisier, et la plus vraie esquisse
Que j'eusse vue encor d'un frère par sa sœur.
Cette sœur, sa cadette, avait même douceur
De visage et de voix que son aimable frère.
C'était Germaine : un ange, une fleur printanière.
« Asseyez-vous, monsieur, me dit-elle ; Gérard,
Depuis passé huit jours, n'est plus guère en retard.
Vers onze heures, il rentre. Autrefois, la journée,
Entre ses cours, jamais ne se fût terminée
Qu'il n'eût fait quelques pas dehors, matin et soir.
Ses travaux l'exigeaient à l'égal d'un devoir.
Mais, dans ces derniers temps, tout entier à l'étude,
Il a, contre son bien, rompu cette habitude. »

LÉNORE

De votre résistance à ses ardents souhaits,
Mon oncle, vous voyez, ce sont là les effets.
Pauvre jeune homme !

BURGEAI

Enfin, quelques minutes
Se passèrent encore en petites disputes,
Entre elle et moi, touchant ceci : moi, qu'il fallait
Le forcer à sortir ; elle, qu'il lui semblait,
Au refus dans lequel se renfermait son frère,
Que ce retranchement cachait quelque mystère.

LÉNORE

Eh bien. que vous disais-je? Il est connu de nous,
Ce mystère innocent; il dérive de vous,
Qui l'aimez cependant, mais lui laissâtes croire,
Que ses écrits n'ont pu fixer votre mémoire.
Ah! mon oncle!

BURGEAI

Il est vrai; mais il sait maintenant
Le contraire. Germaine, à mon ton prévenant,
Se sentant attirée à parler sans contrainte,
Quoique me témoignant encore quelque crainte :
« Ah! dit-elle, monsieur, baissant un peu la voix,
Si j'osais... entre nous, vous dire, hélas! le poids
Qui pèse sur son âme à propos d'une lettre?...
Ne me trahissez pas.... il m'en voudrait peut-être!
C'est un aveu, surpris par moi dans ses écrits.
Gérard aime, monsieur, est tendrement épris...
D'une jeune personne, autrefois ouvrière,
Tout à coup devenue une riche héritière!
Belle, aimable, et dotée, en naissant, d'un grand nom
« Que des revers n'ont pu diminuer... oh! non!
« Qu'au contraire, ont grandi des actes de mérite
« Dont seule la vertu, dans l'épreuve, s'acquitte :
« Résignation, foi, labeur et dignité,
« Attributs d'une haute et sainte adversité! »
C'est Gérard qui le dit; je l'ai lu sur des notes,

Sur des brouillons épars, qu'il formait en pelotes
Et jetait au panier, après en avoir fait
La reproduction soignée et mise au net.
Vous souriez, monsieur ? Eh bien, je m'en confesse,
Ce fut là, de ma part, une grande faiblesse....
Non d'indiscrétion, mais d'amitié pour lui.
Ah ! Dieu ! si je pouvais l'en servir aujourd'hui !
Mais il n'espère plus... tant déjà son audace
S'effrayait des degrés d'un rang qu'on tient de race.
Car, elle, de noblesse, et lui, fils d'ouvrier....
Et... mon frère n'est point, monsieur, pour l'oublier !
Mais il aime... et pourtant... craint qu'on ne le dé-
Et j'ose... à vous... monsieur... [couvre !...

(On entend un léger bruit de porte qu'on ouvre.)

Pardon, j'entends qu'on ouvre....
Ce doit être Gérard ; je cours le prévenir.
Ah ! de ce que j'ai dit perdez le souvenir....
Tout au moins devant lui, monsieur, je vous en prie !
Pour vous... pour elle... usez de mon espièglerie
De la façon qu'au Ciel, comme à vous, il plaira.
De sa cause informé... votre cœur jugera ! »
A ces mots, en courant, elle gagne la porte
Et me laisse à rêver... pensez de quelle sorte !

MADAME DE FOLVEN

Voilà certe, en effet, un étrange récit,
Propre à faire rêver et le cœur et l'esprit.

BURGEAI

Oh ! ce n'est rien encore ; attendez la finale.

LÉNORE, *gaiement.*

C'est naïf et touchant comme une pastorale !

BURGEAI

Mais voici qui va bien vous la changer de ton.
A peine resté seul, j'entends dans la maison
Un brouhaha confus qui tout d'abord m'étonne,
Puis qui, s'accentuant, me prend, m'impressionne,
Et, n'y résistant plus, m'attire brusquement,
Sans m'en apercevoir, hors de l'appartement.
Qu'y vois-je ?... Ah ! pour le coup, je vous le donne
[en mille !
Gérard, calme et serein, d'un maintien tout tran-
[quille.
Oyant sans s'émouvoir, et d'un fort vaillant air,
Les propos véhéments d'un sieur... Gaston Müller !

MADAME DE FOLVEN

Gaston !... Est-il possible ?... Et quelle était l'affaire
Qui le pouvait avoir ainsi mis en colère ?

BURGEAI

J'entendis le mot « lettre », et c'est tout. Il courut
Dehors dès qu'il m'eut vu, puis sitôt disparut.

MADAME DE FOLVEN

Mais, après son départ, Gérard a dû vous dire....

BURGEAI

Sa sœur, je le voyais, brûlait de m'en instruire;
Mais lui, le cœur rempli d'un généreux dédain
Pour l'homme qui sortait, chaque fois de la main
L'arrêtait; aussitôt, la charmante Germaine,
Souriant, se taisait; néanmoins, non sans peine.

MADAME DE FOLVEN

De leur querelle, alors, vous ne connûtes rien?

BURGEAI

D'eux, non, car je me tus; et je m'en trouvai bien,
La chance ayant voulu qu'après cette préface,
Pour finir le roman, soudain je rencontrasse,
En quittant leur logis, notre notaire Blay, [geai,
Qui, m'abordant, me dit : « Le hasard, cher Bur-
Pour me plaire, aujourd'hui, sur nos pas se promène.
Il me sert à ravir! Venez, je vous emmène
Déjeuner avec moi, tout à fait entre nous.
Pour vous y convier, je me rendais chez vous. »

LÉNORE

Qu'advint-il de Gérard après cette algarade,
Mon oncle?

BURGEAI

Ah! justement! Ici je rétrograde,
Pour dire que Gérard, me montrant son bureau,
M'y vit avec lui seul reparaître à nouveau,

Mais que fort peu de temps nous nous y renfer-
[mâmes,
« Voulant qu'il eût perdu l'impression des gammes,
Lui dis-je, de ce sot visiteur, malappris,
Avant que de causer de G... et ses écrits,
Dont, au surplus, j'avais excellemment pris note,
Et que je le priais d'être, ce soir, mon hôte,
Afin d'y voir ensemble, en pleine liberté,
Et toute émotion, pour lors, l'ayant quitté. »
Il m'en fit la promesse, et nous pouvons l'attendre.

LÉNORE

Eh quoi ! vous avez pu le forcer à se rendre,
Mon oncle, et vous voilà devenu son vainqueur ?...
Ce glorieux exploit me fait du bien au cœur !

BURGEAI

Je le crois, mon enfant : on aime qui s'efface,
Dont le fonds est plus riche encor que la surface.
Et les dehors, ici, sont aussi séduisants
Que les dedans, féconds, honnêtes et puissants.

MADAME DE FOLVEN

Eh bien, et le notaire ?

BURGEAI

Ah ! ah ! et le notaire !...
Parlons-en, du notaire ! En est-ce une, j'espère,
D'histoire, celle-ci ! « Vous ignorez, mon cher !

Me dit-il, de huit jours confiée à Müller,
L'un de mes clercs chassé ce jour même, une lettre
(Un cupide intérêt dut s'emparer du traître)
Où je vous informais d'un petit... accident...
N'en soyez point ému, j'en ris... vous regardant,
Ou plutôt votre nièce et pupille Lénore. »

MADAME DE FOLVEN

Un accident?... Et c'est ainsi qu'il le déplore,
En riant! Quel est-il? Je cherche, et n'en connais
Aucun de survenu, de près ni de loin?...

BURGEAI

Mais...
Les accidents, ma sœur, sont d'espèces diverses :
Les uns nous font avoir de cruelles traverses,
Parfois; les autres, non.

MADAME DE FOLVEN

Ah! vous me rassurez!
Mais... quel est l'accident que vous nous colorez,
A plaisir, je le vois, d'une nuance telle,
Qu'à se laisser comprendre il se montre rebelle?
Vous nous parlez énigme, et vous donnez gaîté
A nous voir délirer de curiosité.
Eh bien, continuez, si cela vous amuse.

BURGEAI

Oui, oui, cela m'amuse, et beaucoup! et j'en use.

Ah ! ce pauvre Gaston !... Il accroche, en entrant,
Son pardessus au clou. Blay le croit sien, le prend,
Quitte le vestiaire, au même instant l'endosse,
En courant vers la porte, où l'attend son carrosse.
Il y monte, on fouette... et du pardessus, soudain,
Sort une lettre, ouverte, écrite de sa main !
Rebondir sur l'étude, interroger le traître
Qui s'en prend à tous, nie, et que chasse le maître ;
Tout cela, se passant entre eux, secrètement,
Fut, continua Blay, l'affaire d'un moment.
« Tenez, ajouta-t-il, la voici, cette lettre ;
Régalez-en vos yeux, elle est digne de l'être.
A l'égard de Müller, tenons que tout soit dit.
La somme, dans ma caisse, est à votre crédit.
Sur ce, mon cher ami, courons nous mettre à
[table. »
A mon tour, mes enfants, cette épître admirable....

(*Tirant la lettre de sa poche.*)

Mais la voici. Lisez.

MADAME DE FOLVEN, *prenant la lettre et lisant.*

Mon cher monsieur Burgeai,

Votre beau-frère, feu M. le comte de Folven, m'a remis dans le temps, en garde, un titre de l'emprunt de Hambourg de 18.., portant le n° 38540, au nom de Mlle Lénore de Folven, sa fille.

J'ai la vive satisfaction, mon cher ami, de vous informer qu'au dernier tirage qui vient d'avoir lieu de cet emprunt,

ce numéro est sorti le premier, c'est-à-dire avec le lot principal, qui est de 750 000 francs.

Sans réponse de votre part jusqu'à demain avant midi, je ferai toucher à la banque de Hambourg, et pour le compte de Mlle Lénore de Folven, contre la remise du susdit titre, la susdite somme de 750 000 francs, laquelle somme sera, sous huit jours, au plus tard, à sa disposition dans ma caisse.

Avec mes félicitations, que j'adresse à Mme de Folven, à vous, et en particulier à Mlle Lénore de Folven, je vous prie, mon cher monsieur Burgeai, d'agréer, ainsi qu'elles, l'expression de ma sincère et respectueuse amitié, comme de mon entier dévouement.

Signé : Blay, notaire.

LÉNORE, *tombant à genoux.*

O mon père! est-il vrai
Qu'au delà du tombeau je vous découvrirai
Dans vos œuvres, veillant, en père de famille,
Sur nous, comme autrefois, sur votre chère fille,
Sur ma mère, mon oncle, et tous, si pleins de vous,
Qu'il nous semble vous voir toujours auprès de [nous?
Que ne puis-je baiser, à vos pieds prosternée,
Votre main, si fidèle à notre destinée,
La serrer sur mon cœur, et vous rendre des jours
Dont nuls soucis jamais n'altérassent le cours!
O mon père! ô mon père!

(*Lénore fond en larmes.*)

(Après un moment de silence.)

MADAME DE FOLVEN

A tes accents, ma fille,
Ton amour filial s'épand, se montre et brille,
Comme il l'est, dans des cœurs que la nature a faits
Dignes de recevoir de semblables bienfaits!

BURGEAI, *relevant Lénore, et avec émotion.*

Enfant, relève-toi ; ton sentiment me touche.
Comme ma propre fille, accueille de ma bouche
Ce doux titre d'enfant, ce baiser solennel,
Que ton père t'envoie, heureux, du haut du Ciel!

LÉNORE, *se levant.*

O ma mère! ô mon oncle!

BURGEAI

Allons, ma chère nièce,
Et vous, ma sœur, ensemble, avez, de politesse,
Une bonne visite à ce cher monsieur Blay,
Et de remercîment, à faire sans délai.

MADAME DE FOLVEN

Oui, mon frère, et j'y cours. Viens-nous-en, ma petite,
A ce loyal ami rendre sitôt visite.

(Mme de Folven et sa fille sortent par une porte de côté. Au même moment, entre, par la porte du fond, Gertrude tenant une carte de visite à la main.)

SCÈNE III

BURGEAI, GERTRUDE

GERTRUDE, *à mi-voix.*

Un monsieur me remet cette carte; il attend.

BURGEAI, *lisant la carte, à part.*

Gaston!... oser encore.... Ah! mais.... c'est... épa-
[tant!
J'y vais. Par quel grossier et nouveau stratagème
Espère-t-il ?

GERTRUDE, *d'un ton mystérieux.*

C'est lui, l'escamoteur lui-même,
De ce matin.

BURGEAI

Je sais. N'en faites point semblant.
Je vous suis.

(*Gertrude se retire.*)

Quoi! Gaston?...

(*Après un moment de réflexion, et en sortant.*)

Bah! soyons-lui coulant!

FIN DE L'ACTE QUATRIÈME

ACTE CINQUIÈME

GÉRARD

Le théâtre représente le même petit salon qu'au troisième acte. Il fait nuit. Ce salon est éclairé par deux bougies placées sur la cheminée.

SCÈNE PREMIÈRE

BURGEAI, GASTON

BURGEAI

Mon Dieu, mon cher cousin, je ne sais que vous dire.
Dans un pareil sujet, je me dois interdire
Toute immixtion, même en ce que les apports
En dot peuvent avoir de séduisants ressorts.
Que voulez-vous ? étant homme entiché d'étude.
Des calculs d'intérêts je n'ai point l'habitude.
Parlez-moi grec, latin, philosophie ou vers,
Vous donnerez alors dans mes petits travers,
Et de vous écouter, croyez, je vous assure,
Que mon attention, vous l'aurez sans mesure !
De votre offre ma sœur m'a bien dit quelques mots ;
Mais elle est mon conseil bien plus, à tous propos,
Que je ne suis le sien. Je dois sur sa sagesse
M'en reposer ici du bonheur de ma nièce.
J'ai pour le mariage un si profond respect,
Je le place si haut, je le veux si correct,
Je le tiens pour si saint, pour si digne d'estime,
Qu'on ne le saurait voir légèrement sans crime.

Ce principe devrait de tous être senti,
Servir de règle à l'un comme à l'autre parti.
Qu'en pensez-vous, monsieur ?

(Gaston paraît un peu décontenancé.)

GASTON, *avec une certaine hardiesse que l'on sent mal assurée.*

J'ai sur le mariage
Votre façon de voir ; j'en comprends l'avantage :
La personne m'est tout, et la fortune rien.
Aussi viens-je à Lénore apporter tout mon bien !
Lénore est mon idole ; elle a séduit mon âme
Par ses hautes vertus qu'en tous lieux on proclame !

(Tout ce que va dire actuellement Burgeai, jusqu'à la fin de la scène, doit être empreint d'une ironie malicieuse, suffisante pour être sentie des spectateurs, mais pas assez pour être comprise de Gaston.)

BURGEAI

Arrêtez-vous, mon cher ; malgré ses qualités,
Son cœur n'est pas exempt, hélas ! de vanités.
Elle est jeune, elle est belle ; et, quoique l'on soit
[sage,
On a chacun un peu les défauts de son âge...
Et de son sexe. Elle est coquette.... En plus....

GASTON

Oh ! mais....
Oh ! la coquetterie a de charmants attraits !
La beauté s'y fait voir tendrement animée
Du généreux besoin de plaire et d'être aimée,

Flatte notre amour-propre, et fait germer en nous
L'honneur d'être le but d'un sentiment si doux !

BURGEAI

Fort bien.... En plus, disais-je, elle est intéressée....

(Gaston paraît inquiet.)

Étant noble, mais pauvre, elle serait blessée
Qu'au contrat ne fût point couché, par le futur,
Un douaire préfix, suffisant et très sûr.
Elle sait... qu'il est juste, et de règle commune,
Qu'un riche, en épousant la fille sans fortune,
La doit, comme garant d'un infaillible amour,
Assurer contre un sort... pouvant n'avoir qu'un jour !
Elle en voudra tenir la preuve par avance,
D'autant qu'elle a connu... du destin l'inconstance !

(Gaston se montre de plus en plus inquiet.)

Tenez, dernièrement, d'un notaire il lui vient...
Qu'un gros lot est sorti d'un titre qu'elle tient...

(Gaston est sur des épines.)

Sur-le-champ, vers Hambourg on ne fit qu'une
[course....
Cher ami, jugez donc ! On arrive à la source.
Le titre est trouvé faux, on ne le peut payer....
Et, la main vide.... on dut regagner le foyer !
C'est un trait, celui-là, qui ne nous fit pas rire !...

(Gaston, tout à fait aux abois, s'efforce de ne le point paraître.)

Hein ?... cousin, jugez-en ?...

GASTON, *à part.*

(Haut.) A peine je respire !
Mais, monsieur, est-on sûr que ce titre soit faux ?

BURGEAI

On le mit à l'instant en pièces et morceaux !
Oh ! parfaitement sûr !... Le titre véritable
Sous les yeux du porteur s'étala sur leur table.

(Gaston reste consterné.)

Que vous dire à présent ?... que, devant cet échec,
Ma nièce...

(A part.)

Il me paraît qu'il n'a plus si bon bec !

(Continuant haut.)

Ce semble, va vouloir de plus près vous connaître,
Ou plutôt... je me trompe, au moins vous recon-
[naître...
Ne vous étant plus vus depuis vos jeunes ans,
Alors que le bonheur régnait chez ses parents !
Mais... ce que vous pourriez peut-être faire encore
Serait, rentré chez vous, d'en écrire à Lénore,
En lui disant vos vœux... et votre intention
De la doter... pour prix de son adhésion.
Votre lettre serait conservée ou rendue,
Selon qu'elle l'aurait bien ou mal entendue.
Vous venez, n'est-ce pas ? demander mon appui ?
Cet avis en tient lieu, du moins pour aujourd'hui.

(Après une courte pause. Gaston, acculé à une réponse catégorique, et dans l'embarras d'une situation compliquée de sa déception par rapport à la fortune qu'il convoitait et du danger auquel il a exposé la sienne par ses fausses avances, est contraint de se démasquer. Il le fait, mais en s'efforçant de couvrir sa retraite par des moyens d'adresse qu'il s'applique à trouver dans sa cupidité trompée, son amour-propre humilié et l'arrogance naturelle de son caractère : le tout, qu'il cherche néanmoins à dissimuler le plus qu'il peut.)

GASTON

On m'avait à huit jours remis pour la réponse.
Par vos considérants, je vois qu'on me l'annonce.
Anxieux du succès qu'espérait mon aveu,
Je venais.... Mais je dois renoncer à mon vœu.
Il m'est dit... vous offrant ma main et ma fortune,
Que celle-ci vous plaît.... l'autre vous importune.
Devant cet argument, convaincant... de... clarté,
Mon cœur, bien qu'à regret, reprend sa liberté.

BURGEAI, *avec une grande bonhomie apparente.*

Eh bien, voilà, cousin, parler avec franchise !
Vous justifiez celle, envers vous, que j'ai prise.
J'aime beaucoup cela : l'on est ce que l'on est,
Et la sincérité, par-dessus tout, me plaît.
Avant le mariage, et chacun pour son compte
Se doit de s'informer, de crainte de mécompte.
Nous allions, de ce chef, promptement procéder :
C'était devoir étroit. Vous y venez d'aider,
Et cela nous suffit. J'allais, près d'un notaire....

Monsieur Blay, par exemple, exposer mon affaire.
Je ne le verrai pas, nous sommes renseignés.
Vos meilleurs sentiments, vous les avez signés.

(*D'un ton un peu sévère et en se levant.*)

Je ne vous retiens plus.

(*Burgeai va, en marchant lentement, tirer le cordon d'une sonnette. Pendant ce temps, Gaston, s'étant levé à son tour, prononce l'aparté suivant :*)

GASTON, *à part.*

O le maudit notaire !
Malgré ce qu'il m'a dit, il n'a pas su se taire :
« Qu'étant pour eux et nous un égal confident,
Il ne publierait pas mon... fâcheux accident. »
Courons l'en conjurer, s'il en est temps encore....

(*D'un ton de brutale et perfide satisfaction.*) [nore !

Mais c'est peu, près du risque où m'entraînait Lé-

(*Gertrude paraît.*)

BURGEAI, *à Gertrude.*

Accompagnez monsieur.

(*A Gaston.*)

Bonne chance, mon cousin !

GASTON, *en se retirant, et avec l'intention de donner le change sur ses sentiments.*

J'y tâcherai, monsieur ; mais ce m'est un chagrin !

(*Gaston sort avec Gertrude.*)

SCÈNE II

BURGEAI, *seul, riant.*

Ah! ah! il n'a, ma foi! pas trop mal pris la chose.
J'admire fort l'aplomb de sa métamorphose.
Ce gaillard n'est pas bête; il fera son chemin....
Pourvu... qu'il ne lui soit plus mis de lettre en main!

SCÈNE III

BURGEAI, LÉNORE

LÉNORE, *entrant après avoir regardé par la porte entr'ouverte.*

Mon oncle, il est parti?

BURGEAI

Sois sans inquiétude,
Il ne reviendra plus, j'en ai la certitude.

LÉNORE

Je ne m'informe pas de ce qu'il vous a dit.
Comment se peut-on mettre en pareil discrédit!

BURGEAI

J'amuserai ta mère à lui dire la ruse
Par où le sot s'est pris, se cabre... et te refuse.

LÉNORE, *gaiement.*

Vous savez haut la main gagner tous les procès:
Ce matin, sur Gérard; ce soir, nouveau succès!
Il ne vous suffit plus d'être écrivain habile;

Il faut, pour vous louer, ajouter à mon style :
Diplomate, avocat, juge d'instruction....
Que sais-je ? Pour Gérard... objet d'affection !
Pour l'autre... je vous laisse....

BURGEAI

Oui, laissons là cet autre ;
Laissons-le aller ailleurs faire son bon apôtre.
Il est sorti d'ici si fort déconcerté,
Qu'on le doit oublier, même par charité.
N'y pensons plus.

LÉNORE, *timidement.*

Mon oncle... et...

BURGEAI

Gérard ?... un prodige
De bonté, de noblesse !... Il va venir, te dis-je ;
Tu le verras.

LÉNORE, *dissimulant à peine sa satisfaction.*

Mon oncle... il vient ici pour vous....

BURGEAI

Sans doute... mais encore y sera-t-il pour tous.

LÉNORE

Cependant, vous allez causer littérature,
Vous-même, de ses vers, lui faire une lecture,
Que vous commenterez avec ce goût exquis
Qui m'en a fait valoir plus encore le prix !

Notre présence ici, tant bien nous puisse plaire,
A son secret désir est peut-être contraire....
Son amour-propre....

BURGEAI

Oh ! oh ! son amour-propre aura
De quoi se réjouir de ce qu'il entendra !

LÉNORE

Il ne vient pas, pourtant, dans un but de louange,
Poussé par un besoin d'éloges sans mélange.
Il vous l'a dit, mon oncle : il veut de votre part
Un libre jugement, non un flatteur regard,
Qu'il n'entend obtenir qu'autant qu'il le mérite.
Ce lui sont des conseils, de vous, qu'il sollicite.
Or, lui pour les entendre, et vous pour les donner,
Devant « tous », n'est-ce point par là « tous » nous
[gêner ?

BURGEAI

Ton sentiment provient d'une âme délicate :
Nous n'y fournirons point matière, je m'en flatte.
Ces « conseils » resteront pour d'autres rendez-vous.
Je n'entends aujourd'hui traiter que les... dessous.

(*Lui prenant la main.*)

Je veux voir s'il n'est pas en « cette âme » cachée
Une craintive fleur, de... quelqu'un... recherchée :
Humble et douce pensée, éclose sous l'abri...
Du légitime attrait d'un vertueux mari ?...

LÉNORE, *sur un ton trahissant un tendre embarras.*

Mon oncle, pardonnez.... est-ce à moi que s'adresse
Cette... suggestion ?

BURGEAI, *simulant de regretter ce qu'il a dit.*

Ma chère enfant ! serait-ce
Qu'elle eût pu te blesser ?

LÉNORE, *avec une vivacité rassurante.*

Ah ! mon oncle ! à l'égard
D'un jeune homme accompli comme monsieur
[Gérard !...

BURGEAI

Cela suffit, Lénore. Embrasse-moi, ma fille :
Monsieur Gérard, bientôt, sera de la famille !

(*Gertrude entre et présente une carte à M. Burgeai, qui dit, après l'avoir lue :*)

Faites entrer, Gertrude.

LÉNORE, *se précipitant vers son oncle.*

O mon oncle ! est-ce lui ?

BURGEAI, *remettant la carte à sa nièce.*

Vois, ma fille.

LÉNORE, *à part, avec bonheur, ayant lu la carte.*

Seigneur, prêtez-moi votre appui !

(*Gérard entre, salue Lénore et va à M. Burgeai, qui lui tend la main.*)

SCÈNE IV

LÉNORE, BURGEAI, GÉRARD

BURGEAI

Bonsoir, mon cher ami !

(*A Lénore, en lui présentant Gérard.*)

Monsieur Gérard Clowysse
L'auteur des jolis vers dont demain ma notice
Dotera mon journal de ravissants extraits.

(*A Gérard. en lui présentant Lénore.*)

Ma nièce, autant que moi gagnée à vos essais.

LÉNORE, *à Gérard.*

Mais qui sont bien, monsieur, des œuvres accom-
[plies !

GÉRARD, *avec modestie.*

Vos bontés, à tous deux, les auront embellies.

LÉNORE

Oh ! non ! notre justice en a marqué le prix.
Répandus, vos beaux vers charmeront les esprits.

(*Lénore salue et feint de se retirer.*)

BURGEAI, *la retenant.*

Eh ! reste donc ! Pourquoi nous fausser compagnie ?

(*Avec une galanterie enjouée.*)

Les grâces peuvent bien faire accueil au génie !

(*Gérard sourit avec modestie. Lénore revient, et, sur un geste de Burgeai, tous les trois s'asseyent.*)

LÉNORE, *gracieusement.*

Oh ! vous êtes pour moi, mon oncle, trop galant !
(Se tournant vers Gérard.)
Les grâces sont d'essence en tout réel talent.
En nous s'en trouvât-il la plus belle apparence,
Qu'à celles que l'art crée on doit la préférence !

GÉRARD

L'art ne saurait avoir de guide plus constant,
Pour le pinceau, l'archet et la plume, pourtant,
De conseiller plus sûr, de plus parfait modèle,
De plus puissant appui, je crois, mademoiselle,
Que ce que Dieu lui-même expose à nos regards ;
Imiter la nature est le propre des arts.

LÉNORE

Écartant ce que peut cette base très bonne
Avoir de trop flatteur, ici, pour ma personne,
Je tiens cet à-propos pour concluant, en soi,
Que de l'art la nature est la suprême loi.

BURGEAI

En effet, mes amis, contempler la nature,
C'est s'inspirer de Dieu, but de la créature,
Se pénétrer du grand, du bon, du beau, du vrai.
Pour l'artiste, c'est là son support, son étai.
Privé de cet appui, de cet ami fidèle,
Bientôt, vers les bas-fonds s'égarera son aile.

Tout, relevant de Dieu, de Dieu veut le secours :
Celui qui s'en souvient s'élèvera toujours !

(*A Gérard.*)

Vous êtes de ceux-là, mon jeune ami. J'espère...
Ou plutôt vous prédis un avenir prospère !
Ceux qu'on vit, comme vous, semer sur ce terrain,
Comme il sera pour vous, ont vu bénir leur main !
Peut-être n'ont-ils pas la vogue populaire....
Mais la vertu s'en fait sa substance bien chère !
Elle s'en fortifie, et rend grâces à Dieu
De sentir, dans des vers pleins de force et de feu,
Sa parole, parfois impuissante et muette,
S'élancer jusqu'à Lui par la voix du poète !

GÉRARD

Monsieur, combien est douce à mon émotion,
Et sensible à mon cœur, votre approbation !
Vous me la rendez chère autant qu'il se puisse être,
Mais surpassant, je crains, l'objet qui l'a fait naître.
De votre haut savoir profondément épris,
Je venais sur mes vers invoquer vos avis,
Vos conseils, sans jamais que j'eusse osé m'attendre
Aux encouragements qu'ils m'ont valu d'entendre !

LÉNORE

J'y joins les miens, monsieur ; des premiers, la va-
[leur
Tient de l'art, du savoir ; les miens tiennent du cœur.

Leur ensemble vous dit le haut degré d'estime
Que mérite de tous l'esprit qui vous anime.
Et, comme ici, quand l'œuvre est de perfection,
« Estime » se traduit par admiration !

GÉRARD

Mademoiselle....

BURGEAI

Oui, oui, le mot est à sa place,
Il est juste, et croyez qu'il n'est que la préface
De ce que j'entreprends d'écrire sur vos vers.
Ils m'ont plu ; je m'en fais honneur, et je m'en sers.
Je m'en sers, pour le fond, qui plombe bien, et pèse,
Et me fournit renfort au profit d'une thèse,
Comme religion et politiquement,
Que je défends contre un certain enrôlement....
Lequel, vous l'avez dit, « conduit au scepticisme,
Sous l'équivoque abri d'un faux libéralisme ».
J'en loue aussi la forme, en montrant qu'il n'est [point
Deux manières de voir possibles sur ce point,
Qu'il n'en est qu'une : celle émanant des grands [maîtres !
Qui veulent, deux à deux, que se suivent les [mètres,
Unis et concordants, faciles, pleins de sens,
Harmonieux et purs, surtout... intéressants !

N'allant pas, pour couvrir des pauvretés... su-
[blimes!
Ornementer des riens de richesses de rimes. [A]

(Gérard et Lénore rient.)

LÉNORE

C'est de mode, aujourd'hui, que leur clinquant soit
[tout,
Prime raison, esprit, sentiment, style et goût.

BURGEAI, *à Gérard.*

Je vois par vous, monsieur, la noble poésie
Fuir ces colifichets de triste fantaisie,
Et reprendre les tons, sages et séduisants,
Des procédés anciens qui font ses partisans.
Car, il faut l'avouer, notre poésie erre,
Bien dévoyée; aussi ne la lit-on plus guère!
Et, sauf par quelques mains, fidèles à Boileau,
On a faussé cet art en le voulant nouveau.
O Corneille! ô Racine! ô le bon La Fontaine!
Et Molière et *Zaïre!* Et vous, dont le domaine
Ravagé par le crime, et dont il n'est resté
Qu'un vestige enchanteur de maître incontesté :
O pauvre André Chénier! O le divin langage!
Mais, du retour au vrai, vous nous donnez le gage,
Monsieur; un siècle vient, qui louera les progrès
Du siècle où nous vivons, sinon tous en bienfaits,
Du moins comme étonnants de profonde science,

Et jusqu'où peut de l'homme aller l'intelligence.
Mais, de sa poésie... ennuyé possesseur,
Je crains qu'il ne la traite en fort rude censeur....
Qu'en pensez-vous, Gérard ?

GÉRARD

Je ne puis contredire
En rien ce que je viens de vous entendre dire....
D'autant... que vous avez parlé d'exceptions....
Dès lors, de même en tout sont nos opinions.
Notamment....

(Gertrude entre.)

GERTRUDE, *à la compagnie.*

Pardonnez.

(S'adressant à Burgeai.)

Madame vous demande,
Monsieur.

(Burgeai se lève ; les autres l'imitent. Il fait un signe d'acquiescement à Gertrude, qui se retire.)

BURGEAI, *à Gérard.*

A cet appel, souffrez que je me rende.
Je reviens sans tarder, et madame pourra
M'accompagner, je crois, qui bien aise en sera !

(Gérard salue respectueusement M. Burgeai, qui sort, et reste seul avec Lénore : celle-ci s'assied, et, d'un geste aimable, invite Gérard à s'asseoir.)

SCÈNE V

LÉNORE, GÉRARD

LÉNORE

Monsieur Gérard, voyons : quel genre, en poésie,
Préférez-vous ?... hormis le genre fantaisie,
Dont je ne parle pas, ayant, par vos écrits,
Pu voir qu'il n'a pour vous qu'un assez faible prix :
L'épopée, ou l'idylle, ou l'ode, ou l'élégie ?

GÉRARD

Mon Dieu... mademoiselle, en une anthologie,
Je lis très volontiers ces pièces de vers-là ;
Mais je vais rarement les chercher au delà.
Ma préférence est au poème dramatique.
Là, tout est attrayant, se groupe, se complique,
Se noue et se dénoue en telle vérité,
Qu'en rêvant, on s'y croit dans la réalité.
La raison s'y complaît ; l'âme y gagne et s'épure
Aux mouvements du cœur... quand l'action est
[pure.
De tous les genres, c'est le seul qui soit complet ;
Il les renferme tous ; mais..., il le faut parfait !

LÉNORE

Pour ce... que diriez-vous... d'une jeune héroïne,
D'une fière personne, à qui son origine
Eût permis de briguer un hymen fastueux.

Réduite, par un sort subit et rigoureux,
De même que sa mère, à travailler pour vivre,
Et qui, de son passé l'esprit follement ivre,
De son nom, de son titre imbue aveuglément
(S'en voulant que son cœur en décide autrement),
Croirait... que, hors de la caste nobiliaire,
Il n'est point, digne d'elle, une main sur la terre ?

GÉRARD

Je dirais... bien à plaindre, étant bien malheureux,
Le jeune homme épris d'elle.... assez aventureux
Pour.... ne pouvant offrir des biens à faire envie.
Ou... se fonder d'avoir pu lui sauver la vie....
Oser, étant du peuple, et quels que soient d'ailleurs
Ses talents, ses vertus, ses bonnes vie et mœurs,
Aller... jusqu'à rêver.... ô vaines rêveries !
Joindre à son nom obscur de nobles armoiries.

LÉNORE, *gaiement.*

C'est fort bien.... mais cela regarde le héros,
Lequel n'est pas ici venu mal à propos,
D'ailleurs, puisqu'en tout drame il faut à l'héroïne
Un fidèle pendant, qu'on voit, ou qu'on... devine.
Vous me l'avez dépeint. Laissons là ce dernier.
Parlons de l'héroïne....

(*Gérard garde le silence.*)

En galant cavalier,
Je vois que vous n'osez, monsieur, me la dépeindre ;

Son caractère altier étant peut-être à plaindre
Plus encor que le sort du jeune... audacieux....
Qui, sans sonder le fond, n'a vu que par les yeux ?...

GÉRARD

Son caractère... est-il ce que, mademoiselle,
Vous vous le figurez ? De cela j'en appelle
A son sensible cœur, dont vous-même avez dit
Qu'il ne partageait pas le ton de son esprit.
Non pas, de cet esprit que le ton soit blâmable :
Sa tendance doit être, au contraire, louable,
Visant le saint respect de ceux dont on est né
Et le titre, en naissant, que Dieu nous a donné.

LÉNORE

Cependant il la faut réduire à la mesure
Qu'à la société concède la nature.
La dépasser irait à contester les droits
Que nous ont dévolus leurs légitimes lois ;
La restreindre indûment serait un sacrifice
Contraire à la morale autant qu'à la justice.
Nous devons la vouloir conforme à la raison :
Noble dans son motif, douce... en son horizon.

GÉRARD

Heureux qui, pour jouir du touchant privilège
Que cette opinion favorise et protège,
Qui, s'en fiant à soi d'assurer son bonheur,

N'aspirant à rien plus qu'à posséder son cœur,
Sans souci des présents gratuits de la fortune
Refusant par autrui de s'en procurer une,
Voulant qu'à ses travaux, soit humbles, soit bril-
Se rattache l'honneur de ses dons consolants, [lants,
Peut... un jour... démontrer, à la femme qu'il aime,
Qu'aimée... elle ne l'est que pour elle.... elle-même !

SCÈNE VI

LÉNORE, GÉRARD, MADAME DE FOLVEN, BURGEAI

(*Mme de Folven entre la première, et, pendant qu'elle va à Gérard, Lénore s'avance vers Burgeai, à qui elle dit, de façon à n'être pas entendue des autres* :)

LÉNORE, *bas à Burgeai.*

Mon oncle, il est à moi, comme je suis à lui :
Notre cœur, l'un à l'autre, en secret s'est trahi.

MADAME DE FOLVEN, *à Gérard.*

De mon frère, monsieur, j'apprends votre présence.
Je tiens à vous venir confirmer l'assurance
Du plaisir que nous font chaque jour vos écrits.
Quand vous les publierez, tous en seront ravis.
Nous en faisons souvent la lecture en famille ;
Mon frère les commente, et moi, comme ma fille ;
Et tous trois, entraînés par leurs charmants attraits,
Soulignons les pensers où vont maints de leurs traits !
De les tenir secrets, Burgeai, n'étant plus maître,

Nous voulut le plaisir aussi de les connaître.
Il en eut pour sa part tous nos remercîments :
Nous vous devons, à vous, monsieur, nos compliments.

GÉRARD

De vos grandes bontés, croyez-le bien, madame,
Je me sens pénétré jusques au fond de l'âme.
Nuls bonheurs ne seraient comparables au mien,
Si les voix d'où me vient un si doux entretien,
Dont l'accès me ferait la plus belle des vies,
Ne me devaient, hélas ! bientôt être ravies !

MADAME DE FOLVEN

Détrompez-vous, monsieur ; il nous sera bien doux
De vous revoir encore, et souvent, parmi nous.

GÉRARD

Je mets haut la faveur d'une telle indulgence,
Madame ; mais...

MADAME DE FOLVEN

Mais ?...

GÉRARD

Pauvre, et d'infime naissance,
Je tiens qu'il n'est permis à ma condition
De n'user de ce bien qu'avec discrétion.
Votre noble maison, à qui la Providence

Vient de restituer l'éclat et l'opulence,
Impose à mon respect, commande à mon devoir...
Une double raison....

MADAME DE FOLVEN

De revenir nous voir,
Monsieur.

LÉNORE, *avec vivacité.*

Monsieur Gérard.... admettre le contraire
Serait nous supposer une âme bien... vulgaire!

GÉRARD, *pénétré de confusion et de bonheur.*

Hélas! n'abusez pas de ma confusion....
Pardonnez, je vous prie, à mon émotion!

(Gertrude entre. une lettre à la main, qu'elle remet à Mme de Folven.)

GERTRUDE

Une lettre, madame, et que l'on dit pressée.

(Gertrude sort.)

MADAME DE FOLVEN, *à Gérard, après avoir lu l'adresse.*

Elle est pour vous, monsieur.

GÉRARD, *recevant la lettre et en lisant l'adresse.*

Par ma sœur adressée:
Que peut-elle, à me dire, avoir de si pressant?...

(Il veut mettre la lettre dans sa poche sans la lire.)

M'écrire ici!

MADAME DE FOLVEN

Lisez, monsieur, lisez. L'absent
(Ne vous gênez donc pas) en pareille occurrence,
Doit la prérogative à la correspondance.

GÉRARD

C'est me permettre trop, madame!... Lire ici?...

BURGEAI

Eh! lisez donc, mon cher; pressé, dit-on.

GÉRARD

Merci!

(Burgeai. Mme de Folven et Lénore se forment en groupe et causent à voix basse, pendant que Gérard se lève et se rapproche de la cheminée pour lire à la bougie. Dès les premières lignes. il laisse paraître une très vive surprise qui n'est vue que de Lénore. qui a de temps en temps l'œil au guet sur lui. Bientôt. son émotion est telle. qu'il ne parvient plus à la dissimuler. Il la manifeste enfin à son insu, en allant et venant sur la scène avec une certaine agitation, et jetant sur le groupe un regard où percent tantôt la compassion, tantôt la joie. Le groupe s'en aperçoit tout à coup, et aussitôt Burgeai se lève et s'avance vers lui en lui tendant la main.)

BURGEAI, *avec un intérêt affectueux.*

Pardon, mon jeune ami, cette lettre, il me semble,
Vous trouble, vous agite.... et votre main en tremble,
Parlez, mon cher Gérard. Est-ce quelque malheur
Dont puisse l'amitié soulager la douleur?

GÉRARD, *avec une vive, mais délicate émotion.*

Ah! monsieur, cette lettre.... elle m'impressionne!

Sur deux points opposés... elle me passionne :
Enhardi d'un malheur favorable pour lui,
Mais dont il est navré pour la cause d'autrui, [doute,
Mon cœur... d'un tendre espoir qu'il nourrit... et re-
N'en saurait plus longtemps, quelque effroi qu'il
[m'en coûte,
Retenir le troublant, mais bien sincère aveu....

BURGEAI, *avec une gaieté communicative pleine de bonté, et qui implique unanime et affectueuse approbation.*

Vous voulez, je le vois, devenir mon neveu ?...

(*Gérard fait un geste mêlé de crainte et d'espérance. Mme de Folven et Lénore sourient affectueusement.*)

Pour lors, comme on se doit entière confiance,
Pouvez-vous me montrer cette correspondance ?

GÉRARD, *avec une scrupuleuse et pénible hésitation, en retenant timidement la lettre.*

Monsieur, c'est que...

BURGEAI

Donnez, mon cher; ici, tous trois....
Tous quatre désormais.... n'avons plus qu'une voix,
Qu'un cœur....

(*Avec bienveillance.*)

Eh ! donnez donc !

GÉRARD, *sur le point de remettre la lettre.*

Vous le voulez ?...

(*S'adressant à Mme de Folven et à Lénore.*)

Madame,

Ce billet ne va-t-il rappeler dans votre âme,
Et chez mademoiselle un fâcheux déplaisir,
Qu'il me sera cruel de voir vous ressaisir....
Que dut bien vous causer cette déconvenue?

MADAME DE FOLVEN

N'ayez crainte, monsieur; à chose survenue,
A quoi bon les regrets? Ils sont bien superflus!
Ne pouvant rien contre elle, ils doivent être exclus.
Si vous le permettez....

(*A Burgeai.*)

Lisez, lisez, mon frère.

GÉRARD, *en donnant la lettre.*

Madame.... à ce désir, il le faut... je défère.

BURGEAI, *à Mme de Folven et à Lénore.*

La lettre est, dont ici je me vois possesseur,
Adressée à monsieur par Germaine, sa sœur.

(*Il lit la lettre ci-après, et à haute voix.*)

Mon cher frère, reprends courage.
Un bruit circule autour d'ici
Qui n'est pas pour toi, Dieu merci!
Ainsi que pour Lénore, un affligeant dommage.

Ton cœur pour elle va saigner,
Néanmoins s'emplir d'allégresse,

Mais Lénore, du sort maîtresse,
A ce nouveau revers saura se résigner.

En me lisant, tu vas la plaindre,
Et cependant sentir en toi
S'enhardir la fidèle foi
Que ton cœur lui voua sans oser la lui peindre.

Apprenant sa prospérité,
Tu ne te sentis plus de joie ;
Mais bientôt, quittant cette voie,
Ton esprit s'alarma de sa félicité.

Reviens à ta chère espérance
Qu'alors que Lénore sans bien,
Dans un état voisin du tien,
Peut-être eût pu te voir digne de sa naissance...

Quitte ton appréhension ;
Cela n'a plus sa raison d'être.
Prends ton cœur désormais pour maître,
Et suis sans hésiter ton inclination.

Chasse cette crainte importune
En ce sens qu'on n'attribuât
Ta recherche au nouvel état
Que lui venait soudain de faire la fortune.

Quel que puisse être ton émoi
Au rapport de cette nouvelle,
Qui va bien t'attrister pour elle,
Tu dois t'en consoler, la rapportant à toi.

Je m'empresse de te l'écrire ;
Suis mon avis : fais sans délai

Ta demande à monsieur Burgeai :
Dieu connaît ton mérite, et c'est Lui qui m'inspire.

Il est dit : « Que le titre est vain,
Reconnu l'œuvre d'un faussaire. »
On en plaint la propriétaire,
« Qui, par là, vit le lot s'échapper de sa main. »

(Mme de Folven et Lénore partent d'un grand éclat de rire. Gérard, qui, pendant cette lecture, est resté les yeux baissés, au moment où les rires éclatent, paraît en proie à la plus vive inquiétude. Mme de Folven, qui s'en aperçoit, se lève et va à lui.)

MADAME DE FOLVEN

Que sur nos intérêts ce rire vous rassure :
La nouvelle n'est point de fâcheuse nature,
Nous mettant en état d'apprécier les gens.
J'approuve votre sœur dans ses soins diligents.
Quoiqu'en votre faveur nous fussions prévenues,
Pour nous y renforcer ces lignes sont venues.
Quant à ce qu'elles ont... par rapport à ce lot...
De décevant sans doute... oublions-le sitôt !

GÉRARD

O mesdames ! ce lot, vous donnant la richesse
(Par un acquit du Ciel envers votre noblesse,
Aux droits de vos aïeux transmis par vos vertus),
Eût augmenté d'autant, dans mes sens combattus,
Mon scrupule à rêver une telle alliance,
Que, de plus haut encor, m'eût vu votre indulgence.

Né dans un rang obscur, mais ouvert à l'honneur
Par le travail, chemin qu'aime aussi le bonheur,
Je ne demande à Dieu comme aide : pour mon âme,
Qu'à la sentir toujours s'animer à sa flamme ;
Pour mon corps, la vigueur, unie à la santé.

BURGEAI, *prenant la main de Gérard.*

La noblesse des cœurs fait toute égalité.

(*Lénore a écouté ces derniers couplets avec un sourire significatif de visible et affectueuse approbation.*)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, BLAY, *notaire.*

(*Blay porte à la main un gros sac, qu'il dépose en entrant sur une table. Il paraît fatigué, affairé et fâché. Chacun, sans rien dire, l'observe avec étonnement.*)

BLAY, *paraissant ne voir personne, et en déposant le sac.*

Le maroufle fieffé ! le sacripant ! l'infâme !
Je te repincerai, pendard !...

(*S'apercevant de sa distraction.*)

Pardon ! madame....
Mademoiselle.... Ah ! ah ! bonsoir, Burgeai !...

(*A Gérard.*)

Monsieur....

BURGEAI, *en montrant Gérard.*

Monsieur Gérard Clowysse, un ami.

(*Gérard et Blay se saluent.*)

Mais, d'honneur,
Mon cher Blay, qu'avez-vous? D'où vous vient le
Qu'accuse en ce moment.... [désordre

BLAY, *très animé.*

Je n'en veux point démordre;
J'irai trouver ce fat, et je lui ferai voir
Que ce n'est pas en vain qu'il a su m'émouvoir!
Comment! j'arrive au cercle; on m'observe, on m'a-
Gaston Müller venait d'y mériter la corde! [borde.
« Un bruit court, m'y dit-on, qu'après mûr examen,
L'heureux billet qu'avait madame de Folven
Fut rompu comme faux! » Voilà bien, répondis-je,
Si ce n'était mensonge, un étonnant prodige!
J'en ai touché les fonds! Qui vous a dit cela?
« Mais, dame! c'est Müller, à qui le révéla
Monsieur Burgeai. » Müller?... Où donc est-il, que
A l'instant le louer de sa bonne trouvaille? [j'aille
« Eh! il vient de sortir. »

(*Tous rient, à l'exception de Gérard.*)

Oh! mais ce n'est pas tout.
Écoutez de ses faits le récit jusqu'au bout.
En arrivant chez vous, à deux pas de la porte
(Ce Müller devient fol, ou le diable m'emporte),
Je rencontre... qui vint soudainement à moi,
D'un air qui me fit voir en elle un vif émoi....
Une jeune personne, aimable autant que belle,

Et qui, m'interpellant : « Est-ce vrai, me dit-elle,
Monsieur Blay, ce qu'on dit : que le billet gagnant
N'ait pas été payé ? — De qui, ma belle enfant,
Tenez-vous ce propos ? — D'un menteur, je l'espère ;
D'un drôle, qui l'a dit tout à l'heure à mon père.
— Ce « drôle », mon enfant, connaissez-vous son
[nom ?
— Mais oui, monsieur ; fort bien : il s'appelle
[Gaston,
Gaston Müller. — Pourrais-je obtenir un service
De vous et votre père... il se nomme Clowysse ?...
Celui de consentir — voulant, devant témoins,
Anéantir ce bruit, bien fait pour de tels soins —
A vous rendre tous deux, ici, à l'instant même ?
— Oh ! pour cette famille ! oui, monsieur, car je
[l'aime !
Je vais chercher mon père, et nous venons sitôt. »
Elle part en courant, me laissant sur ce mot.

MADAME DE FOLVEN

Eh ! ce bruit devait-il vous causer tant de peine !
N'avons-nous pas reçu ?...

GÉRARD, *à part.*

O ma bonne Germaine !

LÉNORE

Ah ! monsieur Blay, vraiment....

BURGEAI

Mais vous venez à point
Pour...

BLAY, *gracieusement.*

Heureux en ce cas...

BURGEAI

Fixons d'abord un point
Essentiel, majeur, — et ce, par conscience, —
Celui de déclarer, j'en demande indulgence,
La part qui me revient dans l'acte de Müller.
Il me faut, avant tout, vous apprendre, mon cher...

(*La porte du fond s'ouvre sous la main de Gertrude, introduisant Germaine et son père dans le salon, où ils entrent avec timidité. Clowysse père est en costume de travail.*)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, CLOWYSSE, GERMAINE

BLAY, *allant à Germaine et à Clowysse.*

Vous voilà, belle enfant? et monsieur votre père?...

(*Avançant la main d'abord à Germaine, puis à Clowysse, et en s'adressant particulièrement à ce dernier.*)

A tous deux, je vous ai mille excuses à faire
Pour vous avoir priés ainsi, tout sans façon....
Je m'en dois expliquer : il s'agit de Gaston....

CLOWYSSE

Oui, ma fille m'a dit.... J'ai dû, sur sa prière,

Venir comme j'étais....

(En montrant son costume.)

Pardon....

GÉRARD, *courant embrasser son père.*

(A sa sœur, en l'embrassant.) Bonsoir, mon père!

Ma chère sœur!

MADAME DE FOLVEN, *allant serrer la main à Clowysse père, après avoir embrassé Germaine.*

Soyez les bienvenus ici.

Au nom de tous, monsieur, je vous en dis : Merci!

LÉNORE, *après avoir à son tour embrassé Germaine, s'élançant aux pieds de Clowysse, et lui prenant la main droite.*

Noble père, acceptez que cette main bénisse

L'union des deux noms de Folven et Clowysse....

CLOWYSSE, *confus, et en proie à la plus vive émotion.*

Eh! eh! mademoiselle!...

(Il se passe une main sur les yeux et sanglote.)

Ah! Dieu! je sens mon cœur...

S'affaisser sous le poids d'un aussi grand honneur!

GÉRARD, *soutenant son père, tandis que Lénore continue à lui tenir la main.*

Ah! mon père!

(Germaine court présenter un fauteuil à son père, qui s'y assied.)

CLOWYSSE

O mon fils! ô Gérard! ô Germaine!

Ce bonheur est trop grand pour une force humaine !
Je me sens défaillir, à vouloir méditer
Sur quoi nous avons pu jamais le mériter....

BURGEAI

Par vos vertus, monsieur, par celles non moins [grandes
De vos deux chers enfants. Riches, saintes offrandes !
Apports stables et purs ! qui, pour des cœurs bien
Entre tous les trésors, sont les plus fortunés ! [nés,

(*Gérard et Lénore prennent chacun un siège et vont s'asseoir auprès de Clowysse, tandis que Mme de Folven s'approche de lui et lui prend la main. Clowysse se remet peu à peu de son émotion.*)

BLAY, *d'un ton malin et enjoué.*

Je vois ici... qu' « à point » est venu le notaire !...
Mais tout d'abord.... il faut que le dépositaire

(*Allant au sac déposé sur la table, et en tirant des rouleaux d'or et quantité de billets de banque.*)

Fasse voir par ce sac, contenant des écus,
Que les fonds du billet ont bien été reçus.
J'en appelle aux témoins, sieur Clowysse, sa fille
Et son fils, là présents, et toute la famille,
D'y voir et constater l'existence de francs
Sept cent cinquante mille, en tout, bien apparents,
Tels que je les expose ici, sur cette table,
Afin qu'il en soit pris connaissance valable,
Et pour le compte de Lénore de Folven.

BURGEAI, *bienveillamment, allant à Blay.*

A l'unanimité, nous vous disons : *Amen!*

(Tous font un signe d'adhésion, y compris Clowysse, complètement revenu à lui. Burgeai aide Blay à remettre le tout dans le sac.)

Rentrons cela ; voilà pour le dépositaire.
L'incident étant clos...

(Après avoir jeté un coup d'œil sur la compagnie.)

Nous prions le notaire
De vouloir se charger de la commission
De dresser un contrat consacrant l'union....

(M. Blay s'assied, sort un calepin de sa poche et se dispose à écrire. Pendant ce temps, Mme de Folven va prendre la main de Clowysse, qui se lève, et ensemble s'approchent de M. Blay. De son côté, Burgeai va à Gérard et Lénore, dont il unit les mains, tous deux se souriant, et les mène également près du notaire.)

MADAME DE FOLVEN

Avec l'adhésion de monsieur Clowysse père....
De son cher fils Gérard....

(Après avoir regardé alternativement Clowysse et Gérard.)

Ainsi que je l'espère ?...

CLOWYSSE, *avec un signe de tête affirmatif.*

Madame, un tel bonheur !...

BLAY

J'écris : son fils Gérard,
D'une part, bien... avec ?...

MADAME DE FOLVEN, *riant.*

Ma fille... d'autre part!

(*Lénore et Gérard se sourient en se contemplant. Burgeai, dans le même moment, se dirige vers Germaine.*)

BLAY

Lénore de Folven.... Très bien! Dans la... hui-
[taine?...

MADAME DE FOLVEN

C'est cela : tous ici.

(*Il se fait entre les différents personnages des mouvements de scène appropriés à la circonstance, pendant lesquels Burgeai se rapproche de Germaine.*)

BURGEAI, *avec tendresse.*

Pour vous, chère Germaine,
Qui frayâtes la route à l'accomplissement
De ce bien agréable et doux événement,
Nos cœurs n'oublieront pas,

(*Se tournant vers M. Clowysse.*)

Ni pour monsieur Clowysse,
La part qui, de nous tous, vous revient de justice,
De gratitude et de tendres attentions,
A jamais attachée à nos relations!

(*Tous se portent vers Clowysse et Germaine. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE CINQUIÈME ET DERNIER

NOTES

(A) Ornementer des riens de richesses de rimes....
C'est de mode aujourd'hui que leur clinquant soit tout....

*
* *

Nous avons parlé de superstitions d'artiste : c'en est une assurément que cette richesse pédantesque des rimes. Comment donc un poète a-t-il pu sérieusement se faire une loi d'une recherche si puérile, et se condamner si souvent à des hémistiches parasites, à des vers entiers de remplissage, à des épithètes d'une impropriété choquante, le tout pour qu'une rime soit deux ou trois fois plus *suffisante* qu'il ne faut ? Or, on peut affirmer que cette manie (c'est le mot) entraîne l'un des esprits les plus poétiques que la France ait possédés à des fautes de style et de langue qu'on ne pardonnerait pas à un novice. Souvent, je me représente un volume de M. Hugo tombant entre les mains de Boileau, le Minos ou le Rhadamante de notre poésie :

Que diras-tu, mon père, à ce spectacle horrible ?
Je crois voir de tes mains tomber l'urne terrible ;
Je crois te voir cherchant un supplice nouveau,
Toi-même de ton sang devenir le bourreau.

(A. Vinet, *Études sur la littérature française au dix-neuvième siècle.*)

Etc., etc., etc.

*
* *

Victor Hugo et ses imitateurs éblouissent leurs lecteurs par le faste hyperbolique de leurs expressions et la richesse insensée de leurs rimes, qui, les unes et les autres, cachent le vide des idées.

(Amar.)

Etc., etc., etc.

GENEVIÈVE DE BRABANT

OU

LA FIN D'UN TRAITRE

DRAME EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

Le comte Siffroi, palatin d'Oftendick, seigneur de Simmeren (30 ans).

Geneviève de Brabant, sa femme, fille d'un duc de Brabant (27 ans).

Tristan, fils de Siffroi et de Geneviève (7 ans).

Golo, intendant du comte Siffroi (35 ans).

Judith, sœur de Golo, suivante de Geneviève (20 ans).

Gommer, serviteur de Siffroi, devenu son confident.

Bodon, domestique de Siffroi.

Un ermite.

Divers personnages muets.

Une biche, Myrtée.

La scène est aux environs de Trèves, en Austrasie.
L'action se passe en 739.

La gloire est plus solide après la calomnie,
Et brille d'autant mieux qu'elle s'en vit ternie.

(P. Corneille.)

Souvent les tristes nuits ont un joyeux matin.

(R. P. V. Delaporte, *Loc'h Maria.*)

Dans les pages qui vont suivre, on verra longtemps la mère auprès du fils, et de cette vie à deux se dégageront quelques-unes des clartés nécessaires....

(Ch. de Batz-Trenquelléon, *Henri IV en Gascogne.*)

GENEVIÈVE DE BRABANT

OU

LA FIN D'UN TRAITRE

ACTE PREMIER

LE FRÈRE ET LA SŒUR

Le théâtre représente une grande salle renfermant une bibliothèque dans le château du palatin.

SCÈNE PREMIÈRE

GOLO, JUDITH

GOLO

Enfin, Judith, ma sœur, le jour est arrivé
Où ce voile obstiné me doit être levé,
Ce voile qui me couvre un secret de votre âme
Que vous ne pouvez plus me dérober sans blâme.
Seuls au monde, tous deux, depuis vos jeunes ans,
J'ai dû vous entourer de mes soins bienfaisants.
Or, de tous les soucis que j'eus de votre enfance,
Est-ce là, dites-moi, ma sœur, la récompense ?

JUDITH

Vous m'accusez à tort ; je n'ai point de secret,
Golo ; mon âme ici n'en trouve aucun sujet.

GOLO

Issus d'une famille autrefois opulente,

Que des revers ont faite à peu près mendiante,
Et que nous a ravie un imprévu trépas,
Alors que s'essayaient encor vos premiers pas,
Votre aîné de quinze ans, et vu votre jeune âge,
Je dus en appeler, pour deux, à mon courage.
Vous ne l'ignorez pas. A cet effet, je pris
Quelque emploi que ce fût, et quel qu'en fût le prix.
Je m'instruisis. De là, par un heureux office,
Le père de Siffroi me mit à son service.
Il mourut, et son fils, m'ayant pour confident
Et me voulant du bien, me fit son intendant.
A mon tour, je vous fis, parmi tant d'aspirantes,
Agréer par sa femme au rang de ses suivantes.

JUDITH

Hélas !

GOLO

Hélas ! sans doute. Après un an d'hymen,
Dont trois mois de présence....

JUDITH

O funeste destin !

GOLO

La comtesse et son fils.... Oui, destin bien funeste !
Nuit terrible !...

JUDITH

O mon frère ! épargnez-m'en le reste.
Son image toujours est présente à mes yeux.
Sa bonté, sa douceur, son parler gracieux,

Ne sortiront jamais de ma triste mémoire.
Des femmes de son rang elle faisait la gloire.
Et son tendre enfançon, au sourire si doux!
Aux traits en tout pareils à ceux de son époux!

(Golo se détourne et paraît en proie à une vive impatience.)

Qu'elle l'aimait, ce fils! tant pour sa ressemblance
Avec l'époux chéri dont l'attristait l'absence,
Que pour l'enfant lui-même, en ce complexe amour
D'une mère, attendant un désiré retour.

GOLO

Et c'est à cette attente inquiète et cruelle
Qu'on peut attribuer....

JUDITH

Non, rien n'était en elle
Qui marquât qu'aucun trouble eût gagné sa raison.

GOLO

La nuit, prendre son fils, et quitter la maison...
Ne vous semble donc pas un acte de folie,
Ma sœur?

JUDITH

Je ne sais.

GOLO

Quoi! de là — nul ne l'oublie —
S'éloigner, et courir... se noyer dans les eaux
De cet obscur étang, perdu dans les roseaux...
N'est-ce point là le fait d'un accès de démence?

JUDITH

Mon frère, qui l'a vue ?

GOLO

Eh ! par la circonstance
Que l'étang la montra gisante sur son bord,
Son enfant dans ses bras, tous deux pris par la mort.

JUDITH

Pourquoi ne l'avoir pas à nos yeux exposée ?

GOLO

Par trop d'affronts déjà la mort l'avait lésée.

JUDITH

Que de pleurs ont été versés sur son cercueil !
Tous ceux qui l'ont connue en garderont le deuil.
O pauvre Geneviève ! ô maîtresse admirable !

GOLO

Voilà près de sept ans de ce fait déplorable.
Le destin ne rend pas ceux qu'il met au tombeau.

JUDITH

Mais le cœur les retient vivants à son flambeau.

GOLO

Tous n'ont pas, comme vous, ces sentiments ex-
[trêmes,
Le temps qui change tout calme les cœurs eux-
[mêmes ;

Et, sans doute, le comte, oui, le comte, ma sœur,
Cédera comme un autre à son pouvoir vainqueur.

JUDITH

Pourquoi tant s'attacher aux biens pleins d'impos-
[ture
Dont ce monde trompeur, mon frère, nous sature ?
Aussi, ne vois-je pas raison de s'y donner
Pour plus qu'on ne s'y sente en soi-même incliner.

GOLO

C'est toujours dans ce sens que j'ai votre réponse.
Mon espoir, tant choyé, faut-il que j'y renonce ?
Le couvent m'importune ; il n'est pas fait pour vous.
Vous devez de ma main accepter un époux.

JUDITH

Mon frère, vous savez combien je vous honore,
Combien je vous respecte, et je me remémore,
D'un cœur tendre et soumis, vos dévoûments pour
[moi....

GOLO

Il faut me le prouver en épousant Siffroi.
Toujours il vous aima ; car, dans toutes ses lettres,
Durant qu'il fut captif chez ces infâmes reîtres,
Les Sarrasins d'Espagne, il m'a parlé de vous
En des termes si beaux, si courtois et si doux,
Que je ne puis douter que son âme soit prise,
Judith, à vos beautés... que votre orgueil méprise.

Ce soir même, Siffroi doit être de retour,
Et j'espère....

JUDITH

Oh ! comptez, Golo, qu'aucun détour,
S'il m'entretient au sens que vous venez de dire,
Qu'aucune réticence ingrate, ni faux dire,
N'exposeront Judith au mépris de Siffroi.

GOLO

Songez que nous n'avons, Judith, ni vous, ni moi,
De fortune, et que, bien que sortis d'un lignage
Auquel jadis maints serfs rendaient fidèle hom-
Nous sommes descendus de cette dignité [mage,
A l'état abaissé de domesticité.
Or, il nous faut revoir notre splendeur première,
Recouvrer les honneurs dus à notre bannière,
Les biens que des malheurs ne nous auront ravis
Que pour montrer jusqu'où vos dons nous ont
[servis.
Depuis longtemps j'y rêve, et ce bel apanage
Dépend uniquement de votre mariage.

JUDITH

Vous me laissez encor le temps d'y réfléchir.
Mon frère ?

GOLO, *avec un mouvement d'impatience contenue.*

Oui.... Mais il faut pourtant vous affranchir
De tous ces demi-mots, d'où je ne puis conclure

Rien qui me déconcerte, ou bien qui me rassure.

(*Avec une douceur affectée et insidieuse.*)

Je vous l'ai dit, ma sœur, Siffroi rentre ce soir;
Disposez-vous sitôt à le bien recevoir.
Qu'il vous trouve empressée, industrieuse, et voie
Éclater dans vos yeux une éloquente joie!
Qu'il sente à votre accueil, de tendresse animé,
Que son retour vous charme... enfin, qu'il est aimé!

JUDITH

Ces sentiments, mon frère, on les doit à sa peine,
A sa captivité, longue autant qu'inhumaine,
Glorieuse surtout! la devant aux combats,
Au courage vaincu qui ne recule pas!
On les doit au regard d'un tombeau d'où s'élève...
Une croix... qui nous dit le nom de Geneviève!

GOLO, *avec une impatience qu'il ne déguise plus.*

Assez, ma sœur, assez; ce triste souvenir,
Loin de nous, désormais, vous le devez bannir.
De tout ce que j'ai dit je ne veux point démordre;
Conformez-vous-y donc, je vous en donne l'ordre.
Allez; à vos vingt ans, il est dû d'obéir,
Si vous n'aimez qu'un frère en vienne à vous haïr!

(*Judith sort.*)

SCÈNE II

GOLO, *seul.*

Quoi ! j'aurai donc encor, toujours, à me défendre
Contre ce cœur d'airain qui ne veut pas se rendre ?
Et là serait l'obstacle à mon ambition
Où j'ai pensé trouver pleine soumission ?
J'aurai sacrifié mon honneur et ma vie....
Ma vie ?... oui, car qui sait par quoi sera suivie
Ma hardie entreprise, et quels seront, demain,
Les soupçons dangereux du jaloux palatin ?
Déjà sa main tremblante en sa dernière lettre...
Sembla m'insinuer « qu'il se pourrait peut-être
Qu'il eût de loin agi trop précipitamment,
Malgré mes sûrs rapports et malgré mon serment ».
Aurait-il par ailleurs subi quelque influence ?...
Mais j'ai su m'attirer toute sa confiance,
Et, fort de cet étai, sans peur, je puis braver
Toute difficulté venant à s'élever.
Geneviève, innocente, a contre elle ma fable ;
Elle doit à jamais, pour lui, rester coupable.
Mon intérêt le veut, et ma sécurité
Repose sur sa tombe, où dort la vérité.
Dans le chemin du crime, un pas fait, il faut suivre :
Mon œuvre commencée, il me la faut poursuivre.
Il n'est que ma mort seule apte à me l'arracher,
Ou qui s'en veut la gloire y vienne la chercher !

SCÈNE III

GOLO, GOMMER

GOMMER

Messer Golo, l'on vient d'amener prisonnière
En la cour du château la soi-disant sorcière,
Qu'on accuse de vol, ce qu'elle prétend faux,
Et qui demande à voir le comte à ce propos.

GOLO, *inquiet.*

Le comte?

GOMMER, *avec dissimulation.*

Oui, je ne sais qui l'a pu bien instruire.
De son retour prochain; elle n'en veut rien dire.

GOLO

Comment!... je la croyais, sinon morte, du moins...
Depuis longtemps, Gommer, absente... par vos [soins.

GOMMER

Vous m'en donnâtes l'ordre, il est vrai; mais la [vieille
A su me dépister, et c'est grande merveille
De la voir en ces lieux apparaître aujourd'hui.

GOLO

Que ne m'avez-vous dit qu'elle vous avait fui?
Vous me fîtes serment....

GOMMER

J'ai craint votre colère.

GOLO

Malheureux! mais, alors, quel est donc le mystère
Qui semble envelopper ce que tu m'as promis...
A prix d'or, et payé?... Je le vois, tu frémis!

(On entend du tumulte dans la cour.)

Mais quel est ce tumulte, et ce bruit de querelle,
Qu'on entend dans la cour?

GOMMER

C'est la foule, pour elle,
Pour la vieille, qui prend un contraire parti :
L'un l'accuse du fait, l'autre qu'on a menti.

GOLO

Qu'on l'enferme à l'instant et faites, par mon ordre,
Évacuer la cour et cesser ce désordre.

(Gommer sort. Pendant ce temps, Golo va à la fenêtre, regarde, et attend pour se parler à lui-même que le bruit ait cessé, et il cesse presque aussitôt.)

SCÈNE IV

GOLO, *seul.*

Gommer m'a-t-il trompé? Ne le fait-il encor?
Me serais-je servi d'un traître en ce butor?
En ce cas, que n'a-t-il, ainsi que son compère,
Laissé son âme au diable et son corps à la terre!
Mais j'y mettrai bon ordre. Ah! ce chien-là me [mord!

Il n'échappera pas ! Au fait, Trogon est mort ;
Ce brave secrétaire, instrument impassible,
Qui s'est laissé traîner comme un mouton paisible,
Hébété de son crime imaginé par moi,
A son supplice affreux commandé par Siffroi.
Que les hommes sont fous d'être aussi débonnaires
Contre leurs intérêts, qui, seuls, font leurs affaires !
Et bons ! qui ne sont point brûlants de se venger,
Par cris, jusqu'à la mort, de qui sait les charger !
Il fallait à mon plan cette pure victime,
Pour pouvoir accuser Geneviève d'un crime...
D'un crime qui pût seul du jaloux palatin,
Faire de cet époux un barbare assassin :
Car lui-même ordonna cet injuste holocauste,
Et ma main, le servant, répondait à mon poste.
Le suborneur fictif, Trogon, Trogon n'est plus,
Et toute tombe, après tant d'hivers révolus,
Quelque sainte que fût l'épouse ensevelie,
Ne rend point à l'époux des regrets qu'on oublie.
Quoi qu'il en soit, l'étrange et mercenaire aspect
De la sorcière ici me rend comme inquiet.
Je crains son action par sa science occulte,
Qu'elle prouve aux secrets dits à qui la consulte.
Gommer, chargé par moi de m'en débarrasser,
Dégagea mon esprit du souci d'y penser,
Et sept ans accomplis, passés sur son absence,
M'en avaient fait en tout perdre la souvenance.

Mais d'où vient qu'aujourd'hui ?... Je vais l'inter-
[roger
Et, jugeant sur quel pied je dois l'envisager,
Voir aux moyens, avant que le comte ne rentre,
De la faire... s'entend ! ou regagner son antre.

(Tandis que Golo prononce ces derniers mots, Bodon, qui les a entendus, entre.)

SCÈNE V

GOLO, BODON

BODON

Il est trop tard, messer ; Gommer l'a fait sortir.

GOLO

Gommer ! et par quel ordre ?

BODON

Il dut la garantir
Contre les mouvements d'une foule confuse,
Favorable ou contraire, et se servir de ruse
Pour la faire échapper aux poursuites de tous.

GOLO, *comme rassuré.*

Très bien. Mais l'a-t-il mise, au moins, sous les
[verrous ?
S'en est-il assuré ? J'approuve son adresse :
Il n'aura pas voulu d'une pareille hôtesse
Dans la tour, au moment où le comte Siffroi,
Depuis longtemps absent, doit nous rentrer en roi !

BODON

Je ne sais. Une fois sortis de l'avenue,
Leur direction, lors, ne me fut pas connue.

GOLO

Bien. Mais, venant ici sans vous avoir mandé,
Qu'avez-vous à m'apprendre ?

BODON

Un mauvais procédé
De la part de Gommer, qui prend ainsi le large,
Dans un semblable jour, laissant tout à ma charge.
Dès ce matin, messer, l'air fort préoccupé,
Gommer paraît d'un grain avoir l'esprit frappé.
Il va, vient en tous sens, court, se meut et s'agite,
Non moins que s'il avait le diable à sa suite.
Il prononce entre temps des mots entrecoupés,
Qu'on dirait malgré lui de sa bouche échappés,
Des noms comme à regret l'on balbutie en rêve.

GOLO, *troublé.*

Des noms ?...

BODON

Oui, de Trogon, Tristan et Geneviève.
Me trouvant au château depuis peu résidant
J'ai cru devoir du fait informer l'intendant.
Voilà de quoi, messer, ma visite procède,
Afin de vous prier de me donner une aide,
Si tels sont vos souhaits, que, malgré mes efforts,
Dans le lieu du festin rien ne manque aux décors.

GOLO

C'est bien, j'y vais pourvoir. Tenez les choses dites
Ici par vous, pour tous, à jamais interdites.
N'en avez-vous encore à nul autre parlé
Qu'à moi seul ?

BODON, *subtilement.*

Non, messer, Bodon est une clé
Qui serre à double tour les ressorts de sa langue....
Pour ses chefs exceptés !

GOLO, *réfléchissant.*

J'aime cette harangue.
Un serviteur fidèle et dévoué, jamais
De son zèle empressé ne doit avoir regrets.
Et pour te le prouver, aussi ma confiance...
De ce que tu m'as dit, tiens cette récompense ;
Prends, en attendant mieux.

(*Il lui donne plusieurs pièces d'or.*)

BODON, *acceptant les pièces d'or.*

Ah ! seigneur ! vos bienfaits
Me comblent !

(*A part.*)

Tiens, tiens, tiens, le sieur a des secrets !
Approfondissons-les.

(*Haut.*)

Comptez que rien n'efface
Dans le cœur de Bodon la moindre bonne grâce,

Et que je suis, seigneur, à partir de ce jour,
Pour vous tout dévoûment, tout bras et tout amour.

GOLO, *après un moment de silence.*

Bodon !

BODON

Seigneur ?...

GOLO

Sais-tu ce qu'est la calomnie ?

BODON

C'est imputer à faux, dame ! une vilenie.
Quelque chose qui va contre l'honneur des gens,
Sur quoi nuls ne sauraient se montrer indulgents.

GOLO

Tu dis vrai, tu dis bien. Eh bien... si, d'aventure,
D'aucuns, n'importe qui, m'accusant d'imposture,
D'intrigues, de méfaits (car il est des méchants),
Qui près du palatin faisant les chiens couchants,
Soit par quelque intérêt, soit gagés pour me nuire,
Inventaient des couleurs pour me faire éconduire,
Prendrais-tu ma défense, et pourrais-je sur toi,
Comme sur un ami, compter près de Siffroi ?
Pour lors, oserais-tu même prendre les armes,
Et... refouler par là les injustes vacarmes,
Pleins de tableaux d'horreurs et de corruption,
Dont on voudrait salir ma réputation ?
Dis-moi, l'oserais-tu ? Bien plus : par prévoyance,

Me sachant près du comte une perfide engeance,
Prête à me desservir : un homme, ayant pour soi...
L'aide d'une... et, tous deux, pleins de mauvaise
[foi...
Oserais-tu, disais-je, et sans faiblesse aucune,
Rassurer mon esprit, et... fonder ta fortune ?

BODON, *artificieusement.*

Parlez ; que faut-il faire ?

(*Golo se lève, va s'assurer que les portes sont bien closes, et revient à Bodon d'un air mystérieux. Pendant ce temps, Bodon, à part :*)

Oh ! le damné d'enfer !
Le traître ! Écoutons-le.

GOLO

Tu m'as nommé Gommer ?

BODON

Oui.

GOLO

Puis la sorcière ?

BODON

Oui.

GOLO, *après avoir jeté un regard de tous côtés.*

Bodon, je les déteste !

(*En faisant le geste de les tuer.*)

As-tu compris ?

BODON, *se levant, et avec une résolution affectée.*

Golo, n'ajoutez pas le reste :
Vous serez satisfait. Mon rôle est défini.

GOLO, *d'un air content.*

Pars, et ne reparais que tout ne soit fini.

(*On entend dans le lointain des sons d'instruments de musique. Au même moment, on frappe à la porte; Golo va ouvrir, et Bodon sort.*)

SCÈNE VI

GOLO, JUDITH

JUDITH, *joyeusement.*

Golo, le comte arrive!

GOLO, *d'un air souriant.*

Eh! souffrez que je voie,
Judith, avec bonheur, éclater votre joie!

JUDITH

Nous en avons sujet! Oh! voyez-vous, ces chants
Sont, et ces airs de fête, on ne peut plus touchants!
Ils nous disent combien, pour toute la contrée,
Du seigneur palatin est douce la rentrée!

GOLO

De fait, il n'en saurait, ma sœur, être autrement.
Siffroi, de sa personne, est vu bienveillamment.
Il est jeune, attrayant, d'un abord tout facile,
Et ne laisse jamais la supplique stérile.

C'est un maître, en un mot, qu'on sert avec plaisir,
Et, pour une orpheline... un époux à... saisir.

JUDITH

C'est tout d'abord, Golo, de la mort de sa femme
Que vont ces tristes lieux entretenir son âme !

(*Golo se trouble et se détourne légèrement.*)

Sa femme, qu'il aimait ; l'épouse de son choix,
Qu'il ne reverra plus, courant, comme autrefois,
Souriante et gentille, à lui plaire empressée,
Accomplir les souhaits de sa moindre pensée ;
Et que trois mois n'ont vus, ensemble, en ce château,
Que pour qu'un an plus tard se scellât son tombeau !

GOLO, *s'efforçant de reprendre son assurance.*

Vous qui de ses vertus faites si bien le compte,
Vous la remplacerez, Judith, auprès du comte.

(*Les sons de la fanfare se rapprochent de plus en plus.*)

JUDITH, *allant à la fenêtre.*

Ces accords et ces voix... Mon frère, entendez-vous ?
Le cortège joyeux se rapproche de nous.
N'irez-vous près du comte accompagner sa suite ?
Vos ordres sont donnés, laissez-m'en la conduite ;
Je poursuivrai de près leur exécution :
Le comte se louera de votre attention.

GOLO, *paraissant gêné.*

Si c'est votre désir... je veux y satisfaire.

(*Il feint de sortir, puis revient sur ses pas.*)
Rappelez-vous l'accueil que vous devez lui faire.

JUDITH, *rangeant les meubles.*

Je vais, en attendant, mettre un peu d'ordre ici.
(*Golo sort.*)

SCÈNE VII

JUDITH, *seule.*

Mon frère me paraît avoir quelque souci.
Il a l'air inquiet. Pourtant, il devrait être,
Il me semble, enchanté du retour de son maître.
Son rôle d'intendant en sera soulagé,
Et son poids de gérance, au moral, allégé :
Car, faisant pour le mieux, en tout état de cause,
Un mandat contrôlé vaut lit où l'on repose.
Pourquoi, depuis un an, son obstination
A me vouloir ranger à son ambition ?
Qu'importent à mes yeux les grandeurs de ce monde ?
Les puissants bâtiments seuls voguent-ils sur l'onde ?
Ah ! combien, sous un doux et simple pavillon,
A l'abri des autans, du fougueux aquilon,
Loin des mâts orgueilleux et hardis, je préfère,
Le long d'un humble bord naviguer, ô mon frère !
Que ne renoncez-vous à vos prétentions,
De même qu'à m'induire à vos suggestions ?
Siffroi ne doit avoir pour moi qu'indifférence :
Je partirais plutôt qu'en être en défiance.

Au regard de son rang il ne lui viendra pas
De former des projets indignes de ses pas.
Ni moi, pour son honneur, quoique étant fille née
D'une noble maison, non moins bien blasonnée,
Vu ma condition subalterne depuis,
Dignement, je ne dois oublier où je suis.

(Une porte dérobée s'entr'ouvre; Bodon se montre dans l'entre-bâillement et écoute.)

Non, je ne saurais voir, ô ma chère comtesse!
Judith à votre place, ici, dame et maîtresse.
Et, vous ayant servie, être des mêmes soins
Entourée, et ces murs en être les témoins!
Non, non, dispensez-vous désormais, ô mon frère!
De nous vouloir ravir une image si chère :
Pour toujours Geneviève a notre souvenir,
Et le comte ni moi ne le pourrons bannir!

(Judith sort.)

SCÈNE VIII

BODON, *seul.*

(Dès qu'il voit que Judith a quitté la salle, Bodon s'avance clandestinement, en regardant avec anxiété autour de lui et en ayant soin de laisser derrière lui la porte dérobée ouverte, afin de pouvoir, en cas d'alerte, se retirer subrepticement. Voyant qu'il est bien seul et à l'abri de tous regards :)

J'en crois contre Golo ce que Gommer m'affirme.
Ce que je viens d'entendre, au surplus, le confirme.
Son plan m'est découvert par ce qu'a dit sa sœur.

Il a trompé le comte... et... monstre de noirceur !
Cru, par une alliance, au prix de sa victime,
Gagnant le palatin, se grandir par un crime !
Mais Gommer, accablé du poids de son secret,
Ne peut plus, m'a-t-il dit, « vivre et rester muet,
Qu'il s'en doit décharger à tout prix près du comte,
Et que d'aucuns dangers il ne veut tenir compte ».
J'applaudis à sa cause ; et dès lors, sans tarder,
Que contre ce méchant je m'offrais à l'aider.
« Eh bien ! pars aussitôt, me dit-il avec joie,
A la bibliothèque, et sans que l'on t'y voie,

(*Allant à la bibliothèque et cherchant.*)

Sur le second rayon, à ta droite, en entrant,
Une géographie est là ; prends sur son rang
Le tome quatorzième et, sitôt me l'apporte. »

(*Il compte les tomes jusqu'à quatorze, prend le volume et regarde au dos.*)

Voyons si c'est celui qu'il faut que je lui porte.

(*Il ouvre le livre, et un pli s'en échappe sans qu'il s'en aperçoive. Il lit :*)

« *Géographie universelle, eaux et forêts....*
Quatorze. » Oui, c'est cela.

(*Il rapproche les volumes pour qu'on ne s'aperçoive pas de la soustraction. On entend des pas.*)

L'on vient ; prenons le frais !

(*Il sort précipitamment par la porte dérobée, qu'il ferme sur lui.*)

SCÈNE IX

GOLO, *seul.*

Je vois qu'il est trop tard pour me rendre au cortège.
J'ai mon poste d'ailleurs ici qui me protège ;
Et le comte, du reste, aura pris les devants
Pour recevoir chez lui ses zélés arrivants.
Je préfère l'attendre ; et, pour le voir paraître,
Mettons-nous en vedette au bord de la fenêtre :
Il est mieux que Siffroi ne me voie en chemin
Que dans le temps qu'il faut pour lui serrer la main.

(*Il paraît soucieux.*)

Gommer ne revient pas, ni Bodon. C'est bon signe....
Et celui-ci, peut-être, à cette heure est-il digne
Que je lui paye...

(*Faisant le geste de le poignarder.*)

Ainsi qu'il me le faut... son dû ?

(*Il va et vient avec une certaine agitation, les yeux presque toujours portés vers la fenêtre. Tout à coup, il aperçoit le pli à terre.*)

Qu'est ce billet, à terre ?... et... qui l'aurait perdu ?
Voyons.

(*Au même instant, le comte apparaît secrètement par la porte dérobée, qu'il ferme silencieusement derrière lui, et observe Golo sans en être vu. Golo déplie le billet et lit :*)

« Dans la forêt... »

SCÈNE X

LE COMTE, GOLO

LE COMTE, *brusquement.*

Golo, qu'est cette lettre ?
Je désire la voir ; veuillez me la remettre.

GOLO, *comme terrassé, remettant la lettre.*

Monseigneur ! ah ! pardon !

LE COMTE, *avec sévérité.*

C'est bien, retirez-vous.

(Golo s'incline respectueusement, et, au moment où il ouvre la porte pour sortir, il est appréhendé au corps par Gommer et Bodon, qui l'emmènent.)

SCÈNE XI

LE COMTE, *seul.*

(Le comte s'asseoit, les coudes sur une table, la tête dans les mains, dans l'attitude d'un homme plongé dans la plus profonde tristesse.)

Mon Dieu ! j'ai mérité votre juste courroux !
Une horrible lumière à mon âme apparue
Me montre quelle route, hélas ! j'ai parcourue !
Faites tomber sur moi vos plus forts châtiments ;
Ils me seront moins durs que mes affreux tourments.
Je les ai provoqués. Si haut qu'elle s'élève,
Ma peine ne saurait trop venger Geneviève !
Mais s'il est à mes maux, vers elle, une fierté,

Un penser consolant dans mon indignité,
Qui laisse sans pardon mon tort qui m'épouvante,
C'est d'avoir méconnu Geneviève innocente!
Oui, Gommer et Bodon m'ont tout dit; leur aveu,
De mon courroux vengeur vient d'amortir le feu!
De plus... comme Golo, ne fus-je point coupable?
Devais-je écouter, croire un pareil misérable,
Qui, sans pudeur, non moins que sans humanité,
D'où je devais conclure à sa perversité!
Est venu.... Je me tais, ô sainte Geneviève!
Mes remords me suivront, dévorants et sans trêve,
Tant que je n'aie à Dieu, repentant et confus,
Rendu mon âme abjecte et payé mes abus!
Outre ton sang si pur, ô digne et noble femme!
Un autre sang aussi coula par cet infâme :
Trogon, mon secrétaire, accusé lâchement....
La main, c'est moi.... Golo ne fut que l'instrument.
O Dieu! ô Dieu!

(*En disant ces mots, le comte, qui a ouvert machinalement la feuille qu'il tenait en main, y jette les yeux.*)

Que vois-je écrit sur cette feuille?
N'est-ce pas une plainte?... Ah! que mon cœur l'ac-
[cueille!...

(*Il se frotte les yeux en témoignant d'un profond attendrissement.*)

Faites trêve un instant, ô mes yeux! à vos pleurs;
D'autres maux sont peut-être à soulager ailleurs.

(*Il lit à haute voix.*)

Dans la forêt, à cette page,
Qui cherchera
Retrouvera
La trace du triste passage
De Geneviève avec son fils.

Gommer et moi fûmes commis
A l'exécution sanglante
De la pauvre épouse innocente
Et de l'enfant au doux souris.

Mais à la gracieuse image
De la candeur, peinte au visage
De la mère du tendre agneau,
Nous jugeâmes que ce tableau
Portait le vivant témoignage
De l'imposture de Golo.

D'où, déplorant l'erreur sauvage
— Fruit du trouble de son cerveau —
Du malfaisant Golo l'ouvrage,
Que conçut le comte en sa rage,
De mettre sa femme au tombeau,
Nous perdîmes l'affreux courage
De tenir en main le couteau.

« Allez, dîmes-nous à la dame,
Enfoncez-vous dans la forêt;
Dieu vous assistera, madame.
Là, de fruits est toute une gamme,
Et pour le cher enfantelet,
Une biche offrira son lait. »

Puis, par un adroit stratagème,
Pour tromper l'intendant lui-même,
Afin que tout se passât bien,
Nous serrâmes dans une bière
Force paille et force poussière,
Et nul ne se douta de rien.

Mais, sur le point de rendre l'âme,
Moi, Paxent, je dois déclarer,
Sans la charger ni l'altérer,
De Golo l'action infâme,
Dont devint victime la femme
Du comte palatin Siffroi.

Pour que devant Dieu cette dame
Bien veuille avoir pitié de moi.
En foi
De quoi,
Dénonçant cette noire trame,
Et Dieu présent,
Je signe de mon nom :

PAXENT.

Ah! grand Dieu! Dieu sauveur! Ciel! que viens-je [de lire!
Quel espoir tout à coup renaît dans mon délire!
O Ciel! c'est de lui-même, oui, de sa propre main...
De cette main par qui je devins l'assassin...
Éperdu, criminel, dans ma fureur jalouse...
L'assassin de Trogon et de ma chaste épouse!...
Que je tiens cet écrit qui me confirme tout....

(*Il se lève éperdu et comme fou; puis il appelle.*)

Ah! comment puis-je encore ici rester debout!...
[père!...
Courons!... Gommer, Bodon!... Forêt en qui j'es-

SCÈNE XII

LE COMTE, JUDITH

JUDITH, *très émue.*

Monseigneur!...

LE COMTE, *se calmant un peu à la vue de Judith, lui prenant la main, et douloureusement.*

Ah! Judith! pauvre enfant! Ah! quel frère!...

JUDITH, *avec humilité et commisération.*

Je vous vois, Monseigneur, bien fâché contre lui!
Il vous fut toujours cher!... Ah! d'où vient qu'au-
[jourd'hui
Votre amitié, de lui, s'est soudain retirée?...
Il ignorait, seigneur, sitôt, votre rentrée. .
Et nul ne vous a vu... sans quoi....

(*Se mettant aux genoux du comte.*)

Qu'à vos genoux...

LE COMTE, *relevant Judith.* [tous.
Pauvre enfant! je vous plains.... Vous le serez de
[estime.
Mais vous n'en perdrez point, non, Judith, mon

Relevez-vous.... Allez transmettre que j'intime
A Gommer et Bodon l'ordre de m'amener
A l'instant votre frère : eux, sans l'abandonner.

(*Le comte, avec l'allure d'un homme abattu, va s'asseoir. Judith sort. Dans le même moment, la musique se fait entendre de nouveau, et des cris de : « Vive monsieur le comte! vive le palatin! vive Siffroi! » retentissent dans la cour. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

LA FORÊT

Le théâtre représente une forêt, un peu découverte à cet endroit, et fleurie, éclairée des rayons de l'aurore au printemps. A gauche, à quelque distance, se dessine un rocher dans lequel s'aperçoit une cavité profonde qui sert d'asile à Geneviève et à Tristan, son fils. — Au lever du rideau, Geneviève, dont l'abondante chevelure tombe librement autour d'elle, vêtue de fragments d'étoffe et d'herbes filamenteuses diverses, entrelacés et reliés ensemble au moyen de joncs légers et flexibles, est assise sur un bloc de granit, occupée à façonner une natte pour Tristan. — Tristan, vêtu de même, va et vient auprès de sa mère, à la manière d'un enfant qui s'amuse. — Une biche est au pied du rocher, couchée et ruminant près de la grotte, contre une petite meule de bois.

SCÈNE PREMIÈRE

GENEVIÈVE, TRISTAN

TRISTAN

Quels doux charmes répand sur la nature entière
Ce printemps reparu, si joyeux! O ma mère!
Les arbres étaient noirs, maintenant ils sont verts.
Crois-tu qu'ils vont encor revenir, ces hivers
Si longs, si rigoureux, que ma petite biche,
Malgré son bon manteau, sa toison chaude et riche,
Dont elle m'entourait, en souffrait bien souvent?
Et toi-même, surtout quand je n'étais qu'enfant
(Aujourd'hui je suis grand et je t'aide), allant seule,
Seule! par tous les temps, pour en faire une meule,

(*Montrant une meule de menu bois, près de la grotte.*)

Comme là, ramasser les branches de bois mort,
Et tous autres débris vaincus du vent du Nord,

De fleurs, feuilles et fruits, devenus ta conquête,
Pour réchauffer un peu la grotte, alors en fête !
Qui, par tes tendres mains, en petits tas formés,
Aux feux de deux cailloux se voyaient allumés.
C'est moi qui fais jaillir ces vives étincelles
Maintenant ; je suis fort : tes mains en sont plus
[belles,
Pouvant ne t'en servir qu'à des travaux plus doux.
Va, ne crains plus jamais l'hiver et son courroux ;
Je suis là !

GENEVIÈVE, *embrassant son fils.*

Cher enfant !

TRISTAN

Dès qu'arrive l'automne,
Les oiseaux, par l'instinct que le bon Dieu leur
[donne,
Volent chercher ailleurs de moins âpres climats.
Et nous, pourquoi, comme eux, ne les cherchons-
Ma mère ? [nous pas,

GENEVIÈVE

Les oiseaux, mon enfant, ont des ailes ;
Le ciel leur appartient sans limites pour elles.
Nous, le sol nous retient dans un espace étroit,
Auquel par ses labeurs chacun de nous se doit.
Ainsi l'a voulu Dieu, pour que sa providence
Se fasse mieux sentir à notre dépendance.

L'oiseau n'a qu'une vie, et nous en avons deux :
L'une est pour ici-bas ; l'autre après, pour les Cieux !

TRISTAN

Notre présente vie, alors, n'est qu'un passage
Vers l'autre ?

GENEVIÈVE

Oui, mon enfant, et suivant qu'on est sage
En celle-ci, Tristan, dans l'autre, une et sans fin,
L'on gagne un glorieux ou contraire destin.

TRISTAN

Être sage ? Dis-moi, pour ça que faut-il faire ?

GENEVIÈVE

Ainsi que tu le fais, il faut aimer ta mère ;
L'aimer toujours, l'aimer d'un inflexible amour,
Ne pas croire....

TRISTAN

Quoi donc ?

GENEVIÈVE, *attendrie.*

Tu le sauras un jour...
Peut-être... mon Tristan !

TRISTAN, *caressant.*

Mais... tu répands des larmes !
D'où naissent dans ton cœur ces subites alarmes ?
Tout est riant ici, la verdure et les fleurs ;
Leurs parfums qu'on respire et leurs mille couleurs

Enchantent notre esprit et ravissent notre âme.
T'aurais-je pu déplaire? ai-je encouru ton blâme?...
Car tu pleures !

GENEVIÈVE, *embrassant son fils.*

Tristan ! ô mon enfant ! ton nom
Signifie à la fois regrets, plainte et pardon...
Pour celui qui, trompé, me ravit sa tendresse ;
Il fut le cri d'un cœur accablé de tristesse.

(*S'essuyant les yeux.*)

Les hommes, ô mon fils ! sont injustes parfois....

TRISTAN

Les hommes ?... Qu'est cela ? C'est la première fois
Que tu me dis ce mot.

GENEVIÈVE

Les chantres du bocage
Ont constamment entre eux un tendre et doux lan-
[gage.
L'homme, lui, par un fourbe indignement surpris,
En arrive à pousser d'épouvantables cris.
Il ne réfléchit plus ; il cède à la colère,
Et de bon qu'il était, changeant de caractère,
Devient ombrageux, fou, jaloux, sombre et cruel...
Pour s'en faire après coup un tourment éternel !
Ne les imite pas ; ne sois pas de ces hommes....

TRISTAN

Mais, ma mère, en est-il à l'endroit où nous sommes?

Moi-même ici, qui suis-je ? Ah ! si j'étais comme [eux,
Combien je m'en voudrais et serais malheureux !

GENEVIÈVE

Dieu voudra quelque jour te les faire connaître.
Tu tiens d'eux, et de Dieu, ta figure et ton être.
Les mêmes passions prétendront à ton cœur :
Aux bonnes sois soumis, des autres sois vainqueur.
N'écoute aucuns propos qu'avec calme et prudence ;
Que les mauvais, surtout, te soient en défiance ;
Procède avec mesure, et ne te livre en rien,
Qu'en tel point que ce soit, tu te connaisses bien.
Le paon (le vaniteux, c'est ainsi qu'on le nomme)
A beau plumage... mais parle un laid idiome ;
Délaisse-le. Par contre, obscur au fond des bois,
Le rossignol divin fait entendre sa voix ;
Vas-y : c'est le savant, le modeste et le sage.
A ceux-là ne crains pas d'adresser ton hommage.

TRISTAN

Je vois avec bonheur renaître ton souris.
Va, je retiendrai bien ce que tu m'as appris.
Mais ces hommes, ma mère, en quel lieu les verrai-je ?
Ici, je ne vois rien : en hiver, que la neige
Et ma biche Myrtée ; et tout le cours de l'an

(*En embrassant sa mère.*)

— Qui me suffit à tout — ma petite maman !

GENEVIÈVE

Nos oiseaux, tu l'as vu, quand viennent les orages,
Se taisent, puis, passés, reprennent leurs ramages.
Ainsi fait l'espérance, et notre âme jamais,
Attendant tout de Dieu, ne doit fuir ses attraits ;
Elle est le fruit du bien. Ainsi que sous ses voiles
La sombre nuit, nos cœurs ont aussi leurs étoiles ;
Un noir nuage peut les cacher au regard,
Qui, fuyant, nous les fait jaillir de toute part.
Espérons donc toujours !

TRISTAN, *comme se remémorant tout à coup.*

Ma mère, dans un rêve,
[vième »,
La nuit, il m'est venu qu'un doux nom, « Gene-
Était autour de moi tout à coup prononcé.
Je me suis réveillé, mais la voix a cessé.
Pourtant je remarquai que, l'œil ouvert, Myrtée,
Et l'oreille tendue, était tout agitée.
Elle semblait vouloir se rapprocher de moi.
Puis, m'étant rendormi, un autre nom, « Siffroi »,
Retentit plus puissant encore à mon oreille.
Et que quelqu'un disait : « Croyez-en cette vieille ;
Dieu, pour tarir vos pleurs et punir les forfaits
Odieux et sanglants de l'un de vos sujets,
A voulu se servir de cette femme obscure,
A qui l'on prête un don au-dessus de nature :

La soi-disant sorcière, afin qu'on puisse voir
Que pour nous abaisser, Dieu n'a qu'à le vouloir ! »

GENEVIÈVE

Mon Tristan, qu'as-tu dit ? A quel degré s'élève,
De crainte et de bonheur, mon âme ?...

TRISTAN

Mère, un rêve ?...
Peut-il, sans équivoque, avoir pour lui l'honneur
D'inspirer à la fois « la crainte et le bonheur » ?
Le mien, pourquoi faut-il qu'il t'inspire « la
[crainte » ?...
Mais « le bonheur » ! oh ! lui, qu'il vienne, et sans
[contrainte !

GENEVIÈVE

Écoute, mon Tristan, je puis — te voilà grand —
T'instruire en quelques mots d'un sujet bien na-
Notre position devrait être tout autre. [vrant !
Notre vie abattue, ici, n'est point la nôtre.
L'an s'est sept fois déjà renouvelé depuis
Que ces antiques bois nous ont sous leurs abris,
Que cette grotte obscure, à nos soins attachée,
Tient notre triste vie à tous les yeux cachée.
Des malheurs que peut-être un jour tu connaîtras,
Dans ce lointain désert conduisirent mes pas.
Pendant des jours entiers, et comme seule au
[monde,
J'errai, toi sur mes bras, dans la forêt profonde,

Me reposant la nuit parmi d'épais buissons,
Puis m'avançant toujours vers des lieux plus pro-
[fonds,
Me nourrissant de fruits, de racines et plantes
Que m'offraient çà et là mes courses haletantes.
Il m'arriva souvent de voir sur mon chemin
Des loups, à mon aspect, me laisser leur butin.
Enfin, Tristan, à bout de force et de ressource,
(*Montrant le rocher et la grotte.*)
Au pied de ce rocher j'interrompis ma course.
La grotte m'attira; j'y bornai mon élan.
Une biche inquiète avait perdu son faon.
Tes vifs vagissements l'attirèrent. Surprise,
Elle fuit, puis revient, se familiarise,
Entre. Je la caresse; elle avance, se met
Près de toi doucement et te donne son lait!

TRISTAN

Quelle dut, ô ma mère! être, hélas! ta souffrance!
Et, de là, de ton fils quelle reconnaissance,
Assez vive, assez haut, pourra jamais monter,
Que d'atteindre aux sommets où je la dois porter?...
Ah! combien j'aime aussi ma petite Myrtée!
Quelle tendresse aussi n'a-t-elle méritée!
Elle eut sa part de crainte... elle aura, de bonheur,
Celle que pour toujours veut lui vouer mon cœur.
(*Embrassant sa mère.*)
Toi d'abord, elle ensuite. Ah! combien je vous aime!

GENEVIÈVE

Eh bien! tu vois par là résolu la problème
« De crainte et de bonheur » par ton rêve posé.
« La crainte » accompagna mon courage épuisé.
Tu périssais ; la mort près de toi m'eût jetée,
Si le bon Dieu vers nous n'eût dirigé Myrtée.
Ce fut là « le bonheur », mais... bonheur relatif....
Ah ! qu'un autre, venant, serait touchant et vif!

TRISTAN

Mais sur quel point veux-tu maintenant qu'il se
[porte,
« Ce bonheur » ? Manquons-nous de biens de toute
[sorte ?
Tu m'instruis, et par toi mes pensers moins confus,
M'apprennent chaque jour quelque chose de plus....

(*Tout à coup, la biche, l'œil hagard, les oreilles dressées, accourt toute frémissante, se précipiter auprès de Geneviève et Tristan.*)

Eh bien, Myrtée ! eh bien, qu'avez-vous, ma petite ?
D'où vous vient cet effroi, cette frayeur subite
Qui vous fait près de nous précipiter vos pas ?

(*Il caresse Myrtée.*)

Vous tremblez ; votre flanc s'agite et paraît las ;
Votre œil est inquiet ; vos oreilles, dressées,
De quelque bruit lointain semblent être blessées.
Qu'avez-vous ?

(*Myrtée paraît de plus en plus agitée; Geneviève et Tristan se lèvent et regardent au loin. Un bruit vague se fait entendre.*)

Ciel! qu'entends-je? Un bruit vient par degré....
Ma mère, qu'est cela?

GENEVIÈVE, *apercevant dans le fond les arrivants.*

Fuyons dans ce fourré!

(*Tristan entraîne Myrtée, et tous trois pénètrent dans un épais fourré, où ils sont censés cachés aux yeux des arrivants, quoique encore suffisamment vus par les spectateurs. Siffroi et Gommer abordent les premiers la scène. Ils marchent lentement et causent ensemble. A une trentaine de pas derrière eux, arrivent Judith et deux hommes, dont l'un est Bodon, ceux-ci porteurs d'une malle qu'ils déposent à l'entrée de la grotte, devant laquelle ils se mettent en faction. Judith va et vient, en se promenant et faisant le guet aux environs du rocher. On aperçoit plus loin deux autres hommes, aussi porteurs d'un coffre, celui-ci contenant des provisions de chasse et de bouche. Ils déposent le coffre à terre et s'arrêtent. Tous ont un costume de chasse et sont armés.*)

SCÈNE II

LE COMTE SIFFROI, GOMMER

LE COMTE, *un livre à la main.*

Nous n'en pouvons douter, c'est ici leur asile.
Sarah, notre sorcière, et toi, non moins habile,
Vous m'avez confirmé le récit de Paxent.
Toi, digne repenti!... resté mon seul agent
Avec mon cher Bodon... toi que la Providence
Choisit pour faire au jour triompher l'innocence...
Toi, pourtant, et Paxent, tous deux vous défendant

(*Sur un ton de douloureux reproche.*)

De leur fournir abri, par peur de l'intendant;
Cependant, par pitié, qui les voulûtes mettre,
Loin des coups meurtriers de cet infâme traître,

(*Avec attendrissement.*)

Sous la garde de Dieu dans ces vastes forêts...
Pour ce fait, néanmoins, en mon cœur je t'admets.
Mais... nous ne voyons rien; cette place est déserte.
Tout entière à nos pas la forêt s'est ouverte.

(*Regardant dans le livre.*)

Nous arrivons au point par ce livre décrit,
Ayant en tout suivi ce qui nous fut prescrit...
Et rien!... non, rien encore! Ah! Gommer, le cou-
[pable...
Et je le suis... demeure à jamais condamnable.
Quelque remords qu'il ait de ses emportements,
Siffroi paîra sa dette à ses dus châtiments.

GOMMER

Ah! seigneur! espérons. Un moment de détresse
Saurait-il de Sarah détruire la promesse?
Le jour commence à peine, et l'on peut sans souci
Admettre pour un temps leur absence d'ici.
La comtesse et son fils sont dans le voisinage,
Sans nul doute, à pourvoir aux besoins du ménage,
Et bientôt....

LE COMTE

Aux besoins du ménage!... Ah! Gommer,
Ces mots dans ma blessure ont replongé le fer,
Aux besoins du ménage!... Affliction mortelle!
Arrachez-moi la vie et ma honte éternelle!

(Judith, qu'on a vue entrer et sortir de la grotte, s'avance vers le comte.)

SCÈNE III

LES MÊMES, JUDITH

JUDITH

Ah! seigneur! calmez-vous, et réjouissons-nous!
Dieu rend le fils au père et l'épouse à l'époux.

(Le comte écoute avec la plus haletante curiosité.)

J'ai vu, n'en doutons pas, à des marques certaines,
Qu'il est ici, seigneur, des figures humaines.

(Montrant la meule.)

A ce tas tout d'abord qu'en passant, soucieux
Et causant, n'ont pas dû considérer vos yeux,
Puis à tel autre objet aperçu dans la grotte,
Qui montre qu'on l'habite et qui sonne une note....
C'est... de fleurs entourée... oui, seigneur! une [croix!...
Faite pieusement de deux morceaux de bois.
Près d'elle, du sainfoin s'amasse sur le sable
Sous forme de deux lits l'un à l'autre semblable.

Enfin, seigneur, je dis qu'il n'est plus nul besoin,
Pour atteindre le but de rechercher plus loin....

(*Plus lentement et avec sensibilité.*)

Que c'est ici que Dieu garde votre famille,
Seigneur.... pour vous la rendre !

LE COMTE

Ah ! qu'as-tu dit, ma fille ?...
Il se pourrait !...

(*On entend un cri.*)

Ah ! Dieu ! qu'ai-je entendu ?...

(*Tous courent à l'endroit d'où le cri est sorti, et témoignent de leur surprise à la vue d'une femme étendue sur le sol, évanouie.*)

Quel est ce corps humain sur la terre étendu ?

(*Le comte et Gommer s'empressent de relever cette femme. Judith sort du groupe et fait signe à Bodon, qui se trouve près de la grotte, et lui crie d'accourir.*)

JUDITH

Bodon, sitôt, venez.

(*Bodon arrive précipitamment.*)

Là, vite, aidez le comte.

(*Pendant ce temps, Tristan et la biche, sur laquelle il a la main, s'avancent sur la scène.*)

LE COMTE, *qui a reconnu Geneviève, à Tristan.*

Toi, mon enfant, attends ; tu seras sans mécompte.
Tu vas revoir ta mère et nous ; sois sans souci,

Nous revenons sitôt.

(Le groupe se dirige vers la grotte et y entre. La biche le suit. Tristan reste seul sur la scène. On voit un homme couvert d'un vêtement d'ermite se glisser au milieu des broussailles, près de Tristan. Il s'arrête et écoute.)

SCÈNE IV

TRISTAN, *seul, étonné et soucieux.*

Ils me laissent ici,
Seul ! D'où naît tout à coup cette terreur extrême
S'emparant de ma mère et la fit crier même ?
Un reptile fatal dans les herbes caché,
Sur ses pieds chauds et nus, lui froid, a-t-il mar-
[ché ?
Ne l'aurait-il mordue ? Ah ! Ciel ! Et l'on m'impose
D'attendre seul ici !... Sais-je pour quelle cause ?
Ces êtres animés que je viens d'entrevoir
Sont des hommes, je crois, et j'ai peine à me voir,
Dès leur premier abord, soumis à leur puissance.
Ils sont faits comme moi : leur dois-je obéissance ?
Ils sont grands, il est vrai ; partant, plus forts que
[moi.
L'un d'eux, il m'en souvient, s'est appelé Siffroi.
O mon rêve ! est-ce toi, dans mon âme oppressée,
Qui t'en viens derechef animer ma pensée ?
La crainte, a dit ma mère, arrive en premier lieu,
Mais le bonheur, après, vient, envoyé de Dieu.

La crainte, nous l'avons ; maintenant je te crie :
« Bonheur ! descends du Ciel pour ma mère chérie ! »

(L'ermite sort des broussailles où il était caché et s'approche de Tristan, qui, effrayé, recule de quelques pas.)

SCÈNE V

L'ERMITE, TRISTAN

L'ERMITE

Sois sans frayeur, petit ; calme-toi, mon enfant.
Ce jour est un beau jour, heureux et triomphant,
Doux entre tous les jours que va passer ta mère,
Honorée et chérie, et de même ton père.

TRISTAN

Mon père ?

L'ERMITE

Oui, mon enfant. Mes instants sont trop courts
Pour te pouvoir ici faire de longs discours.
D'autres s'en chargeront. Qu'il suffise, à ton âge,
De savoir que l'honneur est un noble héritage,
Et que le tien t'échoit de vertueux parents,
Haussés par le malheur au-dessus des plus grands !

TRISTAN

Je ne vous comprends pas.

L'ERMITE, *lui remettant une lettre.*

Prends, enfant, cette lettre ;
Siffroi va revenir, veuille la lui remettre.
Il est ton père. Adieu !

TRISTAN, *mettant la lettre sur lui.*

Mon père ?...

(*L'ermite s'éloigne précipitamment, et on le perd de vue, s'enfonçant à travers les broussailles, dans la forêt.*)

SCÈNE VI

TRISTAN, *puis* LE COMTE SIFFROI, GENEVIÈVE *et ensuite* JUDITH

TRISTAN, *seul.*

O mon esprit !
Trop faible pour saisir ce que ce jour t'apprit,
Garde au moins pour plus tard, dans ta jeune mé-
[moire,
Des dires entendus ce qu'il faut perdre ou croire.
Cet homme qui me quitte a l'air sensible et bon.
Mais pourquoi s'en va-t-il sans m'apprendre son
[nom ?
Siffroi voudra savoir de qui lui vient la lettre.
Moi-même, ils étaient trois, sais-je auquel la re-
[mettre ?
Je ne les connais pas l'un plus que l'autre ; mais
L'un m'a paru le chef, les autres les sujets.
Siffroi, par son costume, aussi par sa prestance,
Et le respect marqué de tous en sa présence,
Me dit que c'est à lui que je dois l'adresser.
A Siffroi ?... Mais, alors, que m'en faut-il penser ?
[homme.
« Il est ton père.... Adieu ! », m'a dit tantôt cet

Pourquoi s'échappa-t-il comme eût fait un fan-
Me laissant interdit, et sans l'interroger? [tôme,
Ah! courons vers ma mère, et de cet étranger....

(*Tristan, qui allait s'élancer, s'arrête en voyant arriver autour de la grotte, et allant et venant, pour bientôt se ranger en ordre, des hommes de tous costumes, les uns portant des bannières, les autres ayant chacun un instrument de musique à la main. Puis vient, portée sur deux brancards par deux petits chevaux richement harnachés, une élégante litière surmontée d'un éclatant pavillon, brodé aux armes du comte Siffroi.*)

Mais que vois-je?... Ah! grand Dieu! quel étrange
[spectacle
S'est offert à mes yeux?... Quel merveilleux miracle,
Là-bas, près du rocher, s'opère en ce moment?
A ma mère, d'où vient ce riche habillement?
Siffroi lui parle, il l'aime; à son bras attachée,
Ma mère de ses soins paraît toute touchée.
Il lui baise la main. Près d'un lit d'or bordé,
Myrtée a tout son corps de fleurs enguirlandé....
Et je pleure! Est-ce que.... Que faut-il que j'en
[croie?
Mes pleurs sont-ils de crainte, ou de peine, ou de
Voudrait-on m'enlever ma petite maman? [joie?
M'abandonner ici, l'éloigner de Tristan?...

(*Siffroi et Geneviève s'étant avancés presque jusqu'à lui, Tristan s'élance vers sa mère.*)

Oh! non, ton cœur jamais ne s'y saurait résoudre.
Dis, dis que tout cela se réduirait en poudre

Avant qu'on t'arrachât à ton petit Tristan !
Ah ! dis, n'est-il pas vrai ?

GENEVIÈVE, *embrassant son fils.*

Que doux m'est ton élan,
Mon enfant, et combien ta marque de tendresse
Vient ajouter encore à ma vive allégresse !

TRISTAN, *caressant les parures de sa mère.*

Que tes habits sont beaux ! qu'heureuse tu parais !
Quel est là-bas le but de ces brillants apprêts ?

GENEVIÈVE

Ces apprêts sont pour nous. Sois sans inquiétude :
Ils viennent nous ôter de notre solitude.
Nous les devons à Dieu...

(*En désignant le comte.*)

... puis à ce bon seigneur
Qui nous fait à tous deux aujourd'hui cet honneur.

TRISTAN

Ce bon seigneur, comment se nomme-t-il, ma mère ?

GENEVIÈVE

Il se nomme Siffroi.

TRISTAN

Ce seigneur est mon père.

(*Siffroi et Geneviève, charmés, se regardent avec un étonnement mêlé d'émotion.*)

GENEVIÈVE

Ce beau titre, est-ce toi seul qui te l'inspiras ?

LE COMTE, *avec sensibilité.*

Je me vois dans tes traits. Viens, mon fils, dans
Viens, ils te sont ouverts ! [mes bras!

GENEVIÈVE, *à Tristan qui hésite, et en l'impressionnant légèrement du toucher vers son père.*

Va, mon enfant, sans crainte.
Son cœur est paternel, et douce son étreinte !
Il est ton père, va.

TRISTAN, *se jetant dans les bras de son père.*

Je me sens tout à vous,
Mon père....

(*S'étant prosterné devant le comte.*)

Et mon respect me met à vos genoux.

LE COMTE, *très attendri, bas à Geneviève.*

Il tient de vos vertus. Combien votre mérite
Me fait de plus en plus rougir de ma conduite,
Hélas !

GENEVIÈVE, *bas, en prenant la main de son mari.*

Oublions tout !

LE COMTE, *haut à Tristan.*

Qui t'avait prévenu,
Dis, que je suis ton père ?

TRISTAN

Un homme, un inconnu,
Étant seul, qui tantôt, sans se faire connaître,
Me le dit, et pour vous me remit cette lettre.

(Le comte prend la lettre que lui présente son fils, en regarde l'adresse, et aussitôt, s'éloignant un peu, et agité :)

LE COMTE, *à part.*

Cette écriture.... O Ciel ! eh quoi ! se pourrait-il ?...

(Il décachette la lettre, la lit, et en paraît vivement impressionné. Pendant ce temps, Geneviève montre à Tristan Judith, qui vient à lui.)

GENEVIÈVE, *à Tristan.*

Vois, l'on t'appelle là. Va, tu peux sans péril
Accompagner les pas de cette demoiselle.
Elle t'aime et voudrait t'avoir un peu près d'elle.

(Judith prend avec amabilité Tristan par la main et l'emmène, tout en causant avec lui, jusque dans la grotte, pendant que Geneviève se rapproche du comte.)

SCÈNE VII

LE COMTE, GENEVIÈVE

GENEVIÈVE

Cette lettre, Siffroi, paraît vous agiter ?

LE COMTE

Le traître envers lui-même a voulu s'acquitter.

GENEVIÈVE

De qui me parlez-vous, Siffroi ?

LE COMTE

De qui, madame ?

Son nom seul est un feu qui consume mon âme.
Mais par contre, à côté de cet être exécré,
Un autre qui m'est cher, à jamais vénéré,
Que je croyais tombé sous ma fureur barbare,
O Ciel ! vit, et par là, comme vous la répare !

(Dans un élan de reconnaissance.)

Mon Dieu ! je vous dois tout !

GENEVIÈVE

Tout bonheur vient de Lui,
Et Lui seul a pouvoir pour calmer notre ennui.

LE COMTE

Geneviève, à ma honte, il faut, quoi qu'il m'en coûte,
Vous lire ce message...

(Sur un ton de regret douloureux.)

... et que ton cœur l'écoute !

(Le comte lit à haute voix la lettre. Durant cette lecture, le comte et Geneviève laissent entrevoir les sentiments divers qui y répondent, et qu'ils doivent éprouver chacun suivant leur situation.)

Je ne vous suis pas inconnu,
Seigneur Siffroi ; mon écriture
Vous rappellera la figure
D'un bon serviteur méconnu.

Longtemps votre humble secrétaire,
Sur le dire d'un intrigant,

Contre moi, par cet arrogant,
S'arma votre aveugle colère.

But de votre injuste courroux
Non moins que votre chaste épouse,
Tous deux de votre humeur jalouse
Ressentîmes les affreux coups.

Mais Gommer et Paxent, ces hommes
Connaissant l'indigne Golo,
Pour ne pas être son écho,
Me mirent sous ces épais dômes.

D'un ermite j'y vis le toit.
J'entre, lui dis mon aventure;
J'étais tremblant, il me rassure,
Et me veut à lui par surcroît.

Je me plus dans son saint asile.
J'y consacre ma vie à Dieu.
Le Père ne quitte ce lieu
Que pour aller prêcher en ville.

Récemment s'y voyant rendu,
Il apprit que, troublé dans l'âme,
Pour expier son crime infâme,
Golo, soudain, s'était pendu.

Or, ayant su qu'en ces parages
Vous vous trouviez, seigneur Siffroi,
Le Père a voulu que par moi
Vous reçûtes ces témoignages.

Je vous les apporte en son nom
Comme au mien. Puisse ma démarche

Être, ainsi que le fut pour l'*arche*,
La branche d'olivier !

Trogon.

GENEVIÈVE

Golo, qui de sa vie a fait le sacrifice,
Peut-être aura du Ciel attendri la justice.
De même, ayons pour lui regrets, pitié, pardon !
Trogon nous en convie, et n'y disons point non !
Golo n'est plus ; ami, déposons sur sa tombe
La *branche d'olivier* que vient notre *colombe,*
Par la main de Trogon (ce brave serviteur,
Victime comme moi du calomniateur),
Notre innocent enfant de mettre dans la tienne.

LE COMTE

Ton cœur le veut ?... Eh bien, que le mien s'en
[souvienne,
O Geneviève !... et, pour ne m'en point démentir,
Dis-moi que ton pardon signe mon repentir !

GENEVIÈVE, *se jetant dans les bras du comte.*

En pourrais-tu douter ?...

(*Après une courte pause.*)

Mais de grâce, ô cher comte !
Que ma bonne Judith n'ait cette horrible honte
De savoir... que son frère.... Ah ! tu me le pro-
[mets !...
Et qu'à moi pour toujours elle ignore ses faits ?...

LE COMTE

Ange !... Vous en avez ma promesse sacrée.

(*Tristan, revêtu d'un superbe costume armorié et tenant Judith par la main, arrivent tous deux en courant, vers Geneviève et le comte.*)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, TRISTAN *et* JUDITH

TRISTAN

Vois comme bien, maman, ma personne est parée !

(*En montrant Judith, qui sourit.*)

C'est cette demoiselle, ainsi, qui l'a voulu.
Moi, je m'en défendais ; mais il l'a bien fallu
Après qu'elle m'eut dit que c'était pour te plaire,
Ainsi qu'à monseigneur mon vénérable père.

GENEVIÈVE

Elle t'a fort bien dit, Tristan.

(*En montrant le comte, qui lui tend les bras.*)

Va l'embrasser.
Puis nous irons là-bas tous quatre nous placer
Sous ce beau pavillon vers lequel nous appelle
Tout ce monde d'amis...

(*En regardant affectueusement le comte.*)

... pour une ère nouvelle,
Loin d'ici, mon Tristan, sous un plus heureux ciel.

(*On entend les cris de : « Vive le palatin ! vive Siffroi ! vive la comtesse ! vive notre petit Tristan ! »*)

TRISTAN

O mère ! eh quoi ! faut-il céder à cet appel,
Quitter ces bois touffus connus dès ma naissance,
Ces oiseaux et ces fleurs, ce printemps qui s'avance,
Les uns avec leurs chants, en ces jours tant aimés !
Les autres, leurs parfums, dont nos sens sont char-
[més ?

LE COMTE

Tu les retrouveras dans un autre domaine,
Mon enfant ; sois tranquille, ils nous suivront sans
[peine.

TRISTAN

Et Myrtée ?

LE COMTE

Oh ! Myrtée, étendue à nos pieds,
Aura, chemin faisant, toutes nos amitiés :
Herbe fraîche et baisers.

TRISTAN

De ce lieu solitaire
Où va ce pavillon nous conduire, mon père ?

LE COMTE

Tout d'abord, mon enfant, devant le saint autel
Rendre grâces à Dieu, de là dans le castel
Bâti par nos aïeux, que toujours honorèrent
Leurs solides vertus, que nos vassaux vénèrent,
Tous affectionnés, de nous non moins aimés :
Soins dont seront aussi tes pensers animés.

TRISTAN

Adieu donc, ô forêt, ombrages, grotte obscure,
Sources ! Présent séjour, je ne te suis parjure
Qu'avec le doux espoir de te revoir un jour !

LE COMTE

Oui, tu le reverras, mon ange, mon amour !
Et pour t'en assurer la mémoire éternelle,
Nos cœurs vont faire ici bâtir une chapelle,
Où nous viendrons souvent, et d'autres après nous,
Aux pieds du *Dieu de paix* nous jeter à genoux !

(Tous quatre s'agenouillent en élevant les bras et les yeux au ciel. Le comte, se relevant le premier, fait un signe aux hommes de sa suite. Au même instant, un excellent orchestre se fait entendre, entrecoupé de temps en temps par les cris de : « Vive le palatin ! vive la comtesse ! vive le petit Tristan ! » Le comte et la comtesse, tenant Tristan par la main, suivis de Judith qui conduit Myrtée, se dirigent vers la litière, dans laquelle ils entrent et se placent, Myrtée à leurs pieds. Le cortège, musique en tête, se met en marche et ne tarde pas à disparaître au fond de la forêt. La toile tombe.)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME ET DERNIER

CLOTILDE

OU

CE QUI SURVINT A LA COUR DU ROI CLOVIS

EN L'AN 496

DRAME EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

CLOTILDE, reine de France, épouse de Clovis Ier.
DODE, sa confidente.
AURÉLIEN, confident de Clovis.
IBERT, attaché au service du palais.
ALVARIUS, ministre et confident de Gondebaud, roi des Bourguignons.
ALBERT KANTIS, attaché au service d'Alvarius.
VOEL, pieux solitaire.
Un garde du palais, personnage muet.

La scène est au palais de Clotilde et de Clovis.
L'action se passe en 496.

... Sous les voûtes bénies,
En flots harmonieux montent les litanies....
. . . .
Va-t'en dire à Bedford, va dire au roi ton maître
Que la France est le fief du Christ....

(P. V. DELAPORTE, *la Revanche de Jeanne d'Arc.*)

AU R. P. V...

POÈTE ET CRITIQUE DE LA PLUS HAUTE DISTINCTION

Qui me disait, dans une lettre reçue le 3 janvier 1896 : « N'écrirez-vous rien sur Clovis, en cette année, qui est le quatorzième centenaire du baptême de notre chère France ? Peut-être déjà y avez-vous songé ? Bravo par avance ! »

Mon Révérend Père,

Des bons conseils que vous semez
Un grain est tombé dans ma terre.
Il a germé dans le mystère
Et vous revient en fruits formés.

Mais ces fruits seront-ils aimés,
Et leur suc trouvé salutaire ?
Leur chair, leur goût, leur caractère,
Seront-ils de vous estimés ?

Mon espérance en est saisie :
Quoi ! parmi les fils d'Apollon,
J'aurais place au sacré vallon ?...

Ne sais-je pas qu'en poésie
Il est — c'est un fait absolu —
Cent réprouvés pour un élu ?...

Veuillez agréer, mon Révérend Père, avec l'expression de sa vive gratitude, l'humble et respectueux hommage qu'a l'honneur de vous faire, de sa *Clotilde*, votre très dévoué et affectionné serviteur.

J. ETWALT-LESSUOR.

Ce 15 mars 1896.

CLOTILDE

OU

CE QUI SURVINT A LA COUR DU ROI CLOVIS

EN L'AN 496

ACTE PREMIER

ALVARIUS

Le théâtre représente un riche appartement dans le palais du roi Clovis. La reine Clotilde y écoute la lecture que lui fait Dode, sa confidente. — L'appartement est gardé en dehors par des soldats armés, qu'on aperçoit quand la porte s'ouvre.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, DODE

CLOTILDE, *se levant.*

Va, cesse ta lecture; inhabile à t'entendre,
Dode, mon âme est toute à cet objet si tendre,
A Clodomir mon fils, dont les jours menacés
M'ont si fort alarmée en tous ces temps passés!
Cette santé si chère, à qui ma foi se lie
Non moins que mon amour, la crois-tu rétablie?
Clovis, à son retour, le constatera-t-il?
Voudra-t-il, le voyant levé, hors de péril,
Nous rendre, si troublés! ô flatteuse espérance!
A moi son bon vouloir, au Christ sa confiance?...
Tu sais dans quels chagrins la mort de son aîné

A si longtemps plongé ce prince infortuné!
Il s'en voulut à moi des fins de son baptême,
Comme étant à son culte une offense suprême.
Rien ne l'aurait calmé si Dieu, dans sa bonté,
Ne l'eût pris en pitié dans cette extrémité :
Mon second fils naquit. Tu vis quelle allégresse
Mon époux fit paraître, et de là sa promesse,
Qu'il accomplit, cédant à mes pressants sanglots,
D'offrir son second fils à nos fonts baptismaux.
Ah! s'il perdait encor ce fils qu'à ma prière
Dieu daigna d'accorder, ma ressource dernière
Pour porter mon époux à se faire chrétien,
Dode, c'en serait fait; je n'obtiendrais plus rien!

DODE

Pourquoi tant vous troubler d'une semblable [crainte?
Du mal dont quelques jours sa santé fut atteinte,
Tout vestige à présent, madame, est effacé.
En faveur de vos vœux le Ciel s'est prononcé.
Clovis, reconnaissant de cette heureuse issue,
En aura béni Dieu déjà, car il l'a sue.
Aurélien, sans doute, a pu gagner le camp,
Lui porter la nouvelle, et même, en cet instant,
Doit être à nos regards bien près de reparaître.
Ce serviteur zélé, cet ami de son maître,
De notre roi, bientôt, nous dira les hauts faits,

Et de ses fiers combats les merveilleux effets !
La victoire qui suit en tous lieux sa présence
Vous dédommagera des pleurs de son absence.
Ici, tout dans la paix tend à vous raffermir ;
La joie éclate aux yeux du petit Clodomir ;
L'ordre règne partout. Dans nos temples, les
[hymnes
Montent avec l'encens vers les sphères divines
Pour appeler du Ciel, sur l'État et sur vous,
Sur le jeune héritier, sur votre auguste époux,
Les bénédictions dans la paix, dans la guerre :
De vos vertus, madame, infaillible salaire.

CLOTILDE

Tu m'élèves bien haut, Dode, dans ton esprit !
Qu'est mon faible mérite aux yeux de Jésus-Christ ?
Que ne devons-nous pas à sa sainte mémoire ?
Notre vie est trop courte à célébrer sa gloire ;
Elle n'est qu'un instant dans les temps infinis ;
Qui nous seront donnés d'être à son sein unis.
Toute perfection de Jésus seul procède.
Rien de beau, rien de grand, que sa main ne pos-
[sède.
Quelque éclat, hors de Lui, que l'on veuille tenir,
Toujours par quelque endroit est prompt à se ter-
Cinq siècles ont passé depuis que sa venue [nir.
Enseigna pour nos cœurs, autrefois inconnue,

Cette vertu suprême, aux charmes caressants,
Qui relève le faible, honore les puissants :
L'humilité, par qui notre raison s'épure,
La soumettant au Christ, qui, Lui, nous en conjure.
Ne l'oublions jamais : même pour le présent,
Notre religion est un divin présent.
Elle seule unira, pacifiera la France,
Et dans ses mauvais jours sera son espérance,
Réformera ses mœurs, et d'obstinés païens,
Aveugles et cruels, fera des citoyens
Éclairés, adoucis, courtois, forts et fidèles,
Qui de tout l'univers deviendront les modèles !
Dode, aussi, n'est-ce pas pour son seul intérêt,
Pour son salut, sa gloire et son bonheur parfait
Que j'incite Clovis au juste sacrifice
De ses dieux fabuleux, pour ce Dieu qui police,
Instruit, calme et console, et veut l'humanité
Heureuse par ses lois et son autorité ;
Pour ce Dieu rédempteur, d'où sont les prophéties
Par les faits accomplis à jamais éclaircies ?
C'est pour son peuple aussi, son élévation,
Que j'aspire au succès de sa conversion.
Dode, par tes accents sur l'attrait de nos temples,
Ta charité, ton zèle et tes pieux exemples,
Aux yeux de mon époux, aux cœurs de nos soldats,
Combien j'ai vu toujours que tu me secondas !
Ajoute maintenant, Dode, cette prière

Qu'adresse au Ciel la reine, et l'épouse, et la mère :

Seigneur ! accordez à Clovis,
A ses Francs, à tout son pays,
Le don divin de vous connaître !
Faites qu'il voie, ainsi qu'en lui,
Le bonheur régner dans autrui,
Seigneur ! à vous avoir pour maître !

DODE

Oh ! oui, je la dirai, madame, avec ardeur,
Et de toute mon âme, et du fond de mon cœur !

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTES, IBERT

IBERT

Madame, un homme est là, de mise plébéienne,
Qui demande instamment à parler à la reine.

CLOTILDE

Vous pouvez l'introduire.

(*Ibert sort.*)

SCÈNE III

CLOTILDE, DODE, VOEL

VOEL, *après s'être incliné profondément.*

Épouse de Clovis,
O ma reine ! souffrez qu'un rigoureux avis
Que vous vient apporter un chétif solitaire

Ne lui soit pas l'objet d'un reproche sévère.
Un songe a contristé mon âme cette nuit.
A Genève a couru, mais vaguement, le bruit,
Avec joie accueilli par le roi de Bourgogne,
Qu'en un village, à peu de marche de Cologne,
Clovis était campé, cerné par l'ennemi.
M'éveillant en sursaut, puis m'étant rendormi,
Tout à coup j'aperçus, brillante de lumière,
Une croix s'élever sur la masse guerrière.
J'en détournais mes yeux éblouis et ravis,
Quand je vis, abordant le palais de Clovis,
Ici même, madame, Alvarius, un traître,
Complice criminel de Gondebaud, son maître,
Un arien, venir, le disant votre appui,
Vous proposer soudain de vous conduire à lui.
N'en faites rien, madame; opposez la prudence
Au complot qu'a tramé sa perfide espérance.
Cet homme vient, madame; il est là, le voici.

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTES, IBERT

IBERT

Un envoyé du roi de Bourgogne est ici,
Sollicitant l'honneur d'un moment d'entrevue,
Madame.

CLOTILDE, *froidement.*

Qu'on l'arrête, et qu'on le garde à vue,

Au secret, dans un lieu retiré du château,
Jusqu'à ce que sur lui j'en ordonne à nouveau.

IBERT, *troublé.*

Madame, c'est....

CLOTILDE, *avec bonté.*

Ibert, je vois votre surprise.
Mais tranquillisez-vous ; que ce mot vous suffise :
J'ai mes raisons. Je vois qu'en serviteur zélé
Son titre m'est par vous humblement rappelé.
En regard de l'État non plus qu'en ma personne,
N'ayez aucun souci de l'ordre que je donne.
Vous pouvez l'accomplir, sans vous inquiéter
D'autre soin que celui de vous en acquitter.

IBERT, *en s'inclinant.*

J'obéis sans recherche aux ordres de la reine.

(*Ibert sort.*)

SCÈNE V

CLOTILDE, DODE, VOEL

VOEL

Dieu vient de mettre en vous, auguste souveraine,
L'esprit de confiance et d'intrépidité
Pour punir Gondebaud de sa duplicité.
Ma voix vous a servi d'appel à ce courage,
Et son succès, ici, du Ciel même est l'ouvrage,
Mon rôle est maintenant de remercier Dieu,

Qui voulut me sortir de mon humble milieu
Pour barrer le chemin à la coupable intrigue
D'un roi.... Mais ma présence en ces lieux vous [fatigue,
Madame; elle le doit; je m'y suis trop tenu,
Et pris de votre temps trop pour un inconnu.
Ma mission s'étant à son poste rendue,
Je me retire, heureux de l'y voir entendue!

(Voël va pour se retirer; Clotilde le retient d'un geste.)

CLOTILDE, *à Voël, qui revient.*

Voël, un inconnu pour moi?... Détrompez-vous.
Les pauvres, les souffrants, de vos regards jaloux,
En ont assez parlé pour que le solitaire,
Toujours prêt à leur rendre un secours salutaire,
Ne soit pas pour la reine un sujet inconnu :
Voël, ici, toujours sera le bienvenu.

VOEL

Madame, ces secours que je leur distribue,
Trop gratuitement on me les attribue.
Je les tiens d'une main assez riche en vertus
Pour s'en vouloir cacher au profit de Jésus.
Voël, qui n'a par soi rien qui lui soit propice
Pour ennoblir ses dons du prix d'un sacrifice,
En obtient la ressource, en reçoit les moyens,
Au nom d'un Dieu d'amour...

(Sur un signe de Dode, Voël s'est arrêté. La reine, qui s'en est aperçue, achève la phrase commencée, en regardant Dode en souriant.)

CLOTILDE

... de généreux chrétiens.
Taire le bien qu'on fait, c'est, n'est-il pas vrai,
[Dode ?
Des chrétiens vertueux la constante méthode.
Mais de n'en dire rien, s'ils se veulent heureux,
Dieu sait, quand il lui plaît, faire parler pour eux.

DODE, *avec modestie.*

De la vertu d'autrui l'on peut voir que la reine,
Avec bonté toujours, juge d'après la sienne.
Notre but n'aurait-il pour prix que sa faveur,
Que déjà s'y vouerait toute âme avec ferveur.
Aurélien, Ibert, madame, à votre exemple,
Au regard seul de Dieu, qui du Ciel les contemple,
De leur épargne, sur les us et luxe anciens
Qu'ils laissent en pratique en tout point aux païens,
Font un trésor fertile, abondant en bien-être,
Pour tous les indigents, sans s'en laisser connaître.
Voël en est chargé.

CLOTILDE, *avec un regard d'affectueuse amitié.*

Comme par celle, ici,
Dont l'honorable part s'en veut celer aussi !
Pour tous les trois, Ibert, Aurélien et Dode,
Je vois ce qu'a de doux cette pieuse fraude

(*En regardant Voël.*)

De vouloir, par la main d'un zélateur chrétien,
Unir leurs charités, Jésus-Christ pour lien.
Eh bien, Dode, j'y veux aussi joindre les miennes;
Pour Dieu, faisons chérir, bénir les mains chré-
[tiennes.

(*Allant à un secrétaire et en retirant une bourse pleine d'or, qu'elle remet à Voël.*)

Tenez, mon père; au nom du Dieu de charité,
Partout où vous verrez sévir l'adversité,
Avec vos bons conseils, portez l'aumône sainte.
Contre un sort malheureux faites taire la plainte.
Jésus demande à tous la résignation
Dans les devoirs d'état, unie à l'action.
Aux foyers éprouvés, soit par la maladie,
Ou la vieillesse pauvre, à la main alourdie,
Multipliez vos dons, et que par leurs effets
Chacun de notre culte honore les bienfaits.

VOEL

Chacun sait que Voël est sans nulles richesses,
Que des biens qu'il répand les fécondes largesses,
En dépôt dans ses mains, lui viennent de haut lieu,
D'où l'on tient qu'il soit dit que tout bien vient de
[Dieu.

CLOTILDE

C'est penser comme il faut, Voël; car, sur la terre,
Tout homme se doit voir comme son tributaire.

On ne possède rien qui ne vienne de Lui.
Tant plus Il fait pour nous, on le doit pour autrui.
Que le surabondant qu'il nous donne en partage
S'ouvre à travers nos cœurs un généreux passage,
Pour aller, en son nom, pour l'âme et pour le corps,
En dons compensateurs se répandre au dehors.
Allez, continuez votre œuvre salutaire
De semer dans les cœurs la vérité, mon père.
Allez du Dieu très bon, mort pour nous sur la croix,
Et nous parle d'en haut, faire entendre la voix!
Allez et disposez à la moisson suprême
Du bien qui doit pour tous abonder du baptême!

VOEL, *avec émotion.*

O Clotilde! ô ma reine! Oh! qu'avant mon trépas
Puisse Jésus régner au sein de vos États!
Puissé-je, à flots, les voir en ses temples s'épandre,
A genoux l'adorer, mes oreilles entendre [beaux,
Sous leurs voûtes, aux feux d'innombrables flam-
Aux ondes de l'encens gravissant leurs arceaux,
Monter les hosannas! les hymnes enivrantes
Au souffle de la foi, de toutes parts vibrantes!

CLOTILDE, *donnant sa main à baiser à Voël.*

Ainsi vous les verrez, Voël, nos saints parvis!

VOEL, *baisant la main de Clotilde.*

Bénie en soit de tous la femme de Clovis!

(Voël se retire.)

SCÈNE VI

CLOTILDE, DODE

CLOTILDE

Dode, eh bien ! que dis-tu de cette découverte,
Que Gondebaud, mon oncle, ait conspiré ma perte ?
Que, sur un bruit confus, qu'il nous croit alarmant :
« Que Clovis soit bloqué, vaincu par l'Allemand, »
Sa cupidité basse, aveugle et meurtrière
Ait rêvé de m'avoir sous sa main prisonnière ?
Vois jusqu'où son orgueil pousse sa cruauté !
Combien le prix qu'il sait avoir trop mérité
De ses forfaits lui vient agiter tout son être :
Que mon mari vainqueur ne devienne son maître !
Il le deviendra, Dode ; il ne sera pas dit
Que la prospérité couronna ce maudit,
Pour le laisser en paix profiter de ses crimes,
Que sa main, teinte encor du sang de ses victimes,
De mon père, ma mère, et geôlier de mes sœurs,
Ait pu grossir encor le cours de ses noirceurs.
Non, non, Clovis vaincra ; Dieu veut être son guide.
Si tout entière encor sa grande âme intrépide
N'a pas d'un culte impie abattu les autels,
Ceux-ci n'en recevront que des coups plus mortels !
La longanimité qu'il met à les détruire
N'en aura que produit plus de force à leur nuire.
La prudence agissante assure mieux les pas

Que souvent ne l'ont fait de trop hâtifs combats.
Gondebaud n'a compté qu'avec son stratagème ;
C'est son dernier forfait détourné par Dieu même.
Il paîra de sa vie, au moins de son pouvoir,
Cette offense dernière à son royal devoir !
Clovis s'en chargera.

DODE, *avec hésitation.*

Madame... en cette affaire,
En attendant Clovis... que prétendez-vous faire ?
Alvarius est là.... N'est-il aucun danger....
A ce que Gondebaud ne vienne le venger ?...
Ne se venge lui-même ?...

CLOTILDE

Eh ! fi de ta faiblesse !
Il ne saurait avoir semblable hardiesse.
Le crime, pour agir, prend des chemins divers,
Mais les siens, jusqu'à moi, ne lui sont point ou-
[verts.
Le palais est gardé par des hommes fidèles ;
Leurs âmes sont à nous, reposons-nous sur elles.
L'altière ambition qui gâta Gondebaud
Dès son début, et qui sur lui toujours prévaut,
Malgré le sang très pur d'où le Ciel l'a fait naître,
Mais que sa passion s'obstine à méconnaître,
Son ambition, dis-je, en cet événement,
De tous ses attentats aura le châtiment.

Croyant Clovis vaincu, sa pensée inquiète
Déjà de ses États médite la conquête.
Il me veut pour otage, en son illusion,
Pour lui servir, au cas d'une réaction.
Mais Gondebaud se trompe, et de ses vices, Dode,
S'accomplit aujourd'hui le dernier épisode.
La présence, à l'instant, de Voël en ces lieux,
Avec ce qu'il m'a dit, me sont avis des Cieux !
Éloigne donc de toi toute fausse apparence :
La croix est avec nous, et la terre à la France !

SCÈNE VII

Les précédentes, IBERT

IBERT

Madame, Alvarius tente une évasion.
Par menaces d'abord, puis par corruption,
Il pensa nous plier à lui livrer passage.
Ses essais furent vains. Un geste pour langage
De tous fut la réponse à ses mauvais propos.
Voyant que nuls de nous ne lui faisait échos,
Il s'arma tout à coup d'un imprudent courage
Et se mit à frapper en tous sens avec rage.
L'un de nous fut blessé. Mais, sur lui nous jetant.
Nous eûmes aussitôt raison du combattant.
Cependant, redoutant de nouvelles alarmes,
Nous avons cru devoir lui retirer ses armes....

Mais, madame, incertains au regard de ce fait,
Je viens vous demander si nous avons bien fait ?

CLOTILDE

Vous avez tous agi comme il le fallait faire,
Ibert. Et maintenant, pour calmer sa colère,
Qu'on l'enchaîne, et qu'on soit, près du soldat [blessé,
Au soin le plus constant et le plus empressé.
La plaie est-elle vive ?

IBERT

Heureusement, madame,
Un prompt écart a pu parer un peu la lame.
Si le coup eût porté, c'en fût fait de Ratbod.

CLOTILDE, *à Dode.*

Dode, prenez ce nom ; j'irai le voir tantôt.

(Ibert sort.)

SCÈNE VIII

CLOTILDE, DODE

CLOTILDE

Eh bien ! ne vient-il pas de s'accuser lui-même,
Dode, et de se frapper du plus juste anathème ?
Si j'avais pu douter de l'avis de Voël,
Cet emportement seul me l'eût rendu réel.
Va, le trouble toujours trahit la conscience.

Son calme me pouvait masquer sa connivence;
Mais il est que toujours les crimes impunis
Sombrent sur des écueils qu'ils croyaient aplanis.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTES, IBERT

IBERT

Madame, une estafette est envoyée en hâte,
Dit-elle, pour remettre, ainsi qu'elle s'en flatte,
En main propre, à l'instant, confiée à sa foi,
A sire Alvarius, provenant de son roi,
Une lettre, où s'en trouve incluse, pour la reine,
Une autre, aussi de lui, toute d'amitiés pleine,
Et qu'il a, pour ce faire, abrégé les relais,
Craignant qu'Alvarius n'eût quitté le palais
Avant son arrivée.

CLOTILDE, *se tournant vers Dode.*

O vaine frénésie,
Indignement doublée ici d'hypocrisie,
Je savais Gondebaud cruel et violent;

(*Avec ironie.*) [lant!...
Mais qu'il poussât l'astuce à ce point... me par-

(*A Ibert.*) [mettre,
Qu'on saisisse cet homme, et qu'on l'oblige à

Soit de gré, soit de force, entre vos mains sa [lettre,
Que vous m'apporterez, Ibert, dès que vos yeux...
Je sors... m'apercevront de retour en ces lieux.

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

AURÉLIEN

Même lieu.

SCÈNE PREMIÈRE

CLOTILDE, *seule.*

De l'office divin d'où me voici rentrée,
Quel doit être le fruit, et quelle sa durée ?
La douce impression qu'il a faite sur moi
M'est-elle une influence, ou m'est-elle une loi ?
Je sens mon cœur meurtri me demander vengeance,
Mon orgueil offensé bannir toute indulgence....

(*Se tournant vers un crucifix attaché au mur.*)

Et pourtant, ô mon Dieu ! vous avez pardonné.
Vous effacez du front de l'enfant nouveau-né
De nos premiers parents, ingrats devant Vous-[même,
Le stigmate sanglant par les eaux du baptême.
Du larron repentant, expirant sur la croix,
Vous avez écouté la suppliante voix.
Et pour nous, comme alors, de fautes l'âme pleine,
Notre contrition désarme votre haine.
Votre colère, ô Christ ! dans nos larmes se fond.
Les pécheurs, dites-vous, « ne savent ce qu'ils [font ».
O Dieu ! loin d'imiter votre miséricorde,
La coupe de vengeance en nos âmes déborde ;

Nos cœurs en sont remplis ; nos bras, toujours [tendus
Par le ressentiment, veulent les coups rendus.
Car le mal pousse au mal, et des offenses faites
Tôt à tirer raison nos mains sont toujours prêtes.

(Légère pause, après laquelle revenant sur le devant de la scène.)

Oui, sans la charité, la justice se plaît
A rendre coup pour coup et forfait pour forfait.
Mais les crimes jamais absolvent-ils le crime ?
Est-il pour s'en blanchir de motif légitime ?
Gondebaud fut coupable.... A son cœur endurci
Quelle voix a parlé de son danger ici ?
Ou quel secret instinct a pu mettre en déroute
Ses perfides projets qu'à présent il redoute?...
Ou plutôt... ne serait-ce un renfort odieux,
Sous un semblant trompeur, qu'il dépêche à mes [yeux ?
Ou bien... impatient du succès qu'il espère,
S'en veut-il, par exprès, en avance s'y plaire ?...
Cependant, si c'était... qu'ayant pris pour certain
Le bruit d'une défaite... et que fût son dessein
De m'envoyer offrir une aide secourable ?...
Non ; d'un tel sentiment cet homme est incapable.
Ainsi que pour le crime, il est pour les vertus
Des sentiers que ses pas n'ont pas encore battus,
Et, les eût-il gravis hors de ma connaissance,
Qu'il ne s'en doit louer que loin de ma présence.

Mais son état, au fait, s'il pouvait être tel,
Aurait-il provoqué les avis de Voël ?...
Je le saurai bientôt.

(Clotilde sonne ; aussitôt la porte du fond s'ouvre, et un garde paraît.)

Garde, que l'on prévienne
Tôt Ibert du retour en ces lieux de la reine.

(Le garde se retire. Au même moment, Dode entre par une autre porte.)

SCÈNE II

CLOTILDE, DODE

DODE

Madame, Ibert se fût sur vos pas empressé,
S'il n'eût eu, dans l'instant, près du soldat blessé,
Sa présence occupée. Il m'en fait vous instruire.

CLOTILDE

J'approuve ainsi le voir près de lui se produire.
Un rapport médical vient de m'être remis,
Qui me dit que ses jours ne sont pas compromis,
Mais que, dans l'intérêt du malade, on m'invite
A remettre à demain près Ratbod ma visite

DODE

Du chirurgien l'ordre est des plus absolus
Qu'on le tienne au repos : il y compte, au surplus.

CLOTILDE

A voir jusqu'à quel point je dois à sa défense
Me conformer, j'irai me donner connaissance.
Alvarius et l'autre ?... eh bien, Dode, dis-moi,
Dans quel état sont-ils ? A-t-il eu grand émoi,
Cet autre ? A-t-il aussi, par quelque rebuffade,
Voulu nous échapper comme son camarade ?

DODE

Non, madame, au contraire. Il a paru surpris
Du fait, à son égard, des moyens qu'on a pris.
Il n'a nullement fait mine de se défendre.
Mais il s'est demandé sur quel récent esclandre,
Crainte, erreur ou rapport un pareil procédé
Pouvait à son sujet se rencontrer fondé.
Sur l'ordre qu'on donna de déposer la lettre,
Dit qu'il fallait, pour ce, qu'on voulût lui remettre
Un franc commandement, de même qu'un reçu,
Qu'il pût produire en fait, d'où son maître est déçu.
Ibert n'a pas pensé, devant cette apparence,
Devoir en rien, madame, user de violence.
Il a cédé, mais a, comme il fut exprimé,
Avec ménagement, tenu l'homme enfermé.
Ibert lui-même veut vous apporter la lettre.
Il ne peut plus tarder, ce me semble, à paraître.
Ah ! le voici.

SCÈNE III

CLOTILDE, DODE, IBERT

IBERT, *en remettant la lettre.*

Madame....

CLOTILDE, *prenant la lettre.*

Ibert, je suis au fait.
Je ratifie en tout ce que vous avez fait.
Veuillez donc maintenant sur chacun de ces hommes,
Et selon votre avis, me dire où nous en sommes,
Ce qu'ils sont, suivant vous, ce que vous en pensez,
D'après leur ton présent et leurs actes passés.

IBERT

Madame, Alvarius est un homme à tout faire,
Le bien comme le mal, et selon le salaire.
A l'entendre, son tort apparent envers vous
Est moins son fait à lui que notre fait à nous.
Dit qu'il venait ici sur l'ordre de son maître,
Dans votre intérêt seul, pour vous faire connaître....
Il s'est en cet endroit sur-le-champ arrêté,
Puis, jetant un regard sournois de mon côté :
« J'ai sur moi, me dit-il, une somme importante.
Combien vous en faut-il qui vous plaise et contente,
Pour me sortir d'ici comme d'un accident
Qui vous soit arrivé par moi vous attaquant ?
Vous comprenez la ruse, au moins je le présume :
Vous prenez mes liens, je prends votre costume ;

L'endroit est écarté, l'on ne nous entend pas.
Tout se passe entre nous sans aucun embarras.
Censé plus fort que vous, vaincu, je vous bâillonne,
Le tout en apparence, et sans qu'on n'en soupçonne,
Et dès la nuit venue, avec ma liberté,
S'ouvre pour vous du roi la libéralité.
Ni Gondebaud, ni moi, ne pourrons méconnaître.... »
Mais, le laissant en paix de son plan se repaître,
Je refermai la porte en silence et sortis.

CLOTILDE

Que pensez-vous de l'autre, Ibert ?

IBERT

Albert Kantis,
Madame (c'est son nom), est, si j'ose m'en croire,
Un homme courageux, de probité notoire
Hors de quoi l'on n'eût pas d'un modeste soldat
Fait un sûr messager chargé d'un haut mandat
De la part d'un monarque auprès de son ministre.
Il n'a de l'autre en rien l'air farouche et sinistre.
Il s'est plaint seulement, l'œil en pleurs, d'être à
[jeun :
« Et sans penser, dit-il, pouvoir m'être importun,
Qu'une tranche de pain lui serait nécessaire,
Bien qu'à peine il osât la demande m'en faire. »

CLOTILDE

Votre récit m'émeut. Cette simplicité,

De laquelle à l'instant s'éprit votre bonté,
Sans doute lui valut d'abord votre assistance ?...

IBERT

Oui, madame, aussitôt.

CLOTILDE

Puis votre confiance.
Je la comprends, Ibert; même je me résous,
Dans cette opinion, à m'unir avec vous.
Faites-le devant moi tout à l'instant paraître.
Il m'est doux de penser que sur les pas d'un traître,
Et pour le démasquer, Dieu nous ait envoyé
Ce bon homme de bien à titre d'allié....
Que Gondebaud, pour mieux assurer sa conquête,
N'ait voulu son secret connu que d'une tête,
Pour que sa fourberie en fût plus en repos...
Je l'admets.... Mais Dieu sait se montrer à propos !
Allez, Ibert, pour que cet homme, tout à l'heure,
Voie ici que la part du bien est la meilleure !

(Ibert sort.)

SCÈNE IV

CLOTILDE, DODE

CLOTILDE, *s'asseyant, ainsi que Dode.*

Ne trouves-tu pas, Dode, enfin, qu'Aurélien,
Que tu disais tantôt, au cours d'un entretien,
[semble ?
Bien près de nous rentrer, tarde un peu ? Que t'en

DODE, *avec grâce et amabilité.*

Attente et patience... ont des rapports ensemble
Comme sœurs, qui, partant, devraient leur con-
[venir....
Cependant, ce doux point ne saurait les unir :
C'est-à-dire que l'une, et c'est la patience,
Sait concéder au temps un peu de confiance ;
Mais l'attente, au contraire, et c'est toujours en
[vain,
Voudrait la veille, voir l'effet du lendemain !

(*Clotilde sourit : Dode poursuit.*)

Aurélien viendra ; que nulle inquiétude,
Qu'aucune crainte, dont vous vous faites étude,
Ne vienne encor, madame, agiter votre cœur :
Aurélien dira que Clovis est vainqueur.

CLOTILDE

Je te crois. Oh ! quel jour ! quel beau jour pour mon
O Dode ! que le jour qui verra l'oriflamme, [âme,
Par des chemins de fleurs entourés de festons,
Sur les pas de la paix monter à nos frontons,
Après avoir chassé du sol de notre France
Du culte des faux dieux la brutale arrogance,
L'abus, l'iniquité, l'aveugle ambition,
Des païens l'ordinaire et dure oppression.
L'âpre cupidité, la fraude, les scandales,
Des temples de leurs lois ont tant couvert les dalles,

Que les pas éclairés, honnêtes, tous reclus,
Pour ne s'y point souiller, ne s'y présentent plus !
Ciel, fais que mon époux, pour ta plus grande gloire,
Contre tes ennemis remporte la victoire !
Mais il sera vainqueur, Dode, tu me le dis,
Et j'ai foi dans l'auguste étoile de Clovis !

DODE

Il n'en faut point douter. De toute part la terre
Demande au Dieu vivant un secours salutaire.
Clovis, partant, jura de vaincre l'Allemand :
Par vos vertus, madame, il tiendra son serment.

CLOTILDE

De vaincre... il l'a juré. Ses promesses sont vaines,
Dode, s'il n'a pour fonds qu'espérances humaines.
Le but chrétien peut seul couronner ses efforts....

(*Avec l'accent du doute.*)

Et Clovis....

(*Courte pause, pendant laquelle Clotilde médite profondément.*)

L'Allemand est nombreux; ils sont forts.
Ils ont de leur pays regagné les frontières, [rières
Il est vrai... mais parfois... ce sont feintes guer-
A séduire envers soi des soldats trop bouillants,
Pour refondre sur eux en plus vifs assaillants....

DODE

Vous voilà retombée en vos craintes mortelles.

Ne vous souvient-il plus des secrètes nouvelles,
Madame, que tantôt vous apporta Voël ?

CLOTILDE, *se ranimant, et avec chaleur.*

O Dode ! oh ! cette croix ! oh ! ce signe du Ciel !

(*Se jetant à genoux devant le crucifix.*)

O mon Dieu ! pardonnez à mon inquiétude....
Oui, ce signe me dit votre sollicitude,
Sinon pour le présent, du moins pour l'avenir :
Car nul ne doit, Seigneur, oser vous définir.
Mais on peut espérer, ô Jésus ! et j'espère.
J'espère que, par vous guidés, conduits en père,
Les succès de Clovis éclaireront les Francs,
Et que tous, et Clovis, deviendront vos enfants !
Et qu'un jour nous vaudra cette guerre allemande,
Ces doux biens qu'à vos pieds Clotilde vous de-
[mande !

(*Clotilde reste un court instant en méditation aux pieds de la croix, puis se relève. Au même moment, Ibert entre, accompagné d'Albert Kantis.*)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTES, IBERT, ALBERT KANTIS

CLOTILDE, *après s'être assise, ainsi que Dode.*

Kantis, me voulez-vous dire l'impression
Qu'a produite sur vous votre arrestation ?

KANTIS

Madame, son effet fut d'abord la surprise.
Mon second mouvement conclut à la méprise.
Mon sentiment dernier est qu'il dut, au total,
Quelque chose en ces lieux se passer d'anormal.

CLOTILDE

Auprès d'Alvarius quel était votre rôle ?

KANTIS [trôle,

De lui mettre en main propre, et ce sans nul con-
Un message pressant de son roi Gondebaud,
Auquel, bien malgré moi, j'ai dû faire défaut.

CLOTILDE

Kantis, de ce message aviez-vous quelque idée ?

KANTIS

Je n'ai pas cru m'en voir la recherche accordée.

CLOTILDE

Albert, ce qu'il advint ici d'Alvarius,
Le savez-vous ?

KANTIS

Madame, ici, tous se sont tus,
Mais j'ai su, par ailleurs, que depuis son entrée
Sa personne au dehors ne s'était plus montrée.

(*Clotilde et Dode sourient en se regardant; Ibert reste impassible.*)

Je me suis demandé s'il était alité,
Mais j'eus autre soupçon me voyant arrêté.

CLOTILDE

Ne le rencontrant pas, avec liberté toute,
Voyons, qu'eussiez-vous fait ?

KANTIS

J'eusse repris ma route.

CLOTILDE

Cette lettre, pourtant, que vous aviez pour moi ?...

KANTIS

Madame, elle devait, sur l'ordre de mon roi,
Des mains d'Alvarius passer entre les vôtres.
Il m'était défendu de la remettre à d'autres.

CLOTILDE

A mon sens, votre roi se pouvait dispenser
De me la faire ainsi par sa voie adresser.
Vous en étiez porteur, il vous l'a fait connaître :
Pourquoi n'a-t-il voulu par vous me la remettre ?

KANTIS

Je ne sais... à moins que mon peu de qualité
M'interdît d'approcher de Votre Majesté,
Madame.

CLOTILDE

Quel besoin, alors, de vous instruire
De ce pli renfermé ? Je ne sais qu'en induire....
Votre occupation auprès de Gondebaud,
Qu'est-elle ?...

(*A part.*)

N'ai-je pas, voici cinq ans bientôt,
Vu cet homme ?...

KANTIS

Madame, autant que je le sache,
Ma besogne surtout au ministre m'attache ;
Je ne reçus jamais mes ordres que par lui.
Ceux du roi ne me sont connus que d'aujourd'hui.

CLOTILDE

Des... ordres, seulement ?... jamais de confidence ?

KANTIS

Jamais. J'ai le transport de sa correspondance.

CLOTILDE

Ainsi qu'Alvarius, vous êtes arien ?

KANTIS

Pardon, madame ; non, pardon : je suis chrétien.

CLOTILDE

Mais... ils le sont aussi !...

KANTIS

Peut-on l'être, madame,
Quand leur religion de l'homme se réclame,
Et non du Fils de Dieu ?

CLOTILDE

C'est bien, Kantis ; je vois

Que vous appartenez au culte de la croix,
De la croix véritable, adorable et divine,
Vers laquelle du Ciel le séraphin s'incline,
Où, d'essence semblable à son Père en tout lieu,
Mourut pour nous Jésus, Fils unique de Dieu!...
Êtes-vous attaché de cœur à votre office?

KANTIS

Non, depuis le départ de notre bienfaitrice!

CLOTILDE

La vôtre?...

KANTIS

Oui, madame.

CLOTILDE

Et... comment la nommez-vous?

KANTIS, *se précipitant aux pieds de la reine.*

C'est la reine! et je suis, madame, à ses genoux!

CLOTILDE, *avec bonté.*

Relevez-vous, Albert. Où donc m'avez-vous vue?

KANTIS, *se relevant.*

Quand votre douce main, de charité pourvue,
Madame, me voulut, alors simple soldat,
Me panser ma blessure en suite d'un combat.

CLOTILDE

Pourquoi, quand je partis, ne m'avez-vous suivie?

KANTIS

Je l'eusse fait, madame, au bonheur de ma vie,
Si mes forces alors, oh! me l'avaient permis.

CLOTILDE, *en regardant Ibert.*

Depuis cinq ans, pourtant, ainsi que mes amis....

KANTIS

Madame, vos bienfaits voulaient pour récompense
Seuls, vu mon faible prix, mes regrets dans l'ab-
[sence.

CLOTILDE

Vous me touchez, Albert. S'il en dépend de moi,
Voulez-vous me servir et quitter votre roi?
Je vous retiens. Dès lors, Gondebaud, pour nouvelle,
Saura que par la reine, uniquement par elle,
Moi-même vais sitôt le lui faire savoir,
Qu'intact, en me restant, reste votre devoir,
Que votre mission, bien que mal accomplie,
Mais ceci par mon fait, fut par vous bien remplie.
Vous convient-il, Albert, remettre à mon crédit
Votre décision, ainsi que je l'ai dit?

KANTIS

O ma reine! éprouvez, fût-ce au prix de ma vie,
Mon dévouement au poste où ce mot me convie.
Je quitte Gondebaud d'un cœur reconnaissant
Pour qui me fait entendre un aussi cher accent!

CLOTILDE, *à Ibert.*

Faites Alvarius paraître en ma présence,
Ibert.

(Ibert sort.)

(A Kantis, qui incline à se retirer.)

Restez, Albert. Soyez sans défiance.
Rien ne doit vous troubler. Vous avez bien agi.
Tout en dehors de vous, l'incident a surgi.
Jamais Alvarius — il va le reconnaître —
Ne se plaindra de vous ; non plus, votre ancien maître.
Quant à vous, conservez parmi nous votre foi ;
Que de tous votre exemple en fasse aimer la loi.
Démontrez qu'aux vertus, où son principe aspire,
S'attache le bonheur de l'homme et d'un empire,
Et qu'un pays se perd, comme chez Gondebaud,
Quand de sa clarté sainte est voilé le flambeau.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, IBERT, ALVARIUS, *enchaîné.*

KANTIS, *à part, en voyant entrer Alvarius.*

Alvarius !

ALVARIUS, *à part, en apercevant Kantis.*

Kantis, en ces lieux !... Ma colère....

CLOTILDE, *sur un ton d'ironie méprisante qu'elle s'efforce de dissimuler.*

Alvarius, pourquoi, plénipotentiaire,

Habile diplomate, ami de Gondebaud,
Votre roi, mon parent, vous vit-on de si haut
Descendre en cette cour, en ce moment... déserte?

ALVARIUS, *sur un ton assez bas.*

C'était pour vous ravir, madame, à votre perte.

CLOTILDE, *qui ne tient pas compte du ménagement apparent d'Alvarius, sur le même ton que plus haut.*

Ni vous, ni Gondebaud, n'aviez pris jusqu'ici
De ma faible personne un aussi doux souci.
Puis-je savoir de vous l'objet qui l'a fait naître?

ALVARIUS

Je ne saurais, céans, vous le faire connaître.

CLOTILDE

Je comprends; mais n'ayez égard à mon entour :
Puisqu'il me fallait fuir, on l'eût su dès ce jour.

ALVARIUS, *à part.*

Comment a-t-elle appris?...

(*Courte pause, pendant laquelle il jette un regard courroucé sur Kantis.*)

Je vous vois renseignée.
La nouvelle par moi peut vous être épargnée,
Madame. Mais comment? par quels initiés?...

(*En regardant méchamment Kantis.*)

Celui-ci?...

CLOTILDE

C'est très bien : vous le justifiez,
Seigneur. Pas un seul mot sur tout ce qui vous touche,
Ne m'est, sachez-le bien, arrivé par sa bouche.

ALVARIUS

Pour quel motif alors se trouve-t-il ici ?
Je l'ai, depuis cinq ans, madame, à ma merci.

CLOTILDE

Vous confirmez son dire. Il m'est très agréable
De vous entendre ainsi me le rendre estimable.

(*S'adressant à Kantis.*)

Kantis, parlez ; veuillez exposer à présent
A votre ancien patron d'où l'on vous voit présent.

KANTIS, *à Alvarius.*

Je tins de « votre » roi pour vous une missive,
Seigneur, mais qui n'a pas pu vous être remise.
La reine seule en sait, en connaît les raisons.
Je fus mis, en entrant, entre quatre cloisons.

(*Ibert et Dode se regardent en souriant. La reine, qui les voit, s'efforce de garder son sérieux.*)

La lettre.... Gondebaud m'a dit que dans la vôtre,
Incluse, pour la reine, il s'en trouvait une autre.

ALVARIUS, *à la reine.*

Madame, puis-je avoir l'autorisation
De poser à Kantis rien... qu'une question !

Elle n'a point rapport au cas qui nous occupe;
Mais je voudrais savoir qui de l'un l'autre est dupe?

CLOTILDE

En toute liberté, parlez, Alvarius.

ALVARIUS, *à Kantis, en appuyant sur* « votre ».

« Votre » roi, dites-vous?...

KANTIS, *avec résolution.*

Le mien, il ne l'est plus!
Et permettez, seigneur, que je m'en réjouisse!

ALVARIUS, *sur un ton d'autorité.*

Vous ne pouvez ainsi quitter votre service,
Car, vous trouvant soldat, vous vous devez au roi.
Qui vous a donc induit à l'abandonner?...

CLOTILDE, *avec dignité.*

Moi!
Je le garde, et j'entends que qui voudra me plaire
L'en considérera. J'en fais un cas de guerre!
Mes motifs vous seront prochainement connus.
Je reviens maintenant à vous, Alvarius.

(*Allant à son secrétaire et en tirant les lettres.*)

Ces lettres, les voici. Voulez-vous me les lire?
Le sceau s'y trouve intact, sous son cachet de cire.
Voyez.

(*Clotilde remet les lettres à Ibert, qui les présente à Alvarius.*)

ALVARIUS, *refusant les lettres.*

Ce sont, madame, ici, secrets d'État.
Je ne puis, en public....

CLOTILDE

Je n'en fais point état.
La source dont ils sont ne m'est pas assez pure

(*Avec ironie contenue.*)

Pour qu'ils vous soient, seigneur, d'agréable lec-
[ture.

(*Indiquant d'un geste à Ibert de remettre les lettres à Kantis; puis à Kantis.*)

Lisez, Albert, lisez.

(*Et avec une certaine animation. sur un ton de mépris qu'elle a peine à contenir.*)

Faites-en, sans respect,
Sauter et l'enveloppe et son cachet abject !

(*Kantis obéit. Après avoir retiré de l'enveloppe la lettre y incluse pour Clotilde, qu'il donne à Ibert. et que celui-ci s'empresse de remettre à la reine. il lit :*)

Mon cher Alvarius,

Il est trop tard; cessez notre entreprise.
Il serait imprudent de la vouloir pousser.
On me dit que Clovis s'est mis à la reprise,
Et que les Allemands semblent se disperser.

(*En ce moment, des rumeurs se font entendre dans le lointain. Clotilde fait signe à Kantis de cesser sa lecture. Dode se porte à une fenêtre; chacun écoute. Le bruit augmente et s'approche. Pendant tout ce temps. il se fait un jeu muet*

et diversement expressif, suivant le rôle de chacun des différents personnages en scène, comme il est facile de se le figurer. Des cris de : Vive Clovis ! vive Clotilde ! vive Aurélien ! à bas les Allemands ! *retentissent jusque dans les cours et sous les voûtes du palais. Enfin, la porte s'ouvre, et Aurélien, le bras gauche en écharpe, paraît et, sans regarder autour de lui, se précipite aux pieds de la reine, et un genou en terre.)*

SCÈNE VII

CLOTILDE, DODE, IBERT, KANTIS, ALVARIUS
et AURÉLIEN

AURÉLIEN

O ma reine!

(*Clotilde prend la main d'Aurélien et le relève.*)

CLOTILDE, *impressionnée.*

Blessé!... Clovis?...

(*A part.*)

Funeste augure!...

AURÉLIEN, *avec exaltation.*

O ma reine!... Clovis?...

(*En montrant son bras en écharpe.*)

Favorable blessure?
Doux prix de mon bonheur, d'avoir pu voir mon roi,
Et ses valeureux Francs, chasser tout devant soi!

(*La joie éclate sur tous les fronts. Alvarius est atterré. Clotilde, très émue, avance sa main à Aurélien, qui la saisit et la baise respectueusement, avec transport.*)

CLOTILDE, *avec anxiété.*

Clovis... n'est-il blessé?...

AURÉLIEN, *avec enthousiasme, puis narrant.*

Jamais, jamais victoire
Ne coûta moins de sang, ni donna plus de gloire!
Clovis n'est point blessé; ses soldats à l'envi,
Imitant son ardeur, au combat l'ont suivi. [dace,
Leurs rangs s'étaient défaits. L'ennemi, plein d'au-
En profite et, sitôt, s'empare de la place.
Clovis voit le danger; le sort devient douteux.
L'Allemand fond à flots : va-t-il fuir devant eux?
Il est cerné. Soudain — je crois le voir encore — :
« Grand Dieu! s'écria-t-il, Dieu que Clotilde adore,
Donne-moi la victoire, et, je te le promets,
Et ni moi ni mes Francs ne t'oublierons jamais! »
Madame, au même instant, un mouvement s'opère,
Qui change à notre fruit la face de la guerre.
L'ennemi se débande; il fuit de toutes parts,
Et laisse entre nos mains, au nombre des fuyards,
Pris et faits prisonniers, leur roi, quoique intrépide,
Mais vaincu cette fois, qui, sanglant et livide,
S'en vient avec noblesse, au nom de ses sujets,
Aux pieds de son vainqueur solliciter la paix.
Clovis la lui concède, en fait son tributaire,
Et revient, en chrétien, rendre à Dieu son salaire[1].

1. Victoire de Tolbiac.

CLOTILDE, *se prosternant aux pieds du crucifix.*

Mon Dieu ! dont la bonté s'étend sur mon pays,
Qui daignez en donner la marque par Clovis,
Maintenez, et toujours ! dans notre belle France,
Quels que soient les moments de trouble et de
[souffrance
Qui la puissent, peut-être, en un temps l'accabler,
Les dons dont vous venez, Seigneur, de la combler :
Votre culte divin, votre croix salutaire,
Qui la rendront puissante, et par toute la terre
Honorée et chérie ; et qu'au nom de Clovis,
De vos nombreux bienfaits nos descendants, épris,
Lui donnent à jamais, qui la caractérise,
Le titre béni de « Fille aînée de l'Église » !

(*Clotilde se relève. Chacun, à ce moment, fait un léger mouvement l'un vers l'autre. Tout à coup, Aurélien aperçoit Alvarius.*)

AURÉLIEN

Grand Dieu ! qui vois-je ici ! qui vois-je ?... Alvarius !

(*En se tournant vers la reine, comme pour l'interroger.*)

Ciel ! et dans quel état ?...

CLOTILDE, *à Aurélien.*

N'en soyez pas confus,
Seigneur Aurélien. Que votre âme, nourrie
D'honneur, de loyauté, n'en soit point attendrie.
Je vous expliquerai tantôt, tout à loisir,
Le pourquoi des rigueurs dont j'ai dû me saisir.

Mais ce jour est trop beau pour que sa délivrance
Ne se doive imposer sitôt à ma clémence.

(*A Ibert.*)

Ibert, délivrez-le sur-le-champ de ses fers.

(*A Alvarius.*)

Et vous, Alvarius, de vos projets pervers,
De ceux de votre roi, auxquels, ministre à gage,
Vous prêtez le concours d'un sinistre courage,
Dites-en, à vous deux, les pensers superflus !
Clotilde les pardonne et ne s'en souvient plus.
Partez !

(*Alvarius sort.*)

SCÈNE VIII

TOUS LES PRÉCÉDENTS, *moins* ALVARIUS

CLOTILDE, *invitant d'un geste à la suivre.*

Et maintenant, pour ses faveurs divines,
Allons avec transport offrir à Dieu nos hymnes !

(*Tous les acteurs se retirent. La toile tombe.*

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME ET DERNIER

HUMBLE ESSAI DE TRADUCTION LIBRE

DE LA BELLE ODE

CARMEN SÆCULARE

DE S. S. LÉON XIII

A L'OCCASION DU XIV[e] CENTENAIRE DU BAPTÊME DES FRANCS

(25 décembre 496-25 décembre 1896)

HUMBLE ESSAI DE TRADUCTION LIBRE

DE LA BELLE ODE

CARMEN SÆCULARE

DE S. S. LÉON XIII

A L'OCCASION DU XIVe CENTENAIRE DU BAPTÊME DES FRANCS

(25 décembre 496-25 décembre 1896)

I

Le maître des nations, Dieu,
Abat les superbes, relève
Les humbles, et montre en tout lieu
Que sa main puissante, sans trêve,
Domine tous les éléments,
Leur est ou contraire ou propice,
Et conduit les événements
Au gré de sa haute justice.

II

On dit que Clovis, accablé,
Ployant sous les masses teutonnes,
Voyant de son camp désolé
Partout s'ébranler les colonnes,
Ses soldats, devant le péril,
Éperdus, déposant les armes,

S'écria d'un accent viril,
Les yeux au Ciel... mais, pleins de larmes :

III

« O Dieu ! toi que pieusement
Clotilde invoque en sa prière ;
Toi qu'elle implore incessamment,
Jésus ! viens, sois-moi tutélaire.
Viens, j'ai besoin de ton secours.
Si tu daignes m'être propice,
Sans réserve à toi pour toujours.
Je me dévoue à ton service. »

IV

Il dit : l'effroi cède aussitôt.
Les âmes sont réconfortées ;
Toutes vers un nouvel assaut
Se sentent soudain emportées.
Le Franc retrouve son ardeur ;
Sa confiance est raffermie ;
Il s'élance, court, est vainqueur :
Au loin fuit l'armée ennemie.

V

Clovis, tes vœux sont accomplis ;
Mais rappelle-toi ta promesse :
Le drapeau du Christ sous ses plis
Te veut désormais sans faiblesse.

A Reims le pontife t'attend :
Vois-le, le front ceint de la mitre.
Mets-toi sous le joug qu'il te tend :
Ce joug, de ta gloire, est l'arbitre.

VI

Est-ce un rêve ?... Les étendards
Auprès de l'autel s'accumulent,
L'enveloppent de toutes parts.
Tout autour les cierges s'allument.
Par l'eau sainte purifiés,
A l'exemple du roi lui-même,
L'armée et tous, édifiés,
Courent recevoir le baptême.

VII

O Rome ! quel est ton bonheur !
L'humanité, régénérée,
Va se courber avec honneur
Sous ton autorité sacrée.
D'elle-même, la France vient,
A tes pieds prosterner ses gloires,
Le haut prestige qu'elle en tient,
Et les lauriers de ses victoires.

VIII

Comme sa mère t'honorant,
Le titre de *ta Fille aînée,*

Ce titre devient inhérent
A son auguste destinée.
Un principe supérieur
De vie aidera sa croissance ;
Son zèle au suprême pasteur
Développera sa puissance.

IX

Que j'aime à voir de ses héros
L'éclatante et longue série,
A contempler leurs grands travaux
Contre l'antique barbarie !
Le vainqueur d'Astolphe est des leurs,
Du farouche Astolphe ! Il domine
Au rang glorieux des meilleurs,
Ce champion de la loi divine !

X

A travers les Alpes deux fois,
Il quitte en vengeur son royaume,
Et vole défendre les droits
Des successeurs de Pierre à Rome.
Il confère à chaque cité
Le droit d'être à la Ville sainte,
Et son auguste autorité
Met à leur vœu sa noble empreinte.

XI

Avec quelle joie on a vu
Défiler ces fières phalanges,
Toutes, partant le cœur pourvu
De hauts désirs dignes des anges !
Qu'il était doux, qu'il était beau,
Les voir, dans leur ardeur divine,
Courir venger le saint tombeau
Aux plaines de la Palestine !

XII

O puissance de cette enfant,
Inouïe autant qu'admirable,
Qui sauve d'un bras triomphant
Des hontes d'un sort déplorable !
Tout était perdu ; Jeanne vient :
Sitôt l'ennemi fait retraite,
Et par elle, que Dieu soutient,
La France évite la défaite.

XIII

Et vous, vaillantes légions
Par qui l'hydre du calvinisme,
Terrassée, eut ses actions
Sans force pour un cataclysme !
Vous, qui par un zèle indompté
Et le fier courage qu'il donne,

Fites ce désastre écarté
De la nation et du trône !

XIV

Mais où donc me suis-je emporté ?...
Voici que les beaux temps reviennent,
Où de la chrétienne cité
Toutes les âmes se souviennent,
S'y réchauffent, et que les cœurs
Volent vers Reims, s'y réconfortent
Et, forts, se retrouvent vainqueurs
Des sectes qui contre eux se portent.

XV

O peuple de France !... que rien,
Prends-y bien garde pour ta gloire,
Ne vienne enlever le soutien
Qui t'a procuré la victoire !
Que l'erreur et ses affreux cris,
Les conseils aux ombres funèbres,
Ne répandent dans tes esprits
Le doute et ses tristes ténèbres !

XVI

Ah ! que le Christ soit votre roi,
O vous, dont il gagna les âmes !
Honte à celui qui fait de soi
L'esclave des sectes infâmes !

Meurent les haines parmi vous,
Et que vos forces réunies
Vous soient, et les montrent à tous,
Vos luttes à jamais finies !

XVII

Quoi ! quatorze siècles durant,
D'une existence heureuse, active,
Laisseraient votre esprit mourant,
Votre foi glacée ou captive ?...
Revenez à ce temps si beau ;
Allez aux rives de la Vesle[1] :
Vos cœurs, retrempés en cette eau,
Prendront une vigueur nouvelle.

XVIII

De jour en jour le nom français,
Jusqu'aux terres les plus lointaines,
Devient puissant, a des succès,
Étend ses honorables chaînes.
Que les peuples de l'Orient
Eux-mêmes aient sa douce étreinte !
Qu'il les secoure en les liant
A son cœur par notre foi sainte !

1. *Vesle,* rivière qui traverse Reims, ville qui fut le berceau de la foi en France.

XIX

L'hommage au Christ sera toujours
Au-dessus de tout sur la terre :
Pas de progrès sans son concours,
Pas de bien durable et sincère.
C'est par lui que s'est élevé
Si haut l'honneur de votre France :
A sa foi seule est réservée
Le maintien de votre puissance.

JEANNE D'ARC

OU

L'ÉVASION

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Jeanne d'Arc.
D'Arc, père de Jeanne.
Pierre, frère de Jeanne.
Philippe le Bon, duc de Bourgogne.
Daulon, écuyer de Jeanne (le mendiant).
Le duc de Bedford, chef de l'armée anglaise.
Harlier.
Annette, personnage muet.
Un héraut.
Hommes d'armes, Gardes.

La scène est dans un bois, près de Rouen.
L'action se passe en mai 1431.

.... Le prophète est un homme, et n'est prophète que pour les choses qui lui sont révélées.

(Wallon.)

.... Où a-t-on vu que le martyre fût un jugement de Dieu contre ses envoyés ?

(Wallon.)

.... Enfin, quand je vois Dieu lui-même délaisser en apparence et abandonner ici-bas la vertu à de tels traitements, c'est alors que je m'élève au-dessus de tout jusqu'à Dieu lui-même, et que, lui demandant raison, j'atteins la certitude immortelle d'une vie meilleure et d'une gloire qui ne sera plus seulement celle des champs de bataille et des triomphateurs de la terre, mais celle des glorieux bûchers, des vierges héroïques et des martyrs.

. . . .

Jeanne d'Arc n'est plus de la terre : elle appartient à tout ce qui a un cœur noble en Angleterre comme en France, elle appartient à l'univers tout entier.

(Mgr Dupanloup.)

A M. L'ABBÉ C...

Cher et révéré abbé,

Permettez-moi de mettre sous vos favorables auspices ma nouvelle petite pièce : *Jeanne d'Arc, ou l'Évasion*.

Je sais bien que la modique valeur de l'œuvre, mise en regard de la haute faveur que je réclame de vous, est propre à me décourager.

Mais je sais aussi que la sympathie qui s'attache au nom de Jeanne d'Arc peut rejaillir sur les hommages qui lui sont rendus, lesquels, s'ils ne sont pas de force à séduire l'esprit, le sont toujours... — tant le but à atteindre en parlant d'elle est élevé ! — et en raison même de leur inéluctable impuissance, le sont toujours, dis-je, à gagner le cœur.

En effet, qui peut se flatter de rendre à la sainte héroïne, en dehors du simple récit de ses faits, un honneur digne d'elle?... Beaucoup l'ont tenté ; beaucoup le tenteront encore : et toujours, tous ont été, et seront, infiniment au-dessous de leur tâche.

Ce n'est que par l'expansion de la reconnaissance, de l'admiration et de l'humilité du cœur — comme il en est de louer les œuvres de Dieu même — qu'on peut espérer l'excuse d'une pareille entreprise.

Si cette courte exposition, mon cher et révéré abbé, profite à ma petite composition, en lui attirant le précieux témoignage de votre approbation, mon modeste et pieux hommage à Jeanne d'Arc m'aura valu la plus belle récompense à laquelle toute œuvre, en elle-même bien supérieure, puisse aspirer.

Souffrez que l'expression de ma vieille et inaltérable amitié se joigne ici à celle du profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être,

Mon cher et révéré abbé,

Votre très humble et affectionné serviteur.

J. ETWALT-LESSUOR.

16 février 1893.

AVERTISSEMENT

L'auteur de *Jeanne d'Arc, ou l'Évasion,* s'est appuyé, pour la composition de son modeste ouvrage, sur les trois points de l'histoire suivants :

1° Au juge qui lui défendait de sortir de sa prison sous peine d'être réputée convaincue du crime d'hérésie, Jeanne répondait « qu'elle n'acceptait pas la défense, et que, si elle s'échappait, nul ne pourrait lui reprocher d'avoir violé sa foi, parce qu'elle ne l'avait donnée à personne ».

Et, prenant cette occasion de se plaindre d'être liée par des chaînes de fer, le juge répondait que ces précautions étaient commandées par ses tentatives d'évasion antérieures. A quoi, sans insister, et loin de chercher aucune excuse : « C'est vrai, dit-elle ; j'ai voulu et je voudrais encore m'échapper de prison, comme c'est le droit de tout prisonnier. »

(Wallon.)

L'histoire ne disant pas que d'autres tentatives d'évasion n'aient été faites, on peut, en conséquence, parfaitement croire aux traditions orales, d'ailleurs très respectables, qui les admettent.

2° On a peine à se persuader que les compagnons d'armes de la Pucelle n'aient rien tenté pour la délivrer pendant sa longue captivité.

(Mennechet.)

L'auteur du drame a cru devoir arracher à cette

trop juste et douloureuse condamnation la mémoire honorée du brave et fidèle écuyer de Jeanne : le chevalier Daulon. D'autant, qu'il restera toujours à prouver — tant les Anglais avaient intérêt à le tenir secret — que l'événement qui sert de thème au présent petit drame est fictif, et non réel.

3° La Trémouille et tous ces tristes personnages qui, pour garder leur ascendant sur les conseils du roi, ont sacrifié, avec Jeanne, le prince, la patrie, et Dieu même....

(WALLON.)

.... Dès que le duc de Bourgogne vit que Charles VII se réveillait à sa gloire, il consentit à une trêve de deux années, soit qu'il eût peur d'être entraîné dans la ruine du parti anglais, *soit qu'il eût honte enfin d'être l'allié des ennemis de son pays....*

(MENNECHET.)

C'est à cette dernière considération seule que l'auteur a voulu se rapporter en ce qui concerne le duc de Bourgogne, comme la seule digne du caractère de Philippe le Bon.

L'auteur s'estimera heureux s'il a pu traduire, au moins dans une certaine mesure, dans sa pièce, la vérité historique et morale du caractère de chacun des personnages qu'il a mis en scène.

J. E-L.

16 février 1893.

JEANNE D'ARC

OU

L'ÉVASION

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une vaste plaine que l'on découvre de l'extrémité extérieure d'un bois que viennent de traverser les personnages en scène. Elle est entourée de collines verdoyantes. Sur le penchant de l'une d'elles, se montre dans le lointain une masse confuse, qui est Rouen. Un peu à droite des personnages, s'aperçoivent, en partie cachées par de hautes broussailles, les ruines d'un antique château, au milieu desquelles a été ménagée, en forme de chalet, la demeure du garde de la forêt. A un pas en deçà des broussailles, donnant sur un rond-point découvert qui est la scène où l'action se passe, le tronc d'un arbre qui a été renversé par le vent est étendu sur le sol. Au lever du rideau, d'Arc père et son fils Pierre, que celui-ci soutient, arrivent à la lisière du bois.

SCÈNE PREMIÈRE

D'ARC, PIERRE

D'ARC

Avant la fin du jour, quelque effort qu'il m'en coûte,
Mon fils, je veux atteindre au terme de la route.
Déjà percent là-bas les remparts de Rouen :
Ses ennemis bientôt me verront dans leur clan.

PIERRE

Nous en avons, mon père, amplement la ressource ;
Le soleil n'a fourni que le tiers de sa course.
Reposez-vous un peu. (*Ils s'asseyent sur le tronc d'arbre.*)

D'ARC

Jeanne.... O ma pauvre enfant!
Quel dessein a sur toi l'ennemi triomphant?...
Quoi! quand à ton pays ton bras vaillant se donne,
Sur le front de ton roi quand tu mets la couronne,
Quand tu le fais vainqueur rentrer dans ses États,
Pour ton propre salut il n'est plus de soldats?

PIERRE

O mon père! écartez ces pénibles pensées;
Ma sœur sera rendue à ses veilles passées.
Ses cruels oppresseurs ne pourront repousser
Les larmes que pour elle ils vous verront verser.

D'ARC

Héroïne qu'enferme une prison obscure,
Trahie, abandonnée aux traits de l'imposture,
Pour prix de tes bienfaits on t'abreuve de fiel!
Ma fille.... Hélas! il n'est de justice qu'au Ciel!

PIERRE, *attendri.*

Jamais la cruauté n'a terni ses trophées.

D'ARC

Que n'est-elle restée à son chêne des fées!

PIERRE

Ses voix du Ciel, l'amour ardent de son pays,
Avaient depuis longtemps subjugué ses esprits.
Ses actes ont prouvé qu'il se passait en elle

Des choses... qu'à ses saints seulement Dieu révèle.
« Jeanne, a-t-il dit, j'ai mis mes volontés en toi ;
Par toi je veux montrer le pouvoir de la Foi.
Laisse là ta houlette, arme-toi de la lance ;
Pars, et va secourir ton beau pays de France. »
Mes frères l'ont suivie ; et moi, trop jeune encor,
Que n'ai-je pu comme eux imiter son essor ?

D'ARC

Culte de la Patrie ! ô zèle légitime !
Amour du sol natal, de tous le plus sublime !
Qui confonds les foyers, les parents, les amis,
Dans l'enceinte commune où le Ciel nous a mis :
Qu'il en coûte à mon cœur, qui malgré soi t'admire,
Quand mon sang en gémit, de ne te point maudire !
Pourquoi ton cri d'alarme, en tous lieux répandu,
Fallait-il qu'elle seule, hélas ! l'eût entendu ?
Elle, qui n'eût pas même à l'étreinte mortelle
Condamné l'aiguillon d'une abeille cruelle !
Compatissante amie, ange de la maison,
Dont les touchants loisirs étaient une oraison....
Qui t'en allais, pensive, aux chaumières voisines,
Offrir les soins pieux de tes mains enfantines....
Dont la douce innocence, aimable à tous les yeux,
Dans sa sérénité réfléchissait les Cieux !
L'aiguille industrieuse aimait sa solitude,
Et dans ses doigts actifs était sans lassitude.

Le lis moins que son âme a de pure candeur,
Et moins que ses hauts faits le laurier de splen-
[deur!
Et tandis qu'à présent contre elle tout conspire,
On lui réserverait la palme du martyre!...

(*Se levant.*)

Non, non! Partons, mon fils; mes pas sont raffermis;
Allons pour son salut jusqu'aux camps ennemis.
Rien ne saura coûter à ma voix paternelle
Pour arracher ma fille à leur main criminelle.
Qu'ils prennent à leur gré ma ferme et mes trou-
[peaux,
Mettent en feu mes champs, et mon corps en lam-
[beaux,
Qu'à ses chers compagnons ma fille soit ravie
Car Dieu la suppléera, mais lui laissent la vie!
O ma fille!...

PIERRE, *avec beaucoup de douceur.*

Mon père, avant de rencontrer....
Et qui sait?... une auberge, où nous puissions entrer
Pour soutenir en temps vos forces exposées
Car nos provisions sont toutes épuisées,
Si nous nous adressions au paisible chalet
Qui semble se cacher au sein de ce bosquet,
[doute —
Afin de nous pourvoir — nous le pourrons sans

Des aliments qu'il faut aux besoins de la route ?...
Quelques pas suffiront.

D'ARC

Ainsi que tu le dis,
Va, Pierre, conduis-moi ; traversons ce taillis.

(*Dans le même moment, on voit arriver, dans le fond, deux officiers qui semblent s'entretenir avec une certaine animation. Pendant ce temps, d'Arc et son fils disparaissent au milieu des broussailles.*)

SCÈNE II

LE DUC DE BOURGOGNE, BEDFORD

LE DUC

Duc, il faut renoncer à cette prisonnière.
Car, qu'est-elle ? sinon une pauvre bergère
Qui s'est vue entraînée au milieu de soldats
Délirants du bonheur de quelques vains combats !
Pourquoi mettre un tel zèle à ce qu'on la rattrape,
Puisqu'enfin le hasard veut qu'elle nous échappe ?

BEDFORD

Comment ! duc, vous osez qualifier de vains
Leurs succès obtenus d'Orléans jusqu'à Reims ?
Ils paraissent : sitôt, tout cède à leur audace ;
Quand il nous a fallu, pour gagner chaque place,
Des efforts et des ans en nombre accumulés !
Eh ! ne sont-ce point là des faits ensorcelés ?...
Je la veux à tout prix. Plus aucune conquête

N'est possible pour nous, si nous n'avons sa tête.
Nos soldats affolés frémissent à son nom :
Ils veulent qu'à son bras s'est uni le démon.

LE DUC

Ils doivent voir pourtant que nous l'avons vaincue ?

BEDFORD

Ils n'en auront, cher duc, l'âme bien convaincue
Qu'autant que son revers soit sans objection :
Or, son évasion met tout en question.

LE DUC

Comment la retrouver ? Elle est sous la conduite
D'un preux, sans doute habile à protéger sa fuite.
Voilà huit jours déjà.... Faut-il donc laisser voir
Que sa personne a lieu de tant nous émouvoir ?

BEDFORD

Oui, je la crains, Philippe, et je le dis sans feinte ;
J'aimerais à vous voir partager cette crainte.

LE DUC

Libre à vous. Quant à moi, Bedford, je vous le dis,
Je n'ai pour cette enfant qu'un généreux mépris.
En vérité, c'est trop déprécier nos armes,
Que les subordonner à de telles alarmes.
Il nous faut des ressorts autrement éloquents,
Si nous voulons revoir la valeur dans nos camps.

BEDFORD, *dépité, et d'un ton ironique.*

Qu'au fils de Jean sans Peur, le haut duc de Bour-
[gogne !
Hé donc ! en soit le soin ; pour moi soit la besogne
De m'enquérir où peut, « gardeuse de troupeaux »,
Cette main se trouver... qui conquit nos dra-
[peaux...
Plus digne est votre part !... Je tiens qu'elle vous
[tente ;
Mais la mienne, cher duc... si fort humiliante...
Est plus sûre.... Et craignons... encor que valeu-
[reux...
Les plus petits agents, quand ils sont dangereux !

LE DUC

Faites.... Mais dites-moi comment donc la Pucelle
A fait pour s'échapper de cette citadelle ?
Dès que le bruit m'en vint, je partis aussitôt,
Et j'arrive.... On mit donc, pour garder son cachot,
Des hommes énervés... qui sait ?... même des
traîtres ?

BEDFORD

Des soudards avinés, quoique assez vaillants reîtres,
Ivres-morts, ont laissé se perpétrer, la nuit,
Duc, ce rapt, par un homme auprès d'elle introduit,
Secondé du geôlier, gagné de connivence :
Car celui-ci, depuis, a cessé sa présence.

SCÈNE III

Les mêmes, un Héraut du camp de Bedford

LE HÉRAUT, *à Bedford.*

Un homme, Monseigneur, par sa bête emporté,
Vient d'être près du camp à l'instant arrêté,
Porteur, à ce qu'on dit, d'un important message,
A la suscription d'un très haut personnage.
Le commandant du camp m'en fait vous informer,
Ne voulant rien sur soi, dit-il, en assumer.

BEDFORD, *au duc.*

Duc, vous plaît-il, vous joindre à moi pour cette
[enquête ?

LE DUC

Il suffit que par vous, Bedfort, elle soit faite.

BEDFORD

Nos soldats voisinants sont ici rassemblés :
A vous voir, de bonheur, les miens seraient com-
[blés !

LE DUC

Dès demain, loin du camp, un soin urgent m'appelle.
Vous ne m'auriez point vu, sans l'étrange nouvelle....

BEDFORD

Je lui dois de nous être en ce lieu rencontrés....
C'est regret de se voir aussitôt séparés.

LE DUC

En effet.

(*En montrant d'un geste la plaine, et feignant l'indifférence.*)

Cette plaine, en passant entrevue,
M'attira : je veux même y reposer ma vue
Quelques instants encor.

BEDFORD, *avançant la main au duc.*

Sans adieu.

LE DUC

S'il se peut.

BEDFORD, *au héraut.*

Héraut, je suis à vous.

(*Au duc, d'un air aimable, en s'éloignant.*)

Ah! le peut qui le veut,
Mon cher duc.

(*Il salue.*)

LE DUC, *répétant, en saluant.*

S'il se peut.

(*A part, en remontant la scène.*)

Mais vouloir... sur mon âme!
C'est bien de t'arracher, « s'il se peut », cette femme.

(*A ce moment, on voit un mendiant se glisser dans les broussailles, s'arrêter et écouter.*)

SCÈNE IV

LE DUC, *seul, méditant et se parlant à lui-même.*

Mais comment... sur ma foi!... sans une trahison,
Puis-je empêcher qu'encor ne s'ouvre sa prison?...

De remords impuissants je sens mon âme atteinte ;
Je ne puis accueillir ni repousser leur plainte.
Pour le retour au bien, ah ! qu'un premier écart
Oppose à nos efforts un pénible rempart !
Ma colère, s'armant contre un roi légitime,
En vain, pour se couvrir, eut la raison d'un crime.
En est-il de plus grand, parmi tous les forfaits,
Que celui de s'armer Français contre Français !
Que dis-je !... de s'unir, poussé par la vengeance,
Au peuple usurpateur de notre chère France !
Aux rapaces Anglais, ces insolents vainqueurs,
Dont le joug est partout si pesant pour les cœurs !
Mais le Ciel parle enfin : j'entends sa voix divine
Condamner de mon bras la fureur intestine.
Je le vois arrêter, par la main d'une enfant,
Les succès d'un concours trop longtemps triom-
[phant :
Concours humiliant, et qui me déshonore....
Qu'il faut que je poursuive, encor que je l'abhorre !
Sanguinaire tribut de mon égarement,
Qui devient de mes torts le juste châtiment !
Non, cet état m'accable ; il m'est intolérable.
Mais un crime... ai-je dit ?... Charle en fut-il ca-
[pable ?
Se peut-il qu'il ait eu le meurtrier dessein
D'armer contre mon père un infâme assassin ?...
Je frémis de penser qu'une créance inique

N'ait trouvé trop d'accès près de ma politique.
Eus-je pour seul désir de venger Jean sans Peur ?
Mon âme à ce soupçon se voit dans la stupeur.
Qu'ai-je fait ?... Soit erreur ou passion ensemble,
Sur mon coupable front tout mon passé s'assemble
Pour condamner ma vie aux éternels regrets
Que Jeanne m'a prédits, si je ne me soumets.
Je ne puis plus longtemps rester dans cet abîme....
Mais en sortir ?... Guidons mon effort magnanime.
Une défection brusque serait un cas
Qui blesserait l'honneur de mes braves soldats,
Un exemple funeste.... Au contrat qui me lie,
Opposons un motif qui me le résilie.
Ce motif... de Dieu même, en mes mains je le tiens :
C'est que de Jeanne d'Arc soient rompus les liens.
Charles sept ne pourra, quelle d'ailleurs soit-elle,
Marchander la rançon des jours de la Pucelle :
Sauf l'honneur... il doit tout à payer ses bienfaits.

SCÈNE V

LE MENDIANT, LE DUC

LE MENDIANT, *surgissant tout à coup.*

Ils ne le feront pas, ni lui ni les Anglais.

LE DUC, *la main sur la garde de son épée.*

D'où sortez-vous ? quel but près de moi vous attire ?
Que me demandez-vous ?

LE MENDIANT

Vous le voyez, messire,
La charité.

LE DUC, *lui avançant une pièce d'or.*

Fi donc ! Qu'avaient à faire ici
Les mots dont vous avez précédé celui-ci ?

LE MENDIANT

Gardez votre or, cher duc ; ce n'est pas la monnaie
Dont il convient, céans, que votre cœur se paie.

LE DUC

Que me voulez-vous donc ? Est-ce quelque défi
Que semble insinuer votre vain langage ?

LE MENDIANT

Oui.
Mais, duc, contenez-vous. Cet austère langage
N'est point pour offenser votre mâle courage,
Mais pour en appeler à l'élan généreux
Que le duc de Bourgogne a pour les malheureux.

LE DUC

Je ne vous comprends plus ? Cet or qu'à l'instant [même....

LE MENDIANT

Réservez-le, seigneur, pour sauver une femme.

LE DUC

Expliquez-vous enfin. Et d'abord, à quels faits

Se rapportaient tantôt vos mots sur les Anglais ?
Pourquoi m'abordiez-vous, et que vouliez-vous
[dire ?

LE MENDIANT

Qu'à vos vœux, monseigneur, nul ne voudra sous-
[crire ;
Que Charles, dominé par de vils courtisans,
Va laisser dans les fers périr ses partisans ;
Qu'une femme, seigneur, à sa cause attachée,
Pour le moment présent au supplice arrachée,
Attend que d'un rival la suprême valeur
Montre à tout l'univers quel fut son bras sau-
[veur !
Et c'est à vous, seigneur, à vous que j'en réfère,
Pour ravir à la mort une tête si chère !

LE DUC

Pour me parler ainsi, savez-vous qui je suis ?
Si même n'est sa mort le but que je poursuis ?

LE MENDIANT

Non, prince, il faut laisser à d'autres cette honte,
Et n'en point assigner l'horreur à votre compte.
Si Dieu, pour nous punir, permet de tels forfaits,
Que celui-ci, seigneur, soit l'œuvre des Anglais,
Afin que nos neveux, en en lisant l'histoire,
N'en puissent d'un Français dégrader la mémoire.
J'en appelle, seigneur, à Philippe le Bon !

LE DUC

Qui donc êtes-vous !

(Le mendiant se démasque et se jette aux pieds du duc.)

Ciel ! le chevalier Daulon !

DAULON, *aux genoux du duc.*

Oui, prince, à vos genoux. Caché dans ces brous-
[sailles,
Vos discours de tantôt ont ému mes entrailles.
Je n'aurais pas au Ciel osé porter mes vœux
Aussi haut qu'ont monté vos nobles désaveux.
Dieu veuille les projets où votre cœur incline :
Sauver Jeanne, aux Anglais amener la ruine,
Et vous faire une gloire, au cours de vos exploits,
Seigneur, à faire envie aux peuples comme aux rois !

LE DUC, *avec dignité et bonté.*

Relevez-vous, Daulon ; je n'ai rien à vous taire.
Mais gardez sur ceci le plus profond mystère :
Pour pouvoir en progrès mettre nos actions,
Le secret doit couvrir nos résolutions.
Afin de vous garder contre toute surprise,
Reprenez vos dehors : la cause l'autorise.

(Daulon remet son déguisement. Pendant ce temps, le duc sort un parchemin, sur lequel il écrit, et dit, en le remettant à Daulon :)

Et pour, quoi qu'il advienne en l'espoir qui nous luit,
Tenez, ayez toujours sur vous ce sauf-conduit.

DAULON

Jeanne....

LE DUC, *l'arrêtant.*

Non... taisez-moi le lieu qui la recèle ;
Je ne puis rien encor directement pour elle.
Je vais y travailler avec le plus grand soin.
De mes intentions, Daulon, Dieu m'est témoin.
Mon rôle a des rigueurs d'un ordre tyrannique
Où mon cœur est en lutte avec la politique.
Je vous en dis assez pour que vous compreniez.

(On entend du bruit à distance.)

Mais on vient, il est temps que vous vous éloigniez.

DAULON

Seigneur, Dieu vous entende et seconde vos vues !

LE DUC

Allez, il ne faut pas que nos feintes soient vues.

(Daulon s'éloigne vivement et se perd dans les broussailles.)

SCÈNE VI

LE DUC, *seul.*

Quelle étrange aventure où je me vois mêlé !
Au chevalier Daulon me voilà dévoilé :
Un ennemi ! C'est là ce qui me désespère...
De me voir, moi Français, d'un Français l'adversaire.
Brave Daulon ! fidèle à la France, à ton roi,
Sous ton harnais obscur, va ! tu vaux mieux que moi.

Du fait qui t'a montré ma sombre rêverie,
Mon cœur peut s'en fier à ta chevalerie.
De ta sainte héroïne appui consolateur,
Son digne compagnon, son noble protecteur,
Son écuyer sincère autant qu'inconsolable.
Puissé-je te prêter une main secourable !

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

MÊME LIEU

Il fait petit jour. Jeanne, en habit de paysanne, rêveuse, arrive à pas lents sur la scène. Après avoir jeté un regard distrait de côté et d'autre, elle s'arrête, lève les yeux au ciel et joint les mains.

SCÈNE PREMIÈRE

JEANNE, *seule.*

L'aube paraît à peine ; à son aspect, Seigneur,
Oui, la nature exprime un hymne en ton honneur.
Devançant le soleil qui promène ta gloire,
Elle enlève à la nuit son deuil expiatoire :
La nuit, qui réunit dans ses sévères mains
Les crimes, les erreurs des coupables humains,
Pour en répandre aux cœurs l'horreur qui les retrace,
D'où viennent les remords, précurseurs de ta grâce.
Puissent mes ennemis, Seigneur, s'en alarmer !
Les tiens !... car c'est ta main qui me voulut armer.
Ta volonté, mon Dieu, par-dessus tout soit faite !
Après Reims, j'aurais dû reprendre ma retraite,
Car mes voix avaient là borné ma mission.
Je le voulais, Seigneur ! Mais mon intention,
Par mon roi combattue, et rendue à moi-même...
L'héroïne, sans toi, n'était plus qu'une femme.
J'en dois payer les torts, Seigneur ; ils te sont dus.
Mais si l'autre a des droits, fais qu'ils lui soient rendus.

(Allant et venant lentement sur la scène.)

Où suis-je maintenant ?... Et comment sortirai-je
De l'entrave où me tient leur haine sacrilège ?
De tous droits naturels, la fuite est le premier
Que notre âme sensible octroie au prisonnier.
Si donc elle est permise au captif ordinaire,
Elle est vertu suprême au prisonnier de guerre
Qui se la peut donner sans fausser ses serments :
Et nul n'a, sur ce point, eu mes engagements,
Non plus qu'à renoncer à la gloire chérie
De te servir encore, ô ma belle patrie !
Si, sauvée à jamais des fers des ennemis,
Je puis me retrouver au sein de mes amis.
Mais que dis-je ?... est-il bien de tenir ce langage ?...
Il me serait si doux de me voir au village, [sœurs,
Auprès de mon vieux père, et ma mère, et mes
Et mon plus jeune frère, et... vaillants défenseurs
Plus tard... ses deux aînés, entraînés à ma suite,
Dont fut, dans les combats, si belle la conduite !
O champs de mes aïeux ! ô bois, riant séjour !
Doux toit de Domrémy, vous reverrai-je un jour ?...
O troupeaux ! qui, joyeux, preniez la verte allée
Qui conduisait vos pas dans l'humide vallée,
Au jour naissant, à l'heure où sonnait l'*Angelus* :
Ma main, qui vous guidait, ne vous guidera plus !

(On entend le son d'une cloche dans le lointain. Jeanne se tait et s'agenouille, en se tournant à demi vers la plaine d'où

vient le son. En même temps, le duc de Bourgogne s'avance à pas mesurés, sans être vu de Jeanne, et vient se placer en silence à deux pas derrière elle.)

O Ciel! qu'ai-je entendu?... C'est la voix de l'aurore,
La voix de l'*Angelus* qui me parvient encore,
La voix de la prière errant sur la cité,
Qu'entendait le cachot que mes pas ont quitté.
De Rouen jusqu'à moi, traversant la distance,
Elle vient, comme aux jours de mon heureuse [enfance,
Me dire qu'ici-bas tout est artificiel
Pour qui n'y veut gagner des trésors pour le Ciel.
Et que ne sont bénis les lauriers de la guerre,
Seigneur, que ceux cueillis sous ta sainte bannière!
Les Bourguignons.... Ordonne!... A secourir mon [roi
Mon bras peut-être encore...

SCÈNE II

LE DUC, JEANNE

(Dès le commencement de cette scène, le jour va en augmentant graduellement.)

LE DUC, *la main sur l'épaule de Jeanne, qui se relève aussitôt.*

Il le sera par moi.

JEANNE, *vivement.*

O Ciel! on m'a trahie!

LE DUC

Oh! rassurez-vous, Jeanne;
Ne craignez rien de moi.

JEANNE, *en montrant la chaumière.*

Vers cette humble cabane,
Pourquoi, seigneur, alors conduisez-vous vos pas ?

LE DUC

J'ignorais qu'elle fût votre refuge.

JEANNE

Hélas !

LE DUC

Vous me l'avez appris, mais n'en soyez en peine.

JEANNE, *avec amertume.*

Ah ! qui dur à son roi, peut l'être à la Lorraine
Qui l'aida contre vous !

(*Avec une certaine fierté.*)

Et l'aiderait encor,
Si son bras quelque jour retrouvait son essor.

LE DUC, *avec douleur.*

Que vous vous méprenez sur ma pensée intime !
Le regret me poursuit, vous l'imputez à crime.

JEANNE

Quel attrait ont ces lieux pour vous y voir, seigneur ?

LE DUC

La solitude est chère aux souffrances du cœur.
Je venais l'y chercher, et me donner par elle
La force d'accomplir les vœux de la Pucelle.

JEANNE

Que dites-vous, seigneur ? Vous vous souviendriez
Des lettres qu'autrefois....

LE DUC

Vous vous défendriez.
D'en douter un instant, Jeanne, daignez m'en croire,
A voir ce qu'en a su produire la mémoire
Dans mon âme vaincue et grandie à la foi
De vos pressants conseils sur mon retour au roi !
Et pour m'y conformer, je veux tout entreprendre.
Croyez....

JEANNE

Ah ! qu'il m'est doux, seigneur, de vous entendre !
Vous crûtes à des torts de Charles envers vous :
Il n'en est rien, seigneur. De là vinrent vos coups !
Vous-même, oubliez-les : Charles vous les pardonne.
Groupez-vous tous, messire, autour de la couronne :
Richemont, à ma voix, s'y voulut engager ;
Nobles parents, oui, tous, sus contre l'étranger !

LE DUC

Votre patriotisme embraserait mon âme,
Si déjà ne s'étaient épurés à sa flamme
Les ressorts détrompés de ma rébellion,
Qui, contre celle-ci, vont s'armer d'action.
Ils l'auraient fait déjà.... Mais bienheureux, ô [Jeanne !

Celui dont le passé n'a rien qui le condamne,
Celui qui, d'innocence et d'honneur revêtu,
Peut, d'un cœur sans reproche, aborder la vertu !

JEANNE

Il n'en faut au premier, duc, qu'un plus grand cou-
rage :
L'erreur est propre à l'homme ; au ciel, c'est le nuage,
D'un aspect moins sinistre encore que trompeur,
Dont un peu de soleil dissipe la vapeur.

LE DUC

J'en ai la volonté : tout aussi bien puissé-je
En avoir même ardeur et même privilège !
Mais vous, Jeanne, comment vous retirer d'ici ?
J'y travaille en secret ; Daulon le fait aussi.

JEANNE

Daulon !... Vous l'avez vu ?... Depuis hier, son
[absence
Me fait craindre qu'il n'ait commis quelque impru-
[dence,
Que ce vaillant ami ne se soit compromis...

LE DUC

Hier même, un sauf-conduit par moi lui fut remis :
Pour me concilier avec mon stratagème,
J'ai feint de voir un fou vis-à-vis de lui-même :
« Que ce pauvre soldat, par son zèle emporté,

Courait à partager votre captivité....
Que l'ayant rencontré sans armes, sans défense,
Mon cœur s'était ému de sa folle démence....
Et.... » Que ne puis-je, ô Jeanne! en faire autant
[pour vous ?

JEANNE

Non, car vous ne sauriez, cher duc, en être absous.
En agissant pour lui, vous agissiez en homme,
Vous faisiez l'action d'un galant gentilhomme ;
En agissant pour moi de la même façon,
Vous vous comporteriez en allié félon.

LE DUC

N'est-ce comme homme aussi, non comme militaire,
Qu'à votre triste sort je prétends vous soustraire?
Car, comme autorité, mes remords, jour et nuit,
Confirment l'impuissance où je me sens réduit,
Mais dont, pour me sortir, mon âme se concerte.

JEANNE

La porte pour le bien nous est toujours ouverte.
Rompez avec l'Anglais, sans nul déguisement :
L'honneur ratifiera votre revirement.
Afin que tout se passe en parfaite justice,
Obtenez par avance un commun armistice.
Partant de là, cher duc, dénoncez aux Anglais
Que vous ne pouvez plus combattre les Français,
Que vous l'êtes vous-même, et qu'après cette trêve,

S'ils veulent que contre eux votre camp ne se lève,
Que leur cause est injuste, et qu'ils le savent bien,
Ils aient à s'en aller, et... sitôt, pour leur bien.

LE DUC

Ce sont mes sentiments, je veux les mettre en œuvre.
En attendant, pour vous, ma secrète manœuvre,
En mon particulier, va prendre les chemins,
Jeanne, pour vous ôter de leurs cruelles mains.
Oh! si vous n'étiez point prisonnière de guerre,
Les jugements d'aucuns ne me toucheraient guère;
Vous me verriez pour vous ce que m'a vu Daulon.
Mais... au sceau des contrats, s'impose la rançon.
Si je ne puis par ruse, et d'une main cachée,
Vous voir à leur fureur promptement arrachée,
A ce défaut, comptez qu'iront tous mes efforts,
Par la diplomatie, à réparer mes torts.

JEANNE

Voici le jour; je fuis. Je n'ai rien à redire :
Il faut, auparavant, consulter Dieu, messire.
Dans l'endroit que sa main s'est plu de me choisir,
Il saura, s'il le veut, me cacher à loisir.
En tout cas, c'est l'écueil où l'aveugle Angleterre,
Ivre de son triomphe, obtiendra son salaire. [ment,
Croyez-le bien, seigneur : Dieu, pour leur châti-
Vous invite à l'honneur d'être son instrument.
Il veut, en vous mettant désormais sur leur voie,

Et les couvrir de honte, et vous combler de joie!
Oui, oui, suivez, cher duc, vos nobles mouvements.
Ma main ne doit pas seule armer vos sentiments.
Vous l'avez dit : « Du roi la cause est assez belle,
Pour, la prenant, remplir les vœux de la Pucelle! »

(*Jeanne se retire et disparaît dans le taillis.*)

SCÈNE III

LE DUC, *seul.*

Il était temps! Je vois se rapprocher d'ici
Les gardes de Bedfort, suivis de celui-ci.
Que peut avoir affaire ici cette patrouille?...

(*On voit Daulon, vêtu en mendiant, se glisser secrètement dans le hallier et écouter.*)

SCÈNE IV

BEDFORD, LE DUC

BEDFORD, *comme secrètement.*

Duc, nous avons pour nous Georges de La Tré-
Pour vous donner avis de ce fait capital, [mouille.
J'ai cru vous voir, dès l'aube, au quartier général;
Vous en étiez sorti. Sachant qu'il sait vous plaire,
J'attribuai vos pas à ce lieu solitaire :
Je ne me trompais point.

LE DUC

Que dites-vous, Bedford?
La Trémouille?...

BEDFORD

Est à nous.

LE DUC

Comment... par quel ressort
Fûtes-vous informé que ce ministre fourbe,
Ce favori de Charle, à ce point-là se courbe?..
Certes, je le savais brûlant d'ambition,
Capable, à tout venant, d'une lâche action,
Hautain, vindicatif, rongé de jalousie,
Mais non jusqu'à lui voir pareille frénésie!
Sans doute la Pucelle a dû, par son crédit,
Exciter dans son âme un rancuneux dépit,
Compromettre à jamais sa maligne influence,
Et devant Charles sept le réduire au silence;
Mais....

BEDFORD

Nous en plaindrons-nous?

LE DUC, *hésitant, comme involontairement.*

Sans doute.... Cependant....
Mais... de qui tenez-vous ce notable incident?

BEDFORD

De son confident même; en un mot, de cet homme
Arrêté près du camp, se faisant passer comme
Emporté par sa bête, à l'effet de pouvoir
Arguer d'une excuse, au cas de le devoir.

LE DUC

Quel besoin avait-il d'un pareil subterfuge ?...
Contre qui lui faut-il s'assurer un refuge ?...
Et d'ailleurs, quel rapport ?...

BEDFORD

Vous allez le savoir.
La Trémouille, à ses fins, se devait de pourvoir
Aux moyens d'arriver, par un chemin fidèle,
Aux lieux témoins discrets des pas de la Pucelle.
Daulon était parti : La Trémouille, vers lui,
Lança son affidé qui nous sert aujourd'hui.
Adroit, rusé, subtil et compagnon de France,
De l'autre il eut bientôt capté la confiance :
Pas au point, cependant, d'avoir su recueillir

(*D'un ton méprisant.*)

L'endroit où l'évadée a pu s'ensevelir.
Toutefois, l'intrigant m'a remis un message,
Dont vous apprécierez l'importance et le gage,
Que commit à ses soins le susnommé Daulon,
En hâte et grand secret, pour le duc d'Alençon.

(*Remettant le message au duc.*)

Le voici.

LE DUC, *après avoir lu.*

Très bien, duc. Mais... n'est-ce pas un piège
Adroitement tendu ?... quelque habile manège
Propre à nous retenir acculés à ce bois,

Alors que l'ennemi nous veut tourner, parfois ?...
Ils occupent Louviers : en quelques jours de marche,
Nous pouvons arriver à gagner Pont-de-l'Arche,
Et de là — vous surtout — leur enlever l'élan
Qu'ils ne sauraient manquer de tenter sur Rouen.
Déjà vous y tenez une petite armée,
Qui, sans un prompt renfort, se verra décimée.
La mienne, retenue aux abords de Paris,
Verrait, s'en retirant, ces abords sitôt pris.
Les armes que j'en ai pour ici détachées
Suffisent à garder ces retraites cachées.
Il faut, à mon avis, se porter en avant,
Et tromper leurs calculs, cher duc, en les bravant.

BEDFORD

Allons en conférer en chambre martiale.

(*D'un ton convaincu.*)

Ma voix vous est acquise.

LE DUC

Elle est la principale.

(*A part.*)

Puissé-je sauver Jeanne !

(*Ils se retirent.*)

SCÈNE V

DAULON, *seul.*

(*Il sort du hallier et, tout d'abord, regarde avec une vive attention, mêlée d'inquiétude, autour de lui.*)

Ils se sont éloignés,

De leurs divers projets tous deux accompagnés.
O Philippe le Bon, digne duc de Bourgogne !
Puisse le Ciel bénir votre noble besogne,
Et mettre à la servir leur fol aveuglement !
Quand le crime apparaît, il n'est plus de serment.
« Puissé-je sauver Jeanne ! » Ah ! que cette parole
Remplit mon cœur d'espoir, me charme, et me [console !
Jeanne, ô sublime enfant ! que vient l'heureux [Daulon...
Et fier !... d'avoir ravie à l'horrible prison !
Ah ! puissiez-vous trouver, de la forêt déserte,
A vos pas échappés la porte grande ouverte ;
Et revoir, de leurs camps désormais affranchis,
Les paisibles attraits de votre doux pays !
Mais lui... le traître Harlier, suppôt de La Trémouille,
Monstres tous deux ! Judas ! qu'il faut que ma main [fouille
Du bout de mon épée en champ clos ; d'où l'hon- [neur,
Ou trompera mon bras, ou vengera mon cœur !
Allons retrouver Jeanne ; exposons à sa vue
Sa chère liberté par mon âme entrevue !
Disons-lui mon espoir.... Mais, hélas ! le faut-il
Avant que n'ait cessé tout éminent péril ?...
Du moins, en attendant, sous une voûte obscure,
Vestige découvert d'ancienne architecture

Par l'hôte vertueux qui nous a recueillis,
Jeanne, à la moindre alerte, abordant le taillis,
S'ouvre au même moment un invisible asile.
Brave homme! ah! Dieu te fasse un avenir tran-
A ta pieuse femme, à ta fille, à tous trois, [quille,
Dont le seuil s'est offert, et les cœurs à la fois,
A nos pas fugitifs errant dans la nuit sombre,
Et qu'attira vers vous un faible feu dans l'ombre!
Et puissiez-vous bientôt, — à n'oublier jamais! —
Tenir le digne prix de vos touchants bienfaits!

(*Daulon se retire vers la chaumière.*)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

MÊME LIEU

On est à la dernière heure de la nuit. La lune brille d'un vif éclat. Au lever du rideau, d'Arc et Jeanne, assis sur le tronc d'arbre, causent. Pierre est debout devant eux.

SCÈNE PREMIÈRE

D'ARC, JEANNE, PIERRE

JEANNE

Ah ! qu'il m'est doux vous voir céder à ma prière !
Mon père, il faut sitôt quitter cette chaumière.
C'est vainement qu'au vôtre, excité de s'unir,
Mon cœur voudrait encore ici vous retenir.
Vous ne le pouvez plus ; un danger vous menace.
L'homme d'ici m'a dit qu'on est sur notre trace.
Ne craignez rien pour moi, je sais où me cacher ;
Mais c'est mon frère et vous que l'on viendra cher-[cher.
Le garde forestier notre charitable hôte,
Hier, vers le soir, au bois, s'est trouvé côte à côte,
Tout inopinément, d'un sombre individu
Qui lui dit tout à coup ce mot inattendu :
« Quel est donc ce jeune homme, en votre voisinage,
Qui tant de Jeanne d'Arc rappelle le visage ?
— C'est, répondit le garde, un timide étranger,
Égaré dans le bois, que j'ai cru d'héberger
Jusqu'à demain au jour, regagnant son village,
Des ténèbres craintif, comme on l'est à son âge. »

L'homme sombre, à ce mot, comme préoccupé,
Couvert d'un grand manteau s'est soudain échappé.
Non, non, n'attendez pas que la prochaine aurore
En ce lieu dangereux vous puisse voir encore.
De son pâle rayon, la lune à son déclin
Saura vous diriger jusqu'au hameau voisin.
Puis, de là, vous pourrez sans encombre entre-
[prendre
Le retour au pays, où tous... voudrez m'attendre.

D'ARC, *très ému.*

Jeanne!...

PIERRE

Quand pensez-vous que l'on vous reverra.
Jeanne, et qu'à notre amour le bon Dieu vous rendra?
Au bas de la forêt, sous un chaume paisible,
Nous avons vu des gens, au cœur droit et sensible,
Qui garderaient mon père avec un soin jaloux.
Si, le leur confiant, je revenais vers vous,
Jeanne, tout aussitôt; et, puisque mon visage
— On vous l'a dit, ma sœur — semble être votre
[image,
Je prenais votre place, en me pénétrant bien
D'imiter votre ton, votre air, votre maintien?...
Pendant ce temps, ma sœur, partie avec mon père,
Soigneux de vous cacher tous deux aux gens de
[guerre,
Sous un déguisement comme l'a fait Daulon,

Ensemble, vous iriez gagner notre vallon.
Les Anglais n'y sont plus, et notre roi, peut-être,
A l'heure où nous parlons, s'en proclame le maître!...
Acceptez.

D'ARC

Ah! mon fils! ah! qu'un père est heureux
De voir à ses enfants un sang si généreux!
Dans un pareil moment, je ne puis rien vous dire :
Je laisse à Dieu le soin de parler et d'élire.

JEANNE

O mon frère! trop jeune encore pour ton roi,
Tu voudrais cependant te dévouer pour moi!
Qui fut à ce bonheur, se doit d'être à la peine;
Qui des siens a l'amour, d'aucuns brave la haine.
Non, non, laisse ta vie entre les mains de Dieu,
Afin qu'il en dispose en son temps et son lieu.
Aux triomphes du roi, s'il faut une victime,
Évitons aux Anglais, mon frère, un double crime.
Va, retourne au pays; dis à tous que ta sœur
A pu se dérober aux mains de l'agresseur,
Mais que, s'il la reprend, le Ciel, dans sa justice,
A chacun donnera sa part du sacrifice :
Aux Anglais l'infamie, et peut-être à mon roi
D'honorer ma mémoire et de pleurer sur moi?...

D'ARC, *avec une vive émotion.*

O Jeanne! quels accents vous me faites entendre!

Pourquoi rester ici vous-même, et ne pas prendre
Avec nous le départ que vous nous conseillez ?

JEANNE

Tant que des camps anglais nos champs seront
Et mon roi ne m'aura de sa main déliée... [souillés,

PIERRE

Eh ! ne semble-t-il pas qu'il vous ait oubliée ?...

JEANNE

Il n'importe : il ne faut imiter que le bien.

PIERRE

Le chevalier Daulon, au moins lui, se souvient !

JEANNE

Pardonnons aux puissants leur distraite attitude;
C'est moins vice du cœur encor que lassitude :
D'hommages accablés, de flatteurs poursuivis,
A mille soins divers leurs jours sont asservis.
Plaignons-les bien plutôt ! Tandis qu'en nos chau-
[mières,
Dans le cercle restreint des choses journalières,
Le cœur, chaque matin, comme la fleur aux champs,
S'épanouit pour tous, dans un constant printemps.

D'ARC

Puisse bientôt pour toi se rouvrir, ô ma fille !
[charmille,
L'huis d'honneur des grands jours que couvre la

Toujours clos et désert, sur son seuil attristé,
Depuis, ô mon enfant ! que tes pas l'ont quitté !
L'hirondelle est venue, et le murer[1] y pousse.
L'hirondelle... y poser son nid d'herbe et de
[mousse ;
Y chanter... y nourrir ses petits... sous l'auvent
A l'abri du soleil, de la pluie et du vent.
Et toi... loin du pays, exposée à la rage
D'injustes conquérants que ta chute encourage...
Qui...

JEANNE

Ma mort ne saurait assurer leurs succès,
Mon père ; la victoire est à nous désormais.
L'Anglais est condamné. La mission de Jeanne
Est de redevenir la simple paysanne,
S'il plaît au bon Jésus ainsi de l'ordonner :
J'en attends le signal qu'il m'en voudra donner.

(*Jeanne se lève et aide son père à se lever.*)

Mais, mon père, il est temps ; l'horizon se colore
Des reflets adoucis qui précèdent l'aurore :
Il faut, il faut partir.

D'ARC

O ma fille !

JEANNE

A bientôt !

PIERRE

O ma sœur ! vous quitter !...

1. *Murer*, giroflée de muraille.

JEANNE

Oui, mon frère, il le faut.

D'ARC

O ma fille! ma fille!...

JEANNE

Adieu, adieu, mon père!
Ce cher baiser pour vous, celui-ci pour ma mère,
Cet autre pour mes sœurs.

D'ARC, *très attendri.*

Et te quitter ainsi!...

JEANNE

Adieu, adieu! partez!

(*A Pierre, en l'embrassant.*)

Et pour toi, celui-ci!

(*Jeanne se retire vivement. D'Arc et Pierre, très émus, se mettent en route. Jeanne, cachée et essuyant ses larmes, les regarde s'éloigner. Dès qu'ils sont hors de la portée de la vue, elle revient en scène.*

SCÈNE II

JEANNE, *seule.*

Ils sont partis... Ainsi s'écoule notre vie...
La joie à peine naît, qu'elle nous est ravie...
Le bonheur ici-bas ne dure qu'un instant;
Toute gloire est fragile, et tout bien inconstant.
Mais, si l'extase n'est à notre âme qu'un rêve,

A quel point d'allégresse, au moins, elle l'élève !
A quel point elle sait compenser en deux jours,
Par là, sa fuite, hélas !... peut-être pour toujours !
Qui m'aurait dit, mon Dieu ! qu'en ces jours de
[misère
Il m'eût été donné de contempler mon père,
De reposer sur lui mes regards consolés,
Sur mon frère, sur tous... par eux deux rappelés :
Ma mère au doux sourire, et qui m'est apparue
Dans les yeux de mon frère aussitôt accourue,
Dans son accent, sa voix si sensible à mon cœur,
Quand elle m'apprenait à vous bénir, Seigneur !
Adieu, adieu !... Daignez écarter de leur route
Les dangers que pour moi leur tendresse redoute,
Et diriger leurs pas sur un terrain ami,
Seigneur ! sans accident, jusques à Domrémy !

(*Jeanne va pour se retirer ; au même moment paraît Daulon, toujours vêtu en mendiant, qui, en voyant Jeanne, fait quelques pas en arrière, en sortant de dessous ses vêtements une épée, qu'il dépose à terre à l'écart.*)

SCÈNE III

DAULON, JEANNE

DAULON, *à part.*

Cachons-lui mon épée.

JEANNE, *apercevant Daulon, avec émotion.*

Ah ! Daulon, cher messire,
Ils sont partis... hélas !

DAULON

Ah! Jeanne, je respire!...
Heureux de les savoir maintenant sans danger.
Cessez pour eux de craindre et de vous affliger.

(*Le jour commence à paraître.*)

Je viens de dépêcher, par une main très sûre,
Au seigneur d'Alençon un mot, où je l'adjure
De nous venir en aide avec cent cavaliers,
En tournant la grand'route à l'est de Louviers.
Les Anglais, dès ce soir, doivent se mettre en
[marche,
En nombre, par l'ouest, allant sur Pont-de-l'Arche.
Dans dix jours, les lanciers du brave d'Alençon
Vous auront délivrée, ô Jeanne! et... sans rançon!

JEANNE, *d'abord intriguée, puis avec résignation.*

Qui vous a des Anglais fait savoir la conduite?...
D'ailleurs, les Bourguignons....

DAULON

Ne songeons qu'à la fuite,
O Jeanne! Ils ont un chef qui fermera les yeux,
A qui sont les Anglais devenus odieux.

JEANNE, *à part.*

Qui donc a pu lui dire?

DAULON

Oui, Jeanne, un grand désordre

Règne dans leur conseil ; le duc n'en veut démordre :
Il tient qu'il vous soit fait comme il fut fait par nous
Pour quelques-uns des leurs ; et, bravant leur cour-
[roux,
Menace de briser sur-le-champ l'alliance,
Au refus, à rançon, de votre délivrance.

JEANNE, *avec véhémence.*

Qu'ils refusent, Daulon ! ce sont mes plus chers
[vœux !
Puisse le vouloir Dieu ! Le duc séparé d'eux,
C'est la France asservie à l'instant reconquise,
Et les Anglais, confus, regagnant la Tamise !

DAULON, *douloureusement.*

Mais vous, Jeanne ? mais vous ?... Eh quoi !... me
[faudra-t-il
Vous voir vous affliger que, contre un doux exil
Proposé par Bourgogne, outre une somme offerte,
Vous laissiez pour toujours votre prison déserte ?...

JEANNE

Je m'en réfère à Dieu, Daulon ; lui seul sait bien
Ce qui convient le mieux à tous pour notre bien.
Ce que vous avez fait, ce que le duc veut faire,
Vous le voyez, mon cœur n'entend point s'y sous-
[traire.
Mais je laisse à Dieu seul, pour conjurer Bedford,
Et le soin d'y pourvoir, et le choix du ressort.

Dieu, messire, avant tout, condamne l'injustice ;
Il sait par quelle main doit s'offrir le calice....
Le calice rempli.... qu'absorbera l'Anglais....
Et de sanglants revers.... et d'éternels regrets !
Avant sept ans.... Bedford, encor plein de jeunesse,
Ici même, à Rouen, accablé de tristesse,
Au bruit que ses soldats sont partout désarmés,
Verra finir ses jours, de chagrins consumés.
Paris, la France entière, en des élans de joie,
Ravie au Léopard dont elle était la proie,
Célèbrera partout sa libération,
Et de tous ses enfants fêtera l'union.
Et vous, brave Daulon ! ami tendre et fidèle,
Des nobles chevaliers la gloire et le modèle,
Dès que dans vos foyers vous serez retenu,
Jouissant d'un loisir dignement obtenu, [gloire,
Vous voudrez, de nos temps si pleins d'ombre et de
Par la plume et le cœur, consacrer la mémoire !

DAULON, *vivement impressionné.*

De gloire !... Ah ! tout entière en est à vous la part,
Jeanne !

JEANNE

Non, mais à Dieu, qui, par mon étendard,
Instruisait les Anglais qu'ils ne pouvaient, sans [crime,
Arracher notre France à son roi légitime.

DAULON

Ah! que ne se sont-ils dans l'instant dispersés!

JEANNE

Ils n'en seront que plus honteusement chassés.

DAULON

Puissé-je en voir le jour!

JEANNE

Regagnons la chaumière;
Allons mettre à nos vœux l'aide de la prière.

DAULON

Et pour votre salut!

JEANNE

Aussi.... s'il plaît à Dieu?...
Venez.

DAULON

Je vais, pour vous, le prier en ce lieu.

(Jeanne s'éloigne. Daulon reste. Il fait jour.)

SCÈNE IV

DAULON, *seul.*

Oui, que mon premier mot dit hors de sa présence,
Soit d'attirer sur elle, ô Dieu! ton assistance.
De cet ange pour nous descendu de tes Cieux,
Garde pour nous encor les jours si précieux!
O Dieu! ne laisse pas ton œuvre inachevée;

Notre France n'est pas entièrement sauvée.
Accorde à cette enfant le superbe bonheur
De la voir libre enfin, et de t'en faire honneur!
N'enlève pas sitôt ce bras que ta clémence
A mis à notre appui pour notre délivrance :
Jeanne! effroi des Anglais et notre sûreté,
Objet de notre amour et de leur cruauté,
Qu'un ingrat conseiller, honte de sa patrie!...
La Trémouille, un Français!... poursuit de sa furie,
Et tente, aidé d'un cœur aussi vil que le sien,
De livrer à la mort!... Il percera le mien,
Cet Harlier, je le dis, avant que sa traîtrise
Ait mérité le prix de sa lâche entreprise.
Car c'est lui qu'a dépeint le garde forestier,
Traits pour traits, c'est lui-même; oui, cet infâme [Harlier,
Ancien soldat du camp, et qui s'est dit, le traître!
En secret envoyé par Charles sept, son maître,
Pour observer ici l'allure des Anglais.
Je l'ai cru!...

(*Avec sécurité et confiance.*)

Grâce à Dieu! mais il n'a su jamais
M'arracher un seul mot qui pût dévoiler Jeanne.
Il espère toujours....

(*Avec ironie et mépris.*)

Sinon... il m'eût, ce crâne,
A leur rage ennemie adressé sans façon,

Comme il fit de mon pli pour le duc d'Alençon.

(Avec orgueil et confiance.)

Mais une honnête main, depuis, s'en est chargée....
Et bientôt....

(Avec indignation.)

Ah ! ta fourbe est à son apogée !
Viens.... il me faut ton sang, ou tu prendras le mien.

(Avec ironie d'abord, puis avec amertume.)

Car tu ne peux vouloir te priver de ce bien....
De revoir ce jeune homme à l'image soudaine....
Qui met ton espérance au niveau de ta haine !
Et te fait rechercher avec avidité,
Un fruit de tes calculs mûr pour ta lâcheté. [alarmes,
Viens donc.... Voici le jour. Viens.... tu peux, sans
Suivre et saisir l'enfant....Tu le verras sans armes !...

(Avec résolution.)

Mais le Ciel a voulu qu'il en soit autrement ;
Et s'il se peut.... oui, traître, oui, pour ton châti-
[ment !

(Dans un mouvement de côté.)

Il arrive.... C'est lui.... Reprenons mon épée.
Déguisons tout d'abord ma bonne foi trompée ;

(Il cache son épée sous son vêtement.)

Feignons de voir en lui le fidèle allié ;
L'agent secret du roi par lui-même envoyé.

(Harlier, en paraissant à distance, fait, avant de s'avancer de quelques pas, seul, un geste à ses hommes, qui s'arrêtent ; puis, retournant vers eux, il leur dit :

SCÈNE V

HARLIER, Gardes

HARLIER, *aux gardes.*

Gardes, laissez-moi seul ; tenez-vous à distance.
A mon premier appel, soyez en ma présence.

(*Les gardes se retirent hors de vue. Harlier s'avance lentement sur la scène, en regardant autour de lui.*)

SCÈNE VI

HARLIER, *seul.*

Les traits de ce jeune homme en ces lieux entrevu,
Malencontreusement m'ont pris au dépourvu.
J'aurais dû sur-le-champ, l'interrogeant quand [même,
De son individu m'éclaircir le problème :
D'où vient-il ? où va-t-il ? quel est-il ?... « Jusqu'au [jour, »
M'a dit l'homme.... Aurait-il pris quelque adroit [détour ?
De la forêt je viens de remonter la route....
Un tel soupçon ne fait que renforcer mon doute...
Que ce soit la Pucelle, elle-même, en ces traits.
Quoi ! l'oiseau se serait échappé de mes rets ?...
J'aurais vu s'éclipser ce beau coup de fortune ?...

(*Tout en se parlant à lui-même, Harlier s'est rapproché de la cabane du garde forestier. Il est près du tronc d'arbre. Il aperçoit Daulon, qui vient à lui.*)

Attendons. Mais que vois-je ?... Ah ! rencontre im- [portune !

SCÈNE VII

HARLIER, DAULON

DAULON

Eh ! vous voilà, messire !... à l'instant où le jour
Commence à peine à luire aux coteaux d'alentour !
De votre roi, toujours, la mission secrète....
Zélé !... vous voit errer nuit et jour en cachette ?...
Vous servez ses projets ; c'est aussi mon destin :
De là notre rencontre, et... d'aussi grand matin !

HARLIER

Je vous cherchais, Daulon, et cela pour vous dire
Que votre pli fait route aux mains d'un vaillant sire.
Je n'aurais pu moi-même, et ce par accident,
En pourvoir aussi tôt votre correspondant :
Mon cheval....

DAULON

Eh ! fi donc ! à votre diligence,
Je reconnais le cœur d'un noble enfant de France,
D'un valeureux soldat qui sait pour son pays
Affronter dignement les poignards ennemis....

HARLIER

Mais à qui manque encor, pour sauver la Pucelle,
De connaître avec vous le lieu qui la recèle.
Votre discrétion, Daulon, à cet égard
(Je ne puis m'empêcher de vous en faire part),

M'étonne ; il se pourrait, par là, que votre absence
Devînt un jour, pour Jeanne, une grave impru-
[dence....

DAULON

Ah! c'en est assez, traître! A ton infâme plan,
Je sens bouillir en moi le plus pur de mon sang!
Tes crimes, misérable, ont comblé la mesure.

(*Sortant son épée.*)

En garde! défends-toi, monstre, à ton roi parjure,
Suppôt de La Trémouille : un Judas comme toi!
En garde, malheureux!

HARLIER

Daulon, regardez-moi.
De quel transport soudain est votre âme saisie?...

DAULON

De te payer le prix de ton hypocrisie.
Va donc! Il est trop tard de tant parlementer,
Et je finirai bien, je crois, par t'exciter,
Lâche!...

HARLIER, *tirant son épée.*

Il fallait ce mot pour échauffer ma bile....
Et que mon premier coup ne me soit pas stérile!

(*Ils se battent. Jeanne accourt, suivie de la fille du garde forestier, Annette.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, JEANNE, ANNETTE, *puis* BEDFORD

JEANNE

Daulon ! que faites-vous ?... O Ciel ! arrêtez-vous !

(Harlier, blessé, laisse tomber son épée et porte la main à son cœur.)

DAULON

Jeanne, Jeanne, rentrez !... Ah ! grand Dieu ! lais-
[sez-nous !

HARLIER

A moi, gardes !...

(Regardant Jeanne.)

Que vois-je ?... Ah ! le Ciel me condamne !

(Il tombe. Un certain nombre d'hommes d'armes arrivent, suivis immédiatement de Bedford.)

JEANNE, *se précipitant vers Harlier pour le secourir.*

Vite, Annette ! de l'eau, du linge !...

HARLIER, *en portant sur Jeanne un regard mourant.*

Ah ! pardon, Jeanne !

Ah !...

(Il meurt.)

BEDFORD, *à part, d'un ton satanique.*

Jeanne ?... Je triomphe !

(Aux gardes.)

A moi !... Cet homme est mort ;

Gardes, emportez-le !

(S'adressant à d'autres gardes, en désignant du geste Daulon.)

Sur l'ordre de Bedford,

Vous, désarmez cet autre !

SCÈNE IX

LES MÊMES, LE DUC, *survenant.*

LE DUC

Eh ! quel est ce tumulte ?...

(S'adressant à Bedford, en montrant Daulon.)

Duc, cet homme, arrêté, me serait une insulte.
Je le prends sous ma garde, il a mon sauf-conduit.
Et... quant à cette femme....

JEANNE, *courant au duc, et lui parlant à voix basse.*

Ah ! cher duc, pas de bruit !

(En montrant Daulon d'un léger signe, et lui redisant les paroles qu'elle lui a dites antérieurement :)

« En agissant pour lui, vous agissez en homme ;
Vous faites l'action d'un galant gentilhomme.
En agissant pour moi de la même façon,
Vous vous comporteriez en allié félon ! »

LE DUC, *bas à Jeanne.*

Je vais au roi.

(Mouvement de joie de Jeanne.)

JEANNE, *à Bedford, d'un ton résigné.*

Bedford, vous m'avez retrouvée....

Je suis vaincue, hélas !...

(*Avec enthousiasme.*)

Mais la France est sauvée !

(*Les gardes entourent Jeanne. Daulon est dans l'attitude d'un homme atterré. Le duc porte désespérément la main à son front. Bedford fait un geste de commandement à ses hommes, impliquant l'ordre du départ, en emmenant Jeanne. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE TROISIÈME ET DERNIER

MARIE-ANTOINETTE

OU

LA VEILLÉE

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

Marie-Antoinette, reine de France.

Marie-Louise, princesse de Lamballe, amie de la reine.

Gouverneur Morris, ministre des États-Unis à Paris.

Napoléon Bonaparte, capitaine d'artillerie.

Weber, au service de la reine, son frère de lait.

La scène se passe à Paris, au château des Tuileries, aux approches du 10 *août* 1792.

La honte suit toujours le parti des rebelles :
Leurs grandes actions sont les plus criminelles,
Ils signalent leur crime en signalant leur bras,
Et la gloire n'est point où les rois ne sont pas.

(Racine.)

... La fuite était aisée encore (août 1792). Paris seul offrait de grandes masses mises en mouvement par la démagogie. Les provinces n'avaient que des braillards de clubs, et rien n'eût pu résister, en rase campagne, à deux ou trois mille hommes de vieilles et bonnes troupes, comme on eût pu les réunir. Aussi la fuite fut-elle le moyen auquel les amis du roi s'attachèrent.

... Enfin, Louis XVI et la reine parurent fermement décidés, du 2 au 5 août, à donner les mains à un projet de départ qui consistait à sortir nuitamment de Paris... et à prendre, sous la protection des Suisses, échelonnés de village en village, la route de....

A. Granier de Cassagnac.

... Le 10 août ne se fit point attendre. Cette dernière catastrophe jeta dans l'esprit de Napoléon une étrange lumière. S'il avait été général à cette époque, disait-il plus tard, il se serait attaché au pouvoir royal, et peut-être aurait-il fait alors pour la royauté ce qu'il fit plus tard pour la Convention ; mais....

(*Mémoires de Bourrienne.*)

MARIE-ANTOINETTE

OU

LA VEILLÉE

ACTE PREMIER

UN SALON

Au lever du rideau, la reine, assise, travaille à un ouvrage d'aiguille, qu'elle dépose au moment où elle prend la parole. Mme Louise de Lamballe est debout auprès d'elle.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE, LOUISE

LA REINE

Laisse-moi, chère amie, à mes tristes pensées;
Toutes illusions sont à jamais cessées.
Ils veulent notre mort; nos tourments vont finir.
Les leurs commenceront dans un prompt avenir.
Le peuple, enfin sorti de l'erreur qui l'entraîne,
Nous vengera bientôt de leur aveugle haine;
Et contre ses meneurs, corrupteurs odieux,
Leurs actes à la main, fera parler les Cieux.
Qu'ont-ils dit à ce peuple, autrefois si louable,
Pour l'avoir à ce point rendu méconnaissable?
Du soin de ses sujets, le roi, mon noble époux,
A-t-il cessé jamais de se montrer jaloux?
Quel bien n'a-t-il pas fait?... n'eût-il pu faire encore,
Si la brigue eût éteint le feu qui la dévore?

Si, non contrarié dans ses sages desseins,
Prêtant à leurs souhaits ses favorables mains,
Mettant à les remplir un cœur plein de droiture....
Qu'il eût eu de bonheur d'en combler la mesure !
Et maintenant, Louise, aux chocs des passions,
Quel trouble va sortir de tant de factions ?
L'horizon s'épaissit chaque jour davantage.
Des rumeurs qu'on entend quel serait le présage ?
Dis-moi, va-t-on revoir ces assauts pleins d'horreur,
Ces scélérats gagés, instruments de terreur,
Qu'agitent à leurs fins les ennemis du trône,
Forts d'une impunité dont l'étendue étonne ?

LOUISE

Mais un pareil état ne se peut-il changer ?
Faut-il tant le souffrir et se décourager ?
Le roi possède encore assez d'hommes fidèles
Pour réduire à néant ces hordes de rebelles.
Il n'est qu'un coup de force à propos imprimé,
Pour voir tout ce désordre à l'instant réprimé,
Pour rendre aux défenseurs des lois, enfin, l'audace
D'accomplir le devoir que commande leur place.
Quand la démagogie attente à tous leurs droits,
C'est à la force armée à défendre les rois.

LA REINE

Tu ne sais pas jusqu'où s'étendit la cabale?

Jusques au pied du trône, ô ma chère Lamballe !
Jusques autour de nous on la vit se porter,
Et, le mal fait, en hâte, on s'en fut nous quitter.
Je ne nomme personne... Et toi, dans la retraite,
Voyant dans ses chagrins ta Marie-Antoinette,
Tu délaissas des lieux qui protégeaient tes jours
Pour venir m'apporter ton généreux secours.
Ah ! que n'es-tu restée en ta calme Angleterre,
Loin de notre fracas révolutionnaire !...
Toi si bonne et si douce, et qui veux partager
Et nos tristes ennuis et notre affreux danger !
Car....

LOUISE

Pouvais-je, voyant ma noble souveraine,
La plus irréprochable et la plus digne reine,
En butte à tous les coups d'un lamentable sort,
Elle dont l'amitié fait mon plus doux transport,
Me trouver insensible à ses peines cruelles,
Aux abandons ingrats, aux trames criminelles
Qu'ourdissent au grand jour, avec malignité,
D'impudents novateurs contre la royauté ?
Madame, à qui fut-il plus accordé de plaire,
Par toutes les vertus du plus beau caractère,

(*Tombant aux genoux de la reine.*)

Qu'à celle qu'on devrait honorer à genoux
Et tendrement aimer, ô ma reine ! qu'à vous ?...

LA REINE

Relève-toi, Louise. Au peuple qu'on égare
Mon cœur n'impute point sa conduite barbare.
Ignorant et crédule, il croit venger des torts
Qu'accumulent sur nous d'injurieux rapports.
D'actifs ambitieux que l'intérêt gouverne
Soufflent leurs passions du poste à la taverne ;
Impuissants dans la paix par leurs faibles talents,
Ils tentent, pour monter, des moyens violents.
Envieux et jaloux, habiles à détruire,
La calomnie en main ils s'efforcent de nuire ;
Et pour mieux pervertir, chaque jour, en tout lieu,
Par leurs haineux mépris attentent jusqu'à Dieu !
Ah ! chère amie, hélas ! faut-il que je t'apprenne
Les progrès que le mal a faits depuis Varenne ?
A ce point arrivés, quel sort va ce mois d'août
Nous réserver, Louise ?... Il faut s'attendre à tout.
Les excès de juin nous font assez connaître
Quels crimes l'homme peut se porter à commettre !
Repars... éloigne-toi de ces lieux de douleurs :
Pour nos cruels bourreaux c'est assez de nos pleurs !

LOUISE

Moi, vous quitter encor ?... Ne suis-je revenue
Que pour voir vos malheurs et fuir en inconnue ?
C'est assez, sur votre ordre et sur celui du roi,
D'avoir dû, l'an passé, m'en imposer la loi.

Vous partiez ; il fallait m'éloigner ou vous suivre....
O souvenir amer que ces mots font revivre !
Pardonnez-le, madame, à mon cœur agité
Par celui de « Repars ! » que vous m'avez dicté.
Moi, grand Dieu ! je verrais ma reine bien-aimée,
En qui mon cœur, ma vie entière est renfermée,
Amenée à tenter nouvelle évasion !...
Moi qui veux l'entourer de mon affection,
Je....

LA REINE, *se levant vivement.*

Que dis-tu ?...

LOUISE

Sujette endurcie, infidèle,
Au moment du danger je m'éloignerais d'elle ?...

LA REINE, *avec surprise.*

Évasion... viens-tu de me dire aussitôt ?
D'où tiens-tu ce projet ?

(*Morris paraît.*)

SCÈNE II

LES MÊMES, MORRIS

MORRIS

Oui, madame, il le faut.

LA REINE

Morris ?...

MORRIS

Ah ! pardonnez cette entrée insolite.

Sortant de chez le roi, je devais au plus vite,
De son entier aveu, vous soumettre un projet
Digne du plus réel et pressant intérêt.
Une insurrection nouvelle se prépare...
Mais tranquillisez-vous, ce projet nous en gare.
C'est encore au château que la sédition,
Ici, voudra contraindre à l'abdication.

LA REINE, *avec fierté.*

Jamais, monsieur, jamais !

MORRIS, *respectueusement.*

Ce mot veut à sa suite....

LA REINE

Quoi donc, monsieur ?

MORRIS, *de même, et comme contraint.*

Madame... ou la lutte ou la fuite.

(*La reine, un moment silencieuse, s'assied et, d'un signe, invite les autres à s'asseoir.*)

LA REINE, *à Morris.*

Le joug mis par l'Anglais sur votre grand pays,
Ne voulant voir en vous que des peuples conquis,
Vos États, dont ici vous êtes le ministre,
Ont su s'en affranchir, mais sans dessein sinistre.
Vos motifs étaient purs : peuples civilisés,
Sous cette oppression vos fers s'étaient usés.
Mais nous, Morris, nantis de droits héréditaires,

Avons-nous exercé des pouvoirs arbitraires ?
Nos peuples florissants, d'aucun autre envieux,
Se sont-ils plaints jamais de nos nobles aïeux ?
Et chez vous, eût-on vu votre fière Amérique,
Sous une royauté fondée et pacifique,
Arborer l'étendard de la rébellion
Et s'ouvrir un chemin de révolution ?
Non, non ; il eût fallu que le philosophisme
Eût faussé comme ici l'esprit par le sophisme,
Eût déréglé les mœurs, égaré la raison,
Et par l'impiété répandu son poison.
Ah ! félicitez-vous de les voir encor saines
De cet impur ferment, vos régions lointaines !
L'Europe en est atteinte ; un pouvoir juste et fort,
Seul, pourra la sauver de ce germe de mort.

(*Avec amertume.*)

Hélas ! chez nous, le roi va-t-il toujours s'abattre ?
Va-t-il persévérer à ne vouloir combattre ?
Vous venez de le voir. Ah ! parlez ! Que dit-il ?

MORRIS

Pour lui-même le roi ne craint pas le péril ;
D'un tout autre souci son âme est occupée.
Il veut tout par l'amour, ne veut rien par l'épée.
Oui, madame ; il se flatte encore d'étouffer
Par la mansuétude....

LA REINE

Espérer triompher
Par des ménagements, à jamais regrettables,
De ces fauteurs hardis, agitateurs coupables,
Qui se servent du peuple, outil inconscient,
Pour gravir le pouvoir, leur but impatient?...
Jamais on ne vaincra ces âmes criminelles [elles.
Que par la force! Eh bien, servons-nous-en contre
Leur laisser libre cours, c'est détruire la loi,
Se détruire soi-même et le peuple avec soi.

MORRIS

Que le roi n'est-il là, madame, à vous entendre?
Peut-être....

LA REINE, *se levant.* (*Tous se lèvent.*)

Allez; tâchez de lui faire comprendre,
Pour dure qu'elle soit, cette nécessité.
Se défendre n'est pas abdiquer la bonté;
On ne nous en sait gré qu'après qu'on s'est fait [craindre,
Et le mépris vient tôt à qui se laisse plaindre.
D'ailleurs, aux factieux plus on est indulgents,
Et plus, vous le savez, on les rend exigeants.
L'espérance où son cœur trop bon se réfugie
A produit plus de mal que n'eût fait l'énergie.

(*Avec tristesse.*)

Dites-le-lui, monsieur. S'il l'entendait de moi,

Il s'en affligerait... et trop cher m'est le roi
Pour.... Non. Sa Majesté vous tient en haute estime.
Allez....

(*Avec résolution.*)

La fermeté nous devient légitime.

MORRIS

Madame, j'obéis.

(*Morris sort.*)

SCÈNE III

LA REINE, LOUISE

LA REINE

O le meilleur des rois !
Quels torts lui reprocher?... Louise, tu le vois,
Sinon de supporter la noire ingratitude
Qui, par là, court, s'étend, gagne la multitude.
Sa bonté le trahit, et trahit à la fois
Son peuple, en lui cédant de lui dicter des lois.
Divisé d'intérêts, sujet à l'inconstance,
Le peuple n'est heureux que par l'obéissance.
Il peut former des vœux, exposer des besoins,
Aux rois et leurs conseils d'y consacrer leurs soins.
Ce n'est qu'où l'injustice à flots pressés éclate,
Que la rébellion peut cesser d'être ingrate.
Mais nous... quels sont nos faits? Quel pouvoir, [sous le Ciel,
Vit-on plus que le nôtre et juste et paternel ?

(*Avec douleur.*)

Quand je vois mon époux, en proie à ses alarmes,
S'efforcer en secret de me cacher ses larmes,
A ses enfants, sa sœur, à tous ses serviteurs,
De nos maux effrayants sensibles spectateurs....
Pour moi, pour lui, pour tous... devant cette souf-
J'envisage la mort comme une délivrance! [france,
Il n'est pas jusqu'au peuple, imbu de tant d'erreurs,
Que pour lui-même enfin ne me soient des terreurs!

LOUISE

Ah! que nul complaisant ne vous en dissuade!
Il n'est qu'un seul remède à ce peuple malade :
Une répression active et sans merci...
Sinon, soudain, madame, il faut sortir d'ici.

LA REINE

Ce que m'a dit Morris, ta bouche le confirme;
J'y crois. Mais, quel que soit le besoin qui l'affirme,
L'un ou l'autre parti ne dépend que du roi.
Comment l'y décider?

LOUISE

Je le tenterai, moi.
Me joignant à Morris, nous lui ferons connaître,
S'il se refuse enfin à se poser en maître,
Qu'un ami....

LA REINE

Qu'un ami?

LOUISE

S'offre à le seconder,
Au cas d'un prompt départ, s'il consent d'y céder.

LA REINE

Cet ami, jusqu'ici, fut-il toujours des nôtres?...
Hors les gens du château, je n'en connais point [d'autres
Qui.... Mais quel est son nom?

LOUISE

J'ignore le sujet
Pour lequel à moi-même on le garde secret.
Il n'en est pas moins sûr, me dit-on. Sa présence,
Assez rare à Paris, n'est que de circonstance.

LA REINE

Morris le connaît donc?

LOUISE

Il le connaît très bien,
Et m'en a fait l'éloge au cours d'un entretien.
Ce qui va vous surprendre encore davantage,
C'est que, s'étant porté dans notre voisinage,
Nous l'avons aperçu, vous et moi, ces jours-ci.
Son air pensif faillit vous causer du souci.
Morris et lui, tous deux, au bord de la terrasse,
Bientôt se rejoignant, sur un banc ont pris place.
Notre fenêtre ouverte, au store alors levé,
Devint sitôt par eux un point très observé,

Bien qu'un ouvrage en mains et la tête penchée,
A l'abri des rideaux chacune fût cachée.
Mais dès l'abord, rêveur, votre inquiet regard,
Par moments détaché, s'égarait au hasard ;
C'est alors que, vos yeux tombant sur sa per-
[sonne,
Sur son visage froid qui tout d'abord étonne,
Vous me le fîtes voir, en nous interrogeant
Sur ce qu'il méditait ainsi se dirigeant.

LA REINE

Louise, cet ami... ce serait ce jeune homme ?
Mais pourquoi devant nous ne veut-il qu'on le
[nomme ?
Sais-tu s'il est Français et quel est son état ?
Son costume civil....

LOUISE

Madame, il est soldat.
Mais, à tout examen désirant se soustraire,
Il ne pouvait ici paraître en militaire.
Quoique bien jeune encore, — il n'a que vingt-deux
Il sut gagner assez de titres imposants [ans, —
Pour, hors de tout appui de camaraderie,
Être admis capitaine au corps d'artillerie.

LA REINE [ment ?

Vingt-deux ans... capitaine... et... dans quel régi-

LOUISE

Voilà ce que Morris me cache également.

LA REINE, *à part.*

Serait-ce cet enfant qu'autrefois en personne...
Officier aujourd'hui... mon âme le soupçonne...
De qui les hauts talents ?...

(On entend marcher au dehors.)

Qui vient nous déranger ?

SCÈNE IV

Les précédentes, WEBER

LA REINE, *à Weber, qui entre.*

Qu'est-ce, Weber ?

WEBER

Pardon, madame ; un étranger
Sollicite l'honneur d'un instant d'audience.
Monsieur Morris lui fait l'appui de sa présence.

LA REINE

C'est bien ; merci, Weber. Je me rends auprès d'eux.

(Weber se retire.)

SCÈNE V

LOUISE, LA REINE

LA REINE

Morris ? un étranger ?... Ah ! quelque malheureux

Que le sort persécute en ces temps de tristesses,
Et qui sait les abords de ses simples princesses
Plus sûrs et plus humains qu'encore qu'intrigants,
Ne les ont pour eux tous leurs tribuns arrogants.
Nous sera-t-il rendu, ce séjour de Versailles,
Où j'allais, recherchant autour de ses murailles,
Aussi loin que nos pas pouvaient être portés,
Et pour les secourir, tous les déshérités ?...
Quels maux sont à présent aux nôtres comparables?

(*Avançant la main à Louise, qui la saisit et la baise.*)

Louise, les desseins de Dieu sont insondables!

(*La reine sort.*)

SCÈNE VI

LOUISE, *seule.*

Pauvre reine!... Pourquoi faut-il voir l'innocent....
Mes maîtres vertueux, en ce trouble croissant,
Succomber sous le poids de lâches calomnies,
Et d'un peuple abusé subir les avanies ?...
Ah! sans doute, pour mieux confondre les méchants,
En montrant la pitié, par ses accents touchants,
Juste et sévère arrêt! jointe à l'horreur du crime,
Accabler le coupable et venger la victime!
Sur des indignes seuls les crimes déliés
Se trouveraient bientôt près d'être amnistiés.
Chacun s'en doit remettre à ta haute justice,
Seigneur! Nul ne se peut croire sans artifice.

Dans les combats affreux que nous livre le mal,
Il n'est point d'autre appel qu'à ton saint tribunal ;
A toi seul appartient, dans cette horrible crise,
De départir les torts....

(Weber entre.)

SCÈNE VII

LOUISE, WEBER

WEBER, *regardant anxieusement autour de lui.*

Ah! madame Louise,
Vous êtes seule ici, n'est-ce pas?... Ah! grand Dieu!
Que va-t-il de nouveau se passer en ce lieu?
Le peuple qu'on excite avec bruit se rassemble;
Aux précédents apprêts ce mouvement ressemble.
Dans tous les lieux publics, même autour du château,
La sinistre révolte agite son drapeau.
Les clubs, encouragés par leur succès funeste,
Soufflent la cruauté de la voix et du geste ;
On y noircit la reine, on y raille le roi.

LOUISE

Que dites-vous, Weber? Vous me glacez d'effroi!

WEBER

Ah! madame Louise, ah! pardonnez, madame!
Je me trouve impuissant à contenir mon âme,
Débordant de douleur, de rage et de mépris
A voir tant de vertus recevoir un tel prix!
O ma reine! ô mon roi! Dieu, quelles destinées

A vos jours malheureux ont donc été données?
Hélas! vous fallait-il tant aimer vos sujets,
Pour vous voir aujourd'hui devenus leurs jouets....
Pour vous voir accablés... mais de leur propre
[honte
Plus que de leurs affronts, que votre cœur surmonte!
O de mes empereurs fille auguste! pourquoi,
Moi, votre humble attaché, votre protégé, moi
Votre frère de lait, qui donnerais ma vie
Pour la rançon d'une heure à la vôtre ravie,
Après avoir connu vos doux commencements,
Me vois-je le témoin de vos cruels tourments?...
Ah! madame Louise! à cette reine aimée,
De tous les gens de bien toujours plus estimée,
A ce roi, ces enfants, plongés dans ce chaos,
Peut-on tarder encore à rendre le repos?
Il y va de l'honneur de la France elle-même,
En soi frappée au cœur, au dehors d'anathème,
D'échapper aux remords du plus grand des for-
[faits....
Au régicide enfin, où tendent des mauvais!
Car....

LOUISE

Comme vous, Weber, je m'en sens alarmée.
Mais toute résistance est-elle désarmée?
Le roi n'aurait-il plus assez autour de lui
De gardes pour enfin le défendre aujourd'hui?

WEBER

Le roi ?... Madame, hélas ! Mais on peut nous sur-
[prendre.
Venez ; ailleurs qu'ici je dois me faire entendre.

LOUISE

L'étranger de tantôt, qu'est-il ?... Le savez-vous ?

WEBER

Venez ; il m'est urgent d'en causer entre nous.

(*Ils sortent.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

MÊME SALON

Au moment où le rideau se lève, Bonaparte, assis, appuyé du coude sur une table, la tête inclinée, est plongé dans une profonde méditation. Au bout d'un instant, il dit, comme dans un rêve, les cinq premiers vers du monologue.

SCÈNE PREMIÈRE

BONAPARTE, *seul.*

« Bonaparte, c'est vous ?... — m'a dit la bonne
[vieille. —
Que toujours la vertu, jeune homme, vous conseille !
Ses avis vous seront d'autant plus précieux,
Que plus haut va monter votre nom glorieux,
Impérissable espoir de la France nouvelle ! »

(*Il se lève.*)

Qu'a-t-elle voulu dire ?... Ah ! sans doute, auprès
[d'elle,
C'est toi qui m'exaltas, ô mon cher Moreilli !
Dans l'instant que tu fus par elle recueilli
A ce vingt juin, frappé d'une balle mortelle
Au pied de ce château qui t'a connu fidèle !
J'accomplirai tes vœux. Nos maîtres t'étaient chers ?
Je les arracherai des mains de ces pervers.
Et puis... puis-je oublier que dans les flots du Rhône,
Où nous nous ébattions, ta main fut ma Madone ?...
Tous deux adolescents, tu ne pensas qu'à moi,
Alors que, submergé, je périssais sans toi !

O magnanime ami ! mes illusions vaines
Ne te faisaient que plus t'applaudir de tes chaînes !
Toujours unis de cœur, divers d'opinion,
Tu compris mieux que moi la révolution.
En mourant pour ton roi ta part fut la plus belle ;
Tu couvris ton tombeau d'une palme immortelle,
Et n'eus pas la douleur que j'éprouve aujourd'hui
D'avoir mon dévouement mis en dehors de lui.
Mais je réparerai mon oubli condamnable
En donnant à sa cause une aide secourable.
La révolution ne s'arrêtera pas
Que son bras destructeur n'ait jeté tout à bas.
Pour ce roi timoré, dont le trône vacille,
Il n'est pour le moment, pour lui, pour sa famille,
Que la fuite ; j'y veux apporter mon concours,
Et tenter leur salut au péril de mes jours.
Mon plan est assuré ; mais le voudra-t-on prendre ?
Morris ne peut tarder à venir me l'apprendre.
C'est pour en conférer que son empressement
M'a donné rendez-vous dans cet appartement.

(*Regardant à sa montre.*)

Pourtant, l'heure est passée....

SCÈNE II

BONAPARTE, MORRIS

MORRIS

Ah ! mon cher capitaine !

La réussite en plein est maintenant certaine.
J'ai vu votre brave homme, un rusé batelier,
Un Corse vigoureux et qui sait son métier !
Ses dispositions sont habilement prises ;
On peut s'y confier sans crainte de surprises.
Une barque placée en face du château
En deux coups d'aviron nous conduit au bateau.
Le rivage désert, la nuit pour alliée,
Le courant, aideront la voile déployée.
On part ; en peu de temps on gagne le hallier
Qui masque près du bord le toit du batelier.
Dès lors....

BONAPARTE

Ils sont sauvés ! Moi, mon frère et Bourrienne,
Aidés de nos soldats !... Morris, qu'a dit la reine
De ce plan entre nous longuement concerté ?
Mon honnête marin lui fut-il présenté ?
Quel effet cet ancien serviteur de mon père
A-t-il produit ?

MORRIS

Son air, son langage sincère,
Ont attendri la reine et, croyez-en ma foi,
L'ont convaincue.

BONAPARTE

Eh bien ! et maintenant, le roi ?

MORRIS

Quelque velléité par instants le travaille

De se vouloir montrer jusqu'à livrer bataille !...
Mais vous savez qu'avant d'en donner le signal,
Vingt fois....

BONAPARTE

Ah ! mon ami, si j'étais général[1] !...
Quel jeu brillant verrait cette vile canaille,
Rebut du genre humain vomi depuis Versaille,
Si quelque homme fidèle, intègre, industrieux,
Se levait pour son roi contre ces factieux !

MORRIS

C'est vrai, mon jeune ami. Dans un temps ordinaire,
L'homme facilement maintient son caractère.
Tranquille dans la paix de l'ordre social,
Sa liberté se meut sans obstacle brutal.
Mais quand l'État, aux coups d'une horrible tempête,
Chancelle.... Alors chacun cherche à sauver sa tête.
On fuit, on se dérobe, et notre activité
Court aux chemins ouverts à... l'infidélité !
Je ne suis pas Français ; de ce point d'où j'observe,
Je ne dois devant vous parler qu'avec réserve ;
Mais quand l'autorité souffre dans tous ses droits,
Que la sédition, ayant brisé les lois,
Ne se contente plus d'attaquer la couronne,
Mais va jusqu'à s'en prendre au roi dans sa personne
Pour s'en faire un trophée exécrable et sanglant,

1. Historique.

A l'effet d'exalter son triomphe insolent....
Que dis-je ?... à sa famille également cruelle....
L'humanité me parle et je n'entends plus qu'elle.
C'est dans ce sentiment que vous m'avez trouvé
Aux tristes jours de juin. Vous n'étiez qu'arrivé,
Mais pourtant assez tôt pour voir les Tuileries
Aux mains de scélérats poussés par des furies.
Je vous vis ; nos regards, l'un vers l'autre portés,
Unirent nos deux cœurs à la fois révoltés.
Le vôtre, débordant de honte et de colère,
Allait vous exposer... sans mon avis sévère.
Nous quittâmes ensemble, en nous donnant la main,
Ce lieu, théâtre affreux d'un spectacle inhumain.
Hélas ! bientôt après, à ce tableau du crime
Vint s'ajouter pour vous celui d'une victime....
Votre ami.... Mais laissons ce poignant souvenir.

BONAPARTE

Non, non, mon cher Morris ; bien loin de le bannir,
Qu'il reste dans mon cœur comme une plaie ardente
Qui ne pourra guérir du feu qui la tourmente
Qu'après que ma vengeance aura suivi son cours
Et vu pour mon pays renaître de beaux jours !
A la France, aujourd'hui ma nouvelle patrie,
A tous ses intérêts je consacre ma vie.
Je voudrais.... Mais comment la sortir de l'émoi
Que lui cause aujourd'hui ce complet désarroi ?

Quel bras assez puissant pourrait, pour sa défense,
Rendre un sceptre à ce roi qui refuse assistance ?
Morris, tout souverain qui défaille à son droit
Se condamne lui-même et de son rang déchoit.
Mais ce n'est pas ici l'objet qui nous amène.
De ce prince impuissant, de cette noble reine
Et de leurs deux enfants, la vie est en danger....
Ce n'est plus qu'en ce point qu'on les peut pro-
[téger.
Ainsi donc, cher ami, vous avez l'assurance
Que la reine a placé sur nous sa confiance ?

MORRIS

Je vous l'ai dit, je puis vous le certifier.

BONAPARTE

C'est à nous maintenant de la justifier.
Mais, avant de fixer nos dernières mesures,
A l'égard de Louis, Morris, vos conjectures ?...
Car, enfin, il est temps....

MORRIS

Eh bien, il cédera ;
Entraîné par la reine, il se décidera.
Madame de Lamballe, aussi, je l'en admire !
Avec ce dévouement qui l'anime et l'inspire,
En s'appuyant de nous, a su, par son crédit,
A ce départ forcé préparer son esprit.

BONAPARTE

De « nous » ?... Mon nom a-t-il....

MORRIS

Je devais le leur taire.
A moins, avons-nous dit, qu'il ne fût nécessaire
A l'accomplissement de notre grand dessein,
Auquel cas je pouvais le déclarer enfin.
La reine l'exigea : j'ai dû la satisfaire.
Dès mon abord : « Pourquoi nous faites-vous mys-
M'a-t-elle dit, du nom de votre ami ? Le roi [tère,
Désire le connaître en même temps que moi.
Si votre nom suffit à notre confiance,
A tous deux nous devons même reconnaissance. »

BONAPARTE, *avec émotion.*

Ah ! Morris, j'aurais dû, comme a fait mon ami,
M'attacher à leur cause et me ranger parmi
Ces hommes dévoués que célèbre l'histoire,
Qui, luttant pour leurs rois, se sont couverts de
[gloire.
Il en est temps encor. Que ce roi compromis
Par tant de défaillance écoute nos avis :
Qu'il fuie ! A vous, Morris, ma secrète pensée....
Mon cœur en est séduit ! et mon âme oppressée !
Qu'il fuie !

(*Avec préoccupation.*)

Alors....

(*Résolument.*)

Mais qu'eux soient mis, et leurs enfants,
Tout d'abord à couvert des bandits triomphants.

(*Avec confiance.*)

Le peuple, revenu d'une erreur passagère,
Voyant ses souverains sur la terre étrangère,
Bientôt, avec amour rappelant leurs vertus,
Voudra par leur retour réparer ses abus.
Il ne s'absoudrait pas, dans son blâme rigide,
D'avoir été cruel jusques au régicide.
Évitons-lui ce crime, ô Morris ! L'échafaud
Pour de nouveaux forfaits se dresserait bientôt !
Et dans cet attentat... d'impossible amnistie...
En immolant son roi, tuerait sa dynastie.

(*Comme se parlant à lui-même.*)

Quel concours ténébreux de complications
Surgit presque toujours des révolutions !
L'avenir me tourmente... et, dans la solitude,
Me remplit d'une vague et sombre inquiétude.
Je crois voir par moments, sur des champs cultivés
A d'utiles travaux brusquement enlevés,
D'immenses légions et s'étendre et s'abattre,
Et par d'horribles chants s'exciter à combattre,
Puis se couvrir bientôt, pied à pied disputé,
De morts et de mourants un sol ensanglanté....
D'où part... ô raillerie !... un long cri de victoire !
Ah ! Morris, dans la paix est la plus belle gloire !

MORRIS

Cessez de vous troubler de ces fantômes vains.
N'anticipons donc pas l'ordre de nos destins.
Quand Dieu parle, il suffit. Notre part la meilleure
Est, pour notre devoir, d'être prêts à toute heure.
Nul ne connaît le sort qui nous est dévolu ;
Faire ce que l'on doit est ce qu'il a voulu.

BONAPARTE, *rêveur.*

Oui, c'est dans nos travaux notre plus sûre assise.

(*Comme se rappelant à lui-même.*)

Soyons pour le présent tout à notre entreprise.
Le temps presse ; agissons. Occupez-vous du roi.
Je vais de mon côté confirmer chaque emploi,
Préciser tous les points de la marche ordonnée,
Et je reviens, sitôt ma ronde terminée,
Vous prendre le mot d'ordre attendu pour la nuit.

MORRIS

Mon concours à l'instant près du roi me conduit.

(*Ils se disposent à sortir, après s'être donné une poignée de mains, quand la reine et Louise entrent.*)

SCÈNE III

LES MÊMES, LA REINE, LOUISE

LA REINE, *bas à Louise, après avoir jeté, en entrant, un coup d'œil sur Bonaparte.*

C'est lui !

(*Avançant la main à Morris, qui la baise.*)

Salut, messieurs !

(*Bonaparte et Morris s'inclinent respectueusement.*)

Votre intime présence
Ici, messieurs, me porte à la reconnaissance.
Je sais à quelle fin vous vous réunissez.
Le malheur nous atteint, vous y compatissez.

(*A Bonaparte.*)

Qui vous eût dit, monsieur, qu'au bout de douze [années
Vous dussiez constater nos tristes destinées....
Alors qu'enfant encore, il arriva qu'un jour,
Ainsi que vos parents, vous vîntes à la cour,
En zélés annexés, recevoir nos suffrages,
Qui de vos cœurs français étaient les témoignages ?
Vous ne l'eussiez point cru. Cependant, aujourd'hui,
Vous voyez jusqu'où va notre cruel ennui !
Jusqu'où veut l'obstinée et noire barbarie,
Dans son aveuglement, conduire la patrie !
Jusqu'où les passions d'un peuple subjugué,
Par des déclamateurs sans cesse harangué,
— Amas pernicieux de force et d'ignorance, —
Peuvent de leurs écarts porter la violence !
Votre âme patriote, indignée, a compris
Quels malheurs de tels faits doivent être les fruits !
Ne pouvant nous aider par la force des armes,

Du moins, vous vous prêtez à tempérer nos larmes,
Par l'espoir qu'arrachés à nos troubles présents,
Notre retour rendra des jours satisfaisants....

BONAPARTE

Tous deux ici, madame, en concevons l'augure.
Monsieur Morris et moi sentons votre blessure,
Celle du roi, de même aussi des bons Français
A voir tant de chagrins couronner vos bienfaits.
Ce que le roi voulait lui valut leur hommage;
Mais la sédition exigea davantage.
Le peuple trop souvent, loin de nous en bénir,
Du bien que l'on lui veut s'acharne à nous punir.
Devancer ses désirs, l'aider avec largesse,
Lui donner notre amour : on le doit... sans faiblesse!
Vous l'avez vu, madame, ingrat à vos bontés....
Vous et le roi, bientôt, en serez regrettés.

LA REINE

Ah! quelque état nouveau qui lui soit favorable,
Monsieur, nous le tiendrons pour le plus désirable.

MORRIS

Il veut la république... il n'en a pas l'instinct.
Combien du nôtre, en ça, votre peuple est distinct!
Vif par tempérament, frondeur de sa nature,
Mobile dans ses goûts, expansif sans mesure,
Tout épris aujourd'hui du mot de liberté
Il ne voit pas qu'il court à l'instabilité!

BONAPARTE

Tout peuple qui vécut longtemps en monarchie,
S'il tente d'en sortir, tombe dans l'anarchie.

LA REINE

Le nôtre est généreux dès qu'il devient vainqueur,
Et j'ose encor, messieurs, compter sur son bon cœur.

MORRIS

Oui, madame, il est vrai... Cependant, la prudence...

LA REINE, *à Morris.*

Je veux m'en rapporter à votre expérience.

(*Aux deux.*)

Le roi, s'il était seul, messieurs, soyez-en sûrs,
Trouverait son triomphe ou la mort dans ces murs.
Mais il craint, combattant, qu'un échec se signale,
Qui soit pour sa famille une action fatale.
Il prie, il me supplie en vain de m'éloigner ;
Je ne pourrai sans lui jamais m'y résigner.
Ainsi que mes enfants, je suis toute à leur père :
Que sa fortune soit traversée ou prospère,
Nous resterons unis, messieurs, jusqu'au tombeau.

BONAPARTE

Je ne puis qu'admirer un sentiment si beau,
Madame ; mais, de là, le roi doit se soumettre
Au parti que ce temps haïssable fait naître.
En famille, partez ; j'accompagne vos pas

Jusqu'aux lieux où des cœurs vous attendent là-bas.
Il faut que dans la nuit....

MORRIS

Madame, nos mesures —
Nous répondons de tout — sont absolument sûres.
Quand j'en fis le détail à Votre Majesté,
Son esprit attentif ne m'a rien objecté.

LOUISE, *d'un ton engageant.*

C'est la sagesse même ici qui vous conseille !

LA REINE, *en soupirant.*

A quelle extrémité faut-il prêter l'oreille !...
Ce départ.... fruit amer d'attentats inhumains....

(*Ici, Weber entre, porteur d'un pli qu'il remet à la reine, puis se retire.*)

LA REINE, *après avoir lu.*

Messieurs, le roi m'écrit « qu'il y donne les mains,
Qu'il a dû s'avouer qu'il le voit nécessaire,
Mais que sur l'heure seule encore il délibère ».

MORRIS

Ah ! madame, veuillez aller le retrouver ;
A toute force, il faut la lui faire approuver ;
Tout retard sur minuit....

LA REINE, *avec douleur.*

O contrainte cruelle
Qu'exerce contre nous cette foule rebelle !

Grand Dieu ! par quels méfaits avons-nous mérité
Ces attristants mépris pleins d'animosité ?...

(Avec résolution.)

Viens, Louise, affermir mon trop faible courage ;
Viens me donner l'appui de ton puissant langage.
Allons ensemble au roi ; faisons-le consentir
Que cette heure soit celle où nous devons partir.
Montrons-lui les efforts qu'un dévouement sublime
Tente pour nous sortir de cet horrible abîme !

LOUISE

Oh ! non, des sentiments comme le sont les siens
Ne pourront repousser d'aussi nobles soutiens.
Il se résignerait à sa seule défaite ;
Des siens et ses amis, son âme s'inquiète ;
Au bien de son pays, son autre soin pressant,
S'il le croyait utile, il donnerait son sang.
C'est à ce bien, madame, à votre quiétude,
Qu'en ira cet appel à sa sollicitude.
Sur ces beaux dévouements de la France approuvés
Qu'elle glorifiera de vous avoir sauvés !
Sur ce zèle fervent enfin qui les anime,
Qu'excitent vos dangers... non moins que votre estime.

LA REINE

Ces paroles, messieurs, sont l'écho de mon cœur ;
Ce que nous vous devons s'y peint avec ardeur.
Le roi, n'en doutez pas, comprendra ce langage

Qui ne peut à sa gloire opposer nul ombrage.
Je vais le lui porter. Louise, qui me suit,
Et moi, vous rejoindrons ici, sitôt la nuit.

BONAPARTE

Madame, un dernier mot. L'insurrection monte ;
Insistez près du roi pour qu'il en tienne compte.
Un moment de retard pourrait paralyser
Nos moyens d'action... même nous exposer !
Mais, exacts, notre plan nous conduit à la rive
Sans qu'aucun accident soit à craindre et n'arrive.
Dès lors, tous à l'abri, le bateau, démarré,
Fuit et gagne en une heure un refuge assuré.
Le tout... mais qu'on le veuille ! est de quitter la
[ville ;
Le reste me regarde... et je m'en tiens tranquille !

MORRIS

Le succès est ici beaucoup plus qu'apparent,
Madame ; il est certain : je vous en suis garant.
J'en veux persuader, tantôt, le roi lui-même.

LOUISE, *avec un accent de bonheur.*

Ah ! madame !

LA REINE

Dieu seul résoudra ce problème !...
Je mets, ainsi qu'en lui, ma confiance en vous,
Et vais la confirmer à mon auguste époux.

(*La reine et Louise sortent.*)

SCÈNE IV

BONAPARTE, MORRIS

MORRIS

Nous voilà bien fixés. C'est affaire conclue.
Vous le voyez : la reine, à tout, est résolue.
Le roi seul semble encor souhaiter d'ajourner :
Rien en cela de lui ne nous doit étonner.
Mais de tous les côtés nos paroles pressantes
Vaincront, soyez-en sûr, ses visions flottantes.
Ah ! nos postes sont là.... Rendons-nous-y sitôt.

(*Se donnant une poignée de mains.*)

Sans adieu !

BONAPARTE

Cher Morris, ici-même, à bientôt !

(*Ils sortent par des côtés opposés.*)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

MÊME SALON

Il fait nuit. Le salon est éclairé de deux bougies placées sur la cheminée. Weber entre ; il est vêtu d'un sarrau gris et coiffé d'un chapeau plat. Il tient d'une main une pioche qu'il dépose dans un coin en entrant, de l'autre une petite sacoche qu'il place sur une table. Cela fait, et tout en se parlant à lui-même, il s'occupe à remplir cette petite sacoche de divers objets précieux, enfermés dans un meuble, et qu'il va prendre successivement.

SCÈNE PREMIÈRE

WEBER, *seul.*

Le bagage est à bord. Ah ! quel pauvre bagage !
Deux légers havresacs pour un pareil voyage !
Du moins, sous cette forme, au dos de deux soldats,
Nos braves gens l'ont pu passer sans embarras.
Même succès aura ma petite sacoche ;
Sarrau gris, chapeau plat, sous le bras la pioche,
Ne m'attireront pas des regards curieux,
Non plus qu'au passant simple, humble et laborieux.
Telle est la loi commune à l'humaine nature :
L'œil ouvert sur le luxe, et fermé pour la bure.
Combien nos jugements sont cependant trompeurs,
Imbus de vérités... beaucoup moins que d'erreurs !

(*Toujours tout en plaçant les divers objets dans la sacoche.*)

Je le démontrerai ma sacoche remplie.
Qui croira qu'à ce point la grandeur s'humilie ?
[coin ;
Au fond, ces vieux papiers ; ce peu d'or, dans ce

Dans l'autre, ces bijoux recueillis avec soin....
Tous présents de famille! Ah! dans cette occurrence,
Quand leurs yeux sont tombés sur les joyaux de
[France,
Avec quelle douleur ils les ont contemplés!
Que de précieux jours ils leur ont rappelés!
« Rentrez cela, Weber, et scellez-en l'armoire,
— M'ont-ils dit. — Quelque jour, la France, pour sa
[gloire,
S'ils sont perdus pour nous, les voudra voir portés
Par des fronts plus heureux, partant.. moins agi-
[tés! »

(*Sur le point de boucler la sacoche, il s'aperçoit qu'il a oublié un paquet de lettres intimes, qu'il s'empresse d'aller prendre.*)

Ah! Dieu!... ces lettres que j'oublie... intime
[aumône!
Qu'au malheur l'amitié même rarement donne :
Un chagrin partagé soulage notre cœur,
Calme l'abattement, et nous rend la vigueur.
« Prenez aussi ces plis, — dit le roi; — leur lecture
De nos temps orageux atténuera l'injure. »
Pauvre roi! pauvre reine! Enfermons ce paquet.
Ah! voyons....

(*Il récapitule tout bas, en les touchant de la main à l'intérieur de la sacoche, les différents objets qui y sont contenus.*)

Bien.

(On entend, venant du dehors, le timbre d'une pendule qui sonne dix coups ; il compte les coups.)

Déjà dix heures ?...

(Il boucle la sacoche, qu'il va ensuite déposer dans un meuble.)

Je suis prêt.

(En ce moment, la reine et Louise entrent, vêtues de robes très simples et de couleur sombre.)

SCÈNE II

WEBER, LA REINE, LOUISE

LA REINE, *à Weber.*

Madame Élisabeth voudrait vous voir près d'elle
Pour quelques points urgents que Morris lui révèle,
Au sujet des enfants. Le roi, de son côté,
Tantôt vous demandait....

WEBER

J'ai vu Sa Majesté,
Madame ; elle m'attend chez elle vers onze heures.

LA REINE

Weber, ne dit-on pas les nouvelles meilleures ?
A ce qu'il semble, au moins, des abords du château
La foule se détache, abaissant son drapeau.

(Quelques coups de tocsin, venant de loin, se font entendre et cessent aussitôt.)

Ne vient-on pas d'entendre une cloche d'alarme....
Un peu dans le lointain ?... aussi, certain vacarme ?

LOUISE, *allant à la fenêtre.*

Oui, c'est un incendie ; on en voit la lueur.

WEBER, *en s'en allant.*

Ne le déplorez pas, il nous porte bonheur.

(Weber sort.)

SCÈNE III

LOUISE, LA REINE

LA REINE

Dieu ! que cette veillée est poignante et fiévreuse !
L'heure passe, apportant à mon âme anxieuse,
Comme sont des lueurs dans une obscurité,
Un espoir séduisant de lâche liberté.
J'écoute en gémissant la voix de la nature
Qui m'invite et me dit « que fuir n'est point parjure :
Que nos droits à ce point se trouvent outragés,
Qu'il n'est que juste enfin de nous en voir vengés ;
Qu'il faut que nous sachions ce que nous veut la [France,
Si c'est notre supplice, ou notre délivrance ;
Et que, dans les deux cas, la fuite est le moyen
Ou d'empêcher son crime, ou d'abriter son bien ».
En effet, nous absents, si son trouble persiste,
La France nous dira pour quels faits il existe.
De là, sus hors de cause à cet emportement,
Nous courrons à sa voix vers son apaisement.

(*Avec un accent de mélancolique et sereine résignation.*)

Mais... si notre départ fait cesser la tempête,
Eh bien.... nous bénirons Dieu de notre défaite,
Louise, et le louerons d'avoir, dans sa bonté,
Voulu tirer du fait de notre adversité,
Au profit de ce temps si plein d'effervescence,
Une raison de paix pour notre chère France !

LOUISE

Madame, pardonnez un souvenir récent,
— Vous-même l'avez dit, d'un solennel accent : —
« Louise, les desseins de Dieu sont insondables. »
Dès lors, tenons-nous-les pour bons et favorables.
Que sont les accidents d'un court moment d'ennui,
Pour la vertu qui sait pouvoir compter sur Lui ?
Vous partez, il le faut ; laissons à Dieu le reste.
Quand la fuite devient — tout vous le manifeste —
Une nécessité, le cœur est en repos,
Et tous scrupules vains confinent aux défauts.
Pensez, pensez plutôt à votre indépendance,
A ce fardeau d'État qui fait votre souffrance
Que la rébellion a rendu si pesant,

(*D'un ton d'encourageante et légitime résolution.*)

D'en faire, à le quitter, un libéral présent !...
Jusqu'au jour....

LA REINE, *avec un amer sourire.*

Ah ! ton cœur, qui m'aime, me devine ;

Tu m'ouvres une voie où mon penchant m'incline.
Va ! qu'il me serait doux de quitter des honneurs
Pour les contentements moins faits que pour les
[pleurs !
Sans le devoir sacré que notre rang impose,
Tu nous verrais sortir de cette triste chose
Qu'on nomme le pouvoir, qui nous rend les sujets
Des caprices de tous et de leurs intérêts.
Avec lui, peu d'amis, mais de la déférence,
Qui, du bien que l'on fait, nous est la récompense.
C'est trop peu pour le cœur de n'avoir d'union
Que par ce côté seul avec la nation.
Il nous plaît d'être aimés de la façon qu'on aime.
Encor que pour nos dons un peu plus pour nous-
[même ;
Car, dès que les bienfaits cessent d'être estimés,
Louise, tu le vois, nous cessons d'être aimés.

LOUISE

Vous n'en pouvez juger par cette populace
Dont nos temps font monter la lie à la surface.
Ah ! croyez mieux du peuple et de ses sentiments :
Vous en eûtes la preuve à vos commencements.
Nos clubs, de son bon sens, ont rompu l'équilibre ;
Il s'en rachètera dès qu'il se verra libre.
Confiez votre cœur à ce doux avenir,
Et jusque-là chassez tout autre souvenir.

Que la pitié vous parle, et se traduise en plainte
Contre les maux sans nom dont la France est atteinte,
Je le veux; mais, enfin, vous n'y fûtes pour rien,
Et Dieu, de la sauver, connaît seul le moyen.
Pour vous, après des jours si couverts d'avanies,
De tant de tristes nuits brûlantes d'insomnies,
Ne pensez qu'à la paix pour les vôtres et vous
Que va l'éloignement vous procurer à tous.

LA REINE

L'air libre!... le repos!... La paix, la paix profonde...
Pour nous... peut-elle encore exister en ce monde ?
Et sérieusement, oses-tu la penser
Auprès de nos soucis.... qui ne sauraient cesser,
Loin du but que voulait poursuivre notre vie?
O France! ton bonheur!... toi qui nous es ravie!
La paix?... elle viendrait calmer notre abandon....
Consoler des bannis?... O Louise! non, non!

(*Après une courte pause, et comme mue par un élan d'espérance.*)

Mais l'espoir de revoir un jour dans sa patrie,
Sur ses buissons chantants, sur sa terre fleurie,
Sur son peuple soumis, heureux de ses bienfaits,
La lumière du Ciel s'épandre à larges traits!...
O Louise! oui, la paix, dans cette perspective,
Pourrait pour nous, alors, cesser d'être captive....
Mais....

(*Morris entre, entendant les derniers mots de la reine.*)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTES, MORRIS

MORRIS

Madame, j'entends un mot qui me trahit
Les douleurs de votre âme et vos tourments d'esprit.
Ah! je vous en supplie, ayez la certitude
D'accomplir un devoir de toute rectitude,
En fuyant le théâtre où déjà tant de faits
Nous le font craindre ouvert à de nouveaux excès.
La paix, madame, est due aux âmes déchirées
Par les injustes cris de foules égarées.
Vous la devez chercher, vous la devez chérir,
Et de tous autres soins ne plus vous enquérir.
La crise que traverse en ce moment la France
S'est vue en d'autres temps, ailleurs, non moins intense,
Et les peuples ainsi follement agités
N'en ont jamais tiré que des calamités.
Dans toute nation, la révolte est latente.
On sait qu'on ne peut rien fonder dans la tourmente :
Il n'importe, elle éclate, invoquant pour motifs
De prétendus abus, ou progrès inactifs,
Quand au fond elle n'est, pour l'un qu'une parade,
Pour l'autre qu'un profit, pour tous qu'une bravade.

LA REINE

Ces révoltes, Morris, telle est la vérité!
Nous montrent du pouvoir l'âpre nécessité,

Et que plus on y voit faire de résistance,
Plus on sent qu'il en faut affirmer la présence.
C'est un profond remords pour moi, pour mon époux,
D'avoir cru que toujours on pouvait être doux.
Dès qu'on tient le pouvoir l'autorité s'impose,
Et la rigueur punit qui la doit et ne l'ose.
Vous en avez par nous l'exemple en ce moment :
Cette paix qui nous fuit est notre châtiment.

MORRIS

Madame, des remords ?... à qui gagna l'estime.
Même des ennemis dont il est la victime ?...
Quoi ! des remords, à vous ?... Ne vous y trompez
La conscience encor parle chez les ingrats. [pas :
Ils ont beau la vouloir noyer dans l'injustice,
A l'éteindre jamais ne parvient leur malice.
Un jour vient, qu'affaissés sous le poids des regrets,
Ils confessent tout haut leurs injustes arrêts.
Ils le feront pour vous : tôt ou tard, l'imposture
Se réfute elle-même et répare l'injure.
Avant peu, croyez-en mon affirmation,
L'univers en aura la confirmation.

LA REINE

Le tort que l'on nous fait aisément se pardonne ;
Il n'en est pas ainsi de celui qu'on se donne.

MORRIS

Madame, tout ici tient aux événements.

Passant d'une mer calme aux noirs déchaînements
D'un subit ouragan, quel tort pour le pilote,
Si d'invincibles flots le jettent à la côte ?...

LA REINE

Il devait les prévoir.... Voilà quel est son tort.

MORRIS

Il est des cas fortuits défiant tout effort.

LA REINE

Le nôtre en est-il un ?... Je m'en fais une étude.

MORRIS

Dès que l'on voit les grands pousser la multitude
(Dans quel but ? on le peut deviner aisément),
A s'aigrir, à s'armer contre un gouvernement,
S'opposer à sévir contre ses sacrilèges,
Joindre leur connivence à ses bruyants cortèges,
Il n'est plus pour un roi, devenu le moins fort,
Que contre la tourmente à se chercher un port.
C'est à l'absence donc qui vous est imposée,
Qu'une première fois tous deux avez osée....
Vous le deviez (mais que d'inhabiles moyens
N'ont, malheureusement, pu conduire à ses fins)....
C'est à cette contrainte, enfin, que doit votre âme
Demander le repos qui vous est dû, madame.

LA REINE

Ah ! qu'à ce qu'on désire on se prête aisément !

Surtout quand son objet, qu'on convoite ardemment,
Se doit autant, sinon plus encor, qu'à soi-même,
Dans son bien légitime, aux cœurs de ceux qu'on
[aime :
A ce roi, qui toujours voulut tout par la paix ;
A ces enfants, appris à chérir les Français....

MORRIS

Pour vous-même, madame, ayez plus de justice.
Ce « sinon plus encor » implique un sacrifice
Que je ne puis admettre, en tant que, connais-
[sant
Votre amour pour la France, et toujours agissant.
Quelle reine a jamais plus aimé sa patrie,
Et s'en vit, plus que vous, et louée et chérie ?...
Mais... à son noble esprit la France a dérogé....
Comme à son cœur, depuis....

LA REINE

Le mien n'a pas changé.
Je le lui prouverai si je reviens en France :
A l'aimer plus encor je mettrai ma vengeance.

MORRIS

Madame, et c'est ainsi qu'avec ce sentiment...
Vous partiriez... doutant de votre apaisement ?...

LA REINE, *à Louise.*

Tu me l'as dit aussi.... Fau-til que je vous croie ?...

LOUISE

Oui, madame, et passer de la peine à la joie
De vous sortir enfin, vos enfants, le roi, vous,
De ce tumulte affreux que le Ciel en courroux
A permis, pour punir la folle extravagance
De ces systèmes faux dont s'enivre la France,
Contre lesquels, non, rien ne pourra réagir,
Avant qu'on n'en ait vu tous les fléaux surgir !

LA REINE

O France malheureuse! ah! combien tu t'abuses !
Tu penses réformer ?... Ce sont là tes excuses,
Et tu cours au-devant de toutes les horreurs
Que le destin réserve aux coupables erreurs.
O Dieu, qui m'entendez! dissipez ces nuages...
Sinistres précurseurs de terribles orages !

(*Se jetant à genoux.*)

Avant que cette paix, que j'implore à genoux,
Ne nous vienne, Seigneur ! ah! qu'elle l'ait de vous!
Faites surgir pour elle un bras qui la défende....
D'abord contre elle-même, afin qu'elle s'amende,
Et....

(*A l'instant qu'elle voit entrer Bonaparte, la reine se relève.*)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, BONAPARTE

BONAPARTE, *qui a entendu les derniers mots de la reine.*

Dieu le verra prêt, quand viendra le moment.

J'ai parcouru tantôt un grand attroupement :
Se peut-il qu'à ce point la France soit changée !
Dans quels dérèglements je la trouve plongée !
Trois ans ont donc suffi pour détruire à la fois
La dignité des mœurs qu'on y vit autrefois,
Et cette urbanité dont même le vulgaire,
Jusqu'en ces derniers temps, était dépositaire ?
J'ai constaté partout une promiscuité
De dehors sans pudeur, de fausse égalité ;
J'ai vu dans cette foule, étrangement mêlée
De gens les plus divers, grossière, échevelée,
Ceux-ci s'interpeller, s'appelant « citoyen »,
Sans plus d'égards aux rangs que s'il n'en était rien.
Quand des mœurs, jusque-là, l'état est déplorable,
Le despotisme vient; il est indispensable.
Il faut laisser agir ici la main de Dieu,
Madame, et sans regrets abandonner ce lieu.
Il ne peut plus s'ouvrir aux anges de la terre,
Qu'il ne soit épuré par le feu du tonnerre.

LA REINE

Vous nous qualifiez d'un titre bien douteux,
Monsieur ; nous les serions, si, sensible à nos vœux,
Le Ciel, le juste Ciel, pouvait se satisfaire
Sans lui faire, à ce point, éprouver sa colère.
J'ose encore espérer....

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, WEBER

WEBER

Madame, le château
Et tous les alentours présentent le tableau
D'un paisible désert. Ce subit incendie
De la foule a distrait la lâche perfidie.
Elle y court, nous faisant par là-même abréger
Des chemins qu'on peut prendre à l'instant, sans
[danger.
Messieurs, le savez-vous ? Le roi, que j'ai sur l'heure
Informé de ce fait, va quitter la demeure,
Pour se rendre aussitôt à l'endroit désigné,
Dès qu'il saura qu'ici chacun est renseigné.

BONAPARTE

Ah ! madame, combien cette bonne nouvelle
Flatte notre entreprise ! Elle devient pour elle,
Vu nos ordres donnés, propice à tout égard.
Puisque nous sommes prêts, hâtons notre départ.

MORRIS

Je ne puis qu'approuver....

LOUISE

Mon souhait est le même.

WEBER

Madame Élisabeth, toujours gaie à l'extrême,

Au bras du batelier, ainsi que les enfants
(Tous trois comme des siens) après quelques ins-
Par un étroit sentier, au nôtre parallèle, [tants,
Où l'un de nos amis fait aussi sentinelle,
Se mettront en chemin. Madame, quant à moi,
Sans le quitter d'un pas, j'accompagne le roi.

BONAPARTE

Ces dispositions, n'en combinons point d'autres,
Viennent de s'énoncer bien conformes aux nôtres.

MORRIS

Je suis heureux, Weber, de voir avec quel soin
Et quelle vigilance...

LOUISE

Oh ! oui, j'en fus témoin.
Combien ce qu'il rapporte, aussi, nous tranquillise !

LA REINE

Je vois par là que Dieu bénit notre entreprise.
Qu'il veuille jusqu'au bout, messieurs, la seconder !
Je suis à vos conseils heureuse de céder.

WEBER

Dès lors, voici, madame, un signal à connaître :
Le roi part ; aussitôt s'éteindra sa fenêtre.
Madame Élisabeth, trois minutes après,
Avec les deux enfants quittera le palais. [doute,
Laissez un même temps, sans nul trouble et nul

Passer entre elle et vous... puis, mettez-vous en [route.
Le roi lui-même, ici, s'exprime par ma voix,
Madame.

LA REINE

Ses avis, Weber, nous sont des lois;
Nous les suivrons.

(Aussitôt. Weber prend la pioche restée dans un coin et la sacoche dans le meuble. et sort précipitamment.)

WEBER

O jour le plus beau de ma vie!
Quel homme, à mon bonheur, ne porterait envie?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, *moins* WEBER

LOUISE

Ah! ma joie est égale à celle de Weber!
Le Ciel en soit béni! Que cet instant m'est cher!

MORRIS

Combien il est pour tous!

BONAPARTE

D'ici je le proclame,
Votre couronne et vous : tout est sauvé, madame!

LA REINE

Quelles bornes jamais pourront, dès ce moment,

Limiter ce qu'on doit à votre dévouement,
Messieurs ?... Mon âme en est, à vrai dire, alarmée.
Mais l'obligation qui s'y trouve imprimée,
Même avec nous, messieurs, ne pourra pas périr :
Tant que des cœurs battront, ils la voudront chérir !

(En ce moment, Louise se porte à une fenêtre du salon et s'y tient, en regardant au dehors.)

MORRIS

Tout effort pour le bien plaît à la conscience ;
Vous en daignez doubler ici la récompense.

BONAPARTE

Toute action utile, au cœur porte ses fruits.
Qu'il est doux d'en tirer, en plus, un pareil prix !

LA REINE

Ah ! je le vois par vous, messieurs : un cœur sensible
Toujours d'une grande âme est la marque visible.

MORRIS

On l'acquiert au spectacle injuste et douloureux
Qu'oppose à la vertu notre temps malheureux.

BONAPARTE

On sent vibrer en soi sa plainte légitime,
Et la nature, alors, pour elle nous anime.

MORRIS

Heureux quand on a pu servir ses intérêts !

BONAPARTE, *avec une indignation concentrée.*

Et de ses oppresseurs déjouer les projets !

MORRIS

Et fiers de l'avoir vue approuver notre ouvrage !

BONAPARTE

Qui de son sûr repos est le précieux gage !

LA REINE

Ah ! messieurs !...

LOUISE, *avec impétuosité.*

Je crois voir des ombres s'agiter
Dans la chambre du roi ! Non, je n'en puis douter....
On va, vient ; c'est fini : la lumière est éteinte.
Par l'ombre de la nuit la fenêtre est atteinte ;
Plus aucune clarté ne luit sur aucun point.
Ah ! madame, il est temps....

LA REINE, *affectueusement.*

Tu t'émeus mal à point.
Trois minutes, puis trois, font six ; donc, rien ne [presse.
(*Morris et Bonaparte regardent à leurs montres.*)

LOUISE

Je suis folle de joie ! O ma chère maîtresse !
O ma reine ! ô mon roi ! chers enfants ! tous sauvés !

LA REINE, *avec un mélancolique sourire.*

Calme-toi donc, Louise !

LOUISE

Ah! vos cœurs, abreuvés
De tant de noirs chagrins, vont donc se reconnaître,
Et recouvrer la paix qui pour vous va renaître!
Ah! mon Dieu, quel bonheur de penser que bientôt
Nos maîtres seront hors de cet affreux cachot!

LA REINE

Oui, Louise, il est vrai. Mais notre délivrance
La rendra-t-elle enfin à notre pauvre France....
Cette paix bienfaisante, et si chère à ses jours,
Tant de fois espérée, et s'éloignant toujours?

MORRIS

Madame, oubliez-la, cette France rebelle,
Du moins, pour un moment; n'attendez pas pour
Un retour à la paix... avant que n'ait passé [elle
Sur son cœur le regret... de Dieu!... qu'elle a chassé.

BONAPARTE

Dieu... qui s'en est allé, paisible et solitaire....
Revient toujours, madame, escorté pour la guerre.
Il veut la paix... mais saine, et son nom respecté;
Dès qu'ils ne le sont plus, il arme sa bonté.

LA REINE

France, quel changement est le tien!... qu'il te faille
Redemander la paix à des champs de bataille!

O toi ! dont on voyait, avant ces derniers temps,
Si paisibles et doux les heureux habitants !...

MORRIS, *regardant à sa montre.*

Mais, madame, il est temps... la dernière minute....
Il faut que le départ dans l'instant s'exécute.

LA REINE

O France ! ô mon pays ! ah ! reçois mes adieux !
Puissé-je te revoir en des temps plus heureux !

(Tous se dirigent vers la porte pour sortir. Au même moment. Weber. affolé. entre précipitamment et se laisse tomber sur un siège.)

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, WEBER

WEBER, *comme anéanti.*

Ah ! madame ! ah ! messieurs ! ah ! madame Louise !

MORRIS

Qui vois-je ici ?... Weber !

LOUISE

Effroyable surprise !

LA REINE

Mon Dieu ! Weber, parlez !

BONAPARTE

Hé ! que se passe-t-il ?

WEBER

Ah ! messieurs ! ah ! madame !...

MORRIS

Un imprévu péril
S'est-il présenté ?

WEBER

Non.

BONAPARTE

Alors, quelque imprudence ?...
Un guet-apens ?... enfin... par quelle circonstance
Weber, vous trouvez-vous....

WEBER

Rien par vous, rien par moi.

LA REINE

Est-il donc arrivé quelque malheur au roi ?

WEBER

Au roi, madame ?... Non... ou plutôt....

LOUISE

Ah ! de grâce,
Weber, parlez !

LA REINE, *à part.*

Mon sang dans mes veines se glace.

WEBER, *s'adressant à la reine.*

Madame, nous venions de quitter le château.
La route était déserte, et l'aspect le plus beau

Se présentait à nous pour un pareil passage.
Soudain... je vis le roi, comme perdant courage,
Se livrer tout à coup à de secrets débats
Et, sans rien écouter, retourner sur ses pas.
En vain je le supplie, et m'efforce à lui rendre
Sa résolution : il ne veut rien entendre.
Aussitôt de retour dans son appartement,
Il se mit à tracer deux mots rapidement
Qu'il me dit de porter à l'instant à la reine.
Madame, les voici.

LA REINE, *très émue.*

Je me soutiens à peine.

(*A Louise.*)

Prends ce billet et lis.

LOUISE, *prenant le billet des mains de Weber et lisant.*

Je vois que l'insurrection est moins prochaine que vous ne l'imaginez. Il est encore possible de l'empêcher, ou du moins de la retarder. Je vais prendre des mesures à cet effet. Il ne s'agit que de gagner du temps. La réflexion me dit qu'il y a moins de danger à demeurer qu'à fuir.

Signé : LOUIS [1].

LA REINE

Grand Dieu ! tout est perdu !

(*La reine s'évanouit : tous, sauf Bonaparte, qui reste atterré, s'empressent autour d'elle et la transportent hors du salon.*)

1. Historique.

SCÈNE IX

BONAPARTE, *seul.*

(*Il est rêveur, va et vient lentement sur la scène; son langage, qu'il interrompt de temps en temps en même temps que sa marche, est un peu saccadé.*)

Par cet événement je me sens confondu.
Non, on ne lutte pas contre la destinée....
Ou, plutôt, contre une âme à faiblir entraînée.

(*Une pause.*)

Tout secours leur devient désormais superflu....
Ils sont perdus.... O roi ! c'est toi qui l'as voulu.

(*Une pause.*)

Oui... j'avais résolu d'affermir sa couronne....
Lui-même, avec sa vie, aujourd'hui l'abandonne.
J'eusse mis mon bonheur à lui servir d'appui....
Il se perd.... sa famille et sa race avec lui.

(*Comme dans une espèce de vision.*)

Mais quel aspect nouveau se présente à ma vue ?...
La joie est dans les camps, et l'ordre dans la rue ;
Partout la vie active ; et nos temples, rouverts,
Résonnent en tous lieux d'angéliques concerts ?

(*Dans un sentiment de découragement.*)

Quel bras se chargera d'une tâche pareille ?...

(*Se ramenant à lui-même par une subite réminiscence qu'il exprime lentement, et comme la méditant profondément.*)

[scille !...
« Que toujours la vertu, jeune homme, vous con-

Ses avis vous seront d'autant plus précieux,
Que plus haut va monter votre nom glorieux....
Impérissable espoir de la France nouvelle!... »

(Pause; puis, comme sortant d'un rêve, et avec une austère résolution.)

Quoi qu'il soit, à jamais, dévouons-nous pour elle!

FIN DE L'ACTE TROISIÈME ET DERNIER

MARIE STUART

OU

LA SUITE D'UNE LETTRE

DRAME EN TROIS ACTES

Divine étincelle d'une flamme céleste, quitte cette enveloppe mortelle, jouet de la crainte, de l'espérance et de la douleur ; il est temps que tu triomphes de la nature à ton tour, et que tu t'élèves vers les régions de la vie.

(POPE.)

PERSONNAGES

MARIE STUART, reine d'Écosse, prisonnière d'Élisabeth en Angleterre.
CHEVALIER AMYAS PAULET, gardien de Marie.
JAMES PAULET, son fils.
DRURY, second gardien de Marie.
BOURGOIN, son médecin.
JEANNE KENNEDY, sa nourrice.
MARGUERITE, sa confidente.
WULFITE, femme d'Amyas Paulet.
ÉLISABETH, reine d'Angleterre.
TALBOT, COMTE DE SHREWSBURY, son conseiller.
COMTE DE LEICESTER, son favori.
DAVISON, son secrétaire.
BARON DE BURLEIGH, son grand-trésorier.
Divers personnages muets.

La scène est en Angleterre ; l'action se passe en 1587.

Lorsque cet homme (Bothwell), à qui rien n'avait coûté pour la satisfaction de son ambition, vit sa mort prochaine, il fit appeler l'évêque de Scanie et les quatre baillis de la ville (Copenhague), afin de soulager sa conscience. Il déclara, sous la foi du serment, et sur sa damnation éternelle, que la reine (Marie Stuart) n'avait jamais eu connaissance du complot contre la vie du roi (Darnley), que le meurtre avait été commis par lui et ses amis....

(V. CANET.)

.... Je n'en ai pas trouvé deux (des protestants) qui tinssent un même chemin. Cette diversité, qui est le signe infaillible de l'erreur, m'aurait suffi, si j'en avais eu besoin, pour me confirmer dans les convictions que mon enfance a reçues, et que l'étude et la réflexion ont souverainement confirmées....

(MARIE STUART.)

S'intéresser à demi à Marie Stuart n'est pas possible.

(D. NISARD.)

A MONSIEUR A.... DE B...

Votre nom, en entier, est écrit dans mon cœur.
Votre bravoure y tient votre image gravée
Près d'une autre Marie... et non moins éprouvée!...
Qui, d'en haut, vous admire et bénit son vengeur [1].

De toute noble cause être le défenseur;
Exalter de tous faits la tendance élevée;
Des dégoûts de ce temps avoir l'âme abreuvée;
Tel de B.... L'en aimer, pour tous, est un honneur!

De la part que j'en prends daignez tenir ce gage,
Mais plus digne de vous que n'est ce faible ouvrage!
Acceptez-le pourtant avec bénignité.

Si cet hommage est humble et d'obscure venue,
Du moins, vous arrivant d'une main inconnue,
Il plaide en sa faveur par sa sincérité.

J. ETWALT-LESSUOR.

Septembre 1896.

1. Marie-Antoinette, dont M. A.... de B... prit la défense, au risque de plusieurs duels contre des insulteurs de cette reine martyre, si ceux-ci ne s'étaient aussitôt dérobés. — (Voir *l'Autorité*, des 4, 7 et 8 avril 1894.)

MARIE STUART

OU

LA SUITE D'UNE LETTRE

ACTE PREMIER

LA LETTRE

Le théâtre représente une grande salle dans la forteresse de Fotheringay. — Une écritoire que domine un crucifix. — Sur le pupitre, quelques livres. — Une table et des fauteuils.

SCÈNE PREMIÈRE

AMYAS PAULET, *seul, une lettre à la main.*

Que peut bien me vouloir à l'instant cette lettre
Dont le porteur s'en va sans se faire connaître?

(*Regardant l'adresse.*)

« Sir Amyas Paulet, gouverneur du château
De Fotheringay, à Northampton.... » Et le sceau
Aux armes de Dudley, du fat dont notre reine,
La grande Élisabeth, la grave souveraine,
A fait son favori : le comte Leicester ?
Que s'en vient me mander cet homme vain et fier ?

(*James se présente, voit son père occupé et, étonné, se retire aussitôt, en laissant la porte entre-bâillée ; il écoute son père, qui se parle à lui-même.*)

« Personnelle. »

(Après avoir ouvert la lettre.)

L'écrit, de l'un des secrétaires
D'Élisabeth, me semble avoir les caractères.

(Jetant un regard sur la signature.)

Je ne me trompe pas, il est de Davison.
Plus bas de Leicester se trouve aussi le nom.
A quoi bien se peut donc rapporter cette lettre ?
Lisons.

(Lisant à haute voix et très lentement.)

Sir Amyas Paulet,

A vous nos cordiales salutations. — Dans un entretien que nous avons eu dernièrement avec Sa Majesté, Elle nous a donné à entendre qu'Elle n'avait point encore reçu de vous les preuves de zèle qu'Elle attendait, en ce que, dans les circonstances présentes, vous n'avez trouvé de vous-même le moyen d'abréger la vie de la reine d'Écosse, sachant à quel danger votre souveraine sera exposée aussi longtemps que Marie Stuart existera.

Votre conscience serait tranquille devant Dieu et irréprochable devant le monde, puisque les accusations contre cette reine ont été nettement prouvées. — Par ce motif, Sa Majesté ressent un grand déplaisir de ce que des hommes qui professent de l'attachement pour Elle, comme vous faites, manquent ainsi à leurs devoirs et cherchent à mettre sur Elle le poids de cette affaire, n'ignorant pas sa répugnance à verser le sang, surtout celui d'une personne de ce sexe, de ce rang, et d'une aussi proche parente. Nous voyons que ces circonstances troublent beaucoup Sa Majesté. Nous croyons qu'il est

nécessaire de vous instruire de ses paroles prononcées il y a quelque temps, et de les transmettre à vos bons jugements.

Nous vous prions de brûler cette lettre. Nous brûlerons votre réponse dès qu'elle aura été communiquée à la reine pour sa satisfaction [1].

Signé : Davison, Leicester.

(*Après la lecture de cette lettre, au cours de laquelle il a laissé voir son étonnement et son indignation, James se retire. Paulet reste un instant silencieux et paraît comme anéanti.*)

Qui suis-je? O Ciel! puis-je encor me connaître?
Grand Dieu! par quels forfaits ai-je pu mériter
De voir jusqu'à quel point on ose m'insulter!
Quels actes m'ont valu cette suprême offense
D'oser en appeler jusqu'à ma conscience?...
Dans quel mépris me vois-je à leurs yeux descendu,
Qu'on me croie une main.... J'en reste confondu!...
J'en viendrais à vouloir cette reine innocente,
Du déplaisir qu'ils ont de la savoir vivante.
Mon poste devant elle en serait ébranlé,
Si la justice enfin, ici, n'avait parlé.
La justice?... Pourquoi déposer dans mon âme
Ce doute.... ô Leicester! par votre lettre infâme?
On craint donc, au grand jour, d'exécuter la loi?
On voudrait par un crime!... et vous songez à moi!
O mon fils! dis-tu vrai?... que soit l'antagonisme

1. Historique.

De la Réforme et de l'ancien Catholicisme
L'unique objet des torts de la reine Stuart [(A)] ?
Que, de Rome Marie étant le seul rempart,
Il faille au bien de Londre abattre sa puissance,
Et pour notre triomphe immoler l'innocence ?
Les pays d'où tu viens, par le Pape gagnés,
Sans doute mieux que nous t'ont paru renseignés ?...
Je révère leur foi, je respecte leur culte....
Et, chez nous, à nous-même, à ce point l'on in-
[sulte....
D'oser me suggérer, eux, comme moi, chrétiens,
Pour se sauver des lois de semblables moyens ?...

(*Avec l'accent de la plus vive émotion et des larmes dans la voix.*)

Quoi ! m'inciter au crime ! attacher à mon zèle
Pour la religion anglicane nouvelle
L'idée où d'honnête homme on devienne assassin ?

(*Se raffermissant et allant fiévreusement à l'écritoire.*)

Mon cœur n'a point de part, milords, à ce dessein !
Ma réponse aussitôt vous le fera connaître :
Qui commande le crime outre son droit de maître[(B)].

(*Paulet se met à écrire et récite à haute voix sa lettre, à mesure qu'il la fait en double ; cela fait, il en plie une et laisse l'autre, par inadvertance, ainsi que celle de Leicester, sur l'écritoire.*)

A vous, Robert Dudley, comte de Leicester, et Davison, secrétaire d'État, mes saluts respectueux.

Je reçois à l'instant votre lettre, et, conformément à

vos désirs, je vous fais parvenir ma détermination avec toute la célérité possible. Je vous la transmets dans l'amertume de mon cœur. Faut-il que je sois assez malheureux pour compter au nombre de mes jours celui où ma gracieuse souveraine m'ordonne de commettre une action défendue par les lois divines et humaines! Ma vie, ma place et mes biens sont à Sa Majesté, et je suis prêt à les lui sacrifier dès demain, si ce sacrifice peut lui être agréable; mais Dieu me garde de faire un aussi effroyable naufrage de ma conscience, et d'imprimer une aussi grande tache à ma postérité, que de verser le sang, si ce n'est par l'autorité de la loi et en vertu d'un acte public. Je me flatte que Sa Majesté, selon sa clémence accoutumée, prendra en bonne part ma loyale réponse [1].

Signé : Amyas Paulet.

(*Il plie, met l'adresse et appelle.*)

James!

(*Il se lève, fait quelques pas en long et en large, plongé dans ses réflexions, et appelle de nouveau.*)

James!

SCÈNE II

PAULET, JAMES

JAMES, *accourant.*

Mon père?...

PAULET

A l'instant, pars, mon fils,

1. Historique.

Pour Greenwich; va porter — à tes bons soins
[commis —
Ce pli pour Leicester, au château de la reine.
Que de la main d'un garde au plus tôt il la tienne;
Et sans délai, reviens.

JAMES, *prenant la lettre, mais troublé.*

Mon père....

PAULET, *étonné.*

Eh bien?...

JAMES

Ah! c'est....

PAULET

Ah! c'est.... Quoi donc?

JAMES

Oui, c'est....

(*A part.*)

Ah! Grand Dieu! mon projet....

(*Haut.*)

C'est... que je me ressens de la grande fatigue
De ma course d'hier.... Drury, qui toujours brigue,
Vous le savez, l'honneur de vos commissions....
Si j'osais vous prier.... Ici, ses fonctions,
Jusques à son retour, me seraient confiées;
Ses veilles, comme adjoint, aux vôtres sont liées;
Ma vigilance peut les remplir comme lui :
Mes preuves n'en sont point à donner d'aujourd'hui.

PAULET

Il est vrai, mon enfant ; mais je me sens moi-même
Atteint en ce moment d'une faiblesse extrême
Qui me fait désirer quelque temps de repos :
L'absence de Drury viendrait mal à propos.

JAMES, *avec inquiétude.*

Mon père, vous souffrez ?...

PAULET

La garde de la reine
Stuart, dont j'ai, de par ma noble souveraine,
L'étroit devoir ici, ne peut se ralentir :
Jamais on ne verra Paulet se démentir.
Quoi que souffre mon cœur de l'emploi qu'on me [donne,
J'ai promis, j'ai juré de garder sa personne :
Je me dois jusqu'au bout fidèle à mon serment.
Empêché, je ne puis qu'irrégulièrement
Laisser sortir Drury sans manquer à ma charge.

JAMES

Eh quoi ! ma caution est-elle si peu large.
Que....

(Paulet, pris d'une faiblesse subite, se laisse tomber sur un fauteuil. James. qui tenait en main la lettre, la met sur soi pour porter secours à son père.)

Mais, ô Ciel !... mon père... oh ! qu'avez-vous ? [Venez ;
Sur moi reposez-vous, et vous abandonnez.

(Mme Wulfite Paulet et Bourgoin entrent.)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, WULFITE, BOURGOIN

WULFITE

Amyas ! Ciel ! que vois-je ?

JAMES

Une douleur subite
Vient de saisir mon père.

PAULET, *se levant péniblement.*

Emmenez-moi, Wulfite.

WULFITE

Cher ami, qu'avez-vous ? D'où vient cette paleur
Sur vos traits répandue ? Est-il quelque malheur
D'arrivé ?

BOURGOIN, *à Paulet.*

Permettez que je vous accompagne.

PAULET, *faiblement. à Bourgoin.*

Volontiers, cher docteur ; c'est grand bien que l'on
A vous avoir présent. [gagne

(*A James, qui veut le suivre.*)

James, restez ; Drury
Est à vos ordres ; vous, veillez sur cet abri.

JAMES, *revenant sur ses pas.*

Mon père, j'obéis.

PAULET, *bas à James.*

A l'instant, faites suivre.

(A part.)

A ce sanglant affront me verrai-je survivre.

(Paulet sort, soutenu par Wulfite et Bourgoin.)

SCÈNE IV

JAMES, *seul.*

Le trouble de mes sens m'empêche d'entrevoir
Quelle route s'impose à mon double devoir.
Quel parti prendre ?... Seul, pour l'avoir entendue,
Je connais de mon père, et dans son étendue,
La cause du chagrin qui s'en vient l'accabler.
Cet incident doit-il me faire reculer ?
Frappé dans son honneur d'où sa vertu s'indigne,
Saura-t-il supporter cette insolence insigne ?...
En France, où j'ai vécu, Leicester, Davison,
Vous m'en verriez aller vous demander raison.
Mais quoi ! faut-il m'en croire, et voir dans cette [offense
Un encouragement au pas où je m'avance ?
L'évasion déjoue en fait l'assassinat.
J'arrache l'innocence aux intrigues d'État ;
Je rends un bras sauveur à l'Église romaine,
La mienne ; au droit son cours, à l'Écosse sa reine ;
J'évite à l'Angleterre — à jamais détesté ! —

Le plus grand des forfaits contre l'humanité.
Je mets Marie à même, après sa délivrance,
De seconder les vœux de Rome et de la France.
Déjà l'Espagne s'arme, et de Philippe deux
L'*invincible Armada* hisse ses mâts nombreux.
Mais que dis-je?... Ah! grand Dieu! que deviendra
[mon père?
Que va penser de lui la reine d'Angleterre?
Lui dont nul ne saurait corrompre le devoir,
Et qui va se trouver en butte à son pouvoir,
A son dépit jaloux, peut-être à sa vengeance?...

(*Se rapprochant du pupitre.*)

Mais que vois-je?... la lettre!...

(*Examinant les papiers.*)

En est-ce l'apparence,
Ou bien?... Oui! c'est bien elle, et la réponse au-
[près.
Le Ciel, qui m'applaudit, ne la vient-il exprès
Mettre ainsi sous mes yeux, sous ma main venge-
[resse,
Pour enhardir d'un fils la craintive faiblesse,
S'offrant de seconder, par ce moral appui,
L'œuvre que j'ai conçu d'accomplir aujourd'hui,
Et pour sauvegarder contre la calomnie
Mon père, qu'on voudra taxer de félonie?
Sa réponse?... Ah! voyons ce que son cœur outré,

Aura su faire entendre à ce couple abhorré.

(Il parcourt d'abord en silence, et avec des gestes de vive admiration, la réponse que son père a faite à la lettre de Leicester, et tout à coup lit à haute voix.)

.... Ma vie, ma place et mes biens sont à Sa Majesté, et je suis prêt à les lui sacrifier dès demain, si ce sacrifice peut lui être agréable; mais Dieu me garde de faire un aussi effroyable naufrage de ma conscience, et d'imprimer une aussi grande tache à ma postérité, que de verser le sang, si ce n'est par l'autorisation de la loi et en vertu d'un acte public....

O réponse sublime ! ô secours salutaire !
Contre qui s'en viendrait à décrier mon père !
Ces lettres, je les tiens ; mes mains les garderont
Pour son suprême honneur, et des autres l'affront !

(Il les met sur lui.)

Mon plan est concerté; la fuite est assurée :
Auprès du pont-levis la chaloupe amarrée,
Que garde un brave cœur, reçoit Marie et fuit.
Nous gagnons, protégés par l'ombre de la nuit,
Le chaume où l'on l'attend, sans qu'aucun ne soup-
[çonne
Qu'ait pu, si près d'ici, se rendre sa personne.
Et tandis qu'on la cherche, à l'écart, vainement,
Marie échappe à tous sous un déguisement.
Dès lors, plus rien ne peut arrêter notre marche.
Sous les auspices saints d'un pieux patriarche,

Dans son discret asile, au sein de ses enfants,
Nul ne viendra troubler nos calculs triomphants.
Tout est prêt; et bientôt.... Mais mon devoir m'im-
[pose
De soustraire mon père au trouble où je l'expose
Par l'injuste soupçon, par l'accusation
D'avoir prêté la main à cette évasion.

(*Allant à l'écritoire.*)

A l'envoi de la lettre, écrivons pour la reine
Un mot qui me désigne, et moi seul, à sa haine.
Je le dois; écrivons.

Madame, un prisonnier —
C'est son droit — peut toujours tendre à se délier.
On l'y doit même aider, dès que sa cause est juste.
Et quelle cause fut plus sainte et plus auguste,
Jamais, que celle ici de la reine Stuart?
Je n'ai pris conseil de personne
Pour cet avis que je vous donne,
Non plus que pour sa fuite où j'ai l'unique part.
Ceux qui, dans cette circonstance,
M'aident de leur concours discret,
Croient qu'avec vous, madame, étant d'intelligence,
J'en tiens de votre main un message secret.
Mais mon père est dans l'ignorance,
Et Bourgoin et Drury, j'en donne l'assurance,
Le devant dire à leur respect,
De ce projet de délivrance,
Qui, s'il peut s'accomplir, et j'en ai l'espérance!

Ne vous doit pas, madame, inspirer de regret ;
Sa réussite enlève à votre conscience
De dévorants remords un trop pressant sujet.

(Il revient en scène et s'y promène.)

A mon père, à présent! Ciel! sais-je la surprise,
La colère peut-être, où va cette entreprise
Jeter son cœur loyal, au devoir enchaîné ?

(Il retourne à l'écritoire.)

Ma main tremble.... Il le faut.... A leur plan satané,
Insidieux et lâche, à leur conduite inique,
Qu'à ces deux corrupteurs aille cette réplique!
Après en avoir eu du père le mépris,
Que par l'acte du fils ils en tiennent le prix!

Mon père, calmez-vous ; j'emporte vos deux lettres.
Vos dignes descendants, non plus que vos ancêtres,
N'auront à se voiler de ma haute action :
Je délivre Marie, et voue au talion
Les coupables auteurs de l'artifice infâme
Auquel ils ont pensé pouvoir gagner votre âme.
Qu'on ose maintenant venir vous attaquer!
Vous êtes étranger au coup que je prépare ;
Il sera consommé, comme je le déclare,
Quand ces lignes iront vous le communiquer.
J'ai pris sur moi seul cette tâche ;
Depuis longtemps, et sans relâche,
J'en mûris l'accomplissement.
Comme vous au devoir fidèle,
Je veux, vous prenant pour modèle,

Être constant à mon serment.
Je tombe à vos genoux, mais sans repentir.

JAMES.

Qui me condamnera parmi les fières âmes,
Qui veulent au malheur illustre et vénéré
Un bras qui le secoure et s'en tienne honoré ?
Arracher une reine aux coups de l'injustice,
Que dis-je ?... la soustraire à la haine, au supplice !

(*Il plie sa lettre, la met sur lui, revient en scène et appelle.*)

Drury !

(*Avec exaltation.*)

Savoir l'arrêt au point de s'accomplir....
Se sentir un devoir et ne point le remplir !...

(*Appelant de nouveau.*)

Drury !

SCÈNE V

JAMES, DRURY

DRURY, *arrivant précipitamment.*

Sir James ?

JAMES, *se calmant.*

Ah !

(*Lui remettant les lettres.*)

De la part de mon père,
Tôt, sur l'heure, partez — lui ne pouvant le faire,

Ni moi, qu'il a chargé de surveiller ces lieux
Jusqu'à votre retour — porter, selon ses vœux,
Au comte Leicester cette prompte missive,
Et cette autre à la reine. Aucun point ne motive
Qu'ils les aient dans leurs mains directement de [vous.
Un garde du palais s'entremettra pour nous.
C'est ainsi que mon père, en ce moment malade,
Désire que leur soit faite cette ambassade.

DRURY, *d'un air faux.*

Sir James, j'aurai soin; cette commission
Ira conformément à votre instruction.
Bourgoin vient de m'apprendre, à ma vive tristesse,
Sir James, la subite et profonde faiblesse
Dont se sent accablé le chevalier Paulet.

JAMES, *brièvement.*

Il est vrai!... Du château remettez-moi la clef.

DRURY, *sournoisement.*

Je le puis; sir Bourgoin m'en donna l'assurance,
Sur l'avis de Paulet, pour... durant mon absence....
La voici. Gardez-en le précieux dépôt.

JAMES, *prenant la clef.*

Allez, et nous soyez de retour au plus tôt.

(*Drury sort.*)

SCÈNE VI

JAMES, BOURGOIN

(*Le jour, à partir de cette scène, va en baissant.*)

JAMES

Ah! Bourgoin! comment va présentement mon [père?

BOURGOIN

Sir James, sa santé n'a rien dont je n'espère
De voir sous peu de jours le rétablissement.
Mais le mal est à l'âme, à l'âme uniquement.
Des mots entrecoupés accusent un délire :
« Poison.... assassinat.... Ciel! que viens-je de [lire!... »
Qui me font soupçonner quelque chose.

JAMES

Bourgoin!

BOURGOIN

Sir James?

JAMES

Cette nuit, avec le plus grand soin,
Soyez près de mon père. A quelque élan qu'il cède,
Ma mère sera là pour vous prêter son aide.
Ne le laissez sortir. Elle sait... y souscrit....
Je l'informai tantôt.

(*En lui remettant à lire la lettre de Leicester.*)

Mais lisez cet écrit.

BOURGOIN, *après avoir lu.*

Horreur!

JAMES, *en lui soumettant la copie de la réponse de son père.*

Et maintenant, voyez en sa réponse,
C'en est le double ici, ce que mon père énonce.

BOURGOIN, *lisant.*

O noble cœur !

(Rendant les lettres à James.)

Jamais d'un tel crime, jamais,
Moi présent, ne verra se souiller ce palais !
Quel est votre dessein ?

JAMES

Bourgoin, j'en suis le maître.
Vous le dire serait à tort vous compromettre.
Le jour baisse, il est temps ; tout se fera sans bruit :
Le bien aussi se peut entourer de la nuit.
Drury vient de partir chargé de la dépêche.
En mon plan, mes calculs, je le crois, rien ne pêche.
Je ne vous ai rien dit, tout vous est ignoré.

(En lui donnant la lettre pour son père.)

A mon père, demain, puis-je en être assuré ?
Ce pli ?...

BOURGOIN, *faisant un signe d'assurance en prenant la lettre, et se retirant.*

Je ne sais rien... mais le Ciel vous seconde !

SCÈNE VII

JAMES, *seul.*

Il m'a compris ; je vois qu'en mon sens il abonde.
O Dieu ! prête à mon bras ton favorable appui !
C'est ta cause, en son nom, que je prends aujour-
[d'hui.
La sauver du martyre est seconder tes vues ;
C'est voir dans nos cités, de tes lois dépourvues,
Rétablis par ses mains les temples révérés,
Et du culte romain les titres consacrés.
Et puis-je à ta pitié faire valoir encore,
Outre tous ses malheurs, cet orgueil, qui l'honore,
De réclamer ses droits par ta main départis,
Que ses actes jamais en rien n'ont démentis,
Mais que l'intrigue basse, ennemie et cruelle,
Contre elle a combattus sans cesse, et de laquelle
Je demande vengeance à ton autorité,
Au nom de ses vertus, son rang, et ta bonté ?

(Il fait presque nuit.)

SCÈNE VIII

JAMES, JEANNE KENNEDY

JAMES

Kennedy, soyez prête ; informez-en Marie.
Tout concourt au succès de notre batterie.
A minuit, quand tout dort, ensemble, suivez-moi.

(*James va à l'écritoire, écrit et remet la feuille, qu'il plie, à Jeanne.*)

Melvil va par ce mot connaître son emploi.
Déjà tout, avec lui, comme avec Marguerite,
Est prévu ; rien ne peut entraver notre fuite.
Je cours tout disposer. J'ai la clef du château :
L'homme veille, attentif, au bord de son bateau.
Drury vient de partir; mon père a sa présence
Empêchée, en raison d'un état de souffrance.
Bourgoin est près de lui ; ma mère est du complot.
Allez en informer notre reine aussitôt.

KENNEDY

De quelle joie, enfin, vous inondez mon âme !
Mais... ne craignez-vous pas que la reine vous [blâme
De prendre ce moment, pour son évasion,
Où votre père....

JAMES

On tient de l'élévation,
De la nécessité du but qu'on se propose,
Un mandat qui se met par-dessus toute chose.
Au succès d'un grand bien rien ne doit affaiblir
La droite volonté qui tend à l'accomplir.
Quand le devoir commande au cœur un sacrifice,
Se combattre est permis, mais se vaincre est justice.
C'est mon cas ; le mobile est ici d'un tel bien,
Que le Ciel, qui le veut, m'en livre le moyen.
D'ailleurs, Jeanne, je sais mon père en bonne garde ;

Bourgoin le va veiller, il est ma sauvegarde.
Ajoutez-y ma mère, et vous perdrez souci
De la nécessité de ma présence ici.
Il est d'autres raisons qu'on vous fera connaître,
Qui tirent leur valeur d'une récente lettre....
Mais j'en ai dit assez pour me justifier.
Allez, Jeanne. Sachons à Dieu nous confier;
Il nous secondera, car notre cause est juste.

KENNEDY

Combien envers Marie Élisabeth injuste!
Je cours, James, je cours, le cœur rempli d'espoir.
Puisse échapper la reine, et le Ciel le vouloir!

(*Kennedy sort.*)

SCÈNE IX

JAMES, MARGUERITE

MARGUERITE

James, je viens de voir briller à leur fenêtre,
Et s'agiter trois fois, puis sitôt disparaître,
Le feu vert du signal, avec eux convenu,
Qui doit, tant qu'ils n'aient vu qu'il nous soit par-
[venu,
Se montrer de nouveau de quart d'heure en quart
[d'heure,
Jusqu'à minuit, marquant que tout en leur demeure
Est prêt, et que l'on peut....

JAMES

S'avancer sans danger.
Oui, Marguerite ; on va sans retard s'engager.
Voyez Jeanne et Melvil ; le reste me regarde.
Sitôt, en me quittant, allez à la mansarde,
La lumière à la main, éclairer ses lambris :
La chaumière verra que nous avons compris.
Ensemble nous avons préparé cette fuite.
Dieu lui-même s'est plu d'en prendre la conduite.
Allez ; Jeanne et Melvil vous diront....

MARGUERITE, *avec bonheur.*

Ah ! grand Dieu !
Est-il vrai que l'on va s'éloigner de ce lieu ?...
Que Marie....

JAMES

Il fait nuit ; je vais en toute hâte
Disposer toute chose, et de vous je me flatte,
Ainsi que de Melvil et de Jeanne, un concours
Non moins immédiat.

MARGUERITE

Oui, sir James, j'y cours.
Ah ! mon Dieu, se peut-il que l'on sauve Marie !
Ne nous berçons-nous pas, hélas ! de rêverie ?
Ah ! périsse ma vie au bonheur de ses jours !
Que la bonté du Ciel vienne à notre secours !

(*Marguerite sort.*)

SCÈNE X

JAMES, *seul.*

Pauvre fille ! ô cœur d'or ! notre reine évadée,
Puissé-je voir ta main à la mienne accordée !
Mais courons au rivage ; allons autour de nous,
Au pied de ce cachot, porter les derniers coups.

(*James sort.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

L'ÉVASION

Le théâtre représente un vaste appartement dans le manoir du « patriarche » Kœnner. Portes à droite et à gauche, dont l'une d'elles donne dans la chambre occupée en ce moment par Marie Stuart. — A travers les fenêtres de cet appartement, que commencent à éclairer les premiers rayons du jour, on distingue un parc entouré d'un mur de clôture dans lequel une grille s'ouvre sur la campagne.

SCÈNE PREMIÈRE

JAMES, MARGUERITE

MARGUERITE, *à mi-voix.*

De grâce, pas encor, James, je vous en prie!
Ah! laissons reposer notre chère Marie!
Vingt milles parcourus l'avant-dernière nuit,
Sans trêve, à travers bois, sans qu'au jour qui suivit,
Nul toit, hors la forêt secourable et sereine,
N'ait abrité le front de notre souveraine!
Laissons son doux repos se prolonger encor.
Nous sommes jeunes, nous; nous avons l'âge d'or;
Nous pouvons aisément endurer la fatigue :
Non, quand avec les ans l'adversité se ligue!...
De ce fidèle asile où nous venons d'entrer,
Eh quoi! James, sitôt faut-il nous retirer?

JAMES

J'en ai l'âme navrée : à ma ferme espérance
Succède un vague effroi touchant la délivrance,
Hélas!

MARGUERITE

Que dites-vous? Par quel événement
Vous vois-je tout à coup changer de sentiment?

JAMES

De craintes tourmenté, je sortis tout à l'heure
Pour inspecter les lieux autour de la demeure.
Un homme passe : « Frère, allez-vous au hameau?
Me dit-il. On y voit un spectacle nouveau :
Le carrosse d'un grand s'y présente en détresse,
L'essieu brisé. Pour sûr, ce sont gens de noblesse :
Trois hommes, une dame; et celle-ci, dit-on,
De très haut en beauté passe tout le canton.
On lui rend des honneurs seuls connus d'une reine.
A voir cela, voisin, je juge que l'on tienne! »
Je feignis de porter mes pas de ce côté;
Mais, revenant dès lors que l'homme m'eut quitté,
Me voici, méditant sur quoi cette aventure
A nous inquiéter peut donner ouverture.

MARGUERITE

Vos appréhensions n'ont rien que d'enfantin.
Faut-il tant vous troubler, et d'aussi grand matin
En émouvoir la reine? A cette découverte,
Je ne vois pas qu'il faille aller donner l'alerte.
Ce sont des voyageurs qui, dans un temps prochain,
L'accident réparé, reprendront leur chemin.

JAMES

Comme vous, je l'espère ; et pourtant, rien n'égale
D'opposer au danger une prudence égale.
Nous sommes, songez-y, comme sur un volcan.
Cinq nuits de marche encor nous séparent d'Orkan,
Qui nous doit prendre à bord si le Ciel nous exauce,
Et de là nous conduire aux rivages d'Écosse.

MARGUERITE

Il nous exaucera, James, n'en doutons pas.
Aux zélés partisans qui l'attendent là-bas,
Dieu ne peut refuser leur reine bien-aimée,
De même à sa milice encore tout armée.
Jacques, son fils, contre elle autrefois suborné,
A ses pieds, repentant, se voudra prosterné.
O James ! quel retour des choses de la terre !
Pour l'Écosse d'éclat ! d'ombre pour l'Angleterre !
O jour cent fois béni qu'appellent tous nos vœux,
Du Ciel, du juste Ciel, obtenez les aveux !

JAMES

C'est à ce but heureux que tend notre conduite.
Bien commencée, il faut en assurer la suite.
Le chaume nous reçut ; il nous a préparé
Les moyens de gagner ce séjour, honoré
Par les hautes vertus, par la présence austère
De son chef vénéré : le noble ex-lord-maire

Kœnner, resté fidèle, ainsi que ses enfants,
A notre antique foi comme à ses adhérents.
Mais c'est précisément son renom, son mérite,
Qui de ces voyageurs font craindre la visite.
Un quart de mille, à pied, est facile à franchir;
C'est un pressant danger dont il faut s'affranchir,
En avisant sitôt aux mesures à prendre [prendre.
Pour échapper aux yeux, si l'on vient nous sur-

MARGUERITE

Quelle agitation vous faites naître en moi!
Kœnner n'a-t-il pas dit de n'avoir nul émoi,
Que pour sauver la reine il donnerait sa vie,
James, et que d'ailleurs, fût-elle poursuivie,
Il sait où nous cacher, et pendant de longs jours,
Défiant tout abord, nous pourvoir de secours?

JAMES

Oui, mais l'intention tôt veut être obéie :
Que de fois des hasards ne l'ont-ils pas trahie!
Prévenons sans délai le cas qui peut surgir.
Avant l'événement il est prudent d'agir.
Avec calme, allez donc vers Marie, et, tranquille,
Transmettez-lui le fait : la démarche est utile.
Hélas! que n'avons-nous déjà gagné la mer!...
Je cours, de mon côté, prévenir lord Kœnner.

(*James sort.*)

SCÈNE II

MARGUERITE, *seule.*

Pénible mission où je me vois contrainte !
Saurai-je m'appliquer à parler avec feinte ?
Puis-je, sans la troubler, rompre ainsi son som-
[meil ?...
Ah ! Ciel ! quel triste aveu lui faire à son réveil !

(*Marguerite se dirige vers la chambre de Marie, qui apparaît au même moment.*)

SCÈNE III

MARGUERITE, MARIE STUART

MARIE

Ne t'inquiète pas, ma bonne Marguerite.
Va, j'ai tout entendu. Le sommeil quitte vite
Ceux que l'adversité tient sous sa main de fer.
Laissons agir en paix James et lord Kœnner
Ensemble, avec Melvil et Jeanne : en cette affaire,
Ils savent mieux que nous ce qu'il convient de faire.
Je suis depuis longtemps résignée à mon sort.
Quand on est malheureux on ne craint pas la mort.
Je n'ai d'autres soucis que ceux de la couronne :
Ce m'en est un devoir, car c'est Dieu qui la donne.
A ce titre sacré, mais pour lui seulement,
Je puis avec bonheur voir cesser mon tourment :
A vivre il est pour tous un devoir qui s'attache.

Il n'appartient qu'à Dieu d'arrêter notre tâche.
Il en est pour chacun : c'est un commun destin ;
Et l'on s'y doit unir de cœur soir et matin.
Que James donc avise, et Kœnner, et les autres.
Leurs résolutions seront aussi les nôtres.

(Avec mélancolie.)

N'est-il pas vrai ?...

MARGUERITE

Madame, à voir votre valeur,
Mon admiration domine ma douleur.
Mon âme ne saurait pourtant taire sa peine
Des persécutions que supporte ma reine.
Criminel attentat ! Cruelle Élisabeth,
De votre inimitié quel est donc le sujet ?
Quoi ! vingt ans d'injustice envers votre captive
N'ont pu décourager votre haine attentive !
Puisée avec le lait, née à votre berceau,
Ne va-t-elle tarir qu'au sein de son tombeau [c] ?...

(Se jetant aux pieds de Marie et fondant en larmes.)

O ma reine !

(On entend du bruit au dehors.)

MARIE

Quel bruit se fait entendre ?... Vite !
Rentrons.... On vient. Suis-moi, ma chère Mar-
[guerite.

(Toutes deux entrent dans la chambre de la reine, et elles en ferment la porte.)

SCÈNE IV

LORD TALBOT, DRURY

TALBOT

Par quel hasard, monsieur, vous vois-je dans ces
[lieux,
A cette heure ?... Drury ?... Puis-je en croire mes
Votre poste, je crois, est à la forteresse [yeux ?
De Fotheringay ?...

DRURY, *avec sournoiserie.*

Sauf....

(*Montrant un papier sur lequel sont portées les adresses des deux lettres.*)

.... pour cette double adresse.
Il me fut ordonné de m'y rendre à l'instant.
J'arrivai, mais trop tard : ces lettres me restant.
La reine et Leicester, et deux autres personnes,
Du palais de Greenwich franchissaient les colonnes,
Sans escorte, en carrosse, allant vers Northampton.
Dans quel but ? je ne sais : « en secret », me dit-on.
Je m'informai, mais rien ; nul ne put me répondre
Sur la route que prit la reine en quittant Londre.
Je m'enquis d'un cheval et partis au galop :
Le hasard fait le reste en tout, seigneur Talbot.

TALBOT

Fort bien ; mais à cette heure, encor si matinale,
Comment vous vis-je, seul, errant vers cette salle ?

DRURY, *d'un ton frisant l'insolence.*

Nous nous y vîmes deux, monseigneur : vous et moi.

TALBOT

Il est vrai ; mais ceci ne me dit pas pourquoi
Ce séjour vous retient, ni ce qui vous amène.
Kœnner est mon ami.... J'arrive de la plaine,
Mon regard étonné, mes sens préoccupés
Du vide dont ces lieux semblent être frappés.
Abordant par le fond, la grille était ouverte.
Je pénètre, et parcours une maison déserte.
De là, quel ne devint pas mon étonnement
De vous voir aux abords de cet appartement....
Seul !...

DRURY

Ma bête épuisée, en courant abattue,
Gît, à cent pas d'ici, sur la route battue.
Moi-même, exténué, cherchant quelque réduit,
J'aperçus ce castel et m'y suis introduit
Comme vous j'en trouvai l'accès désert et libre,
Et je m'y présentai, sans que la moindre fibre
De ce qui m'entourait ne s'émût à mes pas.

TALBOT, *sur un ton à demi sévère.*

C'est qu'en fait de brigands ce canton n'en a pas,
Qu'on vit en paix, ici, sous l'abri de l'estime,
Loin des cupidités, de la haine et du crime.

(Entraînant Drury à une fenêtre et lui montrant du doigt.)

Ne vous attardez pas en vain dans ce château.
Prenez ce chemin creux qui conduit au hameau ;
Il y mène tout droit. Vous y verrez la reine,
Ainsi que Leicester : j'en viens. Il faut à peine,
En allant d'un bon pas, agile et soutenu,
Dix minutes de marche. Allez.

DRURY

C'est convenu.
Combien notre rencontre ici me rend service,
Milord ! Je me hâte.

(*A part et sournoisement.*)

Et combien aussi propice !...
Élisabeth saura....

(*Drury sort précipitamment.*)

SCÈNE V

TALBOT, *seul.*

De ces lettres... quel est
L'objet ?... Est-ce un rapport du chevalier Paulet ?
Serait-ce... ah ! quel soupçon !... j'en ai l'âme frap-
Que la reine Stuart se serait échappée ?... [pée !...
Ah ! grand Dieu ! si c'était... et puisse réussir !...
Pauvre reine ! Ah ! Talbot, plus on la veut noircir,
Et plus en sa faveur son intérêt t'anime !
Au nom de la justice on médite le crime.
On lui prête des torts pour la mieux asservir,

Et couvrir des instincts qu'on brûle d'assouvir.
Je n'y donnerai pas une main infidèle :
Ma raison, et mon cœur, et ma foi, sont pour elle.
En tout ménagement, mais avec fermeté,
Je défendrai ses jours, ses droits, sa dignité.

(On voit la porte de la chambre de Marie s'entr'ouvrir légèrement.)

Ces adresses.... D'où vient ?... Quel besoin qu'il les [tienne,
L'une pour Leicester, et l'autre pour la reine,
Hors de leurs lettres même où l'on dût les porter ?
En quoi ce soin doit-il me faire redouter ?...
Et, simultanément, pourquoi ces deux messages,
Si pressés ?... Je m'y perds. Quels en sont les pré- [sages ?
Quelque intrigue se doit conduire là-dessous.
On se cache de moi parce qu'on me sait doux,
Doux pour cette opprimée. Ah ! cruels, dites : juste,
A l'opposé de vous, pour cette reine auguste,
« Et qui m'a, dites-vous, pleinement subjugué ».
Vous me retrouverez tel à Fotheringay.
Avant d'exécuter la sentence fatale,
Élisabeth veut voir, contempler sa rivale,
En cachette, à l'insu, sauf de ses conseillers,
Dont je suis, mais contraire à ses deux familiers,
Le vénal Davison et Leicester l'infâme.
Bas et vils complaisants d'une implacable femme,

Ils se sont figuré, m'ayant mis de concert
Dans ce plan clandestin, qu'ils étaient à couvert
De l'imputation que, dans cet artifice,
Élisabeth n'ait vu qu'un but à sa malice,
Qu'à jouir du tableau de son atrocité,
Sans retour, sans remords, avec avidité.
Je connais son astuce et son hypocrisie,
Ses faux tempéraments doublés de jalousie.
Je sais son fat orgueil, son cœur sans charité,
Où jamais n'a vibré la sensibilité.
Et, si j'encourageai sa perfide entreprise,
Mon âme s'entendait au projet où je vise :
De délivrer Marie, invoquant une loi
Qui défère, au captif que visite le roi,
La liberté : faveur qu'a le pouvoir suprême
— Dont il est investi, la tenant de Dieu même,
De qui directement descend l'autorité, —
De rompre les liens de la captivité.
Ah! sans cet accident qu'on trouve sur les routes,
Déjà Fotheringay nous aurait sous ses voûtes!
J'ai voulu, profitant de cette station,
Revoir l'ami de cœur et de religion
Que je possède ici : Kœnner, de qui la reine,
Qui m'y sait, ne voulut, par humeur puritaine
Non moins que par égard à son incognito,
En fière schismatique, aborder le château.
Tous deux tout à Marie, à sa foi catholique,

Kœnner, je viens m'aider de ton grand sens pra-
Mais que peut dénoter ce silence de mort [tique !
Qui règne dans ces lieux ?

SCÈNE VI

TALBOT, MARIE, MARGUERITE

MARIE

Vous m'y voyez, milord.
Mais le deuil suit les pas de la pauvre Marie.

TALBOT, *tombant aux genoux de Marie.*

Ma reine ?... O Ciel !

MARIE

Talbot ! honneur d'une patrie !
Relevez-vous ; cessez un dévouement perdu.
L'orage est sur Marie à jamais étendu.
Sa vie est condamnée, et, quoi qu'on veuille faire,
Il faut se résigner ; tout lui devient contraire.

TALBOT

Eh quoi ! c'est quand je vois ma reine dans ces lieux,
Échappée aux dangers... et les plus périlleux !...
Que je l'entends douter du succès de sa fuite ?

MARIE

Elle s'est jusqu'ici poursuivie avec suite.
Mais je fus réveillée en sursaut cette nuit
Par un pressentiment... ou je ne sais quel bruit,

Qui disparut bientôt, indicible et bizarre,
Comme serait celui d'une sourde bagarre
Qu'on entendrait de loin, et qui semblait venir,
Sinon d'ici, d'un point devant s'y réunir.
Je ne sais que penser de cette circonstance ;
Mais mon cœur s'en émeut, et je perds confiance.

MARGUERITE

Ah ! madame, pourquoi ne m'en avoir rien dit ?
J'aurais pu m'informer....

TALBOT, *à part.*

Ah ! ce Drury maudit !
Serait-ce lui, pendant qu'au haut bout du village
J'allai me délasser un moment du voyage ?...

(*Haut à Marie.*)

Ce que j'entends, madame, a lieu de m'étonner,
Comme de ce qui peut ici déterminer
Le vide qu'en entrant a constaté ma vue :
De signes d'habitants la place est dépourvue.

MARIE, *à Marguerite.*

Que veut dire cela ? Dans ce même moment,
James et toi, causiez dans cet appartement ?

MARGUERITE

James s'est éloigné sitôt cette entrevue ;
Je ne l'ai plus, depuis, eu présent à ma vue.

TALBOT, *à Marie.*

Et vous désespérez ! ayant à votre appui
James, ce brave cœur qui vous sert aujourd'hui,
Intelligent, actif, et la loyauté même,
Que je vais seconder de mon pouvoir, madame.

(Tout à coup, on entend des pas rapides : chacun écoute. Marie fait signe à Talbot de s'éloigner, et il va se cacher dans l'embrasure d'une fenêtre. James entre sans l'apercevoir.)

SCÈNE VII

LES MÊMES, JAMES

JAMES

Tous nos calculs, hélas ! se trouvent confondus.
Nous sommes découverts, quelqu'un nous a vendus.
Kœnner est arrêté, ses deux filles, leur bonne,
Et leur vieux serviteur ; ils n'ont laissé personne,
Ni Jeanne, ni Melvil. Je l'eusse été comme eux,
Si je n'avais eu loin mes pas aventureux,
Inquiet que j'étais de voir si rien d'hostile
N'errait autour de nous à près d'un quart de mille.
J'arrive prudemment jusqu'à l'humble hameau ;
J'y trouve tout tranquille. Avançant de nouveau
Quelque cent pas plus loin, je gagne le village.
Ah ! Dieu ! j'y vois soudain, toutes en commérage,
Des femmes parlant bas, par groupes s'agitant,
Qui semblaient s'occuper d'un sujet important.
Je m'informe, on se tait ; je retourne en arrière ;

L'une d'elles alors, moins inhospitalière,
Mystérieusement, me dit « qu'on a requis
Quatre des habitants parmi les plus hardis,
Conduits par un recors à figure inhumaine,
Pour aller se saisir, par ordre de la reine,
Et les mettre en lieu sûr, des hôtes du château ».
Haletant, je parcours la partie en marteau
Du manoir, où chacun de nous avait pris gîte,
Veillant pour prévenir toute alarme subite....
J'en sors, et seule ici je rencontre en chemin
Marguerite, à qui j'ose à peine, en mon chagrin,
Effleurer les soucis dont mon âme est atteinte ;
Je la quitte, et retourne à la première enceinte....

(*Se jetant aux genoux de la reine.*)

Madame !... il est trop vrai que tous ont disparu !

MARIE, *avançant la main à James.*

James, relevez-vous ; ce sort m'est apparu
Sous la forme d'un songe, et la pauvre Marie
N'est plus dans un état à s'en sentir aigrie.
Trop de calamités ont fondu sur ses jours,
Pour qu'un malheur de plus les lui rende plus
[lourds,
Pour que les trahisons, les haines, calomnies,
Loin d'elle tout d'un coup puissent être bannies.
Dieu, James, mène tout. Le succès obtenu
Par mes vœux, à sa cause aurait appartenu.

Il en est autrement ; sa volonté soit faite :
C'est qu'il juge à sa gloire utile ma défaite.
Ses desseins sont profonds ; prétendre les sonder
Serait lui faire offense ; il faut nous en garder.

JAMES, *allant à Talbot, qui s'est avancé.*

Qui vois-je ici ? Talbot !... Ciel ! par quelle aventure,
Seigneur, vous dans ces lieux ?... Ah ! quel heureux
[augure,
Noble et vénéré comte, en un pareil moment,
M'est de vous rencontrer dans cet appartement ?

TALBOT, *montrant la fenêtre.*

J'étais là, j'écoutais. La reine d'Angleterre,
Élisabeth, me sait présent dans cette terre.
Je l'escorte. S'il ne survient d'autre délai,
Nous aurons dans la nuit gagné Fotheringay.

(*S'adressant particulièrement à Marie.*)

Madame, à votre insu, vous voir est le mobile
Qui dirige ses pas vers votre sombre asile.
Son voyage est tenu sévèrement secret.
Toutefois, redoutant qu'on ne l'eût pour suspect
De lâche acharnement, de malice secrète,
On voulut le couvrir d'une apparence honnête
— Tous me sachant pour vous — par la combinaison
Menteuse de Talbot-Leicester-Davison.
J'en cachai mon dégoût pour vous servir, madame.
Puisse contre eux tourner leur odieuse trame !

MARIE

Élisabeth, au moins, me sait-elle en ces lieux ?
Leicester, Davison, à nuire ingénieux,
D'eux-mêmes n'auraient-ils, sur quelque vague indice,
Exercé sourdement leur infernal office ?
James, et vous, milord, tous deux, qu'en pensez-vous ?

JAMES

Madame, je ne sais ce qu'un pouvoir jaloux
Peut inspirer de ruse et d'audace assassine
A d'adroits courtisans que l'intérêt domine,
Quand ils savent qu'émettre un perfide soupçon,
C'est toujours le servir d'agréable façon.

TALBOT

Quoi qu'il m'en coûte enfin, madame, puis-je taire
Qu'ici j'ai vu Drury rôder avec mystère....

JAMES

Drury ?

MARIE, *à James.*

N'a-t-il été, James, par vous chargé
Des deux plis ?...

TALBOT

Il le fut. L'ayant interrogé
Sur sa présence ici, Drury, surpris sans doute,
Dit que pour les remettre il s'était mis en route,
« Que Leicester, la reine, ensemble étant partis,
Il recherchait leurs pas ». Je les lui découvris.

JAMES, *bas à la reine.*

Milord nous servit mieux qu'on n'eût pu jamais
[faire.
Ces plis... ils les ont eus !

TALBOT, *avec abattement.*

N'ai-je été téméraire ?...
Mais j'ignorais, hélas ! votre présence ici,
Madame. Ce Drury... quel est-il ? Sait-on si....
J'en suis désespéré.... Je vous aurais trahie !...
Ah ! j'en paîrai la faute aux dépens de ma vie !
James, est-il ici des armes ?... A nous deux....

MARIE

N'employez pas, milord, ces moyens hasardeux.
Vous pouvez plus pour moi qu'en disputant ma tête
A des stipendiés qu'aucun danger n'arrête.
Ou l'on sait ma retraite, et rien n'empêchera
Que l'on ne m'ait captive où la reine voudra ;
Ou l'on m'ignore ici (mais l'oserait-on croire,
Après ces faits de nuit de navrante mémoire ?) ;
En ce cas, attendons, comme à notre début,
Que le soleil au jour ait payé son tribut.
Des chevaux de relais nous attendent.

MARGUERITE, *se détachant d'une fenêtre.*

Madame !
Ah ! Ciel ! fuyons !

(*S'avançant vers une porte dérobée.*)

La voûte!... Il se prépare un drame :
Des hommes à l'instant paraissent dans la cour.

JAMES, *s'élançant vers la porte d'entrée.*

Avant, ils passeront sur mon corps.

TALBOT, *arrêtant James.*

C'est mon tour
De m'offrir à leurs coups. James, sauvez la reine.
Je connais les détours souterrains du domaine.

(*Indiquant la porte déjà signalée par Marguerite.*)

Kœnner a dû vous dire....

MARIE

Oui ; mais venez, Talbot.
J'y tiens; il faut nous suivre, à l'instant, aussitôt.
Tous deux accomplissez le désir de Marie.
Ne l'abandonnez pas, c'est elle qui vous prie!

MARGUERITE, *à Talbot et James.*

Que pouvons-nous sans vous?...

TALBOT, *après réflexion, et avec résolution.*

Cette raison prévaut.
James, suivons leurs pas : c'est du calme qu'il
[faut.

(*Tous disparaissent par la porte dérobée, qui se referme sur eux.*)

SCÈNE VIII

DRURY, *seul, à la cantonade, en entr'ouvrant la porte.*

Amis, visitez tout ; travaillez avec zèle. [pelle,
Fouillez tous les recoins. Sur-le-champ qu'on m'ap-
Dès qu'on aura la main sur ce que nous cherchons :
La prime en vaut la peine, et l'objet les bichons[1].

(*A part lui, en entrant dans l'appartement.*)

Tous presbytériens ! Ces gaillards authentiques
Ne se font pas prier pour : Sus aux catholiques !
Le peuple a pris contre eux notre animosité :
L'exemple vient de haut, il l'a bien imité.
Engeance aveugle ! au fond, qu'on plaint ou qu'on
[méprise,
Mais qu'on leurre et qu'on flatte autant qu'on l'uti-
[lise !
A nous de l'employer dans nos seuls intérêts :
Advienne de son sort comme il se peut après !

(*Il s'assied.*)

Donc, deux nuits plus un jour et celui qui com-
[mence,
Sans sommeil, par bonheur auront leur récompense.
La reine m'en sait gré ; Leicester, enchanté,

1. *Bichons*, terme d'argot, que Drury, sans scrupule dans ses expressions comme dans sa conduite, emploie ici pour désigner les pièces d'or promises à la découverte de Marie Stuart.

Et non moins Davison, m'en ont félicité.
Le fait est que sans moi, passablement conduite,
La prisonnière allait au succès de sa fuite.
J'étais loin, on m'aborde (à qui peut, d'être humain !
Quand la fortune vient, on lui prête la main) :
« Vingt-cinq livres sterling, sir Drury ; je vous offre
La couronne civique avec la clef du coffre !
Un secret important intéressant l'État.... [soldat,
— Mais vous-même ?... — On n'est rien étant simple
Sauf suspect, quand, après la parole donnée,
On se voit par la peur l'avoir abandonnée :
J'ai déserté mon poste. Avancez-m'en le quart,
Et.... — Le voici, parlez. — C'est que Marie
[Stuart....
— Est en fuite ?... La route ?... — Par Oxford, vers
— C'est bien ; adieu ! » [Arkune.

(*Il se lève avec exaltation.*)

Drury, ce mot fait ta fortune !

(*Il va pour sortir.*)

En marche !

SCÈNE IX

DRURY, JAMES

JAMES, *surgissant de la porte dérobée, qu'il referme aussitôt, pendant que Drury y a le dos tourné, et tenant à la main deux épées.*

Pas encor, sir Drury ! pas encor !
Il faudra pour cela me passer sur le corps !

(*Lui jetant une épée.*)

En garde ! défends-toi !

DRURY, *interdit.*

Sir James ! Qu'est-ce à dire ?
Vous trahissez la reine à la fois et l'empire !

JAMES

Je trahis mon mandat ; mais toi : l'humanité !
J'agis pour le bon droit ; toi, pour l'iniquité.
Ma présence en ces lieux a lieu de te surprendre ;
La tienne les salit : tu t'es trop fait entendre !

(*En le menaçant.*)

Arme-toi, misérable ! et sitôt, défends-toi !

DRURY, *après avoir ramassé l'épée.*

Ta rage aura son prix. Mes amis, tous à moi !

(*Ils se battent. Drury, blessé, tombe. James rentre aussitôt par la porte dérobée, qu'il referme après lui. Les amis de Drury accourent. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

FOTHERINGAY

Même salle et même décor qu'au premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE

ÉLISABETH, LEICESTER, DAVISON

ÉLISABETH

Mais cette femme a donc un pouvoir invincible?
Sa magie, à vrai dire, est incompréhensible.
Étrange illusion! Norfolk pour elle est mort;
D'autres, avant, depuis, ont eu le même sort.
Milords, concevez-vous un semblable prestige?

(Avec l'accent d'une feinte mélancolie.)

On me flatte, on me craint.... Mais, m'aimer? non,
[vous dis-je.

LEICESTER, *avec courtisanerie.*

Madame, le respect couvre des sentiments
Qui, plus libres, feraient changer vos jugements
On vous aime; mais telle est grande et sans rivale
De notre Élisabeth la majesté royale,
Qu'on doute, en l'abordant, si notre passion
Pour elle est moins l'amour que l'admiration.

ÉLISABETH

Cette Marie, enfin, a-t-elle été si belle
Qu'on s'est plu de le dire? Ah! vraiment, j'en ap-
Sans doute les ennuis de sa captivité [pelle!

Ont pu depuis vingt ans altérer sa beauté;
Mais tel je l'aperçus à travers cette grille,

(*Avec ironie.*)

L'astre dut être pâle, au reste dont il brille!

LEICESTER

Madame, les Français, courtois et complaisants,
Sur cet autel factice ont trop brûlé d'encens.
C'est ainsi qu'ils font tous envers une étrangère
Qui partage leurs goûts et leur humeur légère,
Et leur reconnaissance emphatique a produit
Pour elle ce renom fort surfait qui la suit.

ÉLISABETH

J'ai voulu voir, j'ai vu. Vous m'avez secondée,
Leicester, Davison, tous deux, dans cette idée.
Et de même Talbot, comte de Shrewsbury....
Mais, Leicester, d'où vient qu'on ne voit plus Drury?

LEICESTER

Drury n'est plus, madame.

ÉLISABETH

Il n'est plus?...

DAVISON

La nouvelle
Nous en vint par les gens nous livrant la rebelle.
Vous veniez de partir, madame, avec Talbot,
Désirant ne rien voir de près de ce complot.

Nous suivîmes de loin, munis de bonne garde,
Emmenant l'échappée et sa troupe gaillarde,
Sur deux chars, — peu brillants! — réquisitionnés,
Qui nous ont sur vos pas aussitôt amenés.

ÉLISABETH, *hypocritement.*

Ce récit, Davison, n'est point fait pour me plaire.
Moins plaisant et badin il valait mieux le faire.
Sachez qu'Élisabeth, vue à Fotheringay,
N'est pas pour en avoir les yeux secs, le cœur gai.
Contre Marie Stuart la sentence est portée;
A l'unanimité les Chambres l'ont votée;
Son exécution....

DAVISON, *s'inclinant, d'un ton d'excuse.*

Madame....

ÉLISABETH

Sur un mot....

(*Avec autorité.*)

Retirez-vous tous deux; faites venir Talbot.

(*Leicester et Davison s'inclinent et sortent.*)

SCÈNE II

ÉLISABETH, *seule.*

(*Durant tout ce monologue, Élisabeth va et vient lentement sur la scène, en proie aux divers sentiments qu'elle exprime, et qu'elle doit témoigner suivant la nature de ses réflexions, avec la retenue que comporte son caractère faux et dissimulé, quoique*

avivée, de temps en temps, par des traits passagers de lumière morale.)

Leicester, Davison, m'auraient-ils devinée ?
A leur ton dégagé, de feintes soupçonnée ?
Fus-je assez imprudente, en mon ressentiment,
Pour leur avoir livré mon cœur et mon tourment ?
En quoi cette beauté discrète, mais altière,
Me doit-elle troubler, étant ma prisonnière ?
Sont-ce ces attributs qu'on prête à la beauté :
De vertu, de bonté, de douce humilité ? [pose —
Tandis qu'envie et haine — au moins on le sup-
Sont les défauts secrets où la laideur expose ?
Il n'importe : « Frappons pour n'être pas frappé[1]. »
J'insinuai ce mot : il n'a pas échappé.
De la sincérité la règle est puérile.
La réussite en tout est due au plus habile.
Mais sachons tempérer par des ménagements
Nos actes et discours soumis aux jugements.
Qu'ici, par des détours, et sans qu'il y paraisse,
J'obtienne tout... sans honte, au prix de mon
[adresse !
Serviles complaisants d'un pouvoir ombrageux,
Vos faits, s'ils ne m'aidaient, me seraient outrageux !
Avec art à vos yeux colorant mon intrigue,
Dupes ou non, votre âme en ma faveur se ligue,
Mercenaires flatteurs, c'est ainsi qu'on vous voit

[1] Historique.

Toujours prêts à vous vendre, indifférents du droit.
Notre passion parle, et votre honneur abdique :
Je vous châtierais tous, n'était ma politique !
Admise dès l'enfance aux pratiques des cours
Sans guide, me plaisant aux plus malins discours,
Inattentive aux bons, à leurs sages formules,
Je me trouve aujourd'hui, comme vous, sans scru-
[pules.
Le sort en est jeté, les temps m'ont faite ainsi.
La Réforme a parlé, mon cœur s'est endurci.
Mon orgueil fait mes lois. Mon intérêt réclame,
Pour éloigner de moi la critique et le blâme,
Que de la haute cour de justice un arrêt
Complaisant intervînt : à l'instant je l'eus prêt.
Hommes vils et... prudents ! Mais un vous est re-
[belle :
Talbot. Lui seul au bien et m'incite et m'appelle :
A la nature ? ô Ciel ! m'y saurai-je dompter ?
Que dis-je ! A la justice ? ah ! l'en puis-je écouter ?
Puis-je prendre en dédain cette récente fuite ?
L'avis que m'en écrit James, qui l'a conduite ?
Lui-même avec Melvil, et les autres, eux tous,
Par mon ordre, depuis, tenus sous les verrous ?
Je laissai lord Kœnner ainsi que ses deux filles,
Et leurs vieux serviteurs, regagner leurs charmilles ;
Ils sont sans offense, et rien ne dit qu'en son lieu
Kœnner les ait reçus d'un libre et franc aveu.

(*Sortant la lettre de James.*)

Ce mot de James seul pousserait ma vengeance :

(*Elle lit.*)

« Sa réussite enlève à votre conscience
De dévorants remords un trop pressant sujet. »

(*Avec mépris.*)

Oser m'écrire ainsi, lui, le fils de Paulet !

(*Rentrant la lettre.*)

Mais on vient ; c'est Talbot. Dérobons-lui mon [trouble....
Toujours à son aspect son action redouble.

SCÈNE III

ÉLISABETH, TALBOT

TALBOT

Ma reine m'a mandé ?

ÉLISABETH

Je désire, milord,
Sur nos cinq fugitifs ouïr votre rapport :
James Paulet, Melvil, Kennedy, Marguerite,
Et....

TALBOT

Et... Marie Stuart ?... Madame, leur conduite....

ÉLISABETH, *qui s'est assise.*

Asseyez-vous, Talbot.

TALBOT, *en s'asseyant.*

... est correcte en tout point
Noble, ferme, tranquille. Ils ne se plaignent point.
Ils ont ce sentiment grave, profond et digne
Du juste qu'on détient, quoiqu'il ne se résigne :
Car le premier besoin dont l'homme soit hanté,
Ce fut, c'est et sera toujours la liberté.
Vous le savez, madame.

ÉLISABETH, *avec légèreté.*

Oh ! je sais ce langage
Pour en avoir joui durant notre voyage !

(*Froidement, avec acrimonie.*)

Oui... mais quand, cessant d'être un pur et simple
La liberté se tourne en moyen de combat, [appât,
Et quand, ayant au bout de sa route perfide
D'émissaires armés un essaim homicide,
L'évasion devient un crime capital,
L'appel du talion, en retour, est fatal.

TALBOT

Je ne conteste pas cette loi ; non, madame.
Son principe est admis, Dieu même le proclame.
Mais ne donne-t-on pas le droit de conspirer
A qui (c'est un débat que j'ose aventurer,
Une simple hypothèse)... à qui, dis-je, est victime
D'un emprisonnement cruel, illégitime ?

Et, puisque nous avons parlé de talion,
N'aurait-il pas ici son application ?

ÉLISABETH, *avec une certaine hauteur et sévérité.*

Je vous encourageai toujours à tout me dire,
Mais vous poussez trop loin, milord, votre satire !

(*Se radoucissant.*)

Songez à quels dangers j'exposerais l'État,
Si Marie un instant sortait de son état.
En Écosse et chez nous, la révolte est latente.
Le papisme est encor debout ; même il s'en vante.
L'Espagne me menace, et la France en esprit,
Sinon en action, à sa suite s'inscrit. [plaire,
Je sais que ce concours n'est point là pour vous
Que passionnément vous aimez l'Angleterre,
Et que vous donneriez pour elle votre sang.
Mais il est un lien redoutable et puissant
Que je ne puis blâmer, bien qu'il me contrarie :
Votre religion, qui vous tient à Marie.
Catholique comme elle, au mépris de nos lois,
Les Stuarts à coup sûr seront toujours vos rois.

TALBOT

Je sers Élisabeth par devoir, avec zèle,
Et rien en moi n'implique un sujet infidèle.
Madame, nul ne peut scruter les sentiments,
Qui, pour être secrets, valent par les serments.
Les miens vous sont donnés ; ils engagent ma vie

Au soutien de la vôtre, et je les ratifie.
Demander plus irait à tenter le destin :
Ce plus est au-dessus de tout pouvoir humain.

ÉLISABETH, *prise d'un rire involontaire.*

De vrai, vous me charmez; j'aime votre franchise.
Ne la publiez pas, elle me scandalise !

TALBOT, *froidement.*

Je m'attache à servir de Votre Majesté :
Présent, la confiance; ailleurs, la dignité.

ÉLISABETH, *spontanément.*

Que voulez-vous de moi présentement ? Sans doute,
Que l'évolution des quatre soit absoute :
De James, Kennedy, Marguerite et Melvil ?
Leur trahison, au moins, mériterait l'exil !

TALBOT, *avec un certain élan de bonheur.*

Votre cœur a parlé, je l'entends : ils sont libres !

ÉLISABETH, *souriant.*

Oh ! que le vôtre est prompt ! et sensibles ses fibres !
Eh bien, soit ! Oublions leur faute à mon égard !
Louons le dévouement, même... envers un Stuart !

TALBOT

Madame, cet élan de pitié généreuse...
Ne visera-t-il pas une autre malheureuse ?

ÉLISABETH, *vivement.*

De qui me parlez-vous, Talbot ?

TALBOT

Madame, hélas !...

ÉLISABETH

Eh quoi ! vous oubliez, milord, ses attentats ?...
Ceux d'abord qu'a flétris la vindicte publique :
Le meurtre de Darnley, son mari ?... Son cynique
Et monstrueux hymen avec l'abject Bothwell,
Des traîtres le plus vil et le plus criminel ?...

TALBOT

Ah ! madame, madame, ah ! qu'osée est la haine,
De traîner à son banc la conscience humaine !
Et qu'il faut qu'à Dieu seul les droits soient confiés
De pénétrer des cœurs les replis décriés !
A ses accusateurs, Marie, en sa défense,
Opposa tout entier un passé d'innocence,
Une vie où jamais aucun acte repris
Qui pût autoriser leurs charges et leurs cris [D].

ÉLISABETH

Comte, vous négligez ses complots téméraires,
Ses appels de secours, même aux cours étrangères.

TALBOT

C'était son droit, madame. A l'inhumanité
Répond des nations la solidarité.

ÉLISABETH

Que direz-vous, alors, de ce feu, qu'elle attise,
A gagner par ma mort que sa chaîne se brise ?

TALBOT

C'est une calomnie. Elle n'en eut jamais...
Pas même le soupçon ! Madame, je le sais.

ÉLISABETH

Vous le savez ?... Comment ?

TALBOT, *lui remettant une lettre.*

Lisez ; par cette lettre,
A ses derniers moments, que Nau m'a fait remettre.

ÉLISABETH, *prenant la lettre.*

Son secrétaire ?... lui qui l'accusa ?...

TALBOT, *froidement.*

Mentir....
Puis un moment, après, vient... pour le repentir !

ÉLISABETH, *jetant la lettre au feu après l'avoir lue.*

Voilà ce que j'en fais : qui peut la calomnie
Perd toute autorité dès lors qu'il se renie.

TALBOT, *qui s'est levé précipitamment pour sauver, mais en vain, la lettre, et debout.*

Quelque apparence aurait votre présomption,
Si l'homme avait parlé hors de la *question*.

ÉLISABETH, *avec hauteur.*

Qui vous a dit qu'on l'ait soumis à la torture ?

TALBOT, *montrant la lettre qui flambe.*

Lui-même en fit l'aveu de sa propre écriture.

ÉLISABETH, *se radoucissant et feignant l'ignorance.*

Ai-je bien lu cela ? Ce pli s'est échappé....
Sans quoi.... Mais... mon esprit ne s'en est point
Rasseyez-vous, milord. [frappé.

(*Avec flatterie.*)

Être le seul qui m'aime,
Et que j'aime... et vous voir me jeter l'anathème !...
M'en vouloir pour le cas d'un petit accident...
Attribuable, en fait, à mon geste imprudent ?

TALBOT, *se rasseyant, d'un ton de douloureux reproche.*

Madame....

ÉLISABETH

Allons, Talbot ; eh ! pas de brouillerie
Entre nous, mon cher comte, à cause de Marie.
Vous avez approuvé, de même Leicester
Et Davison, mon but de voir ses traits, son air,
En secret, à l'insu de tous, et d'elle-même ;
Le baron de Burleigh, seul, sait mon stratagème.

TALBOT

Oui, de ses ennemis le plus persévérant !

ÉLISABETH

Mes intérêts voulaient qu'il fût mis au courant.

(*Avec raillerie.*)

Eh ! bien peu s'en fallut que nous ne nous trouvâmes

Privée, en arrivant, de ces cinq bonnes âmes !
Ce que nous eussions vu si ce brave Drury....

TALBOT, *à mi-voix.*

Pour votre gloire, hélas ! que n'a-t-elle péri !...

ÉLISABETH

Qu'avez-vous dit, Talbot ?

SCÈNE IV

ÉLISABETH, TALBOT, PAULET

PAULET

Madame, pour se rendre
A vos ordres, Marie....

ÉLISABETH, *à Talbot.*

Eh quoi ?...

(*A Paulet.*)

Faites attendre.

(*Paulet sort.*)

SCÈNE V

ÉLISABETH, TALBOT

ÉLISABETH

Cet ordre, de vous seul, milord, a dû venir.
A mes intentions est-ce là vous unir ?
Est-ce de mes faveurs la digne récompense ?

Vous en hasardez trop, comte, la conséquence.
Faites Marie aller retrouver ses verrous.

TALBOT

Le bien qu'on fait est tout ce qui reste de nous,
Madame!... J'ai pensé pouvoir me le permettre.
De plus, faisant Marie à vos yeux apparaître
(J'en demande pardon à Votre Majesté),
J'ai pour Marie osé rêver la liberté!
La doit aux prisonniers la visite royale :
Nuls rois n'en ont enfreint la règle générale.

ÉLISABETH

Oui, pourvu qu'elle soit de libre volonté.
La mienne ici n'a rien de cette qualité.

TALBOT

Qu'en savez-vous madame? A votre insu, peut-être,
Dans votre noble cœur Dieu veut la faire naître.

ÉLISABETH

Mais encore une fois, milord, songez-vous bien
Au tort que peut me faire un semblable maintien?

TALBOT

On vous applaudira, madame, et l'Angleterre
Jouira de vous voir si grande et débonnaire.

ÉLISABETH

Devant une rivale... eh! n'est-ce m'abaisser?
Les cours, les parlements, qu'en pourraient-ils penser

TALBOT

Ils s'inclineront tous; aucun n'aura l'audace
De vous rien contester de votre droit de grâce.

ÉLISABETH

Mais ils l'ont condamnée....

TALBOT

Et de là, le « pardon ».
Serait-ce une faveur, s'il ne portait ce nom?

ÉLISABETH

Fort bien; mais est-ainsi qu'on le voudra com-
[prendre?

TALBOT

Leur intérêt, ma reine, est ainsi de l'entendre.

ÉLISABETH

Et Burleigh! qui me presse à l'exécution?
A l'arrêt, seule encor manque ma sanction.

TALBOT, *avec véhémence et supplication.*

Non, ne l'apposez pas, madame : une parente!...
Une reine!... une sœur!...

ÉLISABETH

Ah! Talbot, l'imprudente!
Elle a voulu ma mort; d'assassins soudoyés
Les bras furent, par elle, ou séduits ou payés.

TALBOT

J'ai répondu déjà, madame, à ce reproche.

L'heure avance, il est temps; notre départ approche.
Emportez avec vous la satisfaction
D'avoir pour vous encor cette bonne action.

ÉLISABETH

Ah! que demandez-vous, Talbot? La voir, l'en-
[tendre...
Et pardonner?... Après?... et pour elle... où se
[rendre?

TALBOT

Loin de nos îles, loin! Avec elle, en exil,
James et Kennedy, Marguerite et Melvil,
Ensemble, iront bénir, tous, de leur délivrance,
La main d'Élisabeth sur la terre de France!

ÉLISABETH, *avec résolution.*

Allez chercher Marie; allez, seigneur Talbot;
Allez, et revenez avec elle au plus tôt.

TALBOT, *un genou en terre devant Élisabeth.*

Princesse magnanime! auguste souveraine!
Se commander ainsi, c'est deux fois être reine!

(Talbot se relève et sort précipitamment.)

SCÈNE VI

ÉLISABETH, *seule.*

Pourquoi suis-je troublée? Où vais-je m'engager?
Ai-je quelque injustice, avanie, à venger?

Du meurtre de Darnley fut-elle ou non complice ?
Voulut-on, l'accusant, me rendre un bon office ?
De nos rivalités quel concours odieux !
A-t-elle contre moi, soudain, tournant les yeux,
Avide de ma gloire, et non moins de ma vie,
Armé la trahison ? s'en est-elle servie ?
L'ai-je cru ?... le devais-je, en des aveux surpris,
Sans confrontation, à de douloureux cris ?
Entre la politique et notre conscience,
Sait-on de quel côté doit pencher la balance ?
N'est-il point pour les rois une morale à part ?
Mais ce ne fut jamais, non, celle des Stuart !
Mon règne est opulent, ma main industrieuse ;
D'où vient que cependant je ne suis pas heureuse ?
Et mon peuple avec moi, nonobstant ses trans-
[ports,
Souffre d'un mal secret sous de trompeurs dehors.
Si j'osais ?... Oserai-je amnistier Marie ?...
Amnistier ?... ce mot contre moi se récrie !
Quel tort m'a-t-elle fait ?... et quel crime commis ?
Ne vais-je encourager contre moi ses amis,
Déconcerter les miens, ranimer la discorde ?...
Ah ! que d'amers soucis dont mon âme déborde !...
Quand, fuyant un parti contre elle soudoyé,
Son sort entre mes mains se fut réfugié,
Que n'ai-je à ce moment, domptant ma jalousie,
Également dompté mon bras qui l'a saisie !

(*Avec un sentiment d'humeur hautaine.*)

Mais cette jalousie, a-t-elle dans mon cœur,
Pour s'immoler pour elle, attiédi son ardeur?
Tandis que cette reine, en sa beauté passée...
De son ton de grandeur aime à me voir froissée?

(*Se ramenant à un sentiment plus doux.*)

Ah! Talbot, mon ami, que me demandez-vous?
Essayons-le pourtant....

SCÈNE VII

ÉLISABETH, TALBOT, MARIE, *en robe noire.*

(*Marie et Talbot entrent, suivis de Marguerite, Jeanne Kennedy, Melvil, James et Paulet. Ceux-ci se tiennent en dehors de la salle, en vue des spectateurs par la porte d'entrée, qui reste ouverte, et que Talbot a eu soin d'ouvrir à double battant sur le passage de Marie Stuart. Ils laissent voir, durant cette scène, mais avec la plus grande retenue, leurs impressions diverses.*)

MARIE, *se jetant aux pieds d'Élisabeth.*

Madame, à vos genoux,
En humble suppliante, et de toute son âme,
Ne se présente point la reine... mais la femme.

ÉLISABETH, *froissée.*

Vous auriez pu, madame, y présenter les deux.
Relevez-vous.

MARIE, *avec dignité.*

J'ai craint d'en offenser vos yeux,
Nos rangs étant égaux, malgré mon infortune.

Vous portez la couronne : elle nous est com-
[mune.

ÉLISABETH

Il ne tenait qu'à vous d'avoir même succès,
En ne repoussant pas les vœux de vos sujets.

MARIE

Les suites n'en sont pas du même œil entrevues ;
Chacun a sur ce point ses pensers et ses vues.
Le peuple a des penchants dont il change souvent ;
Les lois de Jésus-Christ doivent passer devant.

ÉLISABETH

En quoi donc leur ont nui l'Écosse et l'Angleterre ?

MARIE

Madame, à cet égard, je désire me taire.
Le principe enlevé, la foi court au cercueil,
Comme, sans la boussole, un navire à l'écueil.

ÉLISABETH

La raison à la foi n'est nullement contraire ;
Bien loin de l'obscurcir, elle l'aide et l'éclaire.

MARIE

Leurs rôles respectifs, par l'orgueil caressés,
Madame, à mon avis, sont ici renversés.

ÉLISABETH

C'est dans ce sentiment que vous prîtes la fuite,
Et vos États repris... vous vous fussiez conduite ?

MARIE

Si l'on m'eût rappelée... oui, madame ; et ma foi
A mon gouvernement eût conseillé sa loi.

ÉLISABETH, *d'un ton de dédain.*

Ses règles aujourd'hui sont d'esprits subalternes ;
Ils vont à l'opposé des tendances modernes.

MARIE

Ces tendances... un jour on le pourra bien voir...
Iront de la Réforme au mépris du pouvoir.

ÉLISABETH, *avec impatience.*

Assez !

(*Sur un ton d'ironie insultante.*)

De ce mépris vous couvrîtes le nôtre...
Que vous vous promettiez d'étouffer sous le vôtre !...

MARIE

Je n'ai jamais tenté, conçu, rien contre vous.

ÉLISABETH, *sardoniquement.*

Non plus contre Darnley, votre premier époux ?...

MARIE

Cette imputation gratuite et mensongère
N'eût dû jamais sortir d'une bouche sincère !

ÉLISABETH, *hypocritement.*

Si loin de mes États j'abandonnais vos jours,
Vos complots envieux me suivraient-ils toujours ?

MARIE

Je ne connus jamais la haine ni l'envie,
Et pour m'en garantir j'honore assez ma vie !

ÉLISABETH

Kurle et Nau, vos agents, dans leurs mots instruc-
Ont été, sur ce point, vus moins affirmatifs. [tifs,

MARIE

Voilà près de deux ans de cette triste affaire ;
La lumière depuis sur elle a dû se faire.
La torture a dicté seule leur version.
Le complot ne visait que mon évasion.

ÉLISABETH

Et qu'en eussiez-vous fait, comme de la dernière,
Si la chance eût voulu vous ouvrir la frontière ?

(*En ce moment, Burleigh entre et entend les derniers mots de Marie.*)

MARIE

De cœur j'eusse aspiré : comme femme, au repos ;
Comme reine, madame, à héler mes vaisseaux !

TALBOT, *à part, en voyant entrer Burleigh.*

Burleigh !... Tout est perdu !...

SCÈNE VIII

TOUS LES PRÉCÉDENTS, BURLEIGH

BURLEIGH, *qui a entendu les derniers mots de Marie.*

Vous l'avez entendue,
Madame; à lui parler vous êtes descendue!...

MARIE, *avec indignation, regardant alternativement Burleigh et Élisabeth.*

« Descendue? » En quel lieu vit-on reine, jamais,
Souffrir pareil propos de l'un de ses valets?
Pour que ceux-ci près d'elle osent se le permettre,
Il faut qu'à leur niveau soit « descendu » leur maître.
Pour moi, je ne saurais, et quels que soient vos
[coups,
Ma parente, dès lors, « descendre » jusqu'à vous.
Poursuivez donc, ma sœur, aux yeux de l'Angle-
[terre
Et du monde, votre œuvre impie et sanguinaire.
Mon peuple, mû par vous à l'insurrection,
Me vit me confier à votre nation.
J'entrai dans ce pays pleinement assurée
D'un libéral accueil, sous votre foi jurée [(E)].
J'en ai porté le gage, et toujours, depuis lors :

(*En montrant un anneau qu'elle retire de son doigt.*)

Cet anneau que voici! Regardez-le, milords.
Il est de vous, madame; et, de cette promesse,
Dites ce qu'en a fait, messieurs, votre maîtresse?

On m'accuse d'avoir tenté ma liberté ?
C'est un droit qu'on défère à la captivité.
D'avoir contre vos jours conspiré ? Non, madame ;
J'en prends à témoin Dieu, qui pénètre notre âme.
Que j'aie en faveur eu, tous de leurs droits privés,
Les catholiques ?... Oui, je les eusse sauvés,
Même au prix de mon sang, si je l'avais pu faire !

(*En s'attendrissant graduellement.*)

Fille de rois, princesse, et reine douairière
De France, durement vous m'avez, sans raison,
Par la force brutale et par la trahison,
Depuis près de vingt ans, sous vos mains, prison-
De votre trône, moi, légitime héritière !... [nière :

(*Faisant le mouvement de se retirer.*)

Je vous laisse, madame, à vos réflexions.
Nul front n'est à l'abri des révolutions.
Que le Ciel cependant... et ce vœu vous étonne !...
Le Ciel que vous blessez, madame, en ma per-
En éloigne de vous les effets désastreux ! [sonne,
C'est à ma foi, ma sœur, que vous devez ces vœux.
Faites votre œuvre ; adieu !

(*Marie sort. Un mouvement de douloureuse sympathie, excepté de la part d'Élisabeth et de Burleigh, s'empare de toute l'assemblée pour Marie. Celle-ci se retire, suivie de Talbot et de toute sa suite.*)

SCÈNE IX

ÉLISABETH, BURLEIGH

BURLEIGH

Madame, elle vous brave !

(*Élisabeth se lève. et comme distraite, sans prendre garde à Burleigh.*)

ÉLISABETH, *comme se parlant à elle-même.*

Puis-je, après cette injure, être ma propre esclave ?
Céder à la pitié ? Que m'importent ses vœux ?
Du souci de son dard ce sont là des aveux.
Puis-je, sans m'en venger, dévorer cette insulte,
Les discours outrageants qu'elle adresse à mon
[culte,
Ses menaces d'armer contre moi ses vaisseaux ?
Car pourquoi les « héler », sinon à ce propos ?...
Mais passons ; oublions cette déconvenue.

(*A Burleigh.*)

Que me vient annoncer, baron, votre venue ?

BURLEIGH, *sortant une lettre.*

Je vous apporte à lire, en hâte, cet écrit.

ÉLISABETH, *prenant la lettre et lisant.*

Comment donc ! de Stafford ? de ce frivole esprit
A mon grand-trésorier ? de sa main, une lettre ?
Que peut-elle, milord, me donner à connaître ?. .
Qu'y vois-je ! « Un attentat par un nommé Noody, »

Sur moi, « contre or promis à cet homme hardi ?
Que même Châteauneuf, l'ambassadeur de France,
Pour cet assassinat serait de connivence ?... »

BURLEIGH

Vous ne pouvez douter, madame, que la main
Qui dirige ce coup ne soit en lieu prochain.
Aussitôt informé, je dus vous en instruire.
J'ai sur moi le warrant ; me le faut-il détruire.

(*Lui présentant à signer l'arrêt de mort de Marie.*)

Madame, décidez : du vôtre ou de son sort ?

ÉLISABETH, *avec agitation, et allant en même temps que Burleigh vers l'écritoire.*

« Pour n'être pas frappé.... » Donnez, donnez, mi-
[lord !...

(*Talbot, sans être vu, se présente à la porte et s'arrête. Élisabeth continue, avec hésitation.*)

Pourtant....

BURLEIGH, *voyant l'hésitation d'Élisabeth.*

Craignez....

ÉLISABETH, *signant, et avec résolution.*

Tenez !...

(*Burleigh s'empare immédiatement du warrant et, apercevant Talbot, sort aussitôt.*)

BURLEIGH, *à mi-voix.*

Demain, votre ennemie....

SCÈNE X

ÉLISABETH, TALBOT

TALBOT, *en entrant, à part.*

Qu'ai-je entendu ?... « Demain !... O comble d'in-
[famie !

ÉLISABETH, *d'un air dégagé.*

Ah ! vous voilà, milord ! Sommes-nous au départ ?
Si les chevaux sont mis, partons ; il se fait tard.

TALBOT

Il se fait tard.... Hélas ! comment cette journée,
O Madame ! pour vous s'est-elle terminée !...
Pour elle !... O Ciel !

ÉLISABETH

Pour elle ?... Ignorez-vous, Talbot,
Les dangers que je cours par son nouveau complot ?

TALBOT

Je les veux ignorer, et le complot lui-même :
Le tout est de Burleigh un affreux stratagème.
Il ne peut oublier des accusations
Justes, — plusieurs l'ont dit parmi ses espions, —
D'avoir falsifié chiffres, rapports et lettres,
De lui-même, ou d'accord avec d'infâmes traîtres.
Marie, ainsi trompée, a dû le démasquer.
Le fourbe se craint trop pour oser abdiquer.

ÉLISABETH

Votre animosité contre lui vous égare,
Milord; d'ailleurs, le sceau de l'État, qui nous gare
Contre toute surprise, est à mettre au warrant :
Pour moi, pour lui, pour tous, c'est là notre garant.

TALBOT

Il ne l'est pas pour moi. Quand la reine commande,
Il faut se retirer, ou que la main se rende.
Aucun ne se retire ; ils ont autorité,
Ayant pour eux de fait leur unanimité.

ÉLISABETH

Moi, que je leur commande ?...

TALBOT

Adieu, adieu, madame !
Je ne puis à cet ordre associer mon âme.
Ni de près ni de loin. Je quitte mon emploi ;
D'autres le rempliront désormais mieux que moi.
Que Burleigh, Leicester, Davison soient ces hom-
[mes !
Leurs pareils sont communs au sein de tous royau-
[mes.
Sous les pas du pouvoir, tôt on les voit surgir.
Seul l'intérêt les guide en leur besoin d'agir.
Prompt à les discerner, si le monarque hésite
A leur substituer des hommes de mérite,
Sa gloire s'en ressent, et son autorité

Faiblit de jour en jour, perdant sa dignité.
Heureux s'ils ne vont pas jusqu'à le compro-
[mettre,
Comme a fait Leicester par une lâche lettre....

ÉLISABETH, *troublée.*

Une lettre?...

TALBOT

Oui, madame ; et Votre Majesté
N'en saurait éviter la solidarité...
Sans mettre en liberté sur-le-champ sa captive
Et frapper d'anathème une telle missive !
Ainsi que sa réponse, en son trouble d'esprit,
Paulet les oublia ; quelqu'un, passant, les prit.
J'en sais le contenu, comme de la réponse,
Qui s'y trouve en copie, et telle... qu'il renonce....

ÉLISABETH, *de plus en plus troublée, mais se contenant.*

Cette missive enfin, est-ce en l'original
Que vous en avez vu....

TALBOT

Le calcul infernal?
Oui, madame, et le monde en aura connaissance....
Si Marie....

ÉLISABETH, *à part.*

Armons-nous d'une double vengeance!
(*Haut.*)
Et par qui donc, milord?

TALBOT

Par moi! mort ou banni,
Qui ne saurais laisser un tel crime impuni.
D'entre mes mains, d'hier, la lettre est disparue ;
On la tient en lieu sûr : mort, plus rien ne l'obstrue ;
Elle court, vole, emplit de son bruit l'univers....
De sa honte!... Banni ?... peut-être dans les fers ?...
Avec non moins d'ardeur, elle ouvre la campagne....
N'alléguez pas l'honneur de la Grande-Bretagne :
Il est, à la flétrir, le plus intéressé,
Car il est le premier à s'en voir offensé.

ÉLISABETH

Vous vous emportez trop. Que dit donc cette lettre,
Milord ?

TALBOT, *sur un ton de mordante allusion.*

A qui, madame, osa se la permettre,
Au nom comme... à l'insu... de Votre Majesté,
Il faut le demander. Sans autre autorité
Que leur propre fureur, nul ne pourra comprendre
Que jusque-là leur haine ait osé se répandre !

ÉLISABETH

Mais, à ce que j'entends, ils seraient donc plusieurs
Ayant coopéré....

TALBOT

Cherchez, madame, ailleurs
Que dans eux même, un point de rallîment, de passe,

Expliquant, s'il se peut, une semblable audace !

(*En se retirant.*)

Adieu, madame ! adieu ! Sondez vos actions.
Je vous laisse, comme *Elle,* à vos réflexions.

(*Talbot sort. Au même moment, Leicester entre.*)

SCÈNE XI

ÉLISABETH, LEICESTER

ÉLISABETH, *avec fierté.*

Leicester, nous partons ; milord Talbot nous quitte.
Faites qu'ici chacun de son devoir s'acquitte[F].

(*Leicester se retire. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE TROISIÈME ET DERNIER

NOTES

(A) Marie, restée fidèle à la religion de ses pères, est proscrite par les zélateurs de la religion nouvelle.

(L. de Sevelinges.)

(B) Les assassins, les empoisonneurs refusent leurs services : c'est le fer des lois qui portera le coup fatal.

(Id.)

(C) Marie avait apporté en naissant trois crimes qui ne lui furent jamais pardonnés : elle était reine légitime, catholique et la plus belle femme de son siècle. Réfugiée dans les bras d'Élisabeth, celle-ci hésite un instant ; mais, bientôt, cette jalousie de femme, qui rétrécit et rabaisse l'âme, allume la soif du sang dans la digne fille du barbare Henri VIII.

(Id.)

(D) Aujourd'hui, pièce à pièce est tombé l'édifice artificieux de la culpabilité de Marie Stuart.... et l'inévitable vengeance du sang innocent est tombée sur Élisabeth.

(De Lescure.)

(E) Marie Stuart, fuyant devant ses sujets révoltés, est forcée de chercher un asile en Angleterre. On sait comment sa cousine Élisabeth abusa indignement et des droits de l'hospitalité et des infortunes de sa parente.

(G.-H. Gaillard.)

(F) Élisabeth meurt à soixante-douze ans... ne voulant pas se mettre au lit parce qu'une prophétie lui a prédit qu'elle mourrait dans un lit ; à demi roulée sur des tapis, ni levée ni couchée ; reculant le moment de désigner son successeur,

comme si elle eût espéré par là reculer l'heure suprême ; les doigts dans la bouche, comme pour retenir son âme au passage ; les yeux ouverts et attachés sur le plancher ; mourant sans grandeur et sans dignité, comme un avare vulgaire qui ne peut s'arracher à ses trésors ! N'est-ce pas là un châtiment ? Et puis, ne faut-il pas qu'il reste quelque chose pour la justice d'au delà de cette vie ?

(D. Nisard.)

TOUT

A HENRI DE BOURBON !

OU

UN AMI DU BÉARNAIS

DRAME EN TROIS ACTES

PERSONNAGES

HENRI DE BOURBON (Henri IV), roi de Navarre.
Le baron MANAUD DE BATZ, ami de Henri, « son Faucheur ».
TURENNE, ROQUELAURE, CRILLON, ROSNY, — ses officiers.
D'ARMAGNAC, son valet de chambre.
Le baron D'USSAC, gouverneur de la Réole.
Le capitaine LA BARTHE, dévoué à Catherine de Médicis.
TILS, brave serviteur du baron de Batz, « son Tils ».
CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France.
ANNE D'ACQUAVIVA, sa dame d'honneur.
JOANNA, l'aubergiste de l'auberge du *Bon Henri*.
Courtisans, dames d'honneur et dames de la cour.
Divers personnages muets.

La scène est à Auch et aux environs.
L'action se passe en 15...

« .... En quel autre que vous pourrais-je tenir ma confiance pour la conservation de ma ville d'Eauze, là où je ne puis donner d'autre modèle que le brave exemple de vous-même ? Et tant qu'il vous souviendra du miracle de ma conservation, que daigna Dieu y opérer principalement par votre valeur et bonne résolution, ne pourrez oublier votre devoir. Par quoi vous prié-je de vous en souvenir chaque jour, pour l'amour de moi, qui m'en souviendrai toujours pour le reconnaître envers vous et les vôtres. Sur ce, n'ai autre exprès commandement à vous bailler que de faire très certain état de l'amitié du bien votre Henry. »

(*Lettre de Henry IV au baron de Batz, datée de 1578.*)

AVERTISSEMENT

Je dois l'idée de ce petit drame à la lecture du très bel ouvrage de M. Ch. de Batz-Trenquelléon : *Henri IV en Gascogne.*

Jamais récit ne m'a plus intéressé que celui-là. Écrit d'un style charmant, très documenté, d'une narration aussi élégante que rapide, ce beau livre, que l'auteur qualifie modestement d'« essai historique », réunit à l'attrait du plus captivant des romans l'intérêt pressant et instructif de l'histoire, et de l'histoire surtout, si mouvementée de toute façon, des débuts de notre grand et bon roi Henri IV.

Puisse l'agrément que m'a procuré, au cours de mon humble travail, cette petite composition, être, en partie du moins, partagé par ceux de mes amis qui voudront se donner — bien flatteur pour moi ! — un moment de leur passe-temps à la lire.

J. ETWALT-LESSUOR.

11 mai 1897.

TOUT
A HENRI DE BOURBON !

OU

UN AMI DU BÉARNAIS

ACTE PREMIER

A L'AUBERGE DU « BON HENRI »

Le théâtre représente une salle d'auberge, celle-ci au bord d'une grande route, sur la lisière d'une forêt.

Un voyageur, armé de pied en cap, l'air fatigué, et dont les vêtements en désordre accusent l'état d'un homme qui vient de combattre, entre.

Ce voyageur est le baron Manaud de Batz.

Il fait nuit ; une lampe éclaire la salle.

SCÈNE PREMIÈRE

DE BATZ, *seul.*

Asseyons-nous. Un temps de halte en cette auberge
Vaut mieux, la nuit surtout, qu'un repos sur la
[berge.
Mais qu'est devenu Tils, mon brave serviteur ?
Aurait-il sur leurs pas mis son ardent trotteur ?
Le mien, tué sous moi, là-bas, sur la bruyère,
Gît près de deux brigands... dont ma lame est peu
[fière !
Ils étaient sept, je crois ; incommodes, ma foi !
Tils en a terrassé quelques-uns devant moi.

Les autres, excitant leur monture à la fuite,
Auraient-ils entraîné mon Tils à leur poursuite ?
Je l'en soupçonne, étant de ces tempéraments
Qui ne savent borner leurs premiers mouvements.
Chemin faisant, pourtant, il aura, je l'espère,
Songé que sa présence ici m'est nécessaire.
En l'attendant, voyons, dans le danger couru,
De mes divers objets si rien n'a disparu.

(*Il se fouille.*)

Voici toujours ma bourse, encor pleine et sonore.
Petit temple d'un dieu que l'univers adore !
Eh !... n'en faisons pas fi ; dans la vie il advient
Qu'on ne méprise point le son qui nous en vient.

(*Mettant la main sur son cœur.*)

Mais quelque chose est là qui m'est autrement
[tendre,
Sinon qu'avec ma vie on ne saurait le prendre.
O mon roi ! mon ami : ce billet franc, humain,
Non moins qu'avec ton cœur que m'a tracé ta main !
O Médicis ! Salut, reine, à vos calomnies !
Auxquelles d'autres voix par vous se sont unies.
Ah ! vous avez pensé me détacher Henri,
Me nuire auprès de lui ? Mais... il en a souri.
Lui-même vous répond. Prenez une autre voie
Si pour vos intérêts voulez que l'on vous croie.
Vos finesses ici ne sont point de saison ;

Le loyal Béarnais sut m'en faire raison.

(Il sort un portefeuille et en retire des lettres.)

Relisons donc encor cette lettre touchante
Qui me plaît d'autant plus qu'elle les désenchante.
Combien cher à mon cœur par-dessus tout compté !
Ce prix de ma tendresse et ma fidélité,
De voir qu'à sa personne Henri sait qui s'attache,
Et ne se laisse point surprendre par un lâche !

(Il déplie une des lettres et la lit à haute voix.)

Monsieur de Batz, c'est vrai qu'un gros vilain homme m'a voulu mettre en suspicion votre fidélité et affection ; or, à tel que me faut entendre est bien mon oreille ouverte, mais lui sont bouchés mon cœur et ma croyance, comme en telle occasion. Et n'en faites pas plus de cas que moi. En quel autre que vous pourrais-je tenir ma confiance pour la conservation de ma ville d'Eauze, là où je ne puis donner d'autre modèle que le brave exemple de vous-même ? Et tant qu'il vous souviendra du miracle de ma conservation, que daigna Dieu y opérer principalement par votre valeur et bonne résolution, ne pourrez oublier votre devoir. Par quoi vous prié-je de vous en souvenir chaque jour, pour l'amour de moi, qui m'en souviendrai toujours pour le reconnaître envers vous et les vôtres. Sur ce, n'ai autre exprès commandement à vous bailler que de faire très certain état de l'amitié du bien votre

HENRY [1].

Tu ne t'es pas trompé, quand naguère, ô mon roi !

1. Historique.

Tu daignas t'assurer par lettre de ma foi.

(*Dépliant une autre lettre et lisant.*)

Monsieur de Batz, je vous veux bien faire savoir qu'êtes sur l'état de la défunte reine, ma mère, de ceux-là à elle appartenant et de tout temps bons amis et serviteurs des siens... et serai bientôt à même de connaître les véritables gens de cœur qui se voudront acquérir honneur pour bien faire avec moi ; entre lesquels je fais état de vous trouver toujours [1]....

Oui, oui, de me trouver des premiers comme à [d'Eauze,
Ardent pour ta personne et fidèle à ta cause.
Mon « Faucheur », me dit-il depuis d'Eauze, où sa [voix
Vivifia chez tous de si marquants exploits !...

(*Ouvrant une troisième lettre.*)

Monsieur de Batz, mon « Faucheur », je suis bien marri que ne soyez encore rétabli de votre blessure... laquelle me fait véritablement plaie au cœur.... Bien me manque mon « Faucheur » par le chemin où je vas.... Vous m'avez purgé ceux d'Eauze.... Je n'ai nulle assurance au capitaine La Barthe.... Beaucoup m'ont trahi vilainement, mais peu m'ont trompé. Celui-ci me trompera s'il ne me trahit bientôt.... De tout ce serai-je tout inquiet jusqu'à tant que vous sache sur pied....

Votre affectionné ami.

HENRY [2].

1. Historique.
2. Historique.

Ma blessure, merci ! Vous m'êtes moins cruelle.
Cette lettre me vient ; vous n'attendiez plus qu'elle
Pour me tenir dispos et m'offrir les appas
De reprendre pour lui le chemin des combats.
Bourbon, ta cause est juste et vaut qu'on la sou-
[tienne.
Que pour elle ma vie entière t'appartienne !
Parle, ordonne, souhaite. Ah ! des tiens détachés,
Absents, mes pas longtemps ne seront point cher-
[chés.
Tu m'appelles, j'arrive, et sens que ma blessure
Cède aux chauds battements du cœur sous mon
[armure !

(*En mettant la main sur son cœur.*)

L'épreuve m'en est faite aux jeux humiliants
Que nous viennent d'offrir ces obscurs assaillants.
Ah ! que ne le fut-elle au cours de nos batailles,
Sous tes yeux, soit en plaine ou l'assaut des mu-
[railles !...

SCÈNE II

DE BATZ, TILS

TILS

Nous en aurons, seigneur, bientôt l'occasion.
On contrevient sans honte à la convention.
La paix de Bergerac est une lettre morte.
Notre ennemi, Biron, en use de la sorte

Que, partout, ses soldats se tiennent à l'affût
De tout ce qui leur peut payer quelque tribut,
Des châteaux à la hutte et jusqu'aux passants
[même :
En tous lieux, en secret on leur jette anathème.
Henri ne peut tarder d'en être convaincu.
Je vous le dis, seigneur, cette paix a vécu.
Nos hommes de tantôt, aux allures guerrières,
Ne sont pas, croyez-le, des brigands ordinaires.
Je les ai poursuivis sans trop savoir pourquoi,
Quand un groupe des leurs apparut devant moi.
Cet aspect me valut rappel à la prudence
Et me fit rebrousser chemin par... bienséance.
A peine de retour sur mes pas d'un moment,
Je m'entends par mon nom appeler instamment.
« Tils, Tils, Tils, cria-t-on, arrêtez, je vous prie ;
Arrêtez ; ne craignez aucune fourberie.
C'est un ami du roi, votre maître et le mien,
Qui désire avec vous un léger entretien. »
Je m'arrête, il s'approche, et dans l'instant me
[narre
Les nombreux coups de main contre Henri de Na-
[varre
(Ce que je vous ai dit). Il regagnait son toit,
Quand il vit l'action surgir en cet endroit.
Il entendit mon nom sortir de votre bouche ;
Mais sans arme, n'osant, morne comme une souche,

Bouger que tout ne fût en paix autour de lui,
Il vous vit partir seul, non sans un vif ennui.

DE BATZ, *avec bonté.*

Ton récit, mon cher Tils, me plaît, quoiqu'il te faille
Savoir de ne plus, seul, traquer cette canaille.
Ils pouvaient à plusieurs revenir sur leurs pas,
Et par là te causer... quelque peu d'embarras !

TILS

Mais vous n'eussiez pas eu, mon maître, connais-
[sance
De ce dont ce passant m'a fait la confidence.

DE BATZ

Il est vrai. Cependant il ne m'a rien appris,

(*Lui remettant la troisième lettre de Henri.*)

Vois ce qu'Henri me dit dans l'un de ses écrits,
Le dernier... que j'ai cru devoir te taire. Écarte
Ce qui s'y dit du faux capitaine La Barthe.
Mais je ne puis tenir renfermé, pour mon Tils,
Plus longtemps mon secret touchant ces hommes
[vils.
Fais que je n'ai rien dit. Mais garde dans ton âme
La mémoire à jamais de cette engeance infâme.
Pour, au besoin, mon Tils, te souvenir de moi
Et de ce que tous deux devons à notre roi !
Lis.

TILS

Mon seigneur sait bien que sa vie est la mienne
Comme celle du roi de Navarre est la sienne,
Que l'une est tout pour moi comme l'autre est pour
[lui,
Et que, le sachant bien, ce n'est pas d'aujourd'hui !

DE BATZ

Lis.

TILS

(*Il lit en silence ; mais, arrivé à ce passage de la lettre :* « .... Je n'ai nulle assurance au capitaine La Barthe.... Beaucoup m'ont trahi vilainement ; mais peu m'ont trompé. Celui-ci me trompera s'il ne me trahit bientôt.... », *il s'arrête, regarde son maître d'un air significatif, et après avoir relu ce passage, à haute voix :*)

La Barthe, eh quoi ! lui, chez qui... dans sa
[demeure...
Les deux reines, ensemble, ont accueil à cette
[heure ?...
Peut-on, seigneur, ainsi masquer ses sentiments ?

DE BATZ

Homme naïf ! Et c'est après tes documents,
Après ce que tu viens d'apprendre et de me dire,
Que tu doutes qu'il soit des gens portés à nuire ?
Et, parce que ton cœur n'est pas enclin au mal,
Qu'il n'est de masque, enfin, qu'en temps de car-
[naval ?
Détrompe-toi. Pour croire à la candeur de l'homme,

Il faut le voir en lutte avec lui-même, et comme
Il sait sacrifier avec sincérité,
Jusqu'à ses intérêts, tout à la vérité!
Bien qu'en nous abstenant en mainte circonstance,
Ainsi le veut d'ailleurs l'équitable prudence,
De juger, mon cher Tils, sur les intentions,
Mais avec sûreté les seules actions.

TILS

Mon maître, ainsi toujours la justice vous presse
De procéder avec une extrême sagesse. [roi
Mais, comme ici, quand l'homme est jugé par son
D'assurance douteuse et de mauvaise foi,
Désigné par Henri comme capable d'être
Quelque jour, envers lui, soit ou trompeur ou traître,
Attendrons-nous les faits, en un mot qu'il ait nui,
Pour enfin aussitôt nous emparer de lui ?
La Barthe est dans ce cas; cette lettre l'indique.
Eh! ne serait-il pas de bonne politique....

DE BATZ

Calme-toi, mon ami; sur de mauvais rapports
Henri peut-être a pu lui supposer des torts;
Ainsi que sur moi-même on a pu les étendre.

TILS

Henri, seigneur, sur vous n'a voulu rien entendre.
Qui sait même, qui sait si le faux rapporteur
Du mépris qu'il en tient n'est pas son propre auteur ?

Si ce même La Barthe ici n'est pas cet homme,
Et qu'Henri l'ait par là jugé comme il le nomme :
Un gros...

DE BATZ, *riant.* [mon Tils,

... gros vilain homme?... Eh! tu pourrais,
Avoir, ma foi, raison. Mais soyons moins subtils;
Attendons prudemment.

TILS

Monseigneur, nul ne nie
Ce vieux proverue, que « toujours la calomnie,
Poursuivant son destin, ou bien brûle ou noircit ».
Or, voudrez-vous rester....

DE BATZ, *avec gravité.*

Mon silence suffit.
Tu le vois, de lui-même Henri me justifie.

TILS

Mais à d'autres qu'à lui bien fol est qui se fie!

DE BATZ

Silence! On vient. Sitôt rentrons tous ces papiers.

(*De Batz s'empresse de remettre les trois lettres sur lui.*)

SCÈNE III

LES PRÉCÉDENTS, L'AUBERGISTE

L'AUBERGISTE

Dans la pièce à côté, messieurs les cavaliers,

Quand vous voudrez passer, la table est disposée,
Et le repas servi.

DE BATZ, *gaiement.*

Voilà réalisée
Une attente, mon Tils, qui remplit nos souhaits,
Où nous n'oublîrons pas le coup du Béarnais!
Si vous avez bon vin, madame, qu'on en serve!

L'AUBERGISTE

Oui, oui, j'en ai de bon, mais aussi qu'on réserve!
Qui date encor du temps qu'Henri, vaillant garçon :
« Allons, la bonne mère, un coup de Jurançon! »
Disait-il en passant, quand il allait en chasse
Avec ses compagnons. Ah! messieurs, le temps [passe;
Mais on n'évoque pas chez moi son nom en vain :
Pour ceux-là seulement je débouche son vin.

DE BATZ

Eh bien! à sa santé vous en prendrez un verre
Qu'ensemble trinquerons de tout cœur, bonne mère!

L'AUBERGISTE

Que mon mari, messieurs, n'est-il ici présent!
Il vous raconterait plus d'un fait amusant
En ce temps-là, passé dans cette auberge même.
Ah! qu'il avait d'esprit! de cet esprit qu'on aime :
Doux, bon, compatissant, aimable envers chacun,
Et gai! sans que jamais il ait blessé quelqu'un.

DE BATZ

Il est toujours le même, et n'aura de sa vie,
Madame, de changer, nul vouloir, nulle envie.
Bourbon mettra toujours sa gloire et son honneur,
De son peuple qui l'aime, à faire le bonheur!

(*Une bonne paraît à la porte de la pièce voisine et fait signe aux voyageurs d'entrer.*)

L'AUBERGISTE

Mais, messeigneurs, j'oublie, avec mon caquetage,
Que se pourrait bientôt refroidir le potage.
Entrez donc, je vous prie.

DE BATZ, *riant et en entrant.*

Allons, mon Tils, allons,
Pas plus ici qu'ailleurs ne tournons les talons!

SCÈNE IV

L'AUBERGISTE, *seule.*

Oui, oui! vous en aurez le meilleur de ma cave,
De ce fruit généreux qui mûrit près du Gave.
Car je vous tiens tous deux pour de mes bons amis.
Au cœur de Joanna vos discours vous ont mis.
Du pauvre avec tendresse abordant la chaumière,
Là, non moins qu'aux châteaux, Bourbon savait se [plaire.
Il ne la quittait pas que, tendrement béni,
Son nom dans tous les cœurs à Dieu ne fût uni!

Qu'il vainque donc partout, qu'il soit le maître en
[France,
Ce bon roi, notre ami, qui fait notre espérance,
Et que bientôt ailleurs, comme ici, tout Français
Dise en levant son verre : Amour au Béarnais !

(Joanna sort par la porte de la pièce voisine où sont de Batz et Tils. Au même moment entrent, par celle du fond, la reine mère Catherine de Médicis, Anne d'Acquaviva, sa dame d'honneur, et le capitaine La Barthe.)

SCÈNE V

CATHERINE, ANNE, LA BARTHE

CATHERINE

Avez-vous entendu ce qu'a dit cette femme,
La Barthe ? Quels propos ! et si près....

LA BARTHE, *d'un air confus.*

Oui, madame.

ANNE, *plaisamment.*

Vraiment, ces gens du peuple ont un laisser-aller...
Qu'il est assez plaisant de leur voir étaler.

CATHERINE

Ah ! vous trouvez cela plaisant, ma mie ?... (A)

ANNE, *en regardant La Barthe.*

Eh ! dame,
Au moins, ils font par là voir ce qu'ils ont dans
[l'âme.

CATHERINE

Certe, on ne peut de vous entendre autres avis,
Vous qu'on nomme à bon droit la folle du logis!

(*Anne rit. La reine et Anne s'asseyent : La Barthe reste debout.*)

Mais dites-moi, La Barthe : est-ce belle merveille
Qu'une chasse nous vaille aventure pareille ?
En pleine nuit, tous trois, perdus dans la forêt,
Est-ce pour en avoir, dites-moi, grand attrait ?

ANNE, *gaiement.*

Ne nous en plaignons point; cela diversifie,
En les multipliant, les plaisirs de la vie.

CATHERINE

Votre plaisanterie est peu de mise ici,
Ma fille; cessez donc de divaguer ainsi.

LA BARTHE

(*Ici, la porte de la pièce voisine s'entr'ouvre légèrement et reste ainsi jusqu'à ce que Tils y passe la tête.*)

Madame, le baron d'Ussac a pris l'avance.
Sans doute qu'occupé de vous, de votre absence,
Il aura dépêché plusieurs gens du château
Qui vous vont joindre ici. Son rôle est le plus beau.
Il vous offre des faits : pour début la Réole. (B)
Moi, simple châtelain, je n'ai que ma parole :
Pour vous servir, madame, elle est entière à [vous. (C)

CATHERINE

C'est un chemin aisé qui mène à de bons bouts,
Quand on le prend à point et poursuit avec zèle.

LA BARTHE

Madame, c'est à quoi mon dévoûment m'appelle.
J'ai vu le Navarrais, j'ai conquis son crédit.
« Je vous veux écouter, La Barthe, m'a-t-il dit.
Les rois à tous échos doivent prêter l'oreille,
Çà et là, butiner ainsi que fait l'abeille,
Conserver du butin ce qui leur semble bon :
Craindre la vérité n'est pas d'un vrai Bourbon! »

ANNE, *malicieusement.*

Cette abeille, avec art, et butine et bourdonne.
J'eusse voulu l'entendre.

CATHERINE, *avec impatience.*

Eh! laissez donc, bouffonne,
Parler monsieur La Barthe : à lui revient l'honneur
De nous vouloir servir en très digne seigneur.

(*A La Barthe.*)

Tout ce qui tient à nous, Bourbon l'ambitionne.
D'Henri trois, de mon fils, il convoîte le trône.
Rien ne peut contre nous arrêter ses combats,
Sinon qu'en le privant de ses meilleurs soldats :
De d'Aubigné, Rosny, Duplessis, Roquelaure,
Et Turenne et Crillon ; d'autres, que sais-je encore?

De ce de Batz surtout, qu'un génie inventif
A mis sur son chemin en pionnier actif.
C'est lui, tout le premier, qu'il faut que l'on écarte;
Vous même dès l'abord, me l'avez dit, La Barthe :
Qu'étant du Navarrais l'un des plus forts soutiens,
C'est par lui qu'il fallait commencer vos « moyens »...
Ce que vous avez fait... d'après ce que vous dites.

LA BARTHE

Dans ce but à Bourbon j'ai fait plusieurs visites,
Madame, et j'ai pu voir à son air éperdu....
Voilé pourtant.... combien il m'avait entendu!

ANNE, *à part.*

Je crois qu'au trébuchet La Barthe s'est fait prendre,
Et que ce bon gros fat tend à se faire pendre.

CATHERINE, *hypocritement.*

Vous avez, capitaine, un train, un tour d'esprit,
Une façon adroite, un tact, à ce qu'on dit,
D'ailleurs qu'à vous ouïr, moi-même, j'apprécie,
D'insinuer (j'entends sur quelqu'un qui vous scie
Par ses semblants trompeurs qu'il vous faut déférer
Aux gens ainsi trompés, que voulez éclairer),
Qui grandement me porte à vous en faire éloge,
Même quand il advient qu'il semble qu'on déroge...
Pour ce faire à son rang : tant j'ai la vérité
En estime constante et haute autorité !
Or, ici, son « Faucheur », comme Bourbon l'appelle,

Et qui passe à ses yeux pour un ami fidèle,
Le trompant sourdement au point de vous choquer,
Vous créa le besoin de l'aller démasquer....
C'est bien : où qu'elle soit, dévoiler l'imposture
Est l'austère devoir d'une forte nature.
Et tel est votre lot. Et n'y verrais-je pas...
Mon profit, qu'en secret j'applaudirais vos pas.
Le prix du bien qu'on fait d'autant plus devient [nôtre,
Qu'il procède d'un soin dans l'intérêt d'un autre.
Tout acte se doit faire alors qu'on le sait bon,
Et c'est ici le cas par égard à Bourbon.

ANNE, *à part, en se rapprochant de la chambre voisine.*

O langue de serpent! L'insidieuse femme!
Je t'appartiens, mais non à ton indigne trame.

TILS, *passant la tête dans l'entrebâillement de la porte, bas, de façon à n'être entendu que d'Anne.*

O brave fille, va! si folle est ta gaîté,
Tes sentiments te sont de bonne qualité!

CATHERINE, *se levant.*

N'a-t-on pas parlé? Chut!...

(*Anne sourit; tous trois se regardent, comme étonnés.*)

ANNE, *se dirigeant vers la porte d'entrée.*

Mais, madame, il me semble
Qu'on nous laisse camper ici longtemps ensemble.
Ne se trouve-t-il donc personne en ce logis?

CATHERINE, *à Anne, et l'arrêtant.*

N'allez pas tout au moins me faire du gâchis,
Ma folle ; on ne doit voir ici qu'une comtesse.

ANNE

De… ?

CATHERINE

Ce que vous voudrez.

ANNE, *gaiement.*

Eh ! je ne sais : « de Tesse »,
Pour la rime ; est-ce ça ?

CATHERINE

Soit; adoptons ce nom.

(On entend, venant de la pièce voisine, un vivat. Puis, de la voix de Tils, le couplet qui le suit :)

Vive le Béarnais ! Vive Henri de Bourbon !
Au futur Henri quatre offrons encor ce verre,
Et que son frère Henri lui cesse enfin la guerre !

Si Catherine avait du bon,
Elle unirait avec Bourbon
Son fils Henri contre la Ligue.
Mais le peut-elle ! Oh ! non, vraiment :
Car pour agir si sagement,
Son goût est trop fort à l'intrigue.

ANNE, *aimablement, avec finesse.*

Madame, entendez-vous ? ils ne sont pas méchants;
Ils unissent le fils au gendre dans leurs chants.

CATHERINE, *sévèrement.*

Eh ! taisez-vous, la belle ; il semble, à vous entendre,
Qu'avez moins d'amitié pour nous que pour mon
[gendre.

(*Catherine, dans un mouvement d'impatience mal calculé, renverse une chaise. A ce bruit, la porte de la chambre s'ouvre, et Joanna, l'aubergiste, entre.*)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, L'AUBERGISTE

L'AUBERGISTE, *entrant et allant relever la chaise.*

Mesdames et monsieur, je viens d'entendre un bruit
Qui m'appelle, je vois, et vers vous me conduit.
Je ne vous savais pas présents dans ma demeure.
Quel service peut-on vous offrir à cette heure ?

CATHERINE

De nous permettre encore ici quelques instants.

ANNE

Madame la comtesse attend sous peu ses gens.

L'AUBERGISTE

A tous passants de bien mon auberge est ouverte,
La nuit comme le jour elle leur est offerte.
Veuillez en disposer tous trois comme il vous plaît.

CATHERINE

A quelle occasion chantait-on ce couplet,
Tout à l'instant, ma bonne, en la pièce voisine ?

L'AUBERGISTE

Madame, ce local, proche de la cuisine,
Est la salle à manger où sont deux voyageurs
Partisans de Bourbon, ses chauds admirateurs ;
Qui, pleins de lui, se font mille aimables échanges
De véhéments récits, avec force louanges,
De ses traits de bonté, de valeur et d'éclat,
Qui font d'Henri l'honneur de l'homme et du soldat.

CATHERINE

Oh ! oh ! vous en parlez avec enthousiasme,
Je vois, ma bonne !

L'AUBERGISTE

Ici, madame, nul sarcasme
Contre notre bon roi n'ose se déployer
Qu'il ne soit sur-le-champ délogé du foyer.

ANNE, *à part.*

Attrape !...

L'AUBERGISTE

Ces pays sont à lui. Catherine,
Malgré ses escadrons... et quoi qu'elle imagine,
Par brigue ou trahison, n'en fera pas les siens ;
Il a pour y veiller d'assez bons gardiens !

CATHERINE

Des pièges ?... pensez-vous ?

L'AUBERGISTE

Nous sommes du village,

Le mystère des cours n'est point notre partage ;
Mais on dit....

CATHERINE

Mais on dit?...

L'AUBERGISTE

Dame! que voulez-vous ?
Il passe tant de monde en tout temps par chez nous!
Une auberge est un champ où fleurit la nouvelle ;
A côté d'une fausse il en est de réelle ;
Près d'une qui déplaît, une autre réjouit;
Mais celle de ce jour, à vrai dire, ébahit!

CATHERINE

Et... quelle est-elle ?

L'AUBERGISTE

On dit, madame la comtesse,
Que... Catherine, avec une admirable adresse,
A su, sournoisement comme elle fait toujours,
Dans notre ville d'Auch assembler les deux cours.
Et que.... Mais je ne sais, madame, en cette affaire,
Si vous êtes pour nous ou pour la reine mère....
Peut-être vaut-il mieux que je m'en tienne là....
La réserve m'enjoint de n'aller au delà.

CATHERINE

Eh! non ; continuez, continuez, ma bonne.

ANNE, *d'un ton d'ironie malicieuse.*

Il vient que l'on s'instruit....

CATHERINE, *bas, avec colère, à Anne.*

Arrêtez-vous, friponne.

L'AUBERGISTE, *d'un air de bonhomie qui laisse à penser.*

Mais notre bon Henri, peu facile à duper,
Est aussi fort, madame, à *coudre* qu'à *couper*[1].

ANNE, *à part, en se détournant et riant.*

La leçon vient à point ! Ah ! ah ! ah !

(On entend appeler du dehors : « L'aubergiste ! »)

L'AUBERGISTE

On m'appelle.
Pardon.

(On appelle de nouveau : « L'aubergiste ! »)

Voilà, voilà !

(Au même moment, la porte s'ouvre, et apparaissent les gens du baron d'Ussac, dont un officier.)

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, L'OFFICIER *et* LES GENS DE GARDE

L'OFFICIER, *respectueusement.*

Madame, on se querelle,
Là-bas, au grand sujet de votre écart de tous,

1. Mots historiques de Catherine de Médicis.

Sans guides, exposée aux ours ainsi qu'aux loups,
Dans la forêt, la nuit! excités par la chasse!
On s'agite au château, nul ne se tient en place;
On s'émeut, s'interroge, on court de tout côté
Inquiet du chemin de Votre Majesté;
C'est à qui le premier fera votre rencontre,
Et je vous trouve enfin!

(L'aubergiste s'enfuit en faisant des gestes. moitié de confusion. moitié de ressentiment satisfait. Anne rit à l'écart en la regardant, puis en se détournant pour n'en rien laisser paraître.)

CATHERINE

Ce beau soin me démontre,
Monsieur, le ferme amour de tous nos bons sujets.
Quelque mutins qu'ils soient, civils sont les Fran-
[çais.
Ma conversation avec monsieur La Barthe
Montre qu'à trop parler, de la route on s'écarte.

(Bas à La Barthe. qui paraît décontenancé.)

Sans malice, monsieur.

(A l'officier.)

Partons.

(A Anne. en lui remettant une de ses bagues.)

Faites tenir
A la dame en passant ce petit souvenir.

ANNE, *en prenant la bague. bas et malicieusement à Catherine.*

Je ne m'attendais, madame « la comtesse »,
A voir ici briller une telle largesse!

CATHERINE, *bas.*

Faites ; j'ai par ce don cette âme à ma merci.

ANNE, *de même.*

Rien ne m'a démontré qu'on la peut prendre ainsi !

(*La reine, l'air contrarié : La Barthe, un peu déconfit : Anne, riant ; tous sortent. La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE PREMIER

ACTE DEUXIÈME

AU CHATEAU DU CAPITAINE LA BARTHE

(PENDANT LE BAL)

Le théâtre représente un appartement retiré dans le château du capitaine La Barthe.

On entend, venant de loin, les sons d'un orchestre animant un bal qui se donne dans le fond du château.

Henri de Bourbon (Henri IV) et son valet de chambre, d'Armagnac, sont en conférence ensemble, seuls, sur la scène. Le jour commence à décroître.

SCÈNE PREMIÈRE

HENRI DE BOURBON, D'ARMAGNAC

HENRI

Quoi ! que me dites-vous : qu'ils ont pris la Réole ? (D)

D'ARMAGNAC

Oui, sire ; vous pouvez m'en croire sur parole,
J'en reviens.

HENRI

Eh bien, moi, mon sage d'Armagnac,

(*En riant.*)

Moi, je n'en reviens pas !

(*Reprenant son sérieux.*)

Quoi ! le baron d'Ussac
Aurait cédé la place à sa foi confiée !...
Avec la reine mère, oui, pour associée,

(*Se promenant de long en large, très absorbé, et comme se parlant à lui-même.*)

Et comme bras, Biron : au mépris des traités (E)

La Réole ! mon bien, armée à mes côtés....
Prise, ou plutôt livrée aux secrets artifices
D'une reine.... Ils seront payés de leurs malices.
Mon brave, rendez-vous dans la salle du bal ;
Tôt, portez-y sans bruit à Rosny le signal,
Ainsi qu'à Roquelaure, à Crillon et Turenne,
De me venir trouver. Qu'un mot de vous les tienne,
Pour ménager mon temps, tous au courant du fait.
Allez ; que nul n'ait vent de rien à ce sujet.

D'ARMAGNAC

Sire, j'y prendrai garde.

(D'Armagnac sort.)

SCÈNE II

HENRI, *seul.*

Il en est temps encore.
Je vais leur présenter un plat qui les restaure.
Que n'ai-je su plus tôt cet étrange incident ?
J'eusse pris le conseil de mon franc confident :
Mon avisé « Faucheur », à qui je dois la vie.
Mais non ; un autre but occupait mon envie,
Ce dont je l'avisai dernièrement, au cas
Qu'il fut assez remis pour me suivre à Coutras.
Sa réponse ne peut me tarder à paraître.
Si lui pouvait venir en retour de ma lettre !
Quel accueil lui ferait mon cœur en ce moment !
Mais, je connais trop bien son vif empressement

(Je l'aurais vu déjà) pour espérer encore....
Quoi qu'il en soit, il faut qu'à la prochaine aurore ...

SCÈNE III

HENRI, D'ARMAGNAC, ROQUELAURE, ROSNY
CRILLON, TURENNE

ROQUELAURE

Sire, nous savons tout, et tous sommes à vous.
Parlez; que faut-il faire ?

HENRI

Amis, possédons-nous.
Il vient de s'accomplir, fruit d'un honteux courage,
Un acte qui nous brave et non moins nous outrage.
Biron s'est emparé, hors de toute équité,
De la Réole, acquise à notre sûreté.
Devant cette action, pour lui... plus qu'indiscrète !
Je vous ai retirés aux plaisirs de la fête,
Messieurs, ne doutant pas que vos délassements
Ne cédassent sitôt à nos ressentiments.
Que me conseillez-vous ?

TURENNE

Sire, avons-nous des hommes
En nombre, pour planter nos drapeaux où nous
[sommes ?
Auch est encore neutre; on la peut conquérir.
Parlez, et....

HENRI

Non, Turenne; ils vinrent me l'ouvrir, (F)
Et m'ont offert ses clefs que leur ai refusées,
Disant qu'ils m'aient toujours mêmes bonnes visées.
Vous l'ignoriez. Et vous, Roquelaure ?

ROQUELAURE

A l'instant,
Biron, accompagné de deux aides de camp,
Sire, vient d'arriver. Si mes avis sont sages,
Nous mettrions la main sur ces trois personnages,
Forçant par là le duc à nous restituer
Ce que, vilainement, s'est fait attribuer.

HENRI

Et votre avis, Crillon ?

CRILLON

Moi, sire ? Catherine
Étant de leur complot la maîtresse racine,
J'arrêterais la sève à cet arbre épineux,
En arrachant du plant la reine aussi bien qu'eux !

HENRI, *qui sourit à la réponse de Crillon.*

A votre tour, Rosny ?

ROSNY

Privé des avantages
De votre expérience, à tous, et de vos âges,
Outre ce qui s'est dit, sire, à nos vœux promis,
J'irais jusqu'à Coutras forcer nos ennemis.

HENRI

C'est ce que nous allions nous disposer à faire.
Messieurs, ainsi qu'à vous, j'ai cru, sur cette affaire,
Devoir me confier à notre ami commun,
Dont le nom, sans le dire, est au cœur de chacun,
Qui, s'il est quelque peu remis de sa blessure,
Sera dans un instant près de nous, je l'assure.

(Un soldat se présente à la porte, une lettre à la main. D'Armagnac s'avance vers lui; après quelques mots à voix basse, il lui prend la lettre, le congédie, et remettant la lettre à Henri :)

D'ARMAGNAC

Un message pressé qu'on apporte à l'instant,
Pour réponse au porteur. Le messager attend,
Sire.

(Henri ouvre la lettre, la lit, laisse voir une grande joie, court à une écritoire, écrit quelques mots à la hâte et les remet à d'Armagnac en lui parlant bas à l'oreille. D'Armagnac sort.)

HENRI, *aux officiers, d'un air de vif contentement.*

Messieurs, sitôt, revêtez votre armure;
Nous partons. Vos chevaux dans une allée obscure
Du parc vous attendront. Le Ciel nous a souri !
Rendez-vous tous, sans bruit, hôtel du *Bon Henri*.
Là, nous concerterons sur ce qu'avons à faire.
Je vous suis. Entre temps : soins, prudence et mys-
[tère !

(Les quatre officiers sortent en donnant des signes de vive satisfaction.)

SCÈNE IV

HENRI, *seul.*

Mon « Faucheur » ! mon ami ! que doux en ce mo-
[ment
Me vient, et précieux ! ton tendre dévouement !
Relisons de son cœur cette missive aimable,
Où, seul, peut mon amour être au sien comparable !

Sire, je dis merci mille fois au trépas,
De m'avoir évité, pour vous porter mes pas.
J'ai reçu votre lettre ; à sa chère lecture,
J'ai senti, tout soudain, se fermer ma blessure.

Heureux tous deux, mon Tils et moi,
De nous offrir à notre roi,
Nous partîmes. Mais, sur la route,
Un bruit étrange nous parvint,
Accueilli d'abord avec doute,
Qui bientôt après nous convainc :

« Que la paix, par Biron lâchement violée,
« Avait eu pour effet la Réole volée. »

Nous avions de ce fait tous deux le cœur meurtri,
Quand, animés de même, autour de nous parurent
A l'auberge du *Bon Henri*,
Quelques francs cavaliers qui jadis nous connurent.
Tout aussitôt, seigneur, sur l'avis de mon Tils,
Nous courûmes tenter, non sans vive espérance,
De nous emparer de Fleurance,
A l'aide de ressorts détournés et subtils.

Mais, sire, il faut que je le dise :
Pour couronner notre entreprise,
Des hommes et quelques engins,
En petit nombre, mais prochains,
Nous sont quand même nécessaires.
J'ai pu voir que nos adversaires
N'attendent que cela pour nous donner les mains. (G)

Signé baron de Batz.... C'est donc à ta vaillance
Que vais devoir encor cette fortuite chance
De pouvoir sur-le-champ, punissant son forfait,
Faire honte à Biron de l'affront qu'il m'a fait !
Traçons, pour m'en garder à jamais la mémoire,
Ce qu'à ce cher ami viens d'écrire à sa gloire !

(Henri s'assied, et dit à haute voix ce qu'il écrit.)

C'est merveille, que la diligence de votre homme et la vôtre. Tant pis que n'ayez pu pratiquer ceux du dedans de Fleurance : la meilleure place m'est trop chère du sang d'un seul de mes amis. Mais puisque est, cette fois, votre envie de pratiquer la muraille, bien volontiers. Pour ce, ne vous enverrai ni le monde ni le pétard que vous me demandez, mais bien vous les mènerai, et y seront les bons de mes braves. Par ainsi, ne bougez de la tuilerie, où vous irons trouver. Sur ce, avisez le bon endroit pour notre coup : de quoi et du reste pour bien faire se repose sur vous le bien votre à jamais.

HENRI [1].

1. Historique.

SCÈNE V

HENRI, D'ARMAGNAC

D'ARMAGNAC

Nos seigneurs sont partis, sire. Ils sont déjà loin.
Tout s'est passé sans bruit et sans aucun témoin.
Nos chevaux sont gardés par un homme fidèle,
Sellés, garnis de tout, là-bas sous la tonnelle,
Sire.

HENRI

Eh bien, donc, partons, et que notre retour
Soit ici le signal pour nous d'un heureux jour !

(*Henri et d'Armagnac sortent.*)

SCÈNE VI

ANNE D'ACQUAVIVA, *seule.*

(*Elle arrive par une porte opposée à celle qu'ont prise, pour sortir, Henri et d'Armagnac. Elle est en toilette de bal recouverte d'un élégant surtout.*)

Qu'ont-ils dit ? Où vont-ils ? Vois-je à cette parole
Qu'ils visent à courir ressaisir la Réole ?
Eh ! qu'ils y courent donc ! Anne d'Acquaviva
Ne s'en peut que louer au train dont tout ça va.
Ils verront que chez moi, fille du duc d'Atrie,
Le bon rire n'a pas pour sœur la fourberie !
Eh ! que font Catherine, et Villars, et Biron,
Sinon rusant toujours à coups de sourd clairon ?...

Amusez-vous des noms dont on me qualifie :
De « folle du logis », de « bouffonne d'Atrie ».
Je ne m'en défends point ; mais ce que vous saurez,
C'est qu'Anne tient les droits de chacun pour sacrés ;
Que vos façons d'agir contre Henri de Navarre,
Vos mépris de la paix, sont d'une âme barbare ;
Et que, vous voyant faire en vos plans clandestins,
Sans vous trahir pourtant, près de vous je m'en [plains.
La gaîté ?... mon humeur, ma santé me la donne.
Je n'ai jamais pu voir qu'elle ait choqué personne.
L'ayant de ma nature, elle fait mon bonheur.
En direz-vous autant de vos replis de cœur,
Vous tous qui ne vivez que d'astuce et d'intrigue ?...
Gardez-en les honneurs à vous et votre ligue.
Pour moi, qui ne veux rien qu'avec sincérité,
J'aime mieux sans calculs ma bouffonne gaîté !
Mais d'où naît qu'à cette heure elle fuit, me délaisse,
Et de là, ce souci pressant qu'elle me laisse
De chercher, je ne sais, hors des plaisirs du bal,
Dans cette solitude un attrait moins banal ?...
Est-ce le souvenir de mon heureuse enfance
Sous notre toit rustique et son indépendance
Que me fait regretter l'étiquette des cours ?...
Doux temps, hélas ! passés, je vous revois toujours !

(*On entend marcher au dehors.*)

On vient ; éloignons-nous.

(A part, en voyant entrer le vieux baron d'Ussac.)

Ah ! ciel ! c'est ma momie !

SCÈNE VII

ANNE, D'USSAC

D'USSAC

Eh ! je vous trouve enfin, belle et charmante amie !
De votre effacement les danseurs, étonnés,
Ont les yeux après vous de tous côtés tournés.
On vous cherche, on s'émeut, et la cour, inquiète,
S'ennuie à ne plus voir l'ornement de la fête.
Que faites-vous céans ?

ANNE, *gaiement, avec malice.*

Eh ! mon bel Adonis,
Eh ! je rêvais de vous.

D'USSAC, *l'air un peu déconcerté.*

Pour ce, j'ai vu jadis
Qu'il ne vous fallait pas retraite aussi profonde,
Qu'on y savait pourvoir même au milieu du monde.

ANNE, *d'un air de mélancolie ironique.*

Il est vrai ; mais mon cœur est devenu jaloux,
Depuis que vous voulez devenir mon époux,
Et je fuis des regards pleins d'alarme et d'envie,
Qui convoitaient pour eux une si belle vie !

D'USSAC

Est-il bien vrai, madame? Un jour il arriva
Que pour gagner le cœur d'Anne d'Acquaviva
Il fallait, m'a-t-on dit de sa part, ma parole
De remettre à Biron les clefs de la Réole.
Le temps n'en est pas loin : je le fis. Mais d'où vient,
Depuis, cette froideur, madame, qu'on me tient?
Seuls, la reine et Biron m'aiment, me congratulent.
Mais, tandis que sur moi leurs faveurs s'accu-
[mulent,
Vois-je encor dans vos yeux votre futur époux?

ANNE, *riant.*

Eh! mon pauvre baron, on s'est moqué de vous!
Qui vous a de ma part parlé comme vous dites,
A voulu voir de près vos mines déconfites.
C'est mal; mais, à vrai dire, était-il bien, baron,
De livrer, par ainsi, cette place à Biron?
Vous en aviez la garde à votre foi commise;
Henri mettait en vous son entière franchise :
Quelle assurance inspire une fidélité
Qui se vient réclamer... de sa fragilité?

D'USSAC, *avec stupéfaction.*

Henri, madame, Henri! C'est vous, c'est votre
[bouche,
Par qui j'entends plaider la cause qui le touche,
Soutenir son parti contre la reine et tous!...

D'où je me sens ainsi frappé des mêmes coups !
Madame, en ai-je à tort l'âme tout alarmée ?

ANNE

Que ne s'est-elle mieux et plus tôt estimée !
Je n'aurais pas, baron, à vous dire crûment,
Qu'il me faut, pour me voir conduire au sacrement,
Homme qui tienne à cœur ce que l'on lui confie,
Et qu'à celui-là seul, la bouffonne se fie !

(*Riant.*)

Ah ! ah ! ah ! ah ! A tous allez, baron, pour Dieu !
Raconter quel accueil reçûtes dans ce lieu.
Ah ! ah ! ah ! ah ! ah ! ah !

(*D'Ussac, interdit et décontenancé, sort. La reine Catherine de Médicis et plusieurs dames d'honneur entrent sans le voir.*)

SCÈNE VIII

ANNE, CATHERINE, Dames d'honneur

CATHERINE

A vous entendre rire,
Ma folle, on se rassure. Eh ! d'où vient ce délire
De fuir subitement notre réunion ?
Est-ce grande fatigue, indisposition ?
Mais il n'y paraît plus, d'après ce que j'augure,
Tant de votre gaîté que de votre figure.

ANNE

Et cependant, madame, indisposition,

Fatigue, sont ici ma situation.
Mais à celles du corps, comme bien il vous semble,
Rien en elles, madame, en effet, ne ressemble.

CATHERINE

Eh ! que pouvez-vous donc de contraire, en ce jour,
Avoir qui vous tourmente ? Une peine d'amour ?
Une rivalité ? quelque épreuve secrète
Qui vous rende importuns les plaisirs de la fête ?

ANNE, *avec une ironie déguisée.*

De votre fin esprit la perspicacité
En dit suffisamment à Votre Majesté,
Madame, pour qu'il soit besoin qu'on la seconde
A trouver le motif qui m'éloigne du monde.

CATHERINE, *insidieusement.*

Eh ! mon enfant, d'Ussac n'est pas si mécréant,
Tout huguenot qu'il est, pour être messéant. [tage,
Sans doute, il n'est plus jeune ; est-ce un désavan-
Quand on est comme vous au printemps de son âge ?...

ANNE, *finement.*

Il est vrai. La jeunesse a besoin d'un appui
Qui soit loyal et franc... comme on le voit en lui...
Un esprit circonspect et plein d'expérience,
Qui réponde en tout point à notre confiance.

CATHERINE

Eh bien, alors ?...

(Anne sourit.)

Bouffonne, est-ce pour le railler
Que je vous vois, ma belle, ainsi le dépouiller ?
D'où vous vient depuis peu cette grande sagesse
Dont semble se vouloir parer votre jeunesse ?

ANNE

Madame, il n'est plus temps de feindre. Assuré-
[ment...

CATHERINE, *aux dames d'honneur.*

Rentrez; dites qu'on est à tous dans un moment.

(Les dames d'honneur sortent.)

SCÈNE IX

ANNE, CATHERINE

CATHERINE

Eh bien ! que disiez-vous ?

ANNE, *avec malice au mot* sortilège.

Assurément, disais-je,
Madame ; il n'est plus temps de feindre. Un sortilège
S'est emparé de moi qui, dût-on s'en moquer,
De ce qu'on voit ici me fait tout critiquer :
La Barthe d'une part contre Henri de Navarre ;
D'Ussac traître à Bourbon ; Biron qui se chamarre
D'un succès qu'il n'obtint que par la trahison ;
La folie en jupon faisant fuir la raison
Au profit incertain d'une diplomatie...

Qui pourrait bien tourner en vaste facétie
Enfin....

CATHERINE, *surprise autant qu'indignée.*

Qu'osez-vous dire ?... Est-ce une allusion
Qu'Anne se permettrait à mon intention ?

ANNE, *sur un ton d'ironie déguisée.*

J'en suis, madame, hélas! humiliée et triste :
Là m'est le sort malin jeté par l'aubergiste.

CATHERINE

Folle! à lier vraiment. Que vous a-t-elle dit,
Pour vous mettre si fort cette idée en crédit ?

ANNE

Qu'il me fallait, restant en pays de Navarre,
Fuir une cour de qui la gloire se sépare.

CATHERINE

Mais... c'est d'une insolence?... Et c'est là le beau fruit
Qu'en la lui remettant, a ma bague produit!

ANNE, *rendant la bague.*

La voici... car j'ai craint de me voir trop osée....
Mais, madame, il le faut... elle l'a refusée.

CATHERINE

Refusée ?... A ce coup je ne me connais plus !
Eh quoi ! d'une aubergiste avoir un tel refus ?

ANNE, *au second vers. se retenant pour ne pas rire.*

Elle aime Henri, les siens, en a l'âme très fière ;
Et... ne l'oublions pas, madame, elle est sorcière !

CATHERINE, *avec mépris.*

Eh ! quelle extravagance égare votre esprit !
Ma fille, y pensez-vous ? Mon gendre a beau crédit !

ANNE

Il l'a si bien de tous, qu'il n'est nul qui n'expose,
En ce pays, son bien et sa vie à sa cause.

CATHERINE

Vous êtes de ceux-là, friponne, je le vois....
Pour prix de mes bienfaits et de ceux d'Henri trois.

ANNE, *s'inclinant respectueusement.*

Oui, j'étais sans abri, sans fortune, orpheline ;
Madame, devant vous, humblement je m'incline.

CATHERINE

Mais n'en avez pas moins l'esprit indépendant,
A ce point de sourire à notre prétendant.

ANNE

Non, ce n'est pas vers lui que courent mes hom-
[mages,
Quoique je tienne Henri pour homme des plus
[sages.

CATHERINE

Vers qui donc ?...

ANNE

Vers celui qu'on outrage en ce lieu.

CATHERINE

Je ne vous comprends pas.

ANNE

Madame, eh bien, vers Dieu !

CATHERINE, *partant d'un fou rire.*

Ah ! voici pour le coup une étrange nouvelle !
Vous, ma folle ! Au couvent !... Vous me la baillez
[belle !

ANNE

Le fond n'est pas toujours ce qu'il semble au dehors.

CATHERINE

Votre libre gaîté nous trompait donc alors ?

ANNE

Poli, le diamant en est-il moins solide ?

CATHERINE

Le verre, à l'imiter, n'en est que plus perfide.

ANNE

Qui voit juste en sait faire une distinction.

CATHERINE, *piquée, avec ironie.*

Il m'en faudra de vous prendre la notion !

ANNE

Riez tant qu'il vous plaît ; cela pourra bien être.

CATHERINE

Quand nous ferez-vous donc ce beau site paraître ?

ANNE

Quand y pourra ma voile aborder sous bon vent.

CATHERINE

Sans moi ne peut pour vous s'ouvrir aucun couvent.

ANNE

On peut sur un refus trouver des clefs cachées.

CATHERINE

Ce sera bien en vain que les aurez cherchées.

ANNE

Ne dit-on pas : « Cherchez, bientôt vous trouve-
[rez » ?

CATHERINE

C'est à voir la façon dont vous vous y prendrez.

ANNE

J'y rêverai, madame, avant que de la prendre.

CATHERINE, *avec colère.*

Eh ! partez ! après tout ce qu'ai souffert d'entendre !

(*Anne va pour se retirer au moment où une dame d'honneur entre, une lettre à la main. Empêchée, Anne se blottit derrière un rideau de l'appartement sans être vue de Catherine, laquelle, dès lors, se croit seule.*)

SCÈNE X

CATHERINE, UNE DAME D'HONNEUR

LA DAME D'HONNEUR, *remettant la lettre.*

Madame, un messager, l'air assez effronté,
A remis ce billet pour Votre Majesté.

CATHERINE

L'a-t-on laissé partir ?... S'il en est temps encore,
Qu'on l'arrête.

LA DAME D'HONNEUR

Madame, il n'est plus là. J'ignore
Qui l'envoie. Il ressemble (on en fait le pari)
A l'homme de l'auberge, en tout, du *Bon Henri.*

CATHERINE

C'est assez ; laissez-moi.

(*La dame d'honneur sort.*)

SCÈNE XI

CATHERINE, *se croyant seule.*

Du *Bon Henri ?* La lettre
Me venant de ce lieu, de qui donc peut-elle être ?

(*S'asseyant.*)

Lisons.

(*Anne, pour entendre, écarte le rideau derrière lequel elle est cachée aux regards de la reine, et laisse paraître, à l'audition de cette lecture, les sentiments qu'elle éprouve.*)

(*La reine lisant à haute voix :*)

Madame, je suis le mari
De la femme du *Bon Henri*,
Qui reçut d'une aimable dame,
De votre part, hier, un anneau
Trop étroit !... mais aussi trop beau,
Pour le pouvoir porter, madame.

L'insolent !

Pareil luxe ne convient pas,
Du reste, à gens de nos états.
Suis laveur, ma femme aubergiste,
Et partant sommes plus jaloux
De bons deniers que de bijoux....
Vinssent-ils d'une antagoniste !

D'une.... On voit à quel parti
Appartient le lourdaud d'où ce mot est sorti.

Un gueux qui d'Henri se réclame,
Trouve ici bon gîte, madame,
En toute libéralité ;
Mais tout défenseur de la Ligue,
D'or en nos mains fût-il prodigue,
A l'instant même est rebuté.

Je vois à quel foyer ce manant-là se chauffe :
Tout rustre sous mon gendre atteint au philosophe !

De là vient que ma Joanna,
A l'ange qui la lui donna,
Refusa votre bague altière,

Ne jugeant pas, quant à présent,
Pouvoir accepter un présent
De vous, qui nous faites la guerre !

C'est un comble ! Ah ! mon gendre ! à de tels parti-
[sans,
Je vois que nos combats en ont pour quelques ans !

Il faut penser, quoiqu'on soit reine,
Que la volonté souveraine,
Du haut du trône de Clovis
Et de saint Louis, doit descendre
Juste et ferme, et ne se point rendre
Aux brigues d'une Médicis !

(*Catherine se levant furieuse.*)

Courons faire arrêter ce bandit et sa femme.
Forçons-les d'expier cette parole infâme,
Et fermons ce repaire impie et médisant,
Cet asile où s'abrite un esprit malfaisant !

(*Se ramenant à elle-même.*)

Mais le puis-je ?... Il me faut un motif. Cette lettre....
Qui prendre, pour oser la donner à connaître ?
A qui me confier ?... Que n'ai-je, comme Henri,
Un de Batz, un Crillon, un Turenne, un Rosny ?
Ils me seconderaient.... Mais ces amis fidèles
N'offrent leur cœur, leurs mains, qu'à de bonnes
[querelles.
La mienne en est-elle une ?... O cruautés du sort !

M'accompagnerez-vous partout jusqu'à la mort ?
(*Après une courte pause, et violemment.*)
Il n'importe : avec vous j'ai dû faire alliance :
[geance !
Compensez-moi vos coups du moins par la ven-
(*Catherine sort.*)

SCÈNE XII

ANNE, *seule.*

(*Après avoir jeté anxieusement ses regards autour d'elle.*)

Je respire !... Être reine, et n'avoir de moments
Qui ne soient tous comptés par de nouveaux tour-
[ments !
Pauvre femme, hélas ! mais aussi, pauvre génie....
Dont la duplicité tend à l'ignominie !
J'ai vu, je vois, je sais.... Quel temps il m'a fallu
Pour me faire à vous fuir, cour, un cœur résolu !
Vain penchant au plaisir qui m'avez retenue,
Présomption des grands jusqu'alors inconnue
Que surent contenir mes ris fous et plaisants,
Jeux, fêtes, faux attraits, aux dehors séduisants,
Vous n'êtes plus pour moi qu'une trompeuse ivresse
Que pour toujours mon âme et dédaigne et délaisse !
Que j'aime à me revoir au manoir paternel,
Dans la campagne ouverte à tous les dons du Ciel,
Dans les joyeux ébats d'une troupe d'amies,
Rieuses comme moi, de tous rangs réunies !

Oh ! que vous m'étiez doux, jours aimés où nos
[cœurs
Dilatés, attendris, près de l'autel en fleurs,
S'épanchaient en accents pieux et salutaires,
Comme un encens divin au pied des saints mys-
[tères !
Ressouvenirs d'antan qui me les rappelez,
Hâtez-vous ; rendez-moi leurs charmes envolés.
Ma gaîté ne saurait y rencontrer d'entraves :
Les soldats enjoués ne sont pas les moins braves.
L'innocence s'en fait son bien et son bonheur,
Et l'étude son prix par la santé du cœur.
Mais au couvent, mon but, désormais mon asile,
Doux, riant à mes vœux, consolant et tranquille,
Qui me voudra conduire affable et généreux,
Bravant les quolibets prêts à tomber nombreux ?
Je cherche et n'en vois point.... J'entends leurs
[moqueries :
« La bouffonne au couvent ! » O vaines railleries !
Vos courtisans pompeux et vos dames d'honneur
Pourront rire de moi : ni leur ton ricaneur,
Reine, ni votre mot : « Vous me la baillez belle ! »,
Ne sauront m'éloigner du bonheur qui m'appelle.
Mais à qui m'en remettre ? En est-il un de bon
Qui se sache trouver hors du camp de Bourbon ?
A ces derniers je puis me risquer sans critique,
M'étant montrée à tous sans parti politique.
Catherine m'a dit : « Partez ! » Ce cri me plaît ;

Avant qu'il soit longtemps elle en verra l'effet.
Si je savais quel est cet homme serviable
Qui, chez le *Bon Henri*, m'a dit ce mot aimable :
« O brave fille, va ! Si folle est ta gaîté,
Tes sentiments te sont de bonne qualité ! »
Il est, sans en douter, du parti de Navarre.
L'ai-je bien entrevu ? Son nom assez bizarre,
Ne l'aurais-je en passant entendu prononcer ?
Bornons-nous pour l'instant au seul soin d'y penser.
En attendant, allons, pour que rien n'en transpire,
Déguiser mon dessein sous mes éclats de rire !

(*Anne sort en riant.*)

FIN DE L'ACTE DEUXIÈME

ACTE TROISIÈME

AU CHATEAU DU CAPITAINE LA BARTHE

(APRÈS LE BAL)

Le théâtre représente une belle et vaste salle où le bal, qui vient de finir, a eu lieu. Il est trois heures du matin.

Le monde, tout en causant, fait ses préparatifs de départ et sort successivement, laissant bientôt seuls sur la scène la reine et le capitaine La Barthe.

SCÈNE PREMIÈRE

LA REINE CATHERINE *et* LE CAPITAINE LA BARTHE,
causant secrètement ensemble dans le fond de la salle ;
COURTISANS *et* DAMES DE LA COUR

(1er Couple.)

UN COURTISAN

Le temps semble jaloux de nos fêtes de nuit,
A voir le train rapide avec lequel il fuit.

LA DAME

C'est un vol qu'il nous fait.

LE COURTISAN

Un larcin manifeste !
Hors ça, nous n'aurions eu qu'à nous louer du reste.

(2e Couple.)

UN COURTISAN

Le capitaine a fait le tout on ne peut mieux.
Ce bal laisse un regret : seul, celui des adieux !

LA DAME

S'il se fût prolongé, m'a-t-on dit, la buvette
Eût certainement fait banqueroute à la fête.

(3e Couple.)

UN COURTISAN

Votre mise fut bien la plus belle du bal,
Et son bon goût surtout, estimé sans égal.

LA DAME

Vous me flattez !

LE COURTISAN

J'en prends ma part d'écho, madame;
J'ai dit ce que chacun a vu, pense et proclame.

(4e Couple.)

UNE DAME

Avez-vous remarqué l'étrange accoutrement
De madame La Barthe ?

LE COURTISAN

Oh ! oui, quel monument !
Que dire des atours de la belle Palmyre ?

LA DAME

Oh ! ne m'en parlez pas, c'est à pouffer de rire

(5e Couple.)

UN COURTISAN

Bourbon, d'autres encor, que sont-ils devenus ?

LA DAME

En effet ?

LE COURTISAN

D'hier soir on ne les a plus vus ?

(6e Couple.)

UN COURTISAN

Que peut de si pressant avoir là-bas la reine,
Et si secrètement, à dire au capitaine?

LA DAME

Je ne sais; quelque chose, à mon sens, d'anormal
Aura dû se passer ici pendant le bal.

SCÈNE II

CATHERINE *et* LA BARTHE, *restés seuls en scène.*

CATHERINE

Capitaine, ainsi donc, c'est en vain que j'ordonne :
Pour arrêter cet homme on n'a trouvé personne?

LA BARTHE

Madame, il l'eût été... quoique pourtant sans droit,
Cette auberge faisant partie, et tout l'endroit,
Des biens appartenant à Henri de Navarre,
Si....

CATHERINE

Si...?

LA BARTHE

Mes affidés, par suite assez bizarre
D'un entretien secret entre eux et des soldats
(Un surtout nommé Tils), n'avaient mis armes bas.
« Messire, vinrent-ils perfidement me dire,
Nous ne nous prêtons plus à votre point de mire.

Nous quittons Catherine et sur-le-champ donnons
Au roi Henri nos cœurs, notre vie et nos noms.
A l'instant nous venons d'apprendre une nouvelle
Qui nous dit qu'avec lui sort meilleur nous appelle ;
Et, comme il est permis d'un peu penser à soi,
Nous quittons Catherine, et nous donnons au roi. »

CATHERINE

Eh ! passez ces détails. Quelle est cette nouvelle ?

LA BARTHE

Je n'ai pu la savoir ; mais je....

CATHERINE, *à part.*

Pauvre cervelle !

Devais-je me fier à ce....

(*Haut.*)

Vous disiez : « Mais.... »

LA BARTHE

Oui, mais je les ai vus, madame, tous si gais,
— Ils avaient quelque vin, il est vrai, pour com-
[plice, —
Qu'ils ont voulu, je crois, me faire une malice.

CATHERINE, *ironiquement*

Elle est assez corsée, et vous l'ont mise au point,
Ma foi ! vous la faisant en vous montrant le poing !

(*Partant d'un grand éclat de rire.*) [gendre....
Laissons cela. Voyons, La Barthe ; eh bien, mon

L'avez-vous pu revoir ? Qu'avez-vous à m'apprendre
De votre mission... ou plutôt vos calculs,
D'où votre dévouement n'eut jamais de reculs ?
Je vous sais tout à moi, tout à la cour de France :
Vos... « moyens », cette fois, ont-ils eu bonne
[chance ?

LA BARTHE

Je le dis à regret, je n'ai plus vu Henri,
Madame ; je pensais battre son favori.
J'avais contre de Batz disposé ma réserve ;
Nous allions manœuvrer contre lui de conserve....
Mais....

CATHERINE

Mais... ?

LA BARTHE

De sa blessure incontinent remis,
On le vit reparaître environné d'amis.

CATHERINE

Où donc est-il ? Ici ?

LA BARTHE

Non ; mais, madame, il semble
Qu'Henri, tous, aussitôt sont disparus ensemble.

CATHERINE

Je croyais ces derniers à la table à jouer.

LA BARTHE

Ils y furent : c'était pour mieux nous déjouer.

CATHERINE

Dans quel but ? quel dessein ? Que me voulez-vous
[dire ?

LA BARTHE

Je n'ai rien de précis à vous pouvoir prédire,
Madame, mais....

CATHERINE, *avec impatience.*

Toujours mais.... Qu'est-il arrivé ?

LA BARTHE

Voici d'Ussac ; peut-être a-t-il mieux observé....

(*La Barthe sort.*)

SCÈNE III

CATHERINE, D'USSAC

CATHERINE

De quoi s'agit-il donc qui fasse que La Barthe,
Au lieu de me répondre, en vous voyant, s'écarte ?

D'USSAC, *l'air attristé.*

Le sujet n'en est pas pour moi très gracieux,
Madame, et je venais vous faire mes adieux.

CATHERINE

Vos adieux ! Pourquoi donc, baron ?

D'USSAC

Anne d'Atrie
Me fuit, madame ; et, pour que de moi l'on se rie !

Au bras d'un cavalier du parti de Bourbon,
Une femme, avec eux, s'éloigne tout de bon.

CATHERINE

Une femme? Qu'est-elle?

D'USSAC

On m'a dit : l'aubergiste
Du *Bon Henri.*

CATHERINE

Comment! quoi! d'une calviniste
Se faire accompagner pour se rendre au couvent?

D'USSAC, *allant pour s'élancer au dehors.*

Anne au couvent, madame! et d'Ussac est vivant!

CATHERINE, *l'arrêtant.*

Eh! calmez-vous, baron; des gens de cette secte,
La patronnant, me font sa démarche suspecte.

D'USSAC, *après une pause, et faisant comme un retour sur lui-même.*

J'en suis, de cette secte, et ne vois pas qu'il va,
De là, de détourner Anne d'Acquaviva.
La tolérance fait l'objet de la Réforme;
Elle est son fondement tout au moins dans la forme.
Mais ce n'est pas le cas d'en vanter l'action,
Car l'aubergiste tient de sa religion.

CATHERINE

Savez-vous celle qu'a son compagnon de route?

D'USSAC

Au culte de son maître il appartient sans doute :
Catholique.

CATHERINE

Être tel, et se joindre aux soldats
Huguenots!... Son maître est...?

D'USSAC

Est le baron de Batz,
Madame.

CATHERINE, *à part et se promenant.*

Toujours lui!... lui, de nos adversaires,
Le plus hardi de tous ces heureux téméraires;
Invisible à mes yeux et toujours agissant;
Lui! qu'à circonvenir j'ai rendu plus puissant!

(*Réfléchissant.*)

Ah! tentons....

(*Haut, avec flatterie.*)

Cher baron, connaissez-vous cet homme,
Le baron de Batz?

D'USSAC

Peu. Mais Henri le surnomme
D'un titre devant tous, intime : son « Faucheur »,
Que la prise d'Eauze acquit à sa valeur.
J'en ai double regret pour moi, de qui le rôle
Était de maintenir mon poste à la Réole,

Et qui ne l'ai quitté que sur le faux rapport
Qu'Anne d'Acquaviva.... Anne en était d'accord!

CATHERINE

Il n'en était donc rien?... Vous l'avez entendue,
Sur ce, de la façon que vous m'avez rendue?

D'USSAC

Oui, mais riant toujours; même, et philosophant!
Quelle droiture, ah! Dieu! de cœur a cette enfant!

CATHERINE

N'a-t-elle pas voulu, dans son humeur folâtre,
Plutôt vous éprouver?

D'USSAC

J'en étais idolâtre....
Le suis plus que jamais!... mais dans un autre sens,
Madame; à ses vertus va mon nouvel encens.
Je pars, humilié de ma double défaite,
Finir mes jours flétris au sein de la retraite.

CATHERINE, *à part.*

Encore un qui m'échappe!

(Haut. avec flatterie.)

Eh quoi! mon pauvre ami,
Être si faiblement et si mal affermi
Contre un petit déboire, à tous si peu durable,
Que d'en gémir au point d'en être inconsolable!

Eh! voyons; je prétends fonder sur votre oubli
De tous ces petits faits dont vous semblez rempli
Quelque chose de gai, très sûr, assez étrange,
Mais grand! qui d'un seul coup et contre tous vous
Voulez-vous m'écouter? [venge :

D'USSAC

Avec tous mes respects,
Madame.

CATHERINE, *insidieusement.*

On a voulu, de quelques quolibets
Se soulager un peu (par pure jalousie)
Du vif attrait pour vous dont Anne fut saisie.
Il faut vous en remettre en paisible repos.
Chacun sait la valeur de semblables propos :
Fils de la vanité, le dépit les inspire;
Et qui les a créés, de lui-même fait rire,
Surtout... quand on a pu, sous main, en s'amusant,
S'en payer sur le dos de son mauvais plaisant.
Eh bien! baron, j'ai su que le roi de Navarre,
Qui de ses mots piquants n'est pas toujours avare,
Vous avait sur ce point causé quelque souci. (H)
A votre tour, ma foi, daubez-moi celui-ci.
Vous avez des amis : par eux et par vous-même,
Faites incontinent, par un adroit système,
Qu'il ait en défiance un des meilleurs des siens;
Ce nœud rompu, de tous se rompront les liens.

Ce résultat acquis, propre à votre vengeance,
Ne le sera pas moins au profit de la France.
Bourbon, bien que mon gendre, est mon grand [ennemi;
Plus n'est sans son « Faucheur » à craindre qu'à [demi.
C'est là qu'il faut frapper. Si d'Ussac me devine...
Et réussit.... il sait l'âme de Catherine!

(Catherine sort.)

SCÈNE IV

D'USSAC, *seul.*

(Au moment où Catherine sort, apparaissent sans bruit, par une autre porte, sans être aperçus de d'Ussac, Henri, de Batz, Turenne, Rosny, Crillon et d'Armagnac. A la vue de d'Ussac, sur un signe de Henri, tous s'arrêtent à l'entrée de la salle et écoutent.)

Tout m'accable à la fois : haine, remords, amour.
Haine : à qui m'a raillé, m'a livré sans retour,
Par mensonge et malice, en ma colère folle,
A la honte du tort que me fait la Réole!
Remords : aux soins d'Henri sur mes pas répandus,
Indignement trahis, à tout jamais perdus!
Hymen : où j'embarquais au déclin de mon âge
Mon espoir et ma joie, échouant au rivage.
O contraire destin! voir pour te couronner
La reine contre Henri tendre à me suborner!
Elle a pu le penser : une première faute
Démâte le navire et le jette à la côte.

Le flibustier y court ; voleur à sa façon,
Il y sait du diable employer la leçon.
Mais c'est assez pour moi, pour ma gloire fauchée,
D'une coupable erreur à ma vie arrachée.
Cherchez, madame, ailleurs un cœur digne de vous,
Un bras obéissant prompt à frapper vos coups.
Pour moi, s'il se pouvait qu'il m'estimât encore,
Fort de mon repentir dont mon âme s'honore,
J'irais aux pieds d'Henri dénoncer mes combats,
Ma chute.... mais aussi les complots scélérats....
Sans crainte, même au su de la reine elle-même,
Dussé-je par ma mort payer son stratagème !
Catherine, pour mieux déguiser son secret,
Ne m'a point commandé de me tenir discret,
S'en fiant d'une part à sa perfide adresse,
De l'autre à mes griefs non moins qu'à ma faiblesse.
Rien demandé ; sans quoi, j'eusse écarté soudain
L'offre de seconder son piège souterrain.
Je me suis tu, sentant à son indigne trame,
A sa suggestion, se révolter mon âme :
Enlever à Henri ses amis les plus chers !
Ce de Batz ! son « Faucheur » ?... Suis-je, par mes [revers,
A ce rang descendu... que par la calomnie
On me croie un cœur apte à cette vilenie !

(Il fond en larmes.)

La passion aveugle ; on peut, sur son devoir,

Broncher, mais non deux fois : je vous le ferai voir,
Madame Catherine! et je cours vous le dire.

(D'Ussac, la tête dans les mains, se dispose à sortir.)

SCÈNE V

D'USSAC, HENRI, DE BATZ, TURENNE, ROSNY
CRILLON *et* D'ARMAGNAC

HENRI, *bas. à de Batz.*

De Batz, que faut-il faire?

DE BATZ

Il faut pardonner, sire.

(Henri et tous se tournent sur de Batz, et lui serrent la main.)

D'USSAC, *venant d'apercevoir Henri et courant se jeter à ses genoux.*

Mon roi!

HENRI

Relevez-vous, baron, j'ai tout compris.
Et puissé-je gagner des cœurs, fût-ce à ce prix!

D'USSAC, *très ému.*

Sire!...

HENRI

Viens dans mes bras! Suis-je, moi, sans
[reproche,
Pour t'avoir plaisanté? Sais-tu qu'à ton approche,
A l'instant, j'ai senti redoubler ma douleur
De t'avoir mis, baron, cette rancune au cœur?

D'USSAC, *de plus en plus ému.*

Ah ! sire....

HENRI

Il en ressort un certain bien peut-être...
De nous avoir mieux fait l'un à l'autre connaître.
Et s'il n'en tient qu'à moi, je te le dis bien fort,
Baron, c'est entre nous à la vie à la mort !

D'USSAC, *suffoqué par l'émotion, se jetant de nouveau aux pieds de Henri.*

A la vie, à la mort !

(*Après que Henri l'eut relevé et embrassé de nouveau, tous se portent vers d'Ussac et lui serrent la main.*)

HENRI, *avec bienveillance.*

Qu'un mot qui te console
Vienne à présent à toi, bien que, sur ma parole,
Il soit poignant de perdre Anne d'Acquaviva....
Mais ton rival est grand ! C'est à Dieu qu'elle va !

D'USSAC, *très impressionné.*

Il est donc vrai !

HENRI, *se tournant vers de Batz.*

De Batz, contez-lui l'aventure
Qui tantôt nous survint.... de bien douce nature !

DE BATZ, *à d'Ussac.*

Seigneur, nous étions sept allant au *Bon Henri*
Prendre quelque repos, d'un bon verre nourri....

(*Saluant d'abord le roi, puis regardant alternativement chaque personnage présent*.)

Sa Majesté, Crillon, d'Armagnac et Turenne,
Rosny, mon Tils (absent ici), moi, tous en peine
De savoir quelle était, nous entrant, la raison
Qui faisait fuir soudain au fond de la maison
Joanna l'aubergiste, entraînant avec elle
Une toute gentille et jeune demoiselle,
L'une et l'autre ayant l'air rêveur, préoccupé.

D'USSAC, *à part.*

Hélas! c'est bien cela ; l'on ne m'a pas trompé.

DE BATZ, *continuant.*

A cet aspect, mon Tils, d'où vint que l'on s'étonne!
S'élance comme un trait sans rien dire à personne,
Disparaît, et revient quelques instants après,
L'aubergiste avec lui, tous deux suivis de près
Par l'aimable étrangère où chacun se récrie...
A son abord... de voir votre charmante Atrie!
Dans un subit élan, elle est aux pieds du roi :
« Sire, articula-t-elle, à part écoutez-moi! »

En saluant de nouveau Henri.)

Henri lui prend la main, la relève avec grâce,
Et va seul avec elle à dix pas prendre place.
Sitôt nous observant dans un discret maintien,
De manière à ne point gêner leur entretien,

Seigneur, nous nous livrons, comme quand on s'at-
[table
N'ayant rien à se dire, à des propos de table.

HENRI, *en souriant affectueusement à de Batz.*

Mais avec Anne, ici j'ajoute à mon « Faucheur ».
« Que bon maître a souvent aussi bon serviteur ;
Que, son Tils en étant le plus parfait modèle,
Elle a voulu l'avoir pour sa route auprès d'elle,
En plus, avec Joanne, en allant au couvent.... »
Continuez, de Batz.

DE BATZ, *sur un ton où perce l'attendrissement.*

Henri, dès ce moment,
Appelant près de lui mon Tils et l'aubergiste,
Leur remit à chacun, lui le bon calviniste !
Plein la main de bel or ; puis, écrivant d'un trait
Un billet, qu'Anne émue, anxieuse, attendait,
Qu'elle reçoit enfin, sur son sein qu'elle presse,
Tandis qu'au front Henri la baise avec tendresse.
Ils partent, nous laissant dans l'esprit et le cœur
Un sentiment pieux rempli de son bonheur !

(D'Ussac paraît plongé dans la plus profonde rêverie.)

HENRI, *avançant la main à d'Ussac.*

Allons, mon bon d'Ussac, trêve à ton infortune ;
Dans le cœur de ton roi viens noyer ta rancune.
Proches sont de beaux jours ! et tu les connaîtras !
Pour commencer, bientôt, nous serons à Coutras.

Tu vois jusqu'où dans toi je mets ma confiance ;
Mais garde sur ce point le plus profond silence.

D'USSAC, *dans un élan de vive résolution.*

Je recouvre la vie en recouvrant mon roi,
Sire... ainsi que l'honneur qui se ranime en moi !

(Tous serrent la main à d'Ussac et lui disent quelques mots à voix basse, avec des signes qui indiquent qu'ils l'informent de la prise de Fleurance. Au même moment apparaît Catherine, accompagnée de La Barthe.)

HENRI, *plus bas, et vivement.*

Je le sais ; mais silence !

SCÈNE VI

Les précédents, CATHERINE, LA BARTHE

CATHERINE

Ah ! vous voilà, mon gendre !
Depuis longtemps, mon fils, vous vous faites at-
[tendre.
Est-ce l'abord, ici, de notre général,
Qui vous fit nous quitter durant le cours du bal,
De Biron ?... Cependant, la paix étant conclue,
Qu'avait donc cet abord pour choquer votre vue,
Pour nous priver de vous ? vous, de vous divertir ?...
Mais tout est réparé ; Biron vient de partir.

HENRI, *sur un ton narquois.*

Pour vous priver de moi ?... Mais vous aviez, ma-
[dame,

(En désignant La Barthe.)

Que je remarque là, qu'à haute voix j'acclame !
Assidu près de vous, votre hôte et conseiller,
La Barthe, ici présent, le noble chevalier !

CATHERINE

Ces mots semblent vouloir viser une critique ;
Les faut-il ainsi prendre, et qu'on se les applique ?
Qu'est-ce à dire, mon gendre, et quel ton prenez-
[vous ?
Pour nous parler ainsi, vous moquez-vous de nous ?

HENRI

Moi, me moquer, madame ?... Oh ! non ; la raillerie
Peut n'être quelquefois qu'une badinerie,
— Et c'est quand même trop, — mais jamais ne
[descend
Si bas... de se venger d'une bouche qui ment :
On la dédaigne.

LA BARTHE, *la main sur la garde de son épée.*

Ah ! sire, est-ce à moi que s'adresse
Ce langage ambigu, cette dure rudesse ?

HENRI, *sur un ton d'autorité méprisante.*

A qui voulez-vous donc ?... Il n'est point ambigu,
Et qui l'a relevé sait à quel il est dû !

LA BARTHE

Pour affronter un roi ne suis point de lignage....

(*Jetant le gant.*)

Mais qui de vous, messieurs, me veut payer l'ou- [trage ?

(*Tous se précipitent ; mais de Batz, de ses bras leur barrant la marche.*)

DE BATZ, *à La Barthe.*

Je vous suis.

HENRI, *arrêtant de Batz et les autres.*

Arrêtez.

(*A Catherine, en désignant La Barthe.*)

Reprenez votre bien,

Madame ; quant à moi,

(*En étendant la main vers tous ses amis.*)

je conserve le mien.

C'est sur un autre sol que ceux-ci se mesurent,

(*En regardant La Barthe avec domination.*)

Et que les détracteurs s'amendent et s'épurent.

(*Se tournant vers Catherine.*)

Madame, jusque-là nul ne les connaît plus.

(*Dégaînant, tous ses amis l'imitent.*)

Sortez d'ici, monsieur, d'où les faux sont exclus !

LA BARTHE, *sortant furieux.*

Je vous retrouverai, de Batz.

DE BATZ

Oui, capitaine ;

Je ne l'oublîrai pas... la campagne prochaine !

(*La Barthe sort.*)

SCÈNE VII

TOUS LES PRÉCÉDENTS, *moins* LA BARTHE

CATHERINE, *à part.*

De Batz ?... Je le vois donc, cet importun « Fau-
[cheur » ! (1)
Mais La Barthe en partant me soulage le cœur.

(A Henri.)

Vous fûtes envers lui, mon gendre, bien sévère !

HENRI

Je l'aurais pu de même envers ma belle-mère.

CATHERINE, *feignant de prendre le change.*

Parce qu'il nous a plu loger en son château ?

HENRI

Il n'en eût été rien sous un autre drapeau.

CATHERINE

Le vôtre apparemment, le vôtre, un hérétique ?

HENRI

Ce que j'en dis n'a point trait à la politique.

CATHERINE

Ce drapeau, quel est-il, s'il n'est pas celui-là ?

HENRI, *montrant tous ses amis.*

C'est celui de l'honneur, madame, et le voilà !

(A d'Ussac. qui veut se retirer.)

Que faites-vous, d'Ussac ?

D'USSAC

Je veux m'en rendre digne,
Avant de recevoir cette faveur insigne,
Sire.

HENRI

L'êtes encor, par un complet bonheur,
Car votre repentir vous a rendu l'honneur.
Embrassez-moi, d'Ussac ; tantôt en ma présence,
Seul ici, vous avez pleuré votre inconstance :
Je vous ai vu, baron, et sitôt pardonné.

(*Tous les officiers témoignent par signes leur approbation à d'Ussac.*)

Un bon cœur, par faiblesse un moment entraîné,
Se redresse aussitôt qu'il a sondé l'abîme,
Et par là reconquiert sa force et notre estime.
Il n'en va pas ainsi des langues de serpent :
L'esprit qui les conduit jamais ne se repent.
Vous le savez, madame, ayant connu La Barthe.
Il n'a cessé son jeu qu'à sa dernière carte.

(*Dirigeant son regard vers tous ses amis.*)

Contre tous ces chers miens,

(*Désignant de Batz.*)

et surtout mon « Faucheur »,
Impénétrable but de ce méchant prêcheur,
Sur qui, ne sais pourquoi, s'acharnait davantage,
Au point....

DE BATZ

C'est qu'un papiste offrait à son usage,

Espérant par là, sire, être mieux écouté,
Un terrain plus propice à sa perversité,
Pour y semer l'ivraie avec la défiance,
Et se donner sur tous, ensuite, ample licence.

HENRI

Il s'est trompé. « Sont tous de ma religion
Ceux-là qui sont du Pape avec conviction,
Et suis de celle aussi, sans nulle défiance,
De ceux-là qui tout droit suivent leur conscience[1]. »

CATHERINE, *ironiquement.*

Voilà, certes, mon fils, d'assez beaux sentiments,
Qui vous doivent valoir de nombreux dévouements.
De là, la confiance, oh ! non pas que j'en rie !
Qu'a mise en vous, dit-on, notre belle d'Atrie,
Et de plus....

HENRI, *sérieusement.*

De plus ?...

CATHERINE, *un peu décontenancée.*

Oui, comme sans coup férir,
Vous n'eûtes qu'à cela besoin de recourir,
Pour, dans le même temps, vous saisir de Fleu-
[rance.
C'est habile, mon fils. De là vient votre absence.

1. Historique, au sens d'une lettre d'Henri au baron Manaud de Batz.

HENRI

Madame, j'en conviens ; mais à chacun son dû.
C'est au baron de Batz que ce lieu s'est rendu.
La place était à lui quand nous nous y rendîmes :
C'est donc à lui que vont nos bravos unanimes.

TURENNE, *jetant un coup d'œil flatteur à de Batz.*

Nous confirmons le fait que proclame le roi.

CRILLON, *de même.*

Je ne vis en entrant qu'amis autour de moi.

ROSNY, *de même.*

La joie était partout, délirante et complète.

D'ARMAGNAC, *de même.*

En effet, et chacun voulait nous faire fête.

DE BATZ, *à la reine.*

N'en soyez pas surprise. Où le nom de Henri
Parvient, il est aimé, madame, il est chéri !

D'USSAC, *à de Batz.*

Je bénis, confondu, baron, votre parole.

CATHERINE, *affectant la gaieté.*

Je vois, c'est la revanche enfin de la Réole.
C'est chou pour chou ; pourtant le mien est mieux
[*pommé*[1] *!*

HENRI, *sévèrement.*

Pour le dire, attendez que tout soit consommé !

1. Historique.

Partons, messieurs, partons. Vous savez où nous [rendre[1].
Qui nous aime nous suive!...

(*Henri sort, tous les officiers le suivent.*)

CATHERINE, *très déconcertée.*

Où courez-vous, mon gendre?...

(*La toile tombe.*)

FIN DE L'ACTE TROISIÈME ET DERNIER

1. Henri entend par là qu'ils vont se diriger sur Coutras.

NOTES

(A)

.... Cette belle et rieuse Anne d'Acquaviva, fille du duc d'Atrie, et que d'Aubigné qualifie de « bouffonne Atrie »....

(Ch. de Batz-Trenquelléon, *Henri IV en Gascogne.*)

(B)

.... Cette place (la Réole), confiée à la garde du vieux baron d'Ussac, calviniste zélé, avait ouvert ses portes aux catholiques....

(Id.)

(C)

.... Lorsque Catherine de Médicis ne pouvait ni subjuguer par son manège personnel, ni désarmer par la galanterie les partisans du roi de Navarre, elle les faisait habilement calomnier auprès de lui, comme il arriva pour le gouverneur d'Eauze....

(Id.)

(D)

.... Entre autres réjouissances organisées pour les royales visiteuses, un bal leur fut offert par Mme de La Barthe.... Le jour de cette fête fut marqué par un épisode qui tient du roman, si même il n'en dépasse pas les récits imaginaires.

Le bal avait commencé dans l'après-midi. Il était dans tout son éclat, les deux cours y joutant d'entrain et de galanterie, lorsque le roi de Navarre fut averti par Armagnac, son valet de chambre, qu'une grave nouvelle venait d'arriver de la Réole....

(Id.)

(E)

La paix dont la conférence de Bergerac débattit les conditions fut conclue dans cette ville, le 17 septembre 1577, et confirmée, le 5 octobre suivant, par l'édit de Poitiers. Elle paraissait avoir comblé presque tous les vœux des partis en lutte, et ces partis en jouissaient à peine, qu'ils s'évertuèrent à la violer.

(Id.)

(F)

.... Henri arriva le jour suivant (à Auch) et alla loger à l'archevêché. Il avait refusé les honneurs d'une réception officielle ; néanmoins, il fallut que les consuls vinssent lui offrir les clefs de la ville et l'hommage de leur fidélité. La position était embarrassante pour des magistrats qui, deux ans auparavant, avaient fermé leurs portes au prince. Les consuls ne purent s'empêcher de le lui rappeler, au moins indirectement. « Non, non, répondit Henri avec sa courtoisie ordinaire, il ne me souvient pas du passé ; mais vous, soyez-moi gens de bien à l'avenir. » Puis, prenant les clefs des mains de Vivès et les lui rendant aussitôt, il ajouta : « Tenez, à condition que vous me serez tel que vous devez. »

(Id.)

(G)

.... Le gouverneur d'Eauze (baron Manand de Batz) court vers Fleurance avec quelques hardis cavaliers, s'embusque dans le voisinage de la place, et par affidé....

(Id.)

(H)

.... D'Ussac... fut, après sa défaite, le sujet des railleries des jeunes gentilshommes... et Henri lui-même, dit-on, lui lança quelque sarcasme....

(Id.)

(I)

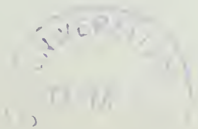
.... Le roi de Navarre avait à sa suite des montagnards

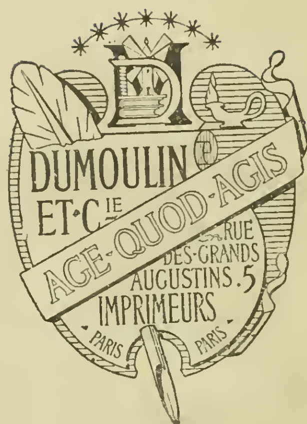
intrépides, lestes et gais. Parmi tous ces hommes de résolution, nul n'égalait le baron de Batz, qu'il appelait son *Faucheur*. C'est à lui qu'il écrivait ce billet d'une originalité très militaire : « Monsieur de Batz, ils m'ont entouré comme la bête, et croient qu'on me prend aux filets. Moi, je leur veux passer à travers, ou dessus le ventre. J'ai élu mes bons, et mon *Faucheur* en est.... »

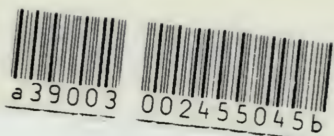
(Charles Lacretelle, *les Guerres de religion*, t. III, p. 197.)

TABLE DES MATIÈRES

FIN




DUMOULIN
ET·C^IE
AGE·QUOD·AGIS
RUE
DES·GRANDS
AUGUSTINS.5
IMPRIMEURS
PARIS
PARIS


a39003 002455045b